ROCK & FOLK

OCT. 2009

*

IMAGINE
THE BEATLES 2009

L 19766 - 506 S - F: 5,95 € - RD

Editions Lariviere

SOUL

FREE YOUR MIND [1]

Vous allez adorer avoir
une longueur d'avance

Système Audio
112 W - 6 HP [4]

Caméra de recul [4]

Sellerie phosphorescente [4]

Connexion iPod® [4]

NOUVEAU KIA SOUL
à partir de 13 990 € [2] [3]

Modèle présenté = Soul Vibe CRDI 20 290 € + sticker 130 € [5] = **20 420 €**

www.kiasoul.fr

(1) Libérez votre esprit. (2) Prix du Kia Soul Plug 1.6L Essence. (3) Prime nature Kia de 1000 € déduite. La Prime nature Kia est valable pour l'achat d'un véhicule de la gamme Kia émettant moins de 160g/Km de CO_2 s'il est accompagné de la mise au rebut d'un véhicule de 7 ans. **Offre valable jusqu'au 31 décembre 2009**. (4) Disponible en option et/ou certains modèles uniquement. (5) Prix du sticker hors frais de pose. *Garantie 5 ans kilométrage illimité. Cette garantie contractuelle est valable pour les KIA Soul en France Metropolitaine et Corse et dans tous les états membres de l'UE ainsi qu'en Norvège, Suisse, Islande et à Gibraltar. Hors véhicule à usage commercial. Consommations mixtes du Kia Soul : de 5,2 à 6,5 l/100 km. Emissions de CO_2 : de 137 à 155 g/km. iPod® est une marque commerciale de Apple Computers, Inc, déposée aux Etats-Unis et dans d'autres pays. MOTUL

LOWE STRATEUS - KIA MOTORS FRANCE

eDito

De Lady Madonna à Lady Gaga (et retour fissa)

Quelle place accordons-nous à notre musique ?
Plus spécifiquement : la musique occupe-t-elle 25, 50, ou 90 % de notre espace vital ?
Les gamins sixties (années Beatles/Stones) rêvaient puissance, grosse sono, enceintes de plus en plus considérables pour envoyer le son dans tous les environs, voire au plus haut du ciel. Leur musique était belle, elle méritait de conquérir le monde.
Années 80 : gagnant leur vie, certains se sont donc aventurés dans la haute fidélité d'exception, empilant chez eux méga-amplis, câbles chromés à l'or fin et enceintes électrostatiques.
2009 : pour 150 euros, on peut faire l'acquisition d'enceintes d'ordinateur qui créent le même son que ces prestigieuses chaînes d'autrefois, transformant notre petit *conapt* en un idyllique espace. Certes, dès qu'on se lève et s'éloigne du cocon ordinateur/ enceintes, le son devient plat, nasillard, grésillant.
Pour le meilleur ou pour le pire, les laboratoires chargés de numériser les bandes des grands anciens ont souvent fait n'importe quoi. Dans l'euphorie des débuts, Springsteen, les Stones, Lynyrd Skynyrd ont été définitivement trahis par le digital. Mollement recopié, le catalogue Beatles n'avait pas été retouché depuis 1988, depuis l'aube du CD en fait. Ces remasterisations 2009 sont enfin quasi conformes... au bon vieux vinyle des familles.
Tout ça pour ça, dira-t-on.
Oui, tout ça aussi pour redonner le coup de polish indispensable à la réappréciation d'une œuvre énigmatique, symbole (entre James Bond et Brigitte Bardot) de ce que les sixties pouvaient offrir de meilleur, quand il y avait également les Rolling Stones, les Who, "Le Prisonnier", "Chapeau Melon & Bottes De Cuir", Jean-Luc Godard, Roman Polanski, Kalfon et Clémenti, les livres de William Burroughs, les dessins de Alan Aldridge, les photos de Jean-Marie Périer, les mix de George Martin. Qu'on en soit conscient ou non, les sixties continuent de dominer notre quotidien.
Comment présenter en quelques mots l'œuvre parfaite des Beatles ?
Si les Rolling Stones représentent le socle sur la base duquel un empire s'est construit, les Beatles, inlassables Scarabées, poussent leurs treize disques solaires devant eux, exsudant encore et toujours 40 ans après leur dissolution, ce qui fait si cruellement défaut à Lady Gaga et à 99 % de nos contemporains : des mélodies.
Si quelqu'un voulait essayer de reprendre le flambeau, surtout qu'il ne se gêne pas...
Enfin et puisque la question du jour semble être : *Comment ça sonne les Beatles ?* On répondra par ces mots, ces simples trois mots : "*Putain, ça sonne.*"
Prenez ça d'un mec qui a cherché pendant 40 ans le *Double Blanc* édition mono dans les boutiques de la planète, avait fini par abandonner tout espoir et là, vient d'entendre... l'absolu. Les Fabs sont de retour, en couverture, en disque du mois et sur 30 pages spéciales.
C'est la place que nous accordons à cette musique.

PHILIPPE MANŒUVRE

AMERICAN BY BIRTH
REBELS BY CHOICE

LYNYRD SKYNYRD
GOD GUNS

NOUVEL ALBUM STUDIO

DISPONIBLE EN EDITION COLLECTOR DIGIPAK
2 CD (INCLUS 6 TITRES BONUS) & CD

SORTIE LE 28.09.09

ROADRUNNER RECORDS LOUD PROUD

LYNYRDSKYNYRD.COM
WWW.ROADRUNNERRECORDS.FR

COMMUNIQUÉ

L'INTERVIEW G-SHOCK DE DATA

Révélé par le maxi incendiaire ***"Trop Laser"*** et son tube ***"J'aime pas l'art"*** en 2006, le producteur français **DatA**, à peine âgé de 23 ans, n'a depuis cessé de voir sa réputation française et internationale grandir à travers ses mixes aux 4 coins du monde (Angleterre, USA, Canada, Australie, Belgique, Suisse, Amérique du Sud...), ses remixes pour Felix Da Housecat, Chromeo, M83... Il vient de sortir son premier album ***"SKYWRITER"*** (Ekler'O'Shock/naïve) dans lequel il revient à ses premières amours pop.

ON EST ALLÉS À LA RENCONTRE DE DATA. LE RDV EST PRIS *CHEZ MAMAN*, LE SUPER SHOP DE MONTRES VINTAGE PARISIEN, ON A PARLÉ MONTRES & PRÉ-ADOLESCENCE EN TOUTE DÉCONTRATION. EXTRAITS :

David aka DatA : Tu enregistres maintenant ?

DIM : WOH DAVID ! ALLEZ 1, 2, 3 !! DAVID, EST-CE QUE TU TE SOUVIENS DE LA SORTIE DE LA 1ÈRE G-SHOCK ?

David : Alors quand la G-Shock est sortie en 83, j'avais donc - 2 ans, je n'étais pas né.

BON ALORS, TU L'AS EUE QUAND, TOI, TA PREMIERE G-SHOCK ?

Donc ma première G-Shock je devais avoir 11 ans, heu j'étais en 6ème. Et heu c'était donc l'époque ou si t'avais une paire de Air Max, une G-Shock et une casquette des Charlotte Hornets, t'étais... T'étais le mec au top.

TON ENFANCE 80'S : CHOCO BN OU BM VOLÉE ?

J'étais une grosse caillera genre...(rire), genre t'es pas du tout une grosse caillera mais t'aimerais bien, mais en même temps tu t'en fous parce que t'es un mec rigolo. Donc en fait j'étais une grosse caillera, genre t'sais t'es au fond de la classe, tu fais une boulette et tu la jettes 250 fois sur le mec qui est juste devant (rires) et t'essaies de lui faire croire que c'est pas toi (rires)...

UN MEC QUI SE MET EN DANGER COMME ÇA DEVAIT AVOIR MÉCHAMMENT BESOIN D'UNE MONTRE RÉSISTANTE À TOUTE ÉPREUVE, GENRE SHOCK RESIST, NON ? ÇA T'ÉTAIT UTILE, TOI, QU'ELLE SOIT SHOCK RESIST LA G-SHOCK ?

J'ai dragué des filles en disant que la montre était Shock Resist, en la montrant... en proposant aussi aux filles de l'essayer.

Ca marche toujours ça, t'enlèves ta montre : "tu veux voir si ça te va bien ?".
Et à l'époque, à 11 ans, 6ème, j'me la donnais grave quoi...

L'AUTRE TRUC QUI TUE DANS LA G-SHOCK, C'EST LA TECHNOLOGIE WAVE CEPTOR. TU SAIS CE QUE C'EST NON ?

Wave Ceptor c'est pfou!... Ça se remet tout seul à l'heure, c'est bien! Vu que je voyage pas mal, c'est cool j'ai pas à chaque fois à demander l'heure en arrivant, au premier mexicain (rires)...

MERCI DAVID. A TRÈS BIENTÔT.

Oui merci à toi. Salut !

PROPOS RECUEILLIS PAR DIMITRI PAULHE

Retrouvez la gamme G-SHOCK : ***www.g-shock.fr***

Chez Colette, CLVII, Kiliwatch, Chez Maman, Black Rainbow, Lukalimiti, Wallkicks, Hawaï Surf, Louis Pion, Histoire d'Or, Julien Dorcel, Heure & Montres, Cléor, Jean Delatour, Marc Orian, Printemps Design, Citadium, bijoutiers-horlogers traditionnels

SUPPORT ME :
Suivez DatA sur konbini.com en partenariat avec Casio.

GW-M5600-1ER

G-9100R-4ER

DW-6900CS-7ER

WAVE CEPTOR
Mise à l'heure exacte et automatique

TOUGH SOLAR
Économique et écologique

SOMMAIRE 506

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI

Isabelle Chelley & Philippe Manœuvre **JEAN-PIERRE KALFON** 20

NECROLOGIE

Vincent Hanon **WILLY DeVILLE** 24

AFTERSHOW

David Angevin **OASIS** 28

EN VEDETTE

Alain Orlandini **PRINCE** 30

Jérôme Soligny **AIR** 34

Bertrand Bouard **LYNYRD SKYNYRD** 40

Eric Delsart **M** 44

Jean-Vic Chapus **MUSE** 50

EN COUVERTURE

Jérôme Soligny **BEATLES 09.09.09** 56

Jean-William Thoury **BEATLES MONO** 62

Pacôme Thiellement **9 REVELATIONS** 66

Jérôme Reijasse **BEATLES ROCK BAND** 72

Patrick Eudeline **AVEC LES BEATLES** 76

Ce numéro contient un CD Sampler "Monster CD 28" et un autocollant "Converse" jetés en 1ère de couverture sur la totalité de la diffusion.

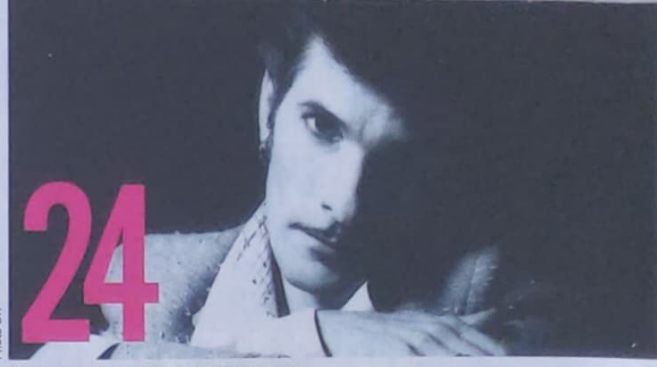


Photo DR

WILLY DeVILLE

Photo Tiger

M

THE BEATLES

PHOTO COUVERTURE : EMI/ DR Graphisme couverture : FRANK LORIOU

RUBRIQUES EDITO 03 COURRIER 06 TELEGRAMMES 14 DISQUE DU MOIS 81 DISQUES 82 REEDITIONS 90 BLUES & COUNTRY 94 QUALITE FRANCE 96 LA DISCOTHEQUE IDEALE 99 SWINGING LONDON 100 ERUDIT ROCK 102 FILM DU MOIS 104 CINEMA 106 DVD CINEMA 108 DVD MUSIQUE 110 CULTES DES OBJETS 112 VIDEO GAMES 114 BANDE DESSINEE 116 LIVRES 118 LIVE 120 AGENDA 122 PETITES ANNONCES 126 CHARTS 129 PIMP CUISINE 130

Editions Lariviere **Rock&Folk** Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 35 15 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président-Directeur Général Patrick Casasnovas **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96) **Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95) **Secrétariat** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny **PUBLICITÉ : Directeur Commercial** Alain Figari (34 82) **Directeur de Publicité** Thierry Solal (33 00) **Assistante** Laetitia Lallemand (33 00) **PETITES ANNONCES : Annonces Classées** Laetitia Lallemand (33 00) - laetitia-lallemand@editions-lariviere.fr **PHOTOGRAVURE Responsable :** Béatrice Ladurelle (31 57) **Scanniéristes :** Daniel Lesven, Nathalie Morales **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaire) :** Laeticia Alzieu (56 95) **PROMOTION ABONNEMENTS :** Carole Ridereau (33 48) **ABONNEMENT** : France 1 an-12 numéros : 54,25 € – UE et Suisse 1 an-12 numéros : 72 € – Autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Redaction :** Patrick Casasnovas **IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex. **DIFFUSION :** MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Lariviere, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3e trimestre 2009. Printed in France/ Imprimé en France. **Commission paritaire** n° 0510 K 86723 **ISSN** n° 0750-7852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884 – **Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50.

OJD PRESSE PAYANTE 2006

Audiences mesurées par AUDIPRESSE

LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.

www.rocknfolk.com

Depuis le N° 425 de janvier 2003, Rock&Folk insère un MONSTER-CD, compilation de titres sélectionnés par la rédaction, et ce chaque trimestre, soit dans les numéros à paraître les 15 mars, 15 juin, 15 septembre et 15 décembre

Courrier

Ecrivez à Rock&Folk,
12, rue Mozart - 92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.fr

Chaque publié reçoit un CD... Illustrations Thierry Guitard

Lettre du mois

Plus de cinquante ans d'incompréhension, d'occasions manquées et d'absence de reconnaissance populaire. La France n'a jamais et n'a toujours pas compris le rock'n'roll et les rares groupes ou chanteurs français qui ont su et réussi à se l'approprier sous sa forme la plus brute ont été condamnés soit à l'oubli soit à l'émasculation par la *variété*, soit au mépris et votre dossier sur le rock français fait clairement ressortir cet attristant état de fait. Pourquoi ? Au-delà des facteurs résolument contingents, le vivier de talents dans le pays par exemple, l'analyse sociologique offre un élément de réponse qui à ma connaissance n'a jamais été mentionné jusqu'alors. En effet, en dépit de ce que proclament les frontons de ses mairies, la France est un pays qui a l'égalité en horreur, sur le plan culturel du moins. Pour résumer les choses un peu brutalement : on constate que tout est organisé en France pour effectuer en permanence un tri social dont la culture est un des critères de sélection les plus importants. Héritage de la Cour dont la Révolution n'est pas parvenu à se débarrasser : il existe la culture et les codes de la caste dominante (ce que Bourdieu appelait le capital culturel et symbolique) et la maîtrise de ces derniers est indispensable pour progresser dans l'échelle sociale. Pour résumer là encore un peu sauvagement, nos goûts et nos pratiques culturels sont davantage utilisés pour informer sur notre statut que sur ce que nous sommes. Et le rock dans tout ça ? Le gros problème du rock c'est qu'il s'agit d'une musique profondément égalitaire. Tout le monde peut en jouer. Tout le monde peut l'apprécier. Pas besoin d'éducation ou de maîtrise de codes culturels ou symboliques, le rock est immédiat et replace tout le monde sur le même plan : celui de l'instinct, de la sensation, du cerveau reptilien. Dans sa forme la plus brute et la plus sincère, le rock ne permet pas d'effectuer cette distinction sociale, c'est une musique qui fait fi des codes sociaux. En regardant les choses sous cet angle nouveau, on comprend mieux la critique récurrente à l'égard de la nouvelle scène rock française : ce sont de sales fils à papa, pas de vrais rockers. Quel est le rapport avec la musique ? Aucun. En revanche, cette réaction épidermique prouve que la question du rock en France est bien une question sociale, que la pratique culturelle et musicale est un problème de classe. Faire du rock quand on vient d'un milieu aisé, c'est déroger dans un sens et venir marcher sur les plates-bandes du peuple dans l'autre. La création artistique est étroitement attachée à l'origine sociale : ce qu'on représente socialement est plus important que ce qu'on est ou la musique qu'on fait. Pour terminer, osons cette hypothèse : si Mick Jagger était né en France, les Stones n'auraient jamais connu le succès. Pourquoi ? Parce que Jagger sort de la London School Of Economics qui est en gros l'équivalent britannique de notre HEC. *"Attends, mec, un type qui sort d'une Ecole de Commerce ne peut pas vraiment faire du rock. Il fait ça pour le fric, les Stones, c'est bidon..."* Ça s'appelle l'exception culturelle française.

STANISLAS BERTON ***(e-mail)***

Banzaï

Vous avez publié dans le numéro de septembre la bafouille haineuse d'un lecteur hydrocéphale nommé Olivier B. Cette personne y explique que selon lui la génération *Gibus* (Naast, BB Brunes...) n'est qu'un ramassis de fils à papa-rocker hyper pistonnés par le maître Yoda du rock dont les initiales évoquent l'après-midi outre-Atlantique. Loin de vouloir entrer dans le débat sur la qualité de la production de ces groupes, c'est plutôt sur le fond que je voudrais réagir. C'est une grave erreur de croire que l'origine sociale est un critère et qu'il faut être riche ou prolo pour exister en tant que groupe de rock, il y a depuis toujours chez ceux que le rock enrôle : dandys friqués, bouseux, prolos, classe moyenne, privilégiés... Tout sauf de petits despotes marxistes dont la largeur d'esprit n'est pas moins étroite que le panorama vu de l'intérieur d'une burka. Le discours de cette personne ressemble étrangement aux aboiements anticapitalistes de certains leaders politiques dont le discours n'a rien à voir avec la musique et le rock'n'roll en particulier. S'il est difficile de savoir quoi faire pour être rock en 2009, grâce à cette personne on sait définitivement comment ne pas l'être... *Lâche tes tracts, mec, et écoute-toi un petit Hushpuppies, ça te détendra les nerfs du c... et tu diras peut-être moins de conneries.* Allez salut et banzaï !

BRONSKY BITCH ***(e-mail)***

Subjonctif ?

Très drôle le billet de Philippe Manœuvre au sujet des concerts de U2 paru dans le dernier numéro (page 122). Mais depuis ce matin, je bloque sur *"il semblerait que c'était formidable"*... Je pense que *semble* appelait un subjonctif et j'aurais donc écrit : *"Il semblerait que ç'ait été formidable"*... Pas vous ?

LE DYNAMITEUR D'AQUEDUCS ***(e-mail)***

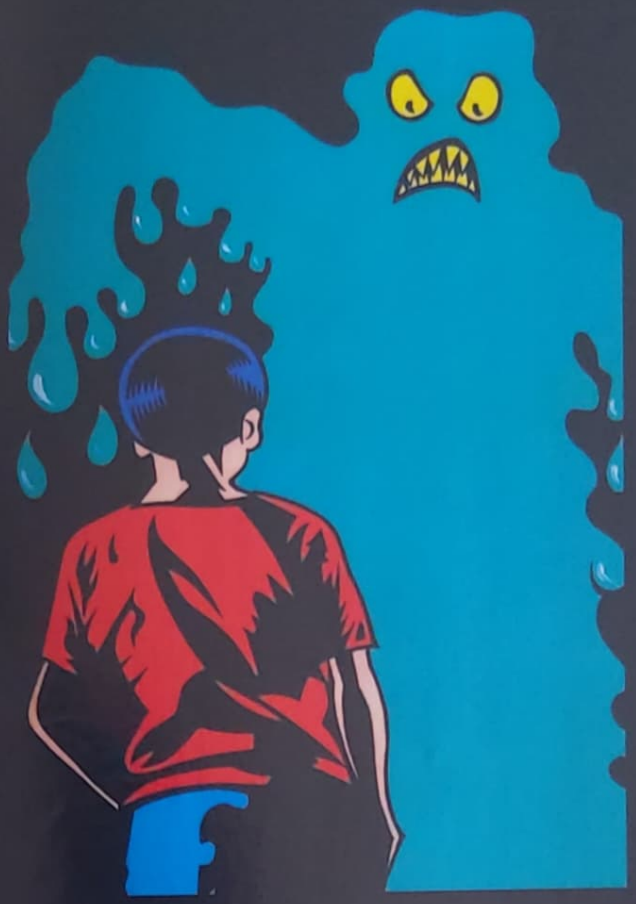
Réponse : C'était un papier d'humeur, mettons donc ça sur le compte de l'humeur..,

Nouilles chinoises

Etre rock en 2009, c'est passer toutes ses soirées d'été entre amies, à lire les meilleurs chapitres de "Mort Aux Ramones" et "Au-Delà De L'Avenue D" en se gavant de nouilles chinoises et en écoutant la BO de "Pulp Fiction". C'est rentrer chez soi à 4 heures du matin en marchant sur le rythme endiablé des Kinks, sur une route déserte au beau milieu de la campagne. C'est se réveiller avec "If 6 Was 9" de Jimi Hendrix vers 13 heures pour manger des pancakes devant "Orange Mécanique". Et c'est enfin se rendormir, deux heures plus tard, après avoir lu quelques pages de son Rock&Folk.

ANOUK, LOUISE & CONSTANCE ***(e-mail)***

Analyse sociologique



Un gros f*ck

Cher Rock&Folk... Je pense être rock en 2009, parce que j'ai 16 ans, j'écoute les Clash, les Ramones, les Sex Pistols, David Bowie et autres dieux du rock, je suis fan de Jim Morrison, je joue (très mal) de la guitare électrique, je dis *"fucking shit"* à chaque bout de phrase, je porte un Perfecto et des Wayfarer, et surtout je lis Rock&Folk. Mais (car il y a un *mais*) je ne suis pas vraiment d'accord avec la chronique sur le dernier Rock&Folk, de "Inglourious Basterds". Ce film est tout simplement un chef-d'œuvre. C'est certainement le meilleur rôle de Brad Pitt, et c'est ce côté bordélique qui fait tout le film, *fucking shit !* Bref, ce film est tout simplement hilarant et sanglant à souhait. Enfin, tel est mon avis de gamine de 16 ans. Ah oui, et pendant que j'y suis, j'adresse un gros f*ck à Monsieur Olivier Bretin pour sa lettre que vous avez appelée *"Zorro (le retour)"*. Il semblerait, cher Olivier, que tu aies en toi une haine profonde à dégager chez un psy, et non pas à la rédaction de notre cher magazine. *Thanks & fucking shit.*

E. ***(e-mail)***

Adios Willy

De nombreux lecteurs se demandent encore ce que c'est qu'être rock... A huit ans, j'ai acheté mon premier album (une compilation des Beatles) à onze ans, mon premier Rock&Folk ; à quinze ans, mon premier Mink DeVille ; aujourd'hui, j'ai quarante-cinq ans et, tout en vous écrivant, je chiale comme un gamin pendant que la platine joue et rejoue "Heaven Stood Still". Etre rock, c'est donc rester jeune, mais pleurer un peu trop souvent le départ de ses amis. *Adieu Willy, tu vas nous manquer.*

DOMINIQUE PÉROLES – 91330 Yerres

L'espoir

Depuis le temps que je fantasmais sur Prince... Depuis probablement un concert de 1984 vu à la télé... Toutes ces années à lire des articles sur lui — merci Orlandini. Pour voir et entendre ça : un truc sirupeux, lourd, indigeste, prétentieux, bourgeois, ampoulé. Rien. Pas un petit funk qui mette des fourmis dans les jambes. Tout juste trois ou quatre envolées étourdissantes de guitare. C'était hier, le 18 juillet, au Montreux Jazz Festival. J'en pleurerais tant je continue de l'adorer et à croire qu'un jour, mon prince viendra...

JNT ***(e-mail)***

Son mec a couché

Etre rock en 2009, c'est apprendre que son mec a couché avec sa meilleure amie et résister à l'envie de se foutre en l'air.

HÉLOISE ***(e-mail)***

Papier vert

Un joli magazine à la couverture verte contre la tendance du jour qui serait plutôt au noir. La crise, la grippe, notre cher président en vacances, tout cela ne nous égaye pas tant que ça (sauf le fait qu'on risque de ne pas aller au bahut cette année). Vert comme la nature, comme l'écologie, comme le cannabis... On a envie de tout plaquer pour se détendre... Aller s'éclater dans un bon festival pour oublier ce qui se passe... *"En vert et contre tous"*, on dirait presque la signification de cette année 2009 ! Prendre son Rock&Folk vert — mais pas en papier recyclé pour autant, hein ! — sur sa terrasse au risque de choper un virus nous détend mais, après tout, je suis heureux de prendre le risque de mourir mon Rock&Folk entre les mains. Bon courage à tous ceux qui lisent ceci pour cet automne qui s'annonce riche en panique.

NICOLAS VICIOUS ***(e-mail)***

Sans confession

Etre rock en 2009, c'est accompagner sa grand-mère à la messe avec un T-shirt *Rolling Stones.*

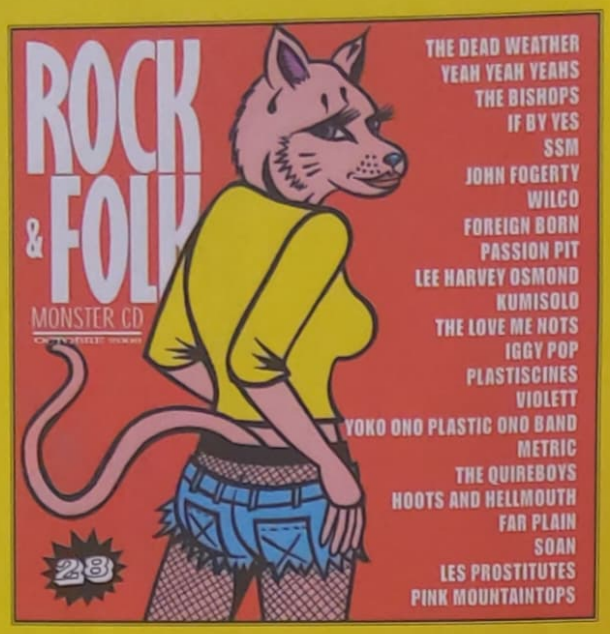
MARIE ***(e-mail)***

Aucune humidité

Je me demande quels sont les informateurs de Rock&Folk, notre mensuel préféré, mais une information complètement fausse a été publiée dans le n°505, page 14, dans les télégrammes à propos des Kings Of Leon. Je peux affirmer que la personne qui prétend que le groupe a annulé son concert à cause de la *"pluie torrentielle"* ne se trouvait pas sur place. Pour avoir attendu une heure et demie devant la scène, avant qu'il ne soit annulé, comme le reste des concerts de la soirée, j'affirme n'avoir ressenti aucune humidité dans l'air (sinon l'incendie qui a eu lieu à 100 mètres de la scène aurait été maîtrisé beaucoup plus facilement) à part peut-être la transpiration des autres festivaliers qui attendaient au même titre que moi dans cette foule compacte et les verres de bière qui étaient jetés au-dessus de nos têtes. Mais certainement pas des gouttes de pluie. L'informateur devait se trouver dans un couloir de passage des verres de bière pour croire à une averse. C'est la seule explication qui me vient à l'esprit. La soirée a été une catastrophe mais n'y rajoutez pas la pluie, ce n'est pas la peine. Merci.

YOURI GAILLARD ***(e-mail)***

KAPORAL
JEANS
WWW.KAPORAL.COM



MONSTER CD 28

01 THE DEAD WEATHER
"Hang You From The Heavens"

Jack White assure ici le lourd rythme de batterie, joué au fond du temps à la manière de Led Zeppelin, très concentré dans la recherche du son. Le reste coule de source : un riff crépitant qui dégénère en duel de guitares et le chant de félin famélique d'Alison Mosshart.

Extrait de l'album "Horehound"

02 YEAH YEAH YEAHS
"Heads Will Roll"

Les bonnes chansons tiennent parfois à peu de choses. Le groupe de Karen O prouve ici avec une ligne de synthé, un beat basique et la production de David Sitek qu'il peut réaliser une moderne et magnifique musique de danse. Blondie 2009, c'est ici.

Extrait de l'album "It's Blitz !"

03 THE BISHOPS
"Free To Do What You Want"

Piqûre de rappel : les jeunes jumeaux Bishop continuent assidûment à essayer de mélanger Merseybeat, modernité et vraies chansons. Gage de réussite, leurs titres sont restés dans nos playlists personnelles. Seront-ils remasterisés dans 45 ans ?

Extrait de l'album "For Now"

04 IF BY YES
"You're Something Else"

Dégagé à vie de toute contingence matérielle, Sean Lennon peut en musique faire exactement ce qui lui plaît. Comme produire sur son label la pop de deux chanteuses amies : Yuka Honda (Cibo Matto) et Petra Haden. Excellemment produit, à mi-chemin entre Shirley Bassey et la complète bizarrerie.

Extrait de la compilation "Chimera Music Release n° 0"

05 SSM
"Fiction Rock + Roll"

Le trio de Detroit capté ici en plein exercice de cadavre exquis saturé : garage enregistré dans la buanderie, psychédélisme *champs de fraises* et paroles en forme de manifestes littéraires : *"J'ai pris un livre pour lire tout ce qu'il contenait"*. Cohérent.

Extrait du 6-titres "EP-1"

06 JOHN FOGERTY
"I Don't Care"

L'âme de Creedence Clearwater Revival se mesure ici à un inusable du *hitmaker* country Buck Owens disparu en 2006. Sa version, conduite de main de maître, est transcendée par une partie de pedal steel au glissando millimétré et une voix puissante et solaire.

Extrait de l'album "The Blue Ridge Rangers Rides Again"

07 WILCO
"You Never Know"

Avec cette ballade belle, harmonieuse et apaisée comme du George Harrison, solide et balayée de guitare folk comme du Fogerty (encore), le groupe de Jeff Tweedy signe l'un des rares classiques de 2009, soit le genre de chanson capable de prolonger l'été.

Extrait de "Wilco (The Album)"

08 FOREIGN BORN
"Winter Games"

Ce groupe de Californie assez peu connu livre, à partir d'une évocation martiale du Bo Diddley Beat, quatre excellentes minutes bourdonnantes et psychédéliques, tout en harmonies insidieuses. Le bonheur tribal n'est pas loin.

Extrait de l'album "Person To Person"

09 PASSION PIT
"The Reeling"

Aussi étrange et vicieuse que son patronyme (inspiré non pas d'un hypothétique magazine consacré aux pitbulls, mais d'un porno américain de 1985), l'electro du groupe de Boston révèle sous ses synthés et ses *rototom* dignes de "Miami Vice" une vraie bonne mélodie et une mise en place sophistiquée.

Extrait de l'album "Manners"

10 LEE HARVEY OSMOND
"I Can't Stand It"

Canadien, barbu et doté d'amis membres des Cowboy Junkies, Tom Wilson a fondé ce groupe aux sonorités âpres. Un comble, la reprise de ce génial titre du Velvet Underground est plus *sale* que l'original de 1968.

Extrait de l'album "A Quiet Evil"

11 KUMISOLO
"I Know What Boys Like"

L'une des chanteuses de Konki Duet trafique en solo cette pop hybride redevable au hip-hop, aux basses synthétiques caoutchouteuses et au son d'une console de jeu vidéo vintage. Surtout "...What Boys Like" est sexy en diable, carrément supérieure à l'original des Waitresses.

Extrait de l'album "My Love For You Is A Cheap Pop Song"

12 THE LOVE ME NOTS
"I'm The One"

A Phoenix, Arizona, les *Aime-Moi Pas* de la troublante Nicole Laurenne compensent la vacance des Detroit Cobras. Garage joué au cordeau sixties, avec orgue, rythmique tranchante et chant nerveusement sexuel.

Extrait de l'album "Detroit"

13 IGGY POP
"How Insensitive"

Grosse affaire du printemps, l'album de jazz houellebecquien d'Iggy Stooge. Suave, mélancolique et truffé d'accords mineurs, ce standard d'Antonio Carlos Jobim (repris entre autres par Sinatra), traité ici à la manière de "I'm Not In Love" de 10 cc, rappelle donc quelque fumeux slow des décennies précédentes.

Extrait de l'album "Préliminaires"

14 PLASTISCINES
"Coney Island"

C'est finalement aux Etats-Unis que les Plastiscines se sont émancipées. En témoignent plusieurs tournées là-bas, un nouveau label, un deuxième album doré sur tranche et cette chanson semi-acoustique aux chœurs pimpants ayant pour sujet une fameuse île new-yorkaise. Coney Island, baby.

Extrait de l'album "About Love"

15 VIOLETT
"Quand Je Serai Grande"

Clara et Lily ont des mélodies. Celle-ci, fer de lance de leur premier EP rassemble le minimalisme punk des Ramones et la candeur pop adorablement française des Calamités.

Extrait du EP "Violett"

16 YOKO ONO PLASTIC ONO BAND
"Ask The Elephant !"

Si le processus a quelque chose de psychanalytiquement curieux, Sean Lennon a reformé le groupe expérimental de ses parents. En résulte cette loufoquerie avant-garde cadencée afrobeat, traversée de saxo. Il y est question de roller-skate et d'animaux de la jungle.

Extrait de l'album "Between My Head And The Sky"

17 METRIC
"Front Row"

Le groupe de Toronto est un étrange paradoxe. Ces Canadiens donnent en effet dans la pop la plus sucrée, carrée et *efficace* qui soit, le tout sans une once de vulgarité. Façon Garbage, donc. L'explication vient sans doute de la présence d'une splendide Emily Haines, diva au chant tout en retenue.

Extrait de l'album "Fantasies"

18 THE QUIREBOYS
"Josephine"

Plus terre-à-terre, ces Anglais poursuivent un credo glam féroce et citent Slade, Humble Pie, AC/DC et les Faces comme modèles rock'n'roll. Ceci et le foulard de pirate sur la tête dont ne se sépare jamais Spike, le truculent chanteur.

Extrait de l'album "Homewreckers & Heartbreakers"

19 HOOTS AND HELLMOUTH
"Family Band"

Au moment où l'on s'y attend le moins, un quartette de Pennsylvanie se met à jouer un rock bastringue, rémanent des "Basement Tapes" dylaniennes et d'un groupe dixieland aussi décontracté qu'un Dr John.

Extrait de l'album "The Holy Open Secret"

20 FAR PLAIN
"Fly"

D'obédience metal revendiquée, le combo français réactive également une flamme mi-grunge mi-zeppelinienne typique d'Alice In Chains et Soundgarden. Approbation plombée.

Extrait de l'album "Portae Lucis"

21 SOAN
"Puisque Rien"

Vainqueur de Nouvelle Star *et* punk alterno, l'ancien musicien du métro sonne ici exactement comme il l'entend : un folk-rock gouailleur au croisement des Têtes Raides et de Louise Attaque. Parfait pour baisser le zip de son pull camionneur et danser aux Vieilles Charrues.

Extrait de l'album "Soan"

22 LES PROSTITUTES
"Call The Cops"

Le deuxième single du groupe de Colombes produit l'électrocution instantanée des premiers 45 tours punk, avec riff violent et slogan livré frontalement. *Call The Cops ?* Prévoir plusieurs brigades, même.

Extrait du simple "Aliens Are Landing"

23 PINK MOUNTAINTOPS
"While We Were Dreaming"

La conclusion rêveuse est assurée par l'un des groupes de Steven McBean, meneur de Black Mountain. Sophie Trudeau chante ce slow fleur bleue aux accords doo-wop ralentis et arrangements psyché vaporeux.

Extrait de l'album "Outside Love"

INFO.LEVI-SHOES@DC-CO.COM T +33 1 48 17 88 00

CHAUSSURES LEVI'S®

LEVI.COM

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Télégrammes

PAR CYRIL DELIERMOZ

France

AIR
Sixième opus produit par le duo dans son studio, "Love 2" est à peine dévoilé que la paire s'attaque à la composition de la BO de "Quartier Lointain", le prochain film de Sam Garbaski ("Irina Palm").

LES BRATS
En concert le 8 octobre au Batofar (Paris), le groupe de Saint-Maur-des-Fossés évolue désormais en quintette et s'apprête à enregistrer son deuxième album en novembre.

CONVENTION
Les 10 et 11 octobre à l'Espace Champerret de Paris, Manuel Decker dédicacera son livre "Disque Et Bande Dessinées" au cours de la 67e CIDISC (Convention Internationale des Disques de Collection) qui organisera une exposition de pochettes ornées de dessins et BD.

DANIEL DARC
L'auteur de "Crèvecœur" s'est vu rendre son contrat par sa maison de disques.

EIFFEL
L'ensemble bordelais est la première signature de Pias Recordings France qui publiera "A Tout Moment", son quatrième ouvrage en octobre, avec une participation de Bertrand Cantat sur le titre "A Tout Moment La Rue".

Emmanuelle Seigner

Photo DR

EMMANUELLE SEIGNER
La délicieuse actrice s'est tournée vers Keren Ann et Doriand pour confectionner "Dingue", son deuxième ouvrage produit par Tore Johansson (Franz Ferdinand) dont la sortie est prévue le 2 novembre.

FID PERPIGNAN
Les 26 et 27 septembre, 21e Festival International du Disque et de la BD, avec Margerin, Cachin, Manœuvre, Jean-Marie Périer, Dupuy et Berberian, Serge Clerc, etc.

GROUND ZERO
Menant avec une abnégation qui force l'admiration un combat sans relâche pour la survie des disquaires, la boutique parisienne fête ses 5 ans le 26 septembre à la Maroquinerie, avec Low Anthem, Yeti Lane, Kim, David Yaya et Herman Düne.

HEARTBREAK HOTEL
"Snake Eyes", l'album du duo country formé par Nikola Acin et Yarol Poupaud sortira le 12 octobre accompagné d'un DVD de 11 clips.

JACQUES DUTRONC
La tournée des Zénith du chantre des play-boys sera précédée par une réédition des treize mythiques EP sortis chez Vogue dans les années 60.

LOADING DATA
Après avoir mis le Chili à feu et à sang avec Los Natas, les Parisiens passent à la vitesse supérieure avec l'arrivée d'un deuxième brûlot ("Rodeo Ghettoblaster") en novembre chez MVS et tournée avec Mudweiser, le combo de Reuno (Lofofora), et 7 Weeks.

MUSTANG
Les turfistes peuvent parier gros sur "A71", premier album que le fougueux trio publiera le 26 octobre sur le label A Rag.

Mustang

Photo Dimitri Coste-DR

INTELLIGENTSIA
"Le plus grand des punks se nomme Jerry Lee Lewis"
MIOSSEC

NICOLAS ULLMAN
Du 8 au 27 octobre, le clown rock présentera Burn, grande expo happening consacrée à l'incendie de son appartement (Galerie Chappe : 21 rue Chappe, 75018).

RICKY LEE JONES
La versatile chanteuse de Chicago reviendra en France fin novembre (Lille, Paris, Rennes, Nantes, Cléon) pour soutenir "Blam In Gilead", son dernier-né sur lequel elle a invité Ben Harper, Alison Krauss, Victoria Williams et Vic Chesnutt.

SECOND SEX
Rendez-vous le samedi 26 septembre au Gibus où le groupe parisien clôturera la grande finale du Festival Rock Inter Ecoles (avec The Velvet Show de Paris et John Sushi & The Bastards de Bordeaux). Patrick Eudeline également est à l'affiche. Début à 19 h 00.

Turzi

Photo DR

TURZI
Suite cohérente de son premier album "A", le bourdonnant groupe psychédélique parisien annonce la sortie de son successeur "B" pour le 27 octobre.

Condoléances

WILLY DeVILLE, le guitariste **LES PAUL**, **BILLY LEE RILEY** (étoile du rockabilly et du label Sun), le clavier des studios Muscle Shoals **BARRY BECKETT**, le comédien-chanteur (co-auteur et interprète du "Rock Coquin") **SIM**, le musicien et compositeur **JIM DICKINSON**, la compositrice **ELLIE GREENWICH**, l'auteur de polars **THIERRY JONQUET**, le bassiste **DEAN TURNER** (Magic Dirt), la figure du folk **MIKE SEEGER**, le batteur de jazz **RASHIED ALI**, **D JAM**, le cinéaste **JOHN HUGUES**

Photo Louise Enhörning-DR

PLASTISCINES
Les quatre filles vont apparaître dans le feuilleton "Gossip Girl", tournage à New York en septembre, album chez Because le 9 novembre.
Quels talons !

Royaume-Uni

AMY WINEHOUSE
Énorme surprise pour le public du V festival en apercevant la diva anglaise rejoindre sur scène les Specials pour une version enflammée de son "You're Wondering Now".

BABY SHAMBLES
Après son escapade solo, Peter Doherty rassemble ses troupes pour une série de dates de fin d'année en décembre en Angleterre.

THE BEATLES
Non content d'avoir mis la main sur Marvel, Disney tente de racheter les droits du dessin animé "Yellow Submarine" pour en confier une nouvelle mouture à Robert Zemeckis, réalisateur de "Qui Veut La Peau De Roger Rabbit".

CARL BARAT
Petits projets pour l'ex-meneur des Dirty Pretty Things : une démo dans l'optique d'un disque solo, des concerts pour ne pas rouiller et une éventuelle reformation des Libertines en vue des festivals de l'été prochain.

THE CRANBERRIES
Alors que sort "No Bagage", CD solo de Dolores O'Riordan, celle-ci confirme le retour sur le devant de la scène de son groupe qui, pour la première fois depuis sept ans, se lancera dans une tournée mondiale en décembre à Toronto.

KEITH RICHARDS
Tandis qu'une (fausse) rumeur circulait sur un départ de Charlie Watts des Stones, le facétieux guitariste admettait avoir collaboré récemment avec Jack White sur une poignée de morceaux sans se livrer davantage sur le futur de cette association.

KILLING FOR COMPANY
Auteur d'une autobiographie ("Demons And Cocktails : My Life With The Stereophonics") voilà quelques mois, le batteur Stuart Cable tentera de faire oublier les Stereophonics avec son nouveau quintette qui enregistre un premier CD à Newcastle.

Kurt Cobain à Reading

Photo Dalle

NIRVANA
Considéré comme l'un des plus grands shows dans l'histoire du festival de Reading, le passage en août 1992 du trio de Seattle fait l'objet le 2 novembre d'une parution en DVD, CD et double vinyle. 25 morceaux au menu.

PETE MOLINARI
Bénéficiant des chœurs des Jordanaires et des Georgettes car enregistrées à Nashville, quatre reprises des standards favoris du troubadour italo-égyptien ("Guilty", "Today, Tomorrow And Forever", "Satisfied Mind" et "Tennessee Waltz") sont disponibles en maxi vinyle ou en CD.

PETE TOWNSHEND
Après "Tommy" et "Quadrophenia", retour à l'opéra rock avec "Floss" que le créateur de "My Generation" espère présenter au public en 2011. Les titres les plus conventionnels de cette œuvre devraient garnir le prochain disque des Who.

THE ROLLING STONES
Une fois essoré le catalogue studio des *Glimmer Twins*, Universal passe, en novembre, aux disques en public : "Love You Live", "Still Life", "Flashpoint", "Stripped" et "Live Licks". Sans omettre, le 26 novembre, la réédition augmentée de 4 bonus de l'incontournable "Get Yer Ya Ya's Out !".

THEM CROOKED VULTURES
Le quatuor composé de John Paul Jones, Josh Homme, Dave Grohl et Alain Johannes a mis KO le public des festivals de Leeds et Reading avant de faire de même à Rock en Seine sous le nom de *Petits Pois*. Album à venir fin octobre et retour en Europe en décembre.

THOM YORKE
Radiohead a placé une chanson inédite ("These Are My Twisted Words") sur son site tandis que Thom Yorke sort le 21 septembre un maxi 30 centimètres vinyle réalisé avec Jonny Greenwood et Nigel Godrich doté de 2 titres : "FeelingPulled ApartbyHorses" et "Hollow Earth".

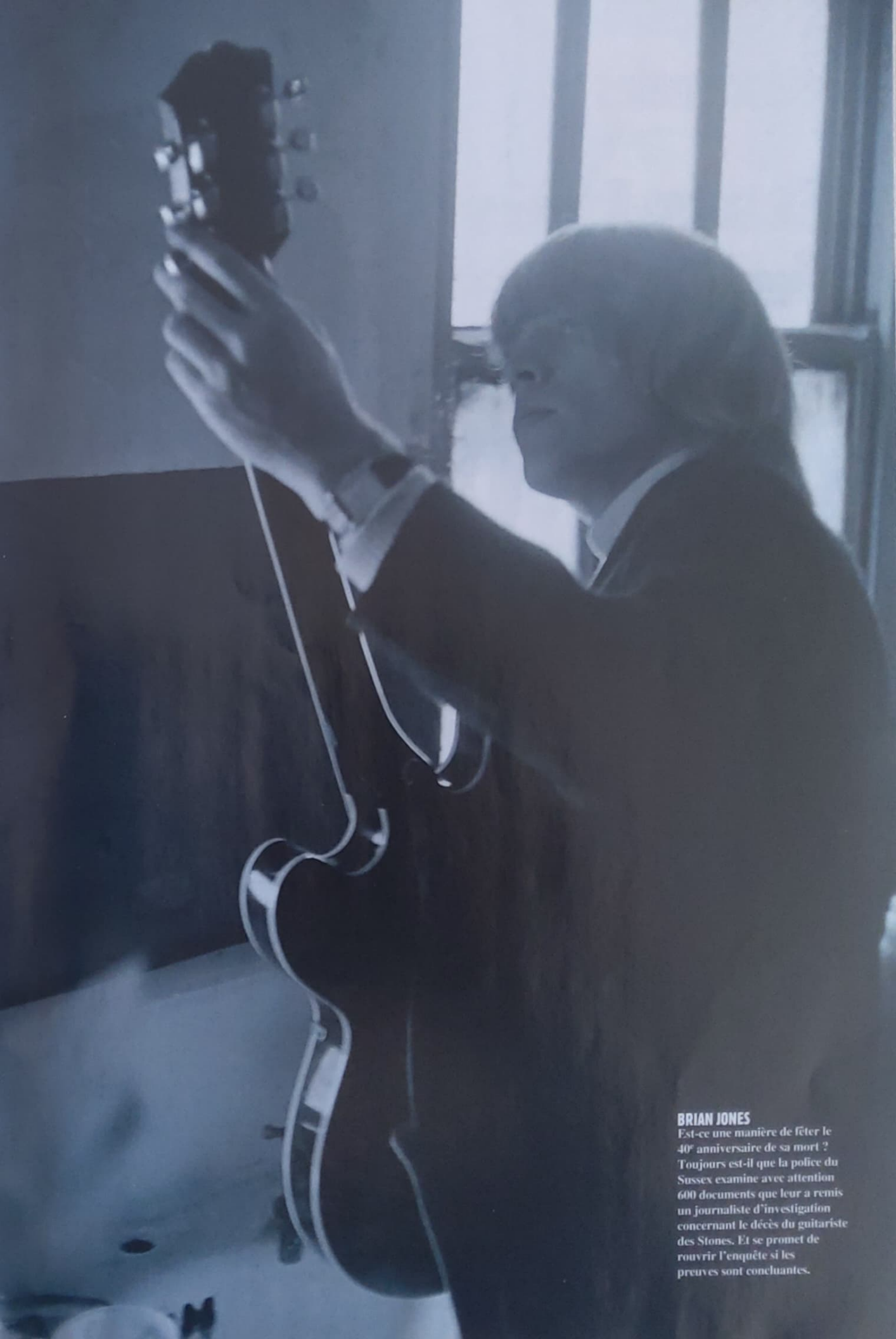
WOLFMOTHER
De trio, le gang de Sydney s'est transformé en quatuor depuis le départ de deux de ses membres fondateurs et l'arrivée de trois nouveaux qui ont pris part à la mise en boîte de "Cosmic Egg", deuxième LP à paraître le 26 octobre.

Wolfmother

Photo DR

INTELLIGENTSIA "La prochaine chanson est dédiée à ceux qui étaient venus pour le concert des jumeaux consanguins" **KELE OKEREKE (BLOC PARTY)** à Rock en Seine

Photo Michael Ochs Archives/ Corbis



BRIAN JONES
Est-ce une manière de fêter le 40e anniversaire de sa mort ? Toujours est-il que la police du Sussex examine avec attention 600 documents que leur a remis un journaliste d'investigation concernant le décès du guitariste des Stones. Et se promet de rouvrir l'enquête si les preuves sont concluantes.

Etats-Unis

BOB DYLAN
Le créateur de "Highway 61 Revisited" a émis le souhait de prêter sa voix à un système de navigation par satellite. Avant que sa voix chaintante ne guide les automobilistes, des négociations sont en cours avec divers fabricants de GPS.

ELLIE GREENWICH
Cette native de Brooklyn avait apporté sa contribution à l'élaboration du Wall Of Sound de Phil Spector dans les années soixante en cosignant avec le producteur et Jeff Barry, son mari, des tubes du calibre de "Be My Baby" pour les Ronettes ou "Da Doo Ron Ron" pour les Crystals. Elle est morte à 68 ans d'une crise cardiaque.

FOO FIGHTERS
Finement intitulé "Greatest Hits", le CD retraçant les 14 ans de carrière de la petite entreprise de Dave Grohl vaudra surtout pour la présence de deux nouveautés : "Wheels", chanson dévoilée au barbecue de Barack Obama à la Maison-Blanche, et "Word Forward".

JIM DICKINSON
Figure durant plusieurs décennies de la scène de Memphis, il avait joué du piano sur "Wild Horses" des Stones, accompagné Aretha Franklin et produit Big Star, Willy DeVille ou les Replacements. Le père de Corey et Luther Dickinson des North Mississippi Allstars s'est éteint à 67 ans.

JIMI HENDRIX
Sans doute le transfert de l'été : le catalogue du *guitar hero* passe des rangs d'Universal à ceux de Sony Music. Une pléthore de rééditions d'albums studio avec bonus, de versions Deluxe, de disques en public et de compilations est à prévoir.

KINGS OF LEON
Les frères Followill sillonnent les USA, fourbissant pour les mois à venir un DVD filmé lors d'un concert en juillet dernier à l'O2 Arena de Londres et un album de remix confiés à Mark Ronson, Kenna, Linkin Park, Justin Timberlake et Pharrell.

LEFT LANE CRUISER
Infatigable défenseur du North Mississippi blues, ce duo de Forth Wayne (Indiana) évolue toujours dans le même esprit que les Black Keys ou les Black Diamond Heavies sur "All You Can Eat". Une tournée automnale hexagonale permettra de juger sur pièce ce deuxième opus.

THE LOVE ME NOTS
Mis en boîte à Mesa (Arizona) par Jim Diamond (The White Stripes), le troisième recueil de binaire déchaîné saupoudré de Farfisa de la formation de Phoenix s'intitule "Upside Down Inside Out".

MAGIC CHRISTIAN
On écoutera religieusement "Evolver", premier LP de ce quatuor californien qui rassemble Cyril Jordan (Flamin' Groovies), Clem Burke, batteur de Blondie, et Eddie Munoz, bassiste des Plimsouls.

The Love Me Nots

Photo Susan Jordan Anderson-DR

MIKE SEEGER
Vaincu à 75 ans par un cancer, le frère de Peggy et le demi-frère de Pete avait contribué à relancer le folk aux USA dans les années 50-60. Aussi à l'aise au banjo, à l'harmonica, à la mandoline qu'à la guitare ou au violoncelle, cet historien du folk a enregistré quarante albums dont certains ont fortement marqué Bob Dylan.

PENNYWISE
Le quatuor de vétérans punk de Hermosa Beach (Californie) a perdu son chanteur Jim Lindberg qui, après 20 ans et 9 albums, est parti tenter d'autres expériences.

REM
Double CD capté en juillet 2007, "REM Live At The Olympia" permettra aux mordus du groupe d'Athens de découvrir des shows organisés à Dublin au milieu de l'enregistrement de "Accelerate".

ROB ZOMBIE
Son "Halloween 2" s'est classé troisième au box-office le week-end de sa sortie, son "Haunted World Of El Superbeasto", dessin animé pour adultes, est sur les écrans sous peu et il envisage de tourner un remake de "The Blob", film de SF/horreur qui révéla Steve McQueen en 1958. En plus de tout cela, un disque solo et une tournée sont prévus en novembre.

THE SMASHING PUMPKINS
Billy Corgan a choisi l'heureux élu parmi les mille prétendants qui souhaitaient remplacer le batteur Jimmy Chamberlin : Mike Byrne, inconnu de Portland de 19 ans qui sera de la prochaine tournée et du nouvel album.

INTELLIGENTSIA "J'ai arrêté les drogues qui font faire des disques qui donnent envie d'en prendre" **ANTON NEWCOMBE**

Weezer

Phylo DR

SUBLIME
Les Californiens seront de retour sur scène en octobre au Smokeout Fest de Cypress Hill, treize ans après leur séparation consécutive à l'overdose de leur chanteur Bradley Nowell. Pas sûr que la veuve de ce dernier autorise les deux survivants à utiliser le nom initial du trio.

WEEZER
Rivers Cuomo finit de sélectionner les titres qui figureront sur "Raditude", septième LP attendu le 26 octobre que Jacknife Lee (REM) a produit. "(If You're Wondering If I Want You To) I Want You To" en sera le premier simple extrait.

THE BRIAN JONESTOWN MASSACRE
Réalisé entre Berlin, Reyjavik et les États-Unis, le dixième album d'Anton Newcombe doit sortir en janvier. Il s'intitule "Who Killed Sgt Pepper".

Le Baron Von Kalf dans son parking, Paris 2009

"Quelle éclate !"

JEAN-PIERRE KALFON

Homme de théâtre, légende Nouvelle Vague et rocker aux groupes multiples, le chanteur de "L'Amour A La Gomme" évoque ici les multiples strates de son turbulent parcours.

Des guitares et un micro dans le salon. Dans la pièce voisine, un piano droit. Et là, au-dessus de la télé, une photo d'Elvis à l'armée, comme s'il s'agissait d'un membre de la famille. Pas de doute, c'est Jean-Pierre Kalfon le musicien, et non l'acteur, icône de la Nouvelle Vague à la carrière foisonnante au cinéma ou sur les planches, qui nous raconte ses disques à lui. Silhouette de jeune homme, œil qui frise dès qu'il évoque la gent féminine, expression de vieux gitan pirate aux antipodes des rôles de méchants/ inquiétants/ abonnés aux mondes interlopes dans lequel on l'a trop souvent cantonné, cet éternel rebelle est en bouillonnement perpétuel. Au milieu de la conversation, il peut lancer *"les Doors !"* ou *"Monsieur Iggy Pop"* comme s'il avait peur d'oublier de les mentionner. Ou résumer Janis Joplin d'une formule définitive. *"Que dire sur elle ? On peut juste se la prendre dans la tronche..."* Prochaine étape : un concert au Petit Journal Montparnasse. Et un disque, un vrai, celui dont il sera fier.

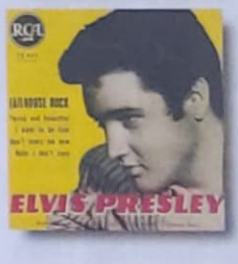
Des filles partout

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Jean-Pierre Kalfon : C'est venu très tard. Chez mes parents, il n'y avait rien, juste un gramophone et ce disque, "Yes Sir ! That's My Baby". Le reste, c'était du tango. J'ai fugué à 15 ans et découvert la musique dans des bars avec des mecs de 25 ans.

R&F : Premier choc musical ?

Jean-Pierre Kalfon : J'ai commencé avec le jazz New Orleans, Louis Armstrong, Kid Ory, Jack Teagarden. Je les écoutais à la radio. J'ai découvert pas mal de choses avec l'émission Pour Ceux Qui Aiment Le Jazz. En sortant, j'ai vite connu le blues, des chanteuses comme Mahalia Jackson, Bessie Smith, Billie Holiday. Je n'ai jamais été trop branché sur les disques



français. J'ai essayé d'en sauver certains, comme l'orchestre de Claude Luter qui apportait un swing. J'étais trop jeune pour sortir dans des clubs comme le Tabou ou le Vieux Colombier, mais j'étais en alerte, je savais que là-bas, il y avait des existentialistes, des mecs qui dansaient dans les caves, etc. Je vivais dans le 15e où il y avait un truc bien, la bande du square Saint-Lambert. J'ai quitté le lycée à la fin de la 3e en leur disant de garder leurs études et mon parcours musical est très éclectique : avant le blues, je suis passé par Charlie Parker, Dizzy Gillespie, Sarah Vaughan. J'ai failli louper Presley. J'écoutais du boogie et quand Presley est arrivé, je n'avais que le son, pas l'image. Je croyais que c'était un Black et je l'ai trouvé pas mal, comme les autres. Quand j'ai vu "Jailhouse Rock", je me suis pris une claque. Là, j'ai découvert une identité.

R&F : Le virus du rock était pris ?

Jean-Pierre Kalfon : Oui. Le jazz se répète et ne chante pas souvent. Le rock, c'est la voix humaine, comme le blues. Non seulement ces gens font de la bonne musique que j'aime, mais en plus, ils parlent. Les choses deviennent possibles. Sauf que pour moi, ça ne l'était pas. Je rapportais une trompette, un trombone, une guitare chez moi et on me jetait. Je suis parti, du coup. J'ai fugué en Belgique, j'ai été rattrapé par les flics, heureusement, sinon, je serai resté à traîner. Mais sur ma route, je ne pouvais pas faire de musique et je croyais qu'il fallait savoir lire le solfège. Finalement, je me suis dit qu'acteur, ce n'était pas mal : il y avait des filles, de l'image, du son, ça brillait, etc. C'est devenu un métier que j'ai refusé de faire en tant que carrière et je suis justement tombé avec les gens de la Nouvelle Vague, Rivette, Godard, etc.

R&F : Vous en êtes devenu un symbole...

Jean-Pierre Kalfon : Oui. Mais avant cela, je suis allé dans une école de dessin. J'ai recommencé à jouer de la musique et je suivais un mec qui

allait dans un cour de théâtre. Un jour, un danseur est venu chercher des comédiens pour un spectacle. J'y suis allé, j'ai habité chez lui, je lui faisais ses affiches et je prenais des cours de danse moderne, parce qu'il y avait de la musique. J'ai fini cette carrière par cinq mois aux Folies Bergère. Ça me gavait : pas un jour de relâche, des filles partout mais pas faciles à choper, ce n'était pas un bilan brillant. Je suis entré aux cours Dullin, j'y allais dès que j'avais des sous. Je suis devenu figurant chez Planchon et j'ai fini par passer une audition. J'étais si mauvais qu'il m'a dit d'abandonner. Du coup, j'ai décidé de continuer.

Pote avec les Dolls

R&F : Au début des années 60, vous assistez à la déferlante du rock anglais...

Jean-Pierre Kalfon : J'ai eu la chance énorme de décrocher un petit boulot : j'enseignais le français aux Anglais à la télé. J'allais à Londres dans un super hôtel et avec la maquilleuse, on déboulait dans toutes les boîtes.

L'ambiance était incroyable. Il y avait les Animals, les Shadows avec "Apache", Ray Charles. Quand on entend "Hit The Road Jack" ou "What'd I Say" pour la première fois, c'est exaltant. Et Elvis, toujours. J'ai été méchant avec lui. Lorsqu'il a tourné ses navets, qu'il a grossi, je l'ai rejeté. Il y a cinq ou six ans, j'ai eu la chance de jouer un imitateur d'Elvis dans la pièce de Lee Hall, "La Cuisine d'Elvis".

R&F : Un film comme "Les Idoles", c'est anti-Johnny et Sylvie ?

Jean-Pierre Kalfon : Non, c'était plutôt contre le business qui fabrique une usine à rêves avec des niaiseries. Ce qui manque en France, c'est la soul, l'âme. Peut-être que les Américains ont cela grâce au gospel. Mahalia Jackson, "In The Upper room", c'est en prise directe avec le ciel, la terre. Quand elle chante, son visage ressemble à un masque africain, on ne sait pas si elle sourit ou elle souffre.

R&F : Vos chocs musicaux à l'époque ?

Jean-Pierre Kalfon : Hendrix, Dylan, Otis Redding, Eddie Floyd, Solomon Burke, les Staple Singers, Marvin Gaye, Sam Cooke, Sam & Dave, Aretha Franklin. J'aimais la soul, il y a la vibration de l'émotion qui passe chez ces artistes-là. Ça speede à mort quand Otis chante "Tramp". James Brown, je ne sais pas combien de fois je l'ai vu.

R&F : Parlons de Dylan...

Jean-Pierre Kalfon : Au départ, ça a été pareil que Presley. Je ne me suis pas tout de suite rendu compte que c'était un môme avec une voix de vieux bluesman déchiré qui racontait des histoires incroyables. On ne les comprenait pas vraiment, on les ressentait, on était sensible à la

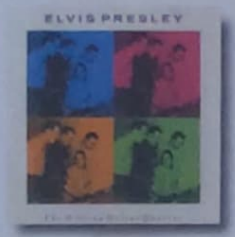
"Planchon m'a dit d'abandonner. Du coup, j'ai décidé de continuer"

J'ai revu tous ses films, même les mauvais, réécouté les disques, etc. Je me suis pris une grosse claque, parce que même lorsqu'il chantait des daubes, sa voix était d'une finesse, d'une émotion et d'une qualité de vibration incroyables. Le jeune Elvis était trop violent pour les gens de l'époque et avec le recul, quand on le revoit à ses débuts, bouger, danser, c'est juste un môme qui s'éclate. J'ai écrit une chanson pour lui. Je me sentais trop coupable.

R&F : Album ou chanson préférée d'Elvis ?

Jean-Pierre Kalfon : "My Happiness" enregistrée pour sa mère. Il n'y a que lui et sa guitare, une émotion de jeune homme, pas de production, c'est fragile, pur, clean. Dire qu'on a pris ça pour de la vulgarité. C'était un bon acteur aussi au début. Le Colonel Parker ne l'a jamais laissé tourner dans de bons films.

R&F : Revenons à l'arrivée des Beatles...



Jean-Pierre Kalfon : Je n'ai pas eu le flash reçu avec les Stones. Ou Bob Dylan. Ou Aretha Franklin et Otis Redding plus tard. Ou avant, avec Little Richard, Chuck Berry et Jerry Lee Lewis. Quelle éclate ! J'ai le disque du Million Dollar Quartet avec Johnny Cash, Elvis, Carl Perkins et Jerry Lee Lewis, réunis par hasard dans le même studio chez l'oncle Sam, le vrai, Sam Phillips.

R&F : En France, c'est aussi l'explosion des groupes...

Jean-Pierre Kalfon : Pour moi, c'était yé-yé et trop gentillet. Le rock doit avoir une expression un peu sauvage, la rage, l'élégance de dire des choses, de provoquer des sensations fortes. Innocemment en plus, car il n'y avait pas de recherche intellectuelle. En France, on copiait. C'était bien joué, bien chanté, il y a eu des mecs formidables comme Dutronc.

qualité de la voix, du jeu de scène. J'avais fait un peu d'anglais, je comprenais trois mots, mais je m'en foutais. L'enchaînement des sons, le phrasé et derrière, ce mec qui portait un truc éternel me suffisait. C'est l'âme, ça ne se discute pas. Après, il y a des trucs bien dans la pop mais, pour moi, c'est la différence entre Duffy et Amy Winehouse. Quand j'ai entendu "Mercy", j'ai acheté l'album en me disant que l'autre n'allait pas sortir le troisième disque tout de suite comme elle nage dans la confiture. Mais Duffy, elle a une petite voix perchée, c'est une bonne chanteuse, sans le vibrato d'Amy Winehouse. Son premier disque, "Frank", c'est fort. Ma fille m'a offert un DVD de concert où on voit sa première audition, c'est émouvant, comme "My Happiness", pareil.

R&F : Vous avez également vécu de près l'arrivée des New York Dolls...

Jean-Pierre Kalfon : Je les ai connus à New York où j'étais parti écrire le scénario d'un film qui ne s'est pas fait. Je suis resté huit mois là-bas et j'ai vu jouer les Dolls au Mercer Art Center. Dans la salle voisine, il y avait Wayne County et son groupe, les Electrice Chairs. A l'époque, il arrivait sur scène avec une énorme perruque arc-en-ciel. A la fin du concert, il la retirait et, en dessous, il avait des cheveux courts, teints de la même couleur. Pour en revenir aux Dolls, c'est au Max's Kansas City lors d'un concert de Howlin' Wolf que je suis devenu pote avec eux. Quand David Johansen est venu à Paris récemment, il m'a rappelé que je lui traduisais des chansons françaises en anglais. Sinon je me souviens particulièrement de Lou Reed et du concert Rock'n'Roll Animal à l'Olympia...

Max's Kansas City, 1973. De gauche à droite : Syl Sylvain, Jayne County et Jean-Pierre Kalfon. Photo Anton Perich

R&F : Vous écoutez des nouveautés ?

Jean-Pierre Kalfon : J'aime bien le rap, le vrai, pas les Black Eyed Peas et leur pseudo sexy-chic. Christina Aguilera dans le film de Scorsese sur les Stones est surprenante. Chez les Français, j'aime Mickey 3D, Emilie Loizeau, Diam's et Olivia Ruiz. Et NTM, ça véhicule quelque chose de fort.

R&F : Quand avez-vous commencé à faire de la musique ?

Jean-Pierre Kalfon : Dès que j'ai eu des thunes. Après "Les Idoles", on m'a fait enregistrer un disque. Je chantais comme une saucisse et je n'ai rien maîtrisé. Je n'ai écrit les paroles que d'une chanson, on m'a fait des arrangements, on se serait cru à Nuremberg. Je me suis dit qu'il fallait que j'apprenne. J'ai commencé à jouer de la batterie chez moi, j'ai fini par prendre une maison et installé un studio dans le garage. En revenant d'un tournage, tout avait cramé à cause d'un mégot mal éteint. Du coup, je suis allé vivre à l'hôtel et j'ai repris la guitare. La première, c'était une Rickenbacker sur les conseils d'un musicien fan des Beatles.

R&F : Et les premiers concerts ?

Jean-Pierre Kalfon : En 1969 avec Crouille-Marteaux, très classe le nom. Il y avait eu la guerre d'Algérie et *crouille* était un terme méprisant que je voulais rendre noble. C'était n'importe quoi, il y avait beaucoup de drogue, mais on a donné quelques concerts au Golf Drouot, entre autres. Puis j'ai eu la chance de rencontrer Boris Bergman et Paul Ives qui composait les musiques. Boris avait une écriture magique, bien déjantée et quotidienne à la fois. Après, il y a eu Monsieur Claude, Kalfon Rock Chaud, etc. Parfois, on n'allait pas au-delà des répétitions.

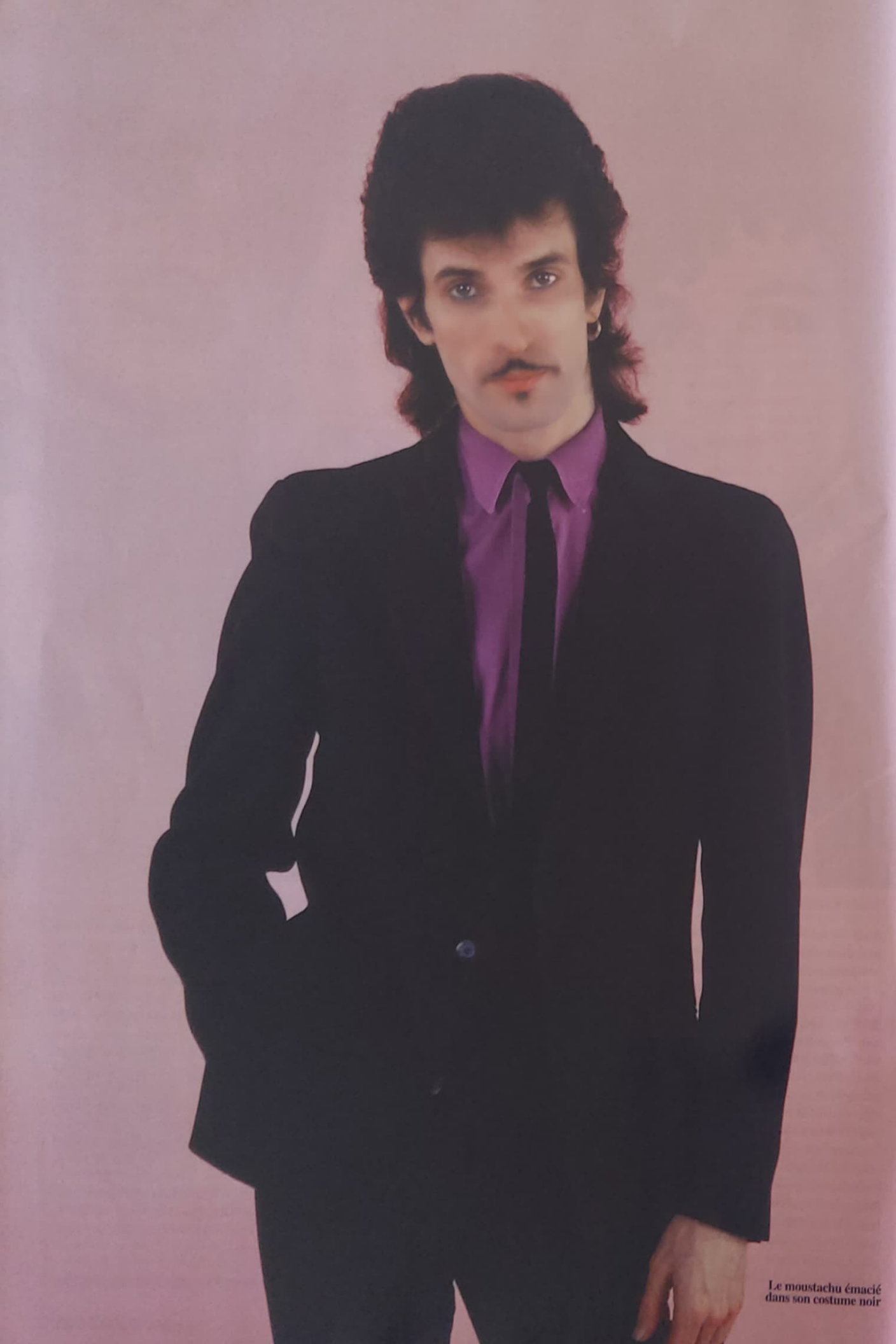
R&F : A quoi vont ressembler les prochains concerts ?

Jean-Pierre Kalfon : J'ai repris le groupe de Paul Ives. Je ne voulais plus chanter depuis "Black Minestrone", un disque un peu bâclé sorti en 1993 dans de mauvaises conditions. Et puis je me suis fâché avec Boris. Je me suis dit que si je voulais faire de la musique, c'était pour m'exprimer, pas me planquer derrière des masques et je me suis mis à écrire. En ce moment, je cherche une maison de disques. Il y a trois ans, un producteur m'a proposé 100 000 € pour faire un album. Il a viré mes musiciens et tout enregistré avec des boîtes à rythmes. Au bout de sept titres, j'ai craqué. Je ne peux pas, la musique qui n'est pas jouée par des gens ne m'intéresse pas. Je veux sortir un album, je voudrais être satisfait d'un truc un jour. Et satisfaire les autres.

R&F : On oublie des trucs, non ?

Jean-Pierre Kalfon : Willy DeVille ! et Bob Marley et The Clash...? C'est vrai, on n'a pas parlé de Tina Turner et David Bowie. Et Booker T, Steve Cropper et Duck Dunn, "Last Night" des Mar-Keys... mais on a passé un bon après-midi. ★

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY & PHILIPPE MANŒUVRE



Le moustachu émacié
dans son costume noir

WILLY DeVILLE

1950-2009

Toute sa vie, le dandy moustachu a mélangé au shaker punk, blues, musiques cajun et pachuco. Hommage vaudou.

Cette année 2009, qui ne restera pas seulement comme celle où disparut Michael Jackson, laisse soudain un peu plus orphelin avec sa disparition du 6 août. *"La première chose que je ferai en mourant, c'est d'aller à un concert de Willy DeVille"*, résume un message laissé sur la pétition pour faire entrer l'ange foudroyé au Rock and Roll Hall of Fame. L'Amérique, qui l'ignore depuis qu'il est parti enregistrer "Le Chat Bleu" à Paris, doit bien cela à DeVille. Sa musique urbaine, c'est celle de ses rues, et sa mort un chapitre de son histoire qui se referme brutalement. En réécoutant le bruit de ses pas et ses chansons d'amour du ghetto, il paraît clair qu'il n'était guère fait pour cette époque. Lui qui parlait de se retirer en Corse faisait de ce monde un endroit sans frontière davantage supportable à vivre. Une histoire *de Savoir-Faire* ?

Né William Borsay le 25 août 1950 à Stanford, dans le Connecticut, il restera comme un personnage à forte densité, dont le visage émacié tranche singulièrement avec ces chanteurs unidimensionnels qui caracolent aujourd'hui dans les charts. D'origine indienne de la tribu Pequot par sa grand-mère et de descendance basque et irlandaise par ses parents, Willy DeVille grandit à Manhattan, écoute radio doo-wop alternatives et traîne au café Wha! où il voit se produire Bob Dylan, Jimi Hendrix ou John Hammond. Dans ses interviews, il dit avoir écouté Muddy Waters, Howlin' Wolf et Lightin' Hopkins, mais n'avoir jamais aimé les Beatles. Le jeune homme s'exile à Londres en 1971 avec la ferme intention de devenir musicien, mais c'est l'échec. L'année suivante, il retourne en Amérique, à San Francisco, où il rencontre le batteur Thomas R *Manfred* Allen et le bassiste Rubén Sigüenza (qui avait joué aux côtés de John Lee Hooker) avec lesquels il fonde Billy DeSade And The Marquis, reprenant les hits des Drifters, Ronettes, Louis Prima ou Ben E King ("Spanish Harlem").

En 1975, Willy complète la formation qu'il rebaptise *Mink DeVille*, avec Steve Douglas au saxophone, Louis X Erlanger à la guitare et Bobby Leonards au piano, et se produit aux côtés des Ramones, Television ou Blondie sans discontinuer pendant trois ans au CBGB, où le cachet est de cinquante dollars par soir. Souvent assimilé à la scène punk et new wave en vogue, l'intéressé se voyait plus proche du *pachuco rock*, mixture de rhythm'n'blues, soul latine, cabaret français et de la musique du voisinage : salsa, reggae ou plus tard la musique cajun. Ses mots crus et douloureux évoquant l'amour et la solitude qui partent en fumée sur des morceaux bleus, si bleus, sont ceux d'un raconteur d'histoires avec une voix pleine d'émotion, plongé au cœur des ténèbres. Egalement grand amateur d'art amérindien, d'héroïne et de cocktails, ce chanteur de charme raffiné, élégant et déglingué aimait aussi les chevaux. Redingote cintrée et chemises à jabots, chevelure noire de jais et coiffure Pompadour, traces de rouges à lèvres et cigarette au bec, Willy avait la dégaine d'un gitan new-yorkais, entre chat de gouttière et souteneur, rocker et dandy. Son premier album le révèle dur et tendre à la fois, à l'image de la veste de cuir qui donne son nom à "Cabretta", produit par Jack Nitzsche, arrangeur de Phil Spector qui enregistra avec Neil Young ou les Rolling Stones. Passé écouter le résultat en studio, Mick Jagger se lève de son siège pour se mettre à danser lorsqu'il entend pour la première fois sa version chaloupée de "Mixed Up Shook Up Girl", mais c'est le titre aux castagnettes "Spanish Stroll" qui devient un hit, tandis que "Cadillac Walk" permet de faire découvrir le songwriter rockabilly Moon Martin. Toujours produit par Jack Nitzsche, qui co-écrit le magnifique "Just Your Friends", "Return To Magenta" en 1978 est un hommage au boulevard Magenta de Paris, disque qui rencontre un autre accueil critique enthousiaste, alors que le groupe se désagrège déjà. Cette musique aussi typée ne pouvait qu'intéresser le cinéma et bon nombre de ses morceaux figureront au générique de films hollywoodiens. Récemment Tarantino utilisait "It's So Easy" sur la BO de "Boulevard De La Mort", même s'il ne s'agissait que de recyclage puisque ce southern boogie avait été composé, en compagnie de deux autres titres fiévreux, pour celle de "Cruising" de William Friedkin, avec Al Pacino. En tant qu'acteur, le musicien qui aurait rêvé de jouer dans "West Side Story" ne fera que deux apparitions notables à l'écran, au côté de Mickey Rourke dans "Bullet" et "Homeboy".

Photo Dalle

Fasciné par la France, le flibustier Jean Laffite ou Lacenaire, Colette ou Yves Montand, mais surtout par Edith Piaf qu'il avait découverte dans la scène drag queen new-yorkaise, il part enregistrer "Le Chat Bleu" en 1980 à Paris : un disque de rêve, avec production du saxophoniste du Wall of Sound Steve Douglas, la section rythmique d'Elvis Presley, Ronnie Tutt et Jerry Scheff, et des arrangements de cordes confiés à Jean-Claude Petit. Mais l'album sera mal compris par les pontes de Capitol qui le jugent trop avant-gardiste (!) et le distribuent uniquement en import aux Etats-Unis. Le public américain n'aura malheureusement guère l'occasion d'entendre le profond "Heaven Stood Still", ni ses chansons écrites avec Doc Pomus, compositeur (avec Mort Shuman) de "Save The Last Dance For Me", venu parfaire le tout dans sa chaise roulante. De l'accordéoniste Kenny Margolis à Maxime Schmitt, il faudrait citer tous ceux qui ont participé à ce chef-d'œuvre qui restera une expérience traumatisante pour Willy DeVille, lequel s'est investi corps et âme dans le projet. L'année suivante, Willy signe avec Atlantic et Ahmet Ertegun, il retourne alors à New York enregistrer le très soul "Coup De Grâce", histoire d'enfoncer le clou avec son mentor Jack Nitzsche. En 1982, il publie deux titres, "Stand By Me" (Ben E King) et le standard "Harlem Nocturne" des Viscounts, instrumental avec lequel il ouvrira souvent ses concerts. Mink DeVille sait effectivement tout faire, comme la salsa percussive de "Demasiado Corazon", sur "Where Angels Fear To Tread" en 1983. Enregistré aux Muscle Shoals Sound Studios en Alabama, "Sportin' Life", le dernier disque de Mink DeVille, sort sur Polydor en 1985, avec "Italian Shoes" qui frôle le hit en Europe et deviendra l'un de ses classiques. Doc Pomus, de retour, cosigne deux titres, mais le groupe Mink DeVille se saborde après son sixième album. Il ne reste finalement plus à Willy DeVille qu'à prouver au monde qu'il est un grand artiste. L'homme à fine moustache entame alors le chapitre solo, n'en faisant qu'à sa tête, se réinventant à chaque disque. Enregistré en 1987 avec la guitare planante de Mark Knopfler de Dire Straits et la participation de Chet Atkins et du batteur Jeff Porcaro, "Miracle" est le premier album de Willy DeVille sous son nom. Par rapport à son groupe, l'album marque une tentative plus commerciale, grâce en particulier à "Storybook Love" qui illustrera le film "The Princess Bride" et sera sélectionné pour un Grammy Award. C'est également à cette époque que l'artiste part s'installer à la Nouvelle-Orléans et qu'il enregistre en 1990 avec la section rythmique des Meters, mais également Earl King, Dr John, ou Allen Toussaint qui l'accompagne au piano. Uniquement composé de titres oubliés des années 50 et début 60, comme "Big Blue Diamonds" d'Earl Kit Carson ou "Junker's Blues" de Champion Jack Dupree, "Victory Mixture" restera comme l'un de ses meilleurs albums solo. En avril 1991, Johnny Thunders tentera le même chemin initiatique, mais mourra d'overdose dans des circonstances troubles dans un hôtel du Quartier Français, juste à côté de l'appartement de Willly DeVille, qui identifiera le corps de son compagnon des nuits new-yorkaises. L'année suivante, Willy est à l'affiche de "Tycoon", version anglaise de "Starmania", avec Ronnie Spector, Nina Hagen et Tom Jones. *Mr Cool* sort ensuite "Backstreets Of Desire", produit par John Philip Shenale à Los Angeles, qui renoue avec le succès commercial, en témoigne cet étonnant tube qu'il connaît grâce à la version mariachi de "Hey Joe", numéro 1 en France, en Allemagne ou en Espagne. Stupéfait, le grand public découvre Willy DeVille sur les plateaux de télé même si, là encore, celui-ci ne soulèvera pas le même enthousiasme aux Etats-Unis qu'en Europe. De Solomon Burke à Vanessa Paradis en passant par Bon Jovi, c'est en tout cas l'occasion de le voir chanter avec pas mal de monde. Ce fantastique *entertainer* se produit un peu partout et sort un album "Live", enregistré entre l'Olympia du boulevard des Capucines et le Bottom Line de Greenwich Village, qui atterrit en première place des charts en Espagne et obtient le Grand Prix de l'Académie Charles-Cros. A l'image de ses albums, aucun concert de Willy DeVille ne ressemble au précédent, et il lui arrive parfois de s'écrouler, ivre mort, après n'avoir fait que jouer "Hey Joe".

Il participe également à l'album "Edith Piaf Tribute" pour célébrer les trente ans de la disparition de la Môme, où il interprète "The Lovers", adaptation de "Les Amants" de Charles Dumont, compositeur de la chanteuse. En 1995, New Rose sort "Big Easy Fantasy", mélange de morceaux live et studio datant de l'époque "Victory Mixture" avec les légendes de la Nouvelle-Orléans comme Eddie Bo et The Wild Magnolias. Enregistré la même année, Willy DeVille replonge dans l'ambiance vaudoue de sa Louisiane d'adoption sur "Loup Garou", hommage à la mythologie cajun. Sur la pochette, Willy pose devant un bar de la Nouvelle-Orléans, le plus vieux des Etats-Unis, et y interprète "You'll Never Know", très beau duo avec Brenda Lee. Avec sa seconde femme, il achète une ancienne villa coloniale au Mississippi transformée en ferme, où tous deux vivent entourés de chiens, de chats, d'oiseaux et de chevaux espagnols et portugais de corrida. "Horse Of A Different Color", réalisé en 1999 à Memphis avec Jim Dickinson (disparu lui aussi le 15 août dernier), producteur ayant joué avec Aretha Franklin, Bob Dylan ou les Rolling Stones, fait du neuf avec du vieux. Témoignant toujours d'un goût sûr, Willy DeVille reprend des morceaux de Fred McDowell ou Andre Williams, sans oublier "Needles And Pins" composé par son ami Jack Nitzsche et Sonny Bono, mais il signe également quelques solides originaux comme "Lay Me Down Easy", le tout sous une pochette signée Guy Peellaert. En 2002, accompagné d'un piano et d'une contrebasse, parfois d'un peu d'accordéon, Willy continue de beaucoup donner avec "Acoustic Trio Live In Berlin" (enregistré également à Stockholm), avec notamment une superbe version de "Let It Be Me", adaptation de "Je T'Appartiens" de Gilbert Bécaud. Suite au suicide de sa femme, Willy DeVille décide de venir se réinstaller à New York et dédie deux ans plus tard "Crow Jane Alley" à Jack Nitzsche disparu en 2000. Accompagné de musiciens de Los Angeles comme le groupe rock chicano Quetzal ou David Hidalgo de Los Lobos sur "Chieva", qui évoque son rétablissement de l'héroïne, l'artiste désormais lourd et massif reprend des classiques de Muddy Waters et Bryan Ferry et se réinvente un personnage, costume traditionnel indien et coupe de cheveux iroquois. C'est dans une ambiance de films de cow-boys que nous quitte Willy DeVille. "Pistola", son seizième effort enregistré avec la section rythmique d'Elvis Costello, sort l'année dernière, le jour de Mardi Gras. Il interrompt sa tournée en juin pour soigner une hépatite C et découvre qu'il est atteint d'un cancer du pancréas. Survenue trois semaines avant son 59e anniversaire, la tragédie frappe d'abord son fils, Sean, et sa femme, Nina (la troisième après Toots et Lisa). Sans même parler de ses admirateurs qui, découvrant son œuvre romantique hors du temps, vont sûrement être plus nombreux que jamais. Le biopic doit déjà être sur les rails. Adios l'artiste. ★

Jamais aimé les Beatles

VINCENT HANON

New York, 1993

OASIS 1991-2009 ?

A la suite d'un pugilat l'opposant à son frère Liam, Noel Gallagher a décidé de quitter le groupe dont il était le principal compositeur. Pour de bon ? *Définitivement peut-être*.

Depuis l'ascension du groupe de Manchester au sommet du rock au milieu des années 90, l'histoire d'Oasis n'a rien d'un long fleuve tranquille. Plutôt un soap-opéra permanent, alimenté par la dope et l'alcool, et le caractère de petite frappe (un *lad*, comme on dit à Manchester) de Liam.
L'altercation finale entre les deux frangins, à cinq minutes de monter sur scène devant les 30 000 spectateurs de Rock en Seine, aura été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Pas de bol pour les gamins qui attendaient de pied ferme la prestation du meilleur groupe anglais des vingt dernières années. Mais pas un drame non plus, contrairement aux ridicules cris d'orfraie poussés par la presse (Le Monde, Le Point...) sur le sujet : les rockers ne sont pas des employés de bureau. Un concert d'Oasis n'est pas un séminaire de notaires. Les annulations font partie du rock'n'roll circus. Quatre jours plus tôt, Oasis avait déjà annulé un concert à la dernière minute lors du V Festival en Angleterre. Officiellement, Liam avait une "*extinction de voix*". On sait depuis, par le biais de Noel qui s'est lâché sur le site officiel du groupe, qu'il était seulement trop défoncé pour tenir debout. *"Je voudrais présenter mes excuses aux gamins du V Festival et de Paris qui ont payé leur place et attendu toute la journée pour se faire* encore *avoir par le groupe*, écrit-il dans un texte plein d'amertume. *Je vous prie de m'excuser, mais sachez que je n'y suis pour rien."* Sans entrer dans les détails du pugilat de Saint-Cloud, l'aîné des Gallagher explique qu'il a été *"contraint"* de quitter le groupe après treize mois de tournée, évoquant un climat insupportable. La baston finale de Saint-Cloud ne serait que la conclusion d'une longue série d'attaques physiques et verbales perpétrées par un Liam plus instable et destroy que jamais : *"Les raisons qui me poussent à quitter le groupe sont trop nombreuses pour en dresser la liste*, écrit-il. *Mais je considère que les fans ont le droit de savoir que le niveau d'intimidation à l'encontre de moi-même, ma famille et mon entourage, est devenu intolérable. Le manque de soutien du management et des autres membres du groupe ne me laisse pas d'autre choix que de partir."* Avec pareille confession, on n'est pas si loin des termes d'une main courante déposée au commissariat par une femme battue. Qu'il semble loin le temps où les frangins chantaient "Acquiesce" avec sincérité (*"because we need each other, we believe in one another"…*), sorte d'hymne à la fraternité devenu un incontournable. Pendant les derniers mois de la tournée Dig Out Your Soul, Noel a vécu l'enfer. Sortis de scène, les frères ne s'adressaient pas la parole. Sauf quand Liam avait un coup dans le nez et décidait d'aller chercher des noises à son aîné. En dix-huit ans au cœur d'Oasis, le songwriter (qui a aujourd'hui 42 ans et deux enfants) a eu le temps de se lasser des excès de son petit frère, rock star ultime jusqu'au bout de ses Clarks et qui met un point d'honneur à se comporter comme tel. A en croire les déclarations des proches du dossier, le point de non-retour a été atteint lors d'une joute dans un aéroport qui a laissé Noel en larmes. Depuis un mois, les lads de Manchester passaient leur temps à se vanner à travers leur Twitter et blog respectif. *"On s'échange des insultes via Internet pour lâcher la vapeur et empêcher la tournée de tomber à l'eau*, déclarait Liam il y a quelques jours. *De toute manière, Noel n'aurait jamais le courage de venir me critiquer face à face. C'est un putain de poids léger et il sait comment ça finirait pour lui…"* Ambiance. Il y a quelques semaines, Noel avait annoncé qu'il souhaitait mettre Oasis entre parenthèses pendant quelques années pour se consacrer à son premier album solo. Liam avait accueilli la nouvelle en décrétant, avec sa morgue légendaire, que l'album solo de son frère serait sans doute une belle merde *"civilisée"*, bien comme il faut.
Sur ce coup-là, on s'aligne sur le pronostic de Liam concernant la carrière solo de Nono. Le songwriter n'a jamais été un chanteur à la hauteur de son frère (les parenthèses acoustiques de Noel pendant les concerts d'Oasis ont toujours été un supplice pour les oreilles). La puissance d'Oasis résidait dans cette association contre-nature : d'un côté la force bestiale, la *fuck-off attitude* et l'instinct animal de Liam au micro, et de l'autre les chansons ouvragées du placide guitariste, passionné de musique, charmant et poli avec les journalistes comme avec le public. Le feu et la glace. L'essence et l'allumette. Avec ou sans Noel, Liam et sa belle gueule continueront à incarner la rock'n'roll star suprême et à faire la couverture des journaux à coups de déclarations tonitruantes. Contrairement à Noel, Liam fait vendre du papier, chavirer les filles et épate les rebelles. Le succès en solo pourrait bien concerner le moins musicien des deux, ce qui ne manquerait pas de gonfler son melon déjà hypertrophié. L'album de la réconciliation en 2013 ? Recoller les morceaux prendra sans doute du temps, mais quelque chose nous dit qu'Oasis n'a pas dit son dernier mot un sinistre soir d'août en banlieue parisienne. Croisons les doigts. Parce que les Gallagher, sur scène, backstage, ou en interview, seront toujours plus divertissants que U2, REM et Coldplay réunis. ★

DAVID ANGEVIN

Photo Barry Marsden-Idols/ Retna/ Dalle

THE BEATLES

À L'OCCASION DE LA SORTIE DE L'INTÉGRALITÉ DU CATALOGUE DES BEATLES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN VERSION REMASTÉRISÉE,

PARTICIPEZ AU JEU CONCOURS VIRGIN MEGASTORE GAGNEZ UNE GUITARE Epiphone JOHN LENNON EN REPONDANT AUX QUESTIONS CI-DESSOUS :

-Qui était le cinquième Beatles entre 1961 & 1962 ?

- Pete Best ☐
- Derek Taylor ☐
- Stuart Sutcliffe ☐

-Quel est le premier album officiel enregistré par les Beatles ?

- With the Beatles ☐
- Let It Be ☐
- Please please me ☐

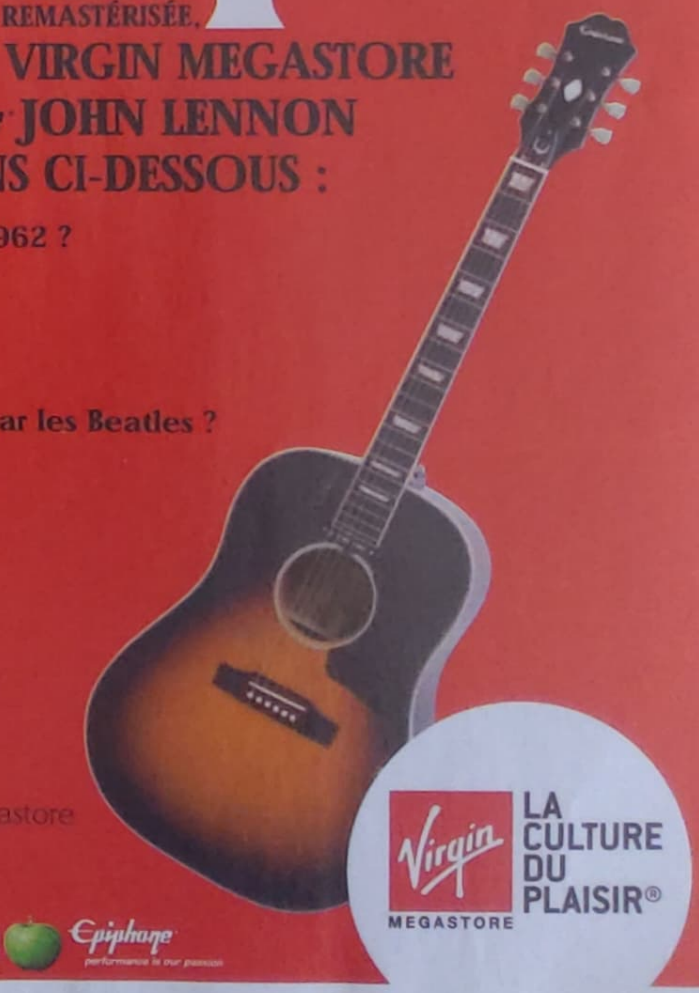
Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
Tél .....
e-mail .....

Merci de renvoyer ce coupon à
EMI Music France, Jeu concours Beatles / Virgin Megastore
118 rue du Mont Cenis, 75018 Paris

www.thebeatles.com

RETROUVEZ LES ADRESSES ET HORAIRES DES MAGASINS SUR WWW.VIRGINMEGASTORE.FR

EMI



PRINCE

13 AOUT, OPERA GARNIER (MONACO)

Après des mois de traque, notre spécialiste a finalement intercepté le funkateer lunatique en concert sur le rocher monégasque. Récit d'une nuit orgiaque à l'opéra.

PAR ALAIN ORLANDINI

ILLUSTRATIONS EUGÉNIE LAVENANT

Il serait malhonnête de le nier, voilà bientôt dix ans que le lascar sort des disques ne valant pas tripette, et le dernier en date — triple, pourtant — ne déroge pas à la règle. Oui, ses apparitions scéniques semblent désormais répondre aux lois mystérieuses de l'aléatoire, quand la logique du *musical business* voudrait que toute prestation scénique soit précédée d'un disque que donne à découvrir la tournée qui s'ensuit. Mais voilà, Prince est Prince et, pour ringard que cela puisse paraître, osons affirmer ici qu'il reste un stupéfiant performer et qu'il convient de pister l'homme en permanence pour n'en rien manquer. Et puis, on prendrait dernièrement connaissance d'un certain nombre de faits. Trois concerts donnés le même jour au Staple Center de Los Angeles (avec trois groupes différents), deux prestations au festival de jazz de Montreux, un nouveau groupe en gestation — en réalité, le retour au bercail de Rhonda Smith à la basse et de John Blackwell à la batterie — un nouvel album que Prince semble déterminé à jouer live, comme le confirmeraient les prestations précitées, un répertoire exhumant une foultitude d'inédits et de reprises prestigieuses — comme à Vegas en 2006 (*cf* R&F n° 469) — et, enfin, en prélude à une probable résidence à Paris au mois d'octobre, ces deux concerts monégasques à l'Opéra Garnier, salle de cinq cents places toutes assises (!) avec, s'il vous plaît, fauteuils de velours et dorures au plafond — des conditions qui n'étaient pas sans rappeler celles du gig historique donné au New Morning en 1987...

Nuancier d'émotions

Opéra Garnier, 20 heures. C'est l'avantage avec Prince : son imagination prodigieuse est à l'origine d'un répertoire d'une vertigineuse diversité et il y pioche selon ses desiderata, pour notre plus grand bonheur. Ici, en l'occurrence, c'est "The Love We Make", ballade mélancolique d'une beauté à couper le souffle, que Prince choisit d'exécuter en guise de mise en bouche. Tout en crescendo, "The Love We Make" est propice à un solo (curieusement absent de la version originale, impair que Prince va s'empresser de rattraper). Et le son, d'emblée, est énorme. Quelque chose comme une bourrasque qui, impitoyablement, vous projette vers le plafond. Un truc à faire peur, vraiment, et qu'on prend en pleine poire vu que nous sommes posté à quelques centimètres de l'idole. Une observation attentive du jeu de scène s'impose car elle permet d'inventorier les artifices subtilement convoqués pour intensifier la perception — sonore comme visuelle — du solo. C'est le corps qui, ici, est mis à contribution. Un tibia nonchalamment jeté vers l'avant, une main qui, dédaigneusement, simule un cercle, un visage qui grimace, bref une économie de moyens qui, par résonance, décuple la terrifiante puissance de l'exercice soliste. Mais à quoi sommes-nous en train d'assister ? Rien de moins qu'à *l'expérience grecque du dionysiaque*. Artiste de la *démesure* s'il en est, Prince se fait, là, devant nous, puissance de création et de métamorphose. Comment enchaîner après un truc pareil ? Appuyer un peu plus sur le champignon, pour faire monter la pression d'un cran — option improbable en ces instants de furie hendrixienne — ou, au contraire, la jouer plus soft, en vue d'un atterrissage en contrées apolliniennes habilement négocié ? Prince opte intelligemment pour l'entre-deux. "Shhh", les fans des années 1993-1995 le savent, est une ballade à la mélodie irrésistible — le "Purple Rain" des années 90, disions-nous naguère — mais entrecoupée de breaks zappaïens tout bonnement terrorisants. D'éléphantesques roulements de batterie s'accouplent à des salves d'accords de clavier hystériquement plaqués, prélude à deux solos de guitares convoquant — sans qu'il puisse y avoir là quelque soupçon de plagiat — la suavité d'un Carlos Santana tant vénéré. Ballade hardcore, "Shhh" prolonge donc momentanément la violence de l'introït et annonce, avec toute la finesse requise, la pop acidulée du "Little Red Corvette" qui suit. Le titre est totalement métamorphosé, en raison d'un tempo étrangement alangui, à l'unisson d'un décor de scène féerique, deux géantes méduses suspendues au-dessus des musiciens se parant de couleurs rougeoyantes du plus bel effet. Et c'est un véritable sentiment de vertige qui nous emporte alors. L'évident don princier pour la transmutation de son propre répertoire — lequel valant également pour ces reprises dont notre homme s'empare avec une insolente facilité — ouvre sur un champ des possibles à la béance infinie. Virtuose du dédoublement, héritier d'une prestigieuse histoire qu'il s'ingénie à transfigurer, Prince est le musicien postmoderne par excellence, l'auteur distancié d'une mise en abyme de sa propre musique et de celle des autres. "Somewhere Here On Earth" vaut démonstration de la thèse susmentionnée : Prince n'est jamais aussi signifiant

Pluie de reprises

Depuis 1984, date de la sortie de "Purple Rain", on ne compte plus les reprises du titre légendaire du nain génial. Surtout sur scène. Tori Amos, Red Hot Chili Peppers, Kate Nash, Waterboys, Foo Fighters, Maroon 5, ils s'y sont presque tous attelés. Ben Harper et ses Relentless 7 en ont même enregistré une version, jamais publiée mais disponible sur le Myspace du groupe. Mais les plus méritants dans l'exercice restent les membres de Phish : la formation américaine, en live, a offert sa propre vision de "Purple Rain", accompagnée d'un *special guest*, la mère du leader, Marian Fishman. Guitariste, bassiste, batteuse, la maman ? Non. C'est de l'aspirateur qu'elle joua, devant des fans médusés.

que lorsqu'il convoque, avec fard et apprêt, les mânes de ces bluesmen dont il est, assurément, le digne héritier. C'est vocalement irréprochable, et prodigieux dans la manière de donner à entendre un nuancier d'émotions affectant un corps qu'on devine outrageusement sexué.

Vaincu par la transe

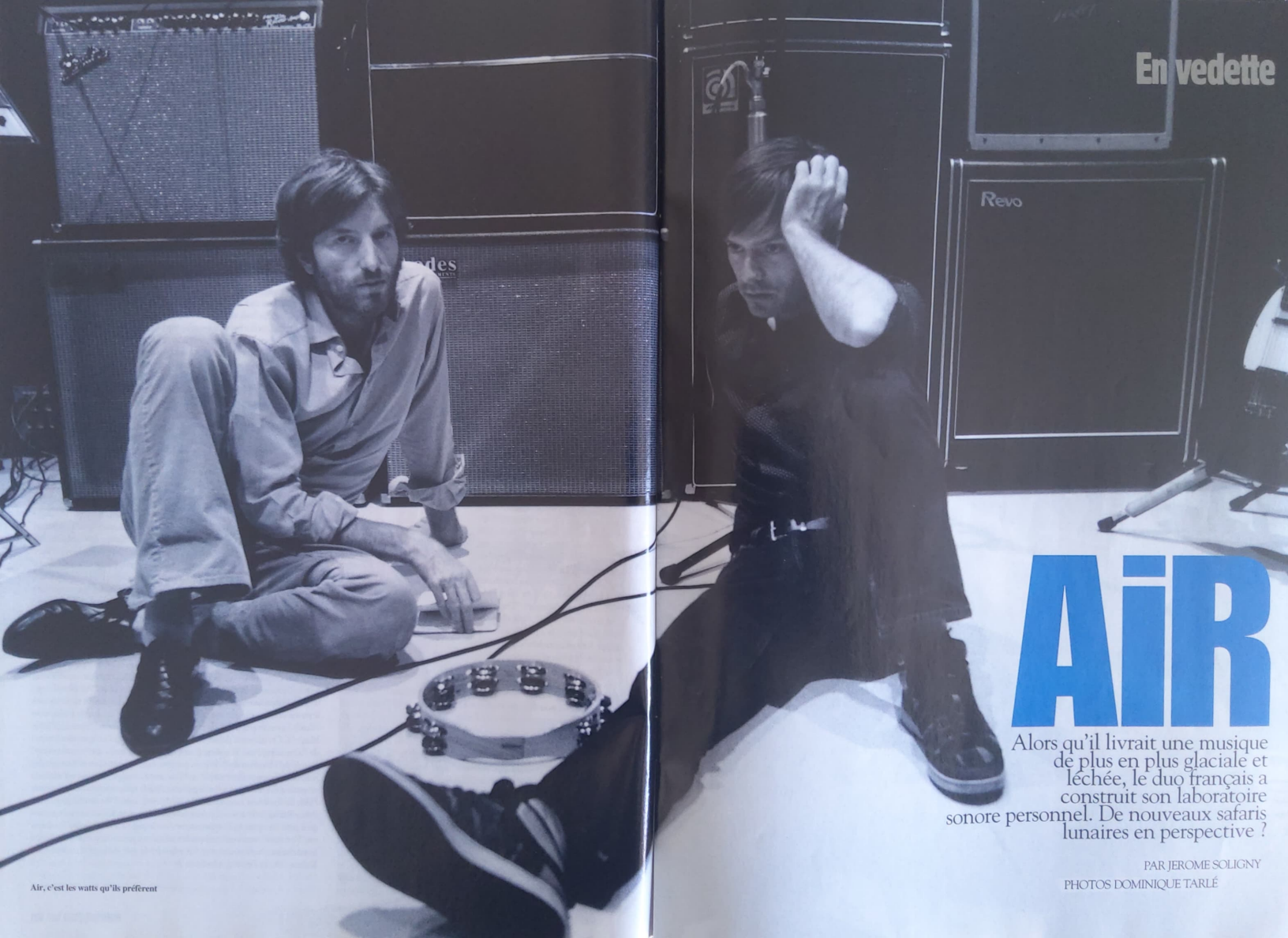
Survient "Crimson And Clover", extrait du nouvel album. Son écoute ne nous laissa pas un souvenir impérissable, mais nous sommes ici sur la scène de l'Opéra Garnier, dans des conditions qui ne sauraient être celles d'un studio d'enregistrement. Et ce refrain tout en soubresauts zeppelinesques qui nous avait échappé est maintenant restitué avec une violence démoniaque, tout comme le solo final, qui — euphémisme — n'est pas sans nous causer quelque effroi. Une conclusion s'impose : il conviendra à l'avenir d'appréhender plus rigoureusement encore la production discographique de Prince, et plus particulièrement ces titres où rôdent d'anodines guitares qui, dans les conditions du live, en transcendent le caractère parfois anecdotique. Sur "She Spoke To Me", ballade up-tempo figurant sur la compilation d'inédits "Prince : The Vault... (Old Friends For Sale)", guitare wah-wah et piano Rhodes étourdiment funky jouent au chat et à la souris. Point de cuivres ici, contrairement à la version studio, ni même de solo bensonnien (figurant également sur ladite version), mais une six-cordes aux stridences acides. Autre titre rarement joué live, "I Love U But I Don't Trust You Any More" (*cf* "Rave Un2 The Joy Fantastic") voit un Prince rutilant de sexualité exprimer le désir à son acmé, porté par des violonnades de synthé aux saveurs bleutées. Tant de beauté manque d'emporter notre homme, lequel en jette rageusement sa veste au sol et quitte la scène pour... la réinvestir illico, désormais accoudé aux enceintes de façon à pouvoir juger le solo de Renato Neto, qu'il applaudit main sur le cœur. Prince, nous le savons tous, est un égomaniaque qui ne saurait tolérer que l'attention du public se portât trop longtemps sur autre que lui. "Dreamer", le titre le plus hendrixien du nouvel album, va donc lui donner l'occasion de se distinguer. "Dreamer", c'est un peu "Witness", cette chute de 1986 que Prince n'a jamais souhaité publier. Riffs sanguinolents et soli saturés se succèdent à foison et donnent envie de se fracasser la tête contre les murs. Mais c'est Prince qui les pète, les plombs, puisque le voilà qui manque de briser sa guitare sur scène et quitte cette dernière pour... réapparaître quelques instants plus tard, nouvelle guitare en bandoulière et ce, afin de finir le travail — ce qu'il avait commencé à faire backstage (!) à l'écart de tous — mais en ayant préalablement glissé au cœur de ce magma sonore une jam funk des plus orgiaque. "*Do you miss me ?*" questionne-t-il. Après un tel déluge d'électricité, la réponse fuse instantanément : "*Yyyyyeeeaaah !*" Quand Prince embraie sur "The Beautiful Ones", on croit notre homme calmé. Et nous avons tout faux. Parce qu'oublié que "The Beautiful Ones" est elle aussi une ballade hardcore, que concluent des cris suraigus crachés par une gorge en feu, le corps comme pathologiquement contorsionné, vaincu par la transe. C'est donc au public qu'il incombera de chanter "Nothing Compares To You", micro pointé par Prince dans sa direction, pour un résultat honorable... Mais nous n'avions encore rien vu. "All The Critics Love You In New York", rebaptisé "All The Critics Love You In Monaco", est l'occasion d'une démonstration sans appel : l'inventeur de la techno, c'est lui, Prince, et personne d'autre. Hendrixienne en diable, la guitare redouble, note pour note, les vocalises du refrain, Renato Neto enfonce le clou techno en enjoignant son synthé à crachoter des sons acid comme on en entendait il y a quinze ans dans les raves, et Rhonda Smith slappe on ne peut plus fiévreusement, ce qui lui vaudra un compliment princier formulé en ces termes : "*What a female !*" Las, menton dédaigneusement pointé vers l'avant, Prince semble vouloir nous apostropher sur le mode : *C'est bon, je peux y aller maintenant ?*, ce qu'il s'empresse de faire, avant de nous retrouver pour un "Purple Rain" acceptable. Fin du premier acte.

Bousculer le protocole

Opéra Garnier, 23 heures. Contrairement aux prédictions alarmistes de certains, la SBM (Société des Bains de Mer), à l'origine de la venue de Prince à Monaco (4 millions de dollars le cachet...), a assuré un max. Pour preuve, ses agents convient poliment ceux qui ont consenti à débourser quatre cents euros en vue d'assister aux deux shows, à attendre patiemment dans un coin du hall et ce, afin de pouvoir regagner prioritairement la salle et, fatalement, choisir les meilleures places... A peine assis, un premier miracle se produit. Seul au piano, Renato Neto ébauche le thème de "The Dance", un titre de "3121", qu'il fond brillamment à "Joy In Repetition", déclenchant instantanément une salve d'applaudissements. Mais le solo tant attendu n'aura pas lieu. Et pour cause : un disfonctionnement des pédales freine Prince dans ses élans. Rien de grave toutefois, Renato Neto pallie avec sang froid les défaillances du matériel, pianotant d'irrésistibles arpèges au goût de miel. Si "Dreamer" avait, quelques heures plus tôt, donné à découvrir un Prince en superforme *guitaristique*, "Power Fantastic" le consacrerait immense chanteur. Prince se joue des tonalités avec une effarante aisance et prouve combien le chant fait intrinsèquement partie de sa musique. Avec "Stratus", de Billy Cobham, Prince offre un de ces titres jazz qui, comme le "Footprints" de Wayne Shorter, constituaient il y a peu encore partie de son répertoire *club*. Renato Neto la joue *wild*, usant abondamment des pédales de distorsion, tel le Herbie Hancock avant-gardiste de la trilogie "Mwandishi"/"Crossings"/"Sextant", Morris Hayes, qui vient de rejoindre la scène, fait un Jimmy Smith convaincant, chapeau rouge vif sur le sommet du crâne et Prince, on l'imagine, ne se fait pas prier pour démontrer que sa pratique de la guitare n'a, sur le plan technique, rien à envier à celle de tous ces jazz-rockeux qui ennuient sévère. Sur "All Shook Up" d'Elvis, Prince amuse la galerie — le Prince Rainier, au risque de bousculer le protocole, sautille comme une puce dans sa loge — et, dans la foulée d'un "Peach" à peine ébauché, il reprend Hendrix pour de bon ("Spanish Castle Magic"). On écoute à peine "When You Were Mine" et la reprise (ratée) de "The Long And Winding Road" des Beatles mais, sur "Controversy" couplé à "Housequake", Prince cocotte rageusement jusqu'à en perdre haleine, vilipende l'assemblée — "*You are not ready !*" — tout en mettant en garde d'éventuels putschistes présents dans la salle, au cas où leur viendrait l'idée de fomenter une révolution à Monte-Carlo (*"Be careful guys, your Prince Rainier looks at you !"*). Aux antipodes du musicien arrogant et parano qu'il peut être parfois, Prince convie alors le public à le rejoindre sur scène sur "Dreamer", non sans quelque inconscience puisqu'une marée humaine le submerge soudainement et fait craindre le pire. Mais il n'en sera rien. Rideau ! et, on l'espère, à bientôt. ★

Le Prince Rainier, au risque de bousculer le protocole, sautille comme une puce dans sa loge

ALAIN ORLANDINI



Air, c'est les watts qu'ils préfèrent

AiR

Alors qu'il livrait une musique de plus en plus glaciale et léchée, le duo français a construit son laboratoire sonore personnel. De nouveaux safaris lunaires en perspective ?

PAR JEROME SOLIGNY

PHOTOS DOMINIQUE TARLÉ

Jean-Benoît Dunkel et
Nicolas Godin

"J'ai même joué un solo de guitare"

Dans la carrière d'un artiste ou d'un groupe, un événement extérieur, gai ou triste, est généralement déclencheur du bouillonnement qui mène à la conception d'une œuvre nouvelle. Dans le cas de "Love 2", l'inspiration est venue d'un lieu. Après plus d'une décennie passée à concevoir des albums qui ont marqué leur histoire autant que la nôtre, dans des endroits divers et avec des gens variés, Nicolas Godin et Jean-Benoît Dunckel se sont stabilisés dans leurs murs, au studio Atlas à Paris, où ils ont enregistré, seuls comme des grands, le successeur de "Pocket Symphony". C'est aussi là qu'au début de l'été, ils ont tenu à recevoir la presse, pour en parler. Après une visite guidée du lieu par ses maîtres, heureux comme des gamins de le faire découvrir, et une première écoute dans des conditions princières, on a revu Air. Pour l'authentique plaisir de se faire raconter, en fin de journée parce que le temps n'y est plus compté, la genèse d'un cinquième album (en excluant les projets dérivés) qui s'inscrit à merveille dans un si beau parcours. Sans faire table rase du passé et avec une insolente maturité. A bien des égards, "Love 2", aux allures de sanctuaire sonique, dont les morceaux résonnent d'un mysticisme jusque-là inédit chez les deux garçons, ressemble à l'endroit où il a été conçu : tout ce que Air a rapporté des croisades electro-psyché-prog qu'il a effectuées depuis la parution de "Moon Safari", ce fameux premier album quasi chimérique, y est rassemblé. Des souvenirs enrichissants aux aspirations neuves, en passant par les armes blanches et les trophées qu'on accroche au mur de la même couleur. Comme le studio Atlas, le nouvel album est accueillant mais sobre. Air s'y montre efficace et déterminé. Pourtant, si les traits sont accentués, ils ne sont jamais outrés : la fragilité caractéristique du duo y est totalement préservée. Elle est, en quelque sorte, le nerf d'une paix que Air, bien conscient d'avoir passé un cap en 2009, revendique et assume, même si elle n'est certainement qu'une étape. Téméraires comme jamais, ces funambules-là ne regardent plus vers le bas. Ils avancent, fiers, comme deux amis épris de musique et d'audace, binôme décidément unique de la pop française qui rime à quelque chose, et plus encore au-delà de nos frontières *engonçantes*.
Avec le temps, Air respire de mieux en mieux.

Nouveau mode

ROCK&FOLK : Vous recevez la presse dans votre studio flambant neuf, là où le nouvel album a été enregistré. Ce détail technique n'en serait donc pas un ?
Nicolas Godin : Eh non, il nous fallait un endroit pour enregistrer. On s'est régulièrement fait virer des lieux qu'on investissait et ça commençait à devenir stressant, on ne savait jamais où on allait atterrir. D'un autre côté, on n'avait pas vraiment envie d'avoir notre propre studio avec du super matos, on avait peur de devenir un groupe chiant... Finalement, après avoir bossé à droite et à gauche, l'envie d'avoir un endroit à nous pour réunir le matériel qu'on a amassé depuis dix ans, pour répéter et tout centraliser a fini par l'emporter.

R&F : Pouvoir faire du bruit sans se faire emmerder ?
Nicolas Godin : Oui, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit *(rires)*. On s'est également dit que ça ferait évoluer notre mode de création qui était, jusqu'au dernier album et même si on a enregistré dans de vrais studios, très lié à la philosophie home-studio.

R&F : Ce lieu qui induit un nouveau mode de fonctionnement va-t-il altérer votre musique ?
Jean-Benoît Dunckel : Certainement, même si c'est avant tout psychologique. Le fait de tout concentrer ici, d'être complètement indépendants nous donne une sorte d'ascendant sur le reste, surtout en cette période de fragilité du monde de la musique.
R&F : "Love 2" a donc été intégralement enregistré à Atlas ?
Nicolas Godin : Composé, enregistré et mixé ici.

R&F : Diriez-vous que votre musique a influencé la conception de l'endroit ou, au contraire, que le studio a joué un rôle déterminant, un peu comme un troisième membre ?
Nicolas Godin : C'est plutôt ça. Après qu'on nous a donné les clefs, on y a écrit aussitôt et très vite enregistré une première chanson, "So Light Is Her Footfall", sur laquelle on a utilisé, je crois, tous les instruments à notre disposition *(rires)*. On s'est un peu calmés par la suite mais, sur celui-là, c'était vraiment la totale...

Tous les deux

R&F : La texture de "Love 2" est différente de vos albums précédents. Le disque possède un côté millefeuille électronique vintage, qui le rapproche, dans la forme, du dernier Depeche Mode, mais ces feuilles, qui se touchent à peine, sont d'une incroyable finesse. Comme si la qualité des sons choisis faisait partie intégrante des compositions...
Jean-Benoît Dunckel : Le son, en tant que tel, a toujours été crucial chez Air. On se prend la tête pour les compos car on sait que c'est la base d'un bon morceau, mais de bons morceaux, on en trouve ailleurs. L'univers sonore qu'on a créé, c'est vraiment notre patte.

R&F : Cette fois, le mixage et l'utilisation des synthés sont de véritables options artistiques. L'arpegiattor fait notamment une entrée tonitruante dans votre univers...
Nicolas Godin : On voulait la jouer plus brut, éviter le côté ultra léché de "Pocket Symphony". On a tenu à pousser le volume de quelques sons que les autres auraient mixés moins fort, quitte à exagérer certains placements de sons dans la stéréo.

R&F : Quelque part, c'est un peu comme si vous aviez poussé la dématérialisation de vous-même au profit de la musique à l'extrême : elle n'a jamais autant été la chose la plus importante...
Jean-Benoît Dunckel : C'est aussi un disque en réaction à la house, à toute la vague électronique des années 90, on est vraiment sortis de ça. On est passés à une batterie jouée et s'il y a beaucoup de synthés, ils sont utilisés en harmonie avec le tempo fluctuant. Certaines prises sont très acoustiques, avec de vrais pianos, du vibraphone.
Nicolas Godin : J'ai même joué un solo de guitare *(rires)* !

R&F : Hormis le batteur, il n'y a pas d'invité sur ce disque. C'est un autre choix délibéré ?
Nicolas Godin : Oui, on avait envie d'aller au bout du truc nous-mêmes.

R&F : C'est aussi la raison pour laquelle vous n'avez pas re-sollicité Nigel Godrich, avec qui vous aviez pourtant fait des merveilles...
Nicolas Godin : Honnêtement, le cahier des charges était de se retrouver tous les deux. Après l'album pour Charlotte Gainsbourg, avec de nombreux featurings, on a eu envie de ça.

"Envie d'aller au bout du truc"

R&F : Sur le plan des textes, il se dégage de "Love 2" une idée de communion, quelque chose de presque religieux. Il y a deux fois le mot lumière *(light)* dans les titres de chansons, vous y parlez de joie, d'amour et de paradis, il y a là quelque chose d'au moins spirituel...
Nicolas Godin : Pour tout dire, on devait appeler l'album "Jesus 2".

R&F : C'est vrai ?
Nicolas Godin : Ouais, et au dernier moment on n'a pas osé.
Jean-Benoît Dunckel : C'est un disque hormonal. Vu notre âge, on traverse une crise physiologique, nos glandes fonctionnent à fond en ce moment. On a envie de jubiler parce qu'on est entre deux âges. On veut jouir de la vie qui passe, de l'été, des rencontres. On est arrivés à un stade où on a une maison, des enfants, une sorte de famille, et on veut goûter l'instant présent, là, maintenant. On n'est plus dans la construction de quelque chose pour être heureux plus tard, on veut être heureux tout de suite.
Nicolas Godin : On a accompli nos rêves d'enfants : faire des disques, des tournées, jouer dans des endroits mythiques. Une fois que c'est fait, il n'y a plus de pression. On avait un but, on l'a atteint, et le résultat, c'est ce disque-là. Aujourd'hui, plus rien à foutre. On est vivants, on enregistre.

Androgynie naturelle

R&F : On entend sur ce disque des influences que vous ne refusez plus d'assumer. "Missing The Light Of Day" s'articule autour de la même rythmique, exactement, que "When Doves Cry" de Prince. Vous lorgnez vers l'electro-funk, chose que vous n'aviez jamais faite auparavant, avec un côté Kraftwerk...
Jean-Benoît Dunckel : C'est vrai... Il y a même des influences de Fela dans la basse/batterie que nous n'avons pas refrénées. C'est flagrant dans "Night Hunter".

R&F : *Less is more* ?
Jean-Benoît Dunckel : Oui et cette forme de liberté, nouvelle pour nous, est particulièrement grisante.

R&F : C'est un luxe que de pouvoir donner la priorité à une suite d'accords, de ne pas faire entrer la mélodie aussitôt, de mettre toutes les pièces du puzzle dans un grand kaléidoscope et de bien mélanger avant d'oser regarder dedans...
Jean-Benoît Dunckel : On cultive l'art de la croissance, de la montée vers la jubilation.

R&F : En plus d'être mixées fort, on a le sentiment que l'androgynie qui se dégage des voix est plus flagrante, mieux assumée...
Nicolas Godin : Personnellement, j'ai toujours adoré les voix surmixées. Gainsbourg, par exemple, donnait souvent l'impression de chanter par-dessus un disque.
Jean-Benoît Dunckel : Chez Air, l'androgynie est naturelle, plus ou moins volontaire, ça sonne comme ça. On pourrait chanter plus grave, mais il y aurait moins de force, moins d'originalité.
Nicolas Godin : Quand la french touch est apparue, plein de Français se sont mis à chanter en anglais et on n'aimait pas trop le résultat, ça ne sonnait pas très cool. D'ailleurs, quand les Anglais sont en France et écoutent ces Français qui chantent en anglais, ils sont morts de rire. Si on chantait plus grave, ça nous mettrait dans le même panier.

R&F : Les morceaux de "Love 2" sont-ils tous récents ?
Nicolas Godin : Hormis "Sing Sang Sung" qui a été écrit pour l'album de Charlotte, et "Be A Bee", à l'époque de "Moon Safari", le reste est neuf. Et tous les enregistrements sont récents.

Jean-Benoît Dunckel : Le secret de notre fonctionnement, c'est qu'on compose en enregistrant. Le but du jeu, c'est de construire un château de cartes le plus vite possible, comme si on se précipitait vers la fin du morceau. Trouver la structure, le message et les paroles le plus rapidement. Parfois, c'est mal joué et on revient dessus après, mais la priorité c'est de mettre le morceau au point le plus vite qu'on peut. On fait des cuts pas possibles à l'ordi, mais c'est seulement pour savoir où on va.

R&F : Les dix ans de "Moon Safari", ça vous a fait quelque chose ?
Nicolas Godin : C'était assez intéressant en fait car on a toujours eu l'impression de faire de la musique intemporelle, et on trouve qu'elle a bien tenu la route... Et puis, on a fêté ça en jouant à l'opéra de Sydney, une belle confirmation...

R&F : Une décennie auparavant, vous étiez considérés comme le fer de lance d'un mouvement qui a quelque peu périclité...
Nicolas Godin : Bah ouais, c'étaient nos copains, il y avait les Daft, tout ça, un groupe neuf tous les ans... La musique a besoin d'un nouveau courant une fois de temps en temps, et ce mouvement electro est passé par chez nous, et on en a profité, c'est certain. C'était énorme d'être un *new comer* et ça nous est vraiment tombé dessus comme un coup de massue. Franchement, on n'a rien compris, c'est allé trop vite, on n'en a même pas profité. C'était une période de grand stress en fait...

R&F : Mais aussi de grande excitation...
Nicolas Godin : Oui, on a tout appris sur le tas, on ne savait même pas qu'il fallait des managers, des agents, des tourneurs et des roadies...
Jean-Benoît Dunckel *(très songeur)* **:** Moi, je n'ai rien vu passer. Je te jure. Les tournées... partir deux mois, et puis revenir à la maison, je n'ai pas eu le temps de faire quoi que ce soit. Les enfants rappellent à l'ordre, les copains de mon fils remixent des morceaux de Air, ça fait bizarre...

Carrière internationale

R&F : On a demandé à vos amis de Phoenix ce qu'ils pensaient de la vague rock qui monte, depuis trois ou quatre ans, en France notamment. A votre tour de répondre...
Nicolas Godin : Quand on est jeunes, c'est super naturel de jouer du rock. Ados, on en faisait car c'est la base. C'est hormonal quelque part : à quinze ans, on a de l'énergie à revendre et on a envie d'être devant des amplis. Mais franchement, on n'a pas trop écouté les petits nouveaux. Pour nous, le rock c'est un truc anglo-saxon. Quand on écoute du rock, ce sont des trucs anglais...

R&F : Sauf vos copains de Phoenix, non ?
Nicolas Godin : Ouais, à la fois, ce n'est pas vraiment du rock. Eux aussi ont leur propre style. Ados, ils faisaient du rock, comme Daft Punk.

R&F : Vous ne serez jamais ridicules à jouer du Air. A soixante ans, ça le fera encore *(rires)*...
Nicolas Godin : Ce que nous avons toujours refusé d'être, c'est un sous-produit. Quand on arrive à New York, Londres ou Sydney, il est préférable de présenter un truc qui ne s'y fait pas. On est le seul groupe français à faire une carrière internationale de cette ampleur en revendiquant le fait d'être français, alors que tout le monde pense qu'il faut faire le contraire pour atteindre le Graal. On ne se compare pas à ce groupe, mais c'est également ce qui s'est passé pour Kraftwerk. En tant que Français, on n'a rien à gagner à se nier car le rock n'est pas dans notre culture. Les Français ne sont pas des rockers. Dès les années 60, la musique française intéressante n'était pas jouée par des rockers, mais plutôt par des gens comme Gainsbourg ou Dutronc. ★

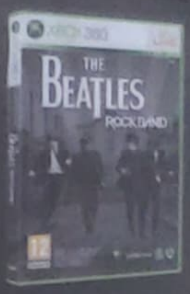
CD *"Love 2" (Virgin)*

INCARNEZ LES BEATLES ROCK THE WORLD!

Chantez des chœurs à trois ! The Beatles: Rock Band supporte jusqu'à trois micros.

THE BEATLES ROCKBAND

09·09·09

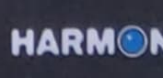


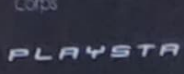
45 enregistrements originaux des Beatles

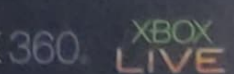
COMPATIBILITÉ

Batterie, micro ou guitare requis pour jouer. Compatible avec les périphériques de Rock Band™, avec la plupart des périphériques de Guitar Hero® et avec les instruments et micros autorisés des constructeurs tiers.

www.thebeatlesrockband.com
(site en anglais)







© 2009 Harmonix Music Systems, Inc. Tous droits réservés. The Beatles: Rock Band est développé par Harmonix Music Systems, Inc. Ce produit et son emballage sont couverts par le droit d'auteur et/ou le droit des marques. Les logos Beatles et Apple, The Beatles est une marque déposée d'Apple Corps Ltd. "Apple" et le logo Apple sont sous licence exclusive d'Apple Corps Ltd. Harmonix, Rock Band et tous les titres et logos associés sont des marques commerciales d'Harmonix Music Systems, Inc., une société MTV Networks. MTV, Music Television, MTV Games et tous les titres et logos associés sont des marques commerciales de MTV Networks, une division de Viacom International Inc. GAMES for WINDOWS et le logo GAMES for WINDOWS sont des marques commerciales ou des marques déposées d'Electronic Arts Inc. aux Etats-Unis et/ou dans d'autres pays. Tous droits réservés. © Gibson Guitar Corp. Guitar Hero est une marque déposée d'Activision Publishing, Inc. Tous droits réservés. "PLAYSTATION" and "PS" are registered trademarks of Sony Computer Entertainment Inc. Microsoft, Xbox, Xbox 360, Xbox LIVE et les logos Xbox sont des marques du groupe Microsoft. Wii est une marque du groupe Nintendo. Photos tirées de la collection privée de Bruce A. Karsch. Toutes les autres marques sont la propriété de leurs propriétaires respectifs.

LYNYRD SKYNYRD

Régulièrement décimée, la majestueuse formation est néanmoins toujours active. Le guitariste Gary Rossington, dernier *free bird* originel évoque ses sudistes souvenirs.

Lynyrd Skynyrd : 60 points au Scrabble ! Gary Rossington est le troisième en partant de la droite

Au palmarès des groupes poursuivis par la poisse, Lynyrd Skynyrd figure en très bonne position. La première ? Pas impossible. Au milieu des années 70, le groupe de Jacksonville porta l'étendard du rock sudiste au plus haut, avant de dégringoler littéralement : le crash de son avion le 20 octobre 1977 dans les marais du Mississipi coûta la vie au chanteur Ronnie Van Zant et au guitariste Steve Gaines. En 2009, la série noire se poursuit : Billy Powell, pianiste originel, est terrassé par un arrêt cardiaque le 28 janvier. Trois mois plus tard, le 6 mai, un cancer emportait le bassiste Ean Evans, lui-même suppléant du défunt Leon Wilkinson. On pourrait égrener longtemps encore la litanie des tragédies subies par le groupe. L'important est ailleurs. Toujours, Lynyrd Skynyrd est reparti de l'avant. Indéfectiblement. Mais aujourd'hui, alors que la formation ne compte que le seul guitariste Gary Rossington comme rescapé du combo original, la question est criante : Lynyrd Skynyrd peut-il — et doit-il — toujours le faire ?

Sudiste heavy

Paris, 5 juin. Dans les salons cossus d'un hôtel de la place des Vosges, Rickey Medlocke détonne. Visage acéré aux origines indiennes, crinière argentée, accoutrement seventies, regard pénétrant, l'actuel guitariste des Skynyrd possède une présence certaine. Le statut de Medlocke au sein du groupe est ambigu : mi-membre historique, mi-nouveau venu. En 1971, il rejoignit un Lynyrd Skynyrd en pleine gestation, dont le noyau dur était constitué de Ronnie Van Zant et des guitaristes Gary Rossington et Allen Collins. *"Ronnie, Gary, Allen et moi avons grandi dans le quartier ouest de Jacksonville*, se souvient Medlocke. *Pour ma part, j'ai grandi au son du blues, de la country et du bluegrass que jouait mon père Shorty — Ronnie a d'ailleurs écrit une chanson sur lui, 'The Ballad Of Curtis Loew'. On s'était tous croisé à l'école et plus tard dans les clubs. Je venais de quitter mon groupe, Blackfoot, en raison de problèmes avec le management, et je suis tombé sur Ronnie, qui m'a demandé si je jouais toujours de la batterie. J'ai répondu oui parce que j'avais besoin de jouer, mais je n'y avais plus touché depuis un bon moment. J'ai donc travaillé un peu et je me suis soudain retrouvé assis derrière Ronnie et les autres à répéter les chansons qui sont apparues sur 'Skynyrd's First And… Last' et 'The Complete Muscle Shoals Album'…"* Medlocke ne restera avec le groupe qu'une année puis réactivera Blackfoot dont le rock sudiste heavy trouvera son public à la fin des seventies. Trente-cinq ans après ce premier passage, en 1996, Medlocke a réintégré Lynyrd Skynyrd, mais cette fois à la guitare.

Pas un dingue des armes

Reformé depuis 1987 avec les survivants du crash — moins Allen Collins, décédé en 1990 des suites d'un accident de voiture — le groupe vivait alors une seconde carrière inespérée, incarnant ce mythe très américain selon lequel, malgré les coups durs et l'adversité, on peut toujours renaître de ses cendres. Mais, l'histoire étant vouée à se répéter, avec les succès sont revenues les tragédies. *"Après mon retour*, explique Medlocke, *la première personne qu'on ait perdue a été Leon* (Wilkinson, bassiste originel — NdA) *en 2001 et ça m'avait vraiment fait mal. Puis Hughie Thomasson* (qui avait rejoint Skynyrd comme troisième guitariste en même temps que Medlocke) *a quitté le groupe pour reformer les Outlaws, à notre plus grande surprise. Et voilà qu'on a subitement appris que lui aussi avait passé l'arme à gauche* (en 2007 — NdA)*."* Medlocke le reconnaît : ces coups du sort ajoutés à ceux subis en ce début 2009 ont failli mettre un point final à l'histoire. *"Arrive un moment où on se demande : 'Est-ce que ça vaut vraiment la peine de continuer ?' Mais tu sais quoi, on est né pour faire de la musique et on a des millions de fans à travers le monde. On a donc décidé qu'on devait finir l'album sur lequel on avait commencé à plancher, non seulement pour les fans mais aussi pour les mecs qui ont été dans le groupe à nos côtés."* Medlocke marque une pause : *"On est encore dans la force de l'âge.*

J'ai à peu près la même énergie sur scène que quand j'avais 20 ans. Et puis, je ne crois pas qu'on saurait faire autre chose…" Tout de même, voit-il dans cette succession de coups du sort la marque d'une malédiction ? "*On finit par se poser des questions*, reconnaît-il. *Pourquoi ce groupe ? qu'a-t-il fait pour affronter toutes ces tragédies ? Je sais que les fans se posent ces questions. Appelez ça le destin, la fatalité, pour ma part je n'ai pas vraiment de réponse…*"

On quitte Rickey Medlocke pour retrouver Johnny Van Zant, à l'autre bout du salon. Cordial et prompt aux éclats de rire, le frère cadet de Ronnie a d'abord connu Lynyrd Skynyrd comme fan, dans les seventies. "*Gamin, je traînais avec le groupe qui répétait dans la salle à manger de mes parents. Je voulais être batteur, mais Ronnie me disait :* 'Non, il faut que tu travailles ta voix, que tu sois en première ligne.' *J'aurais dû faire comme Don Henley* (rires)."

Choisi par Rossington lors de la tournée de reformation de 1987 pour succéder à son frère, Johnny passa par une longue période d'hésitation. "*C'était un choix difficile. Je ne voulais pas entacher le nom de Lynyrd Skynyrd et tout ce pour quoi mon frère avait travaillé si dur toute sa vie. Mais mes doutes ont été balayés lorsque j'ai vu les visages des gars qui rayonnaient de jouer à nouveau les morceaux, et le public, où une nouvelle génération de fans, à côté de l'ancienne, réagissait à la musique. C'était incroyable. Et c'est ce qui me fait continuer depuis 22 ans.*" Bon chanteur, Johnny Van Zant n'est pas le parolier qu'était son frère, conteur sans équivalent du Sud profond et peintre de personnages hauts en couleur. Plusieurs morceaux du nouvel album à paraître le 28 septembre conforteront ainsi les détracteurs du groupe, qui y verront — à juste titre dans le cas présent — des prises de position réactionnaires, notamment sur "This Ain't My America" et surtout "God And Guns" qui donne son titre à l'album. "*La chanson parle de nos convictions*, explique Johnny. *On croit en Dieu et il se trouve qu'à l'école, les enfants ne peuvent plus prier… Or, ce n'est pas au gouvernement de nous dire comment vivre. Je ne suis pas un dingue des armes mais, si quelqu'un vient faire du mal à ma famille, je crois en mon droit à la défendre, si besoin au moyen d'un fusil. Mais ça ne veut pas dire :* 'Allez acheter un flingue et tirez sur les gens.' *Ce ne sont pas les armes qui tuent, mais les gens.*" Sûr que le parallèle avec "Saturday Night Special", décapant réquisitoire anti-armes écrit par Ronnie en 1976, ne tourne pas à l'avantage de Johnny.

Affaire de famille

Lynyrd Skynyrd est originaire de Jacksonville, Floride, tout comme Limp Bizkit ou Pat Boone (on ne choisit pas ses voisins...). Là, il existe un club culte, le Freebird Live, que les aficionados surnomment simplement le Freebird. Autrefois club et restaurant, le Freebird ne se soucie plus aujourd'hui que de musique. Un passage obligé pour tous les touristes fans de Lynyrd Skynyrd, d'une part parce que la programmation y serait de haute volée, d'autre part et surtout parce que la propriétaire et tenancière de l'endroit n'est autre que Judy Van Zant, la veuve du chanteur défunt.

"Retour d'acide"

Légende du rock

Au beau milieu de notre conversation, un individu tout de noir vêtu, chapeau sur la tête et barbe donnant un peu d'épaisseur à un visage émacié, se dirige vers nous : Gary Rossington. Stupéfaction. Le seul survivant de la formation seventies ne devait accorder aucune interview. Mais le voilà, très amical, l'haleine fleurant bon le bourbon, qui nous informe être disposé à parler à Rock&Folk. Captivant, articulé bien qu'un peu stoned, touchant surtout, Gary Rossington, 57 ans dont plus de quarante consacrés à Lynyrd Skynyrd, a évoqué une demi-heure durant ses souvenirs d'une existence tumultueuse, celle d'un gamin de Jacksonville devenu une légende du rock. Ces souvenirs, les voici. "*Jeune, mon groupe favori était les Yardbirds, surtout avec Jeff Beck. Aux débuts des Skynyrd, on reprenait pas mal de leurs morceaux, comme 'For Your Love', 'Heart Full Of Soul', 'Happening Ten Years Time Ago', 'Over Under Sideways Down'. C'était marrant de reprendre tous ces plans, car personne ne jouait comme ça. J'aimais aussi Clapton, surtout sa période avec John Mayall. On était très influencés par les groupes anglais, les Stones, les Beatles, que j'avais vus à 14 ans ! On voulait leur ressembler, alors on apprenait leurs chansons et à force, on a fini par trouver notre style et par écrire nos propres trucs. C'est le processus normal. Une autre grosse influence était Free. Voir Paul Kossoff très jeune a changé ma vie — j'avais 17 ans, un âge où l'on veut faire quelque chose de sa vie, et pour moi ça a été ça, la musique… On a tout abandonné pour devenir Lynyrd Skynyrd. On a bossé très dur pour se faire un nom. On vivait tous dans la même pièce, on crevait la dalle, mais je crois qu'il faut en passer par là pour apprécier les choses au final : si tout est donné, ça n'a pas la même saveur. Mais si Dieu est clément avec soi, voir tous ces gens sourire et prendre du plaisir chaque soir, c'est la récompense ultime. Ronnie était le chef. Il était plus âgé de quatre ans. Il réfléchissait plus intensément, il nous disait quoi faire. Il nous faisait répéter un riff toute la journée tandis qu'il trouvait les paroles. Il n'écrivait jamais rien sur le papier :* 'Si vous ne pouvez pas vous souvenir d'une idée, c'est qu'elle n'en valait pas la peine', *disait-il. Parfois on se battait car on n'était pas d'accord et il lui arrivait d'avoir tort. Mais l'enjeu c'était la musique et s'améliorer. On voulait être le meilleur groupe possible. On passait nos journées à mettre au point nos parties de guitare dans les chambres d'hôtel. On voyait un peu ça comme une symphonie où le chef d'orchestre doit trouver l'équilibre entre les violoncelles, les cuivres, les violons, toutes proportions gardées bien sûr. Il faut faire la même chose avec trois guitares, sinon c'est le bordel. On avait une vingtaine d'années, on pouvait dire à l'autre :* 'Joue ça' *et, s'il n'était pas d'accord, on se mettait sur la gueule. Aujourd'hui, je suis le seul qui reste du vieux groupe. Ce n'est pas rien, vous savez… Il y a des moments sentimentaux… Parfois ça ressemble un peu à un retour d'acide, genre la dernière fois j'étais en train de jouer cette chanson avec Ronnie et Allen, qui sont ces gens sur scène autour de moi ? Mais la musique survit et les anciens membres avec elle et, tant que ce sera le cas, c'est suffisant pour moi. J'ai joué 'Sweet Home Alabama' des centaines de fois, mais voir les jeunes et les vieux chanter, sourire, prendre leur pied, c'est ce qui fait battre mon cœur. Tout rajeunit alors. On ne joue plus une chanson mais on prend du plaisir. Et quoi de mieux que de rendre les gens heureux avec de la musique ? Si on est bon à quelque chose dans la vie, il faut le faire tant qu'on peut. Alors voilà, la route continue et j'espère qu'elle ne se terminera jamais. Et tu sais quoi, je suis sûr que non : lorsqu'elle se terminera ici, elle continuera là-haut et là, les choses deviendront sérieuses. Putain, pense aux mecs avec qui on pourra jouer…*"

Fichus oiseaux libres

Quelques heures plus tard, sur la scène d'un Zénith en ébullition, le groupe inocule à un public aux anges ce boogie sudiste si savoureux, parsemé de ballades somptueuses. Avec une puissance de feu intacte, il redonne vie à l'un des plus consistants répertoires du rock — le sien, établi entre 1973 et 1977. Un moment étrange survient au milieu de "Free Bird" : les musiciens entoure le nouveau venu Peter Keys pour son solo de piano. Tous, sauf Gary Rossington, resté sur le devant de la scène à étirer sa partie de slide. En cet instant, on jurerait que ses pensées s'en vont vers ses vieux camarades. Ronnie, Steve, Allen, Leon, Billy, fichus oiseaux libres dont l'ultime envol a devancé le sien. Puis les autres le rejoignent, l'enserrent, et le groupe rue bientôt comme un seul homme, soignant ses plaies comme il l'a toujours fait : par une bourrasque de guitares. ★

BERTRAND BOUARD

LYNYRD SKYNYRD
RLD TOUR 2009

Après avoir porté son personnage au firmament pop hexagonal, Matthieu Chédid part dans l'introspection mélancolique, *mister Mystère* jusque dans ses métaphysiques déclarations.

PAR ERIC DELSART

PHOTOS TIGER

M a changé. Nouveau label, nouveau groupe, nouveau ton : Matthieu Chédid a réinventé son alter ego après une longue escapade qui l'a vu s'écarter des projecteurs pour participer à diverses aventures musicales (dont le récent "Divinidylle" de Vanessa Paradis), se frotter avec succès au monde du cinéma (César et Victoire de la Musique pour la BO du film "Ne Le Dis A Personne" de son ami Guillaume Canet) et surmonter quelques épreuves personnelles. M adulte ? C'est ce que semble indiquer son nouvel album "Mister Mystère", au ton mélancolique, où le chanteur dévoile une maturité nouvelle.
Entouré d'un groupe comprenant notamment son frère Joseph à la batterie et sa sœur Anna au clavier et au chant, Matthieu Chédid a emprunté cet été les routes du Québec lors d'une tournée d'une semaine. Costume noir de gangster et borsalino vissé sur sa célèbre coupe de cheveux, le chanteur a enchanté le public en revisitant ses tubes et en présentant son nouvel univers clair-obscur. Destinés à permettre au chanteur et ses musiciens de se roder, ces concerts ont vu le groupe tenter des choses inédites. De la reprise hypnotique de "Madame Rêve" aux délires funk de "Machistador" et "Le Complexe Du Corn Flakes", en passant par des versions intimistes d' "Onde Sensuelle" et d'inédits comme "Phébus" ou "Le Roi Des Ombres", M a dévoilé sa part de ténèbres et donné un aperçu des belles choses à venir. Entretien sur place.

ROCK&FOLK : Vous avez changé de maison de disques, de groupe, de manager : que n'avez-vous pas changé ?
M : C'est ma nature propre : le fait de bouger les choses est une manière de s'écouter soi, d'évoluer et de ne pas être dans le compromis. Pourtant je suis quelqu'un de très fidèle... C'est une manière de me retrouver encore plus. Ce qui n'a pas changé, c'est mon être profond qui s'est peut-être encore révélé un peu plus.

R&F : Le personnage de M vous manquait-il, après tous ces projets et collaborations ?
M : Ce qui me manquait surtout c'était le fait d'exprimer mes choses personnelles. C'est mon univers, où je peux vraiment être libre de mes mots, de mes sons. Parfois quand on fait pour d'autres gens, on ne peut évidemment pas donner 100 %, on ne veut pas écraser l'autre, on porte l'autre mais on ne peut pas s'exprimer à 100 %. M c'est plutôt la fantaisie, créer une bulle. M, je me suis aperçu que ce n'était pas l'extérieur de moi, M, c'est plutôt mon intériorité et mon axe que mon masque. Ça c'est clair pour moi, c'est que M est ma fantaisie, mon idée fixe, mais il est libre. Il peut changer de visage et c'est ça qui est excitant.

R&F : Vous introduisez ce personnage de *Mister Mystère* qui semble être la face obscure de M...
M : Mister Mystère, c'est M qui revient avec son ombre qu'il a apprivoisée, qu'il a domptée. Au lieu de fuir l'ombre, je suis allé plutôt à sa rencontre et je me suis rendu compte que la richesse était dans l'ombre. Mister Mystère c'est l'ombre portée de M, c'est une dimension en plus de M. C'est une façon

de dire M de façon plus large. J'inclus mon ombre, c'est pour ça qu'il y a une dualité. *Mister* est la personne sociale, *Mystère* est la personne cachée. *Mister* c'est l'homme, et *Mystère* c'est un peu le féminin poétique de Mister. Dans *Mister Mystère*, on a aussi l'homme-mystère, et le mystère c'est vraiment le fondement de ce qui nous échappe, ce qui nous anime.

R&F : Vous êtes désormais un personnage triple...
M : Exactement. C'est l'idée de la dualité qui est fondamentale en nous, en moi, de Matthieu/ M tout ça, mais M est déjà double en lui-même. C'est ça qui est drôle, on peut en jouer, ouvrir l'esprit, ouvrir les portes, au lieu de les refermer dans ce petit monde. Derrière la mélancolie se cache beaucoup de lumière, c'est comme le spleen de Baudelaire. S'il y a un mot qui résumerait le plus ce que j'essaie de faire, c'est vraiment l'acte poétique. L'acte poétique peut être autant dans quelque chose de rose, d'éclaté, de fort, que justement d'aller chercher la poésie de l'ombre, la poésie de la lumière, de la chercher dans des recoins, dans des endroits où on voit moins.

R&F : Le morceau-titre lui-même, "Mister Mystère", avait déjà été publié sur l'album "Libido" de Brigitte Fontaine...
M : C'est une histoire assez étonnante. C'est de là qu'est parti tout le concept, ça remonte à trois ans et demi. Avec Philippe Zdar de Cassius à la campagne chez moi, on délire sur un morceau, on trouve une mélodie, un truc, on enregistre une maquette. Et je trouve deux mots pour le refrain : Mister Mystère. Le lendemain de cette journée, Brigitte Fontaine m'appelle, je lui avais dit un an avant, quand on avait fait "Les Zazous", que j'adorerais qu'elle me fasse un texte. Le lendemain de cette journée de studio avec Philippe, elle m'appelle en me disant : *"Voilà, je t'ai enfin écrit un texte, je cherche une adresse pour te l'envoyer."* Au téléphone, je lui dis : *"Mets-moi l'eau à la bouche, dis-moi juste le titre de ta chanson."* Elle me dit "Mister Mystère"... Elle avait écrit un texte nommé "Mister Mystère", ça m'a filé des frissons, je me suis dit que ce serait le titre de mon prochain disque. Cette chanson m'était destinée... sauf que Brigitte m'a dit : *"Tu veux pas me la laisser aussi sur mon disque ?"* Je lui ai dit : *"Tu seras l'éclaireuse, tu la mets sur ton disque et puis je la mettrai sur le mien après."*

R&F : Elle écrit beaucoup de morceaux ici. Comment fonctionne votre collaboration ?
M : C'est absurde, c'est complètement fou, ce truc-là. Un jour je décide de partir à la campagne pour faire de la musique avec mon frère Joseph. Le matin même avant de partir, je reçois une enveloppe de textes de Brigitte Fontaine. Elle savait que j'étais en train de faire un disque, elle s'est dit : *Tiens je vais lui envoyer des textes*, mais je ne lui avais pas forcément demandé. Je suis parti avec huit textes, que je n'ai pas eu le temps de lire, que j'ai pris avec moi et je suis parti à la campagne avec mon frère, le guitariste Pierre Cohen et l'ingé-son Henry Blanc-Francard. On a fait des chansons que j'avais déjà écrites et à un moment on est partis dans une euphorie de créativité, on a commencé à composer des trucs ensemble. Et là j'ai sorti les textes de Brigitte que je n'avais même pas lus encore et, en l'espace de quatre jours, on a composé huit morceaux, on en faisait trois par jour. Toutes les chansons sur les textes de Brigitte ont été des créations très rapides et c'est ce qui a donné le ton de l'album. On ne s'est jamais parlé avec Brigitte, on ne s'est pas dit un mot. C'est un peu cosmique.

R&F : Qui est cette Tanagra qui revient à deux reprises dans l'album ?
M : Tanagra c'est plusieurs choses, c'est comme une fractale, cette multiplicité de petites choses qui donnent la même chose en nombre. Tanagra, c'est toutes les femmes en une, l'amour, le désir, l'inaccessible, dans cette quête qui va de la confusion à une certaine lumière. C'est aussi le nom de ma nouvelle guitare. J'aime bien l'idée depuis "Qui De Nous Deux", que la guitare devienne l'icône de chaque période. Cette guitare en particulier fait des choses incroyables, elle a un capteur sous chaque corde. On peut mettre chaque corde sur un ampli différent, on peut jouer avec six amplis, on peut spatialiser la guitare. On peut déclencher des sons assez fous, et on peut aussi faire du montage d'image avec la guitare, déclencher la lumière, on peut faire des trucs complètement fous. Tanagra, c'est l'idée de la guitare du futur, au-delà de son apparence nouvelle, il y a un côté un peu Prince et un peu hard rock aussi. Je l'ai dessinée, avec son double M, j'en suis très content, même si pour être honnête, le son n'est pas encore au point.

R&F : Vos concerts à Montréal ont été très sobres, intimistes. On a vu une facette de M qu'on ne connaissait pas...
M : Oui, on repart du début, c'est un nouveau groupe. Il y a eu une évolution naturelle, et elle se ressent à tout niveau. Avec cette contradiction en plus d'aller chercher des gens de sa tribu, de sa famille, on a un regard qui interdit de tricher, ce qui fait que ça te donne encore plus envie d'être exigeant. C'est un nécessaire retour aux sources pour aller de l'avant. Plus on va aux racines de son être, plus on peut aller de l'avant.

R&F : Cette implication des membres de votre famille, comment s'est-elle faite ?
M : Très naturellement. C'est parti d'un essai et on était tellement content de le faire qu'on est allé plus loin. J'ai envie de vivre humainement de belles choses avec les gens que j'aime. On fait de la musique, mais on recherche davantage l'émotionnel que le sensationnel. Quand on est allé saluer à la fin du concert, par rapport à ce que ça renvoie, une famille, j'ai senti dans le regard des gens une émotion supplémentaire.

R&F : L'expérience du cinéma a-t-il enrichi votre univers ?
M : Peut-être inconsciemment. Cette BO est partie d'une rencontre humaine qui a joué beaucoup dans ma vie. Avec Guillaume Canet, il y a une vraie amitié qui s'est créée. Ça m'a ouvert un peu le monde du cinéma, c'est toute une amitié qui m'a nourri de plein de choses, ça fait partie de mon évolution aussi, en tout cas de mes inspirations sûrement. Ce qui bizarrement m'amène au côté cinéma, ce sont les textes de Brigitte. Quand elle écrit, j'ai l'impression qu'on est dans un film, il y a ce côté bande dessinée. Ce qui amène à ce disque qui se regarde, c'est un voyage, un concept.

"M, c'est plutôt mon intériorité et mon axe que mon masque"

Passé le cap de l'adolescent

R&F : Quelle est l'idée derrière le DVD qui sert de livret à l'album ?
M : J'ai voulu faire des films parallèles qui accompagnent les chansons sans absolument les illustrer. Ce ne sont pas des clips, c'est l'idée de vivre un voyage parallèle. Le lien, c'est ma sensibilité, musicale, visuelle, c'est d'élargir la sensibilité de l'artiste. C'est le concept du disque visuel, si on veut se laisser porter, on vit dans l'intime de la personne et dans son regard des choses. On essaie de vivre la poésie du mec et de faire fusionner tout ça. J'ai pris une DV basique, et je suis allé tout seul tel que j'étais à Paris ou dans mon quotidien ou dans mes voyages personnels.

J'ai filmé des trucs et après j'ai voulu insister sur la dualité de la vision. L'écran double permet de proposer une contradiction parfois, une double lecture qui fait que d'une humeur à l'autre, on ne voit pas les mêmes choses.

R&F : Peut-on vous imaginer faire un long-métrage ?
M : Je ne me sens pas du tout réalisateur, c'est un autre métier en tout cas. Ce qui m'excite beaucoup, ce sont surtout les terrains inconnus, l'excitation de la nouveauté. C'est l'idée du livret aussi, j'ai voulu sortir du format livret. Ce serait quoi, un livret aujourd'hui, si on sort du feuillet ? Ce serait quoi, un disque nouveau ? C'est une envie de donner un sens aux gens qui font la démarche d'acheter le disque, d'avoir un objet physique et un contenu.

R&F : La question qui revient souvent c'est : *Quand allez-vous faire un album de Matthieu Chédid ?* A croire que les gens veulent tuer M...
M : Oui, ça fait quelque temps que ça dure. M ça ramène à l'enfance, à des choses comme ça, c'est l'effet superhéros un peu, c'est une manière pour les gens de se dire : *Un moment il faut bien tuer son enfance, on doit grandir, s'émanciper, on ne peut plus rester un enfant, il faut devenir un homme.* C'est ce que j'ai fait dans un travail de manière personnelle dans ma vie, je crois que j'ai passé le cap de l'adolescent à l'homme. Pierre Morin, un philosophe que j'adore, dit un truc que je ressens profondément : *"Il ne faut jamais oublier qu'on a tous les âges en nous."* Dans la même journée, on peut avoir des sentiments de nouveau-né, d'enfant, d'adolescent, de vieillard j'allais dire, et il ne faut pas exclure l'un ou l'autre. M c'est ma part de fantaisie, d'enfance qui restera toute ma vie, j'espère.

R&F : Le nom "Roi Des Ombres" évoque "The Prince Of Darkness". M et Ozzy, même combat ?
M : Quand je pense au "Roi Des Ombres", je suis plus dans une imagerie genre "Petit Prince", je suis plus dans la poésie. J'ai demandé à Sean Lennon de faire une adaptation anglaise du "Roi Des Ombres", il a traduit poétiquement la chanson, parfois il a changé des images pour les faire sonner anglais, et ça a donné "The King Of Shade". Sean le chante super bien. On est très connectés avec Sean Lennon, j'ai eu l'a chance d'aller chez lui à New York il n'y a pas très longtemps. On a d'ailleurs fait une reprise de "Comic Strip" de Gainsbourg ensemble, on s'est éclatés.

Rite de passage

R&F : L'album contient quelques textes salaces, sur "Tanagra" notamment...
M : Ça c'est Brigitte qui m'a amené à ces mots. Je ne pense pas que je serais venu à ces mots naturellement. C'est vrai qu'ils me vont mieux aujourd'hui car c'est un homme qui peut dire ça, c'est plus joli quand c'est dit par un homme que par un adolescent. J'arrive complètement à les assumer, à les vivre pleinement, et à développer cette partie de moi qui n'est pas d'ailleurs forcément salace ou lubrique. Ce qui m'intéresse c'est le mot juste. C'est vrai que ce côté sexuel ce n'est pas quelque chose de forcément vulgaire, c'est aussi notre état et notre nature propre, et d'arriver à dire "les saccades de ton cul" ou "*tu me fous la gaule*", même si je l'aurais pas forcément dit de cette manière-là... ça peut être très beau d'avoir la gaule, de dire les choses sans ambiguïté et de voir le beau de ces situations-là.

R&F : A l'inverse, vous allez à l'essentiel sur l'album...
M : Avec mon père, il y a eu comme un rite de passage. Toute cette traversée qui m'a amené à ce disque, avec tout ce que ça comporte. J'ai eu une discussion de fond avec mon père et je lui ai fait écouter mon disque, qui avait été mixé, masterisé à Londres et tout. Le disque était fini et il avait vaguement entendu des trucs huit mois plus tôt. Là il l'écoute, et il me dit : "*C'est fou parce que tu as passé des caps, tu es moins dans le look, il y a un truc qui va beaucoup plus loin, mais par contre dans le mixage proposé là, ça ne va pas au bout. Tu as tout fait, mais dans le mixage tu te caches encore un peu.*" C'était un mixage à l'anglaise, très seventies, avec des trucs sophistiqués, des reverbs. C'était peut-être un peu plus sexy, mais moins à l'essentiel. Je lui ai dit : "*Passe en studio, je te donne le disque dur et tu essaies sur deux ou trois morceaux, comme ça tu me fais écouter ce que tu as en tête.*" Il a mixé six morceaux en trois jours, très vite, il a remixé les morceaux en faisant exactement ce qu'il entendait. Il a fait une sorte de travail naturaliste où il a enlevé tous les fards, tous les trucs dépourvus d'un sens premier. Il les a enlevés et mis ma voix vraiment en avant, ce qui est troublant au départ. J'arrive au studio, j'écoute et c'est comme s'il m'avait enlevé tout mon look. Je me retrouvais un peu à poil, c'était un peu rude. C'est quelqu'un qui a un vrai sens des balances et qui a un vrai sens de la musique, qui est dans une compréhension totale de mon être. Je lui ai dit : "*C'est toi qui le fais.*" Il n'avait jamais mixé de disque de sa vie, à part les siens de temps en temps. C'est au-delà de la performance, du côté *je vais prendre un son énorme*, on n'est plus là-dedans du tout. Ça s'est imposé à moi, c'était comme une évidence, ce disque doit raconter ça.

R&F : On a du mal à vous imaginer reprendre le costume coloré de M...
M : Je me sens libre avec ça, je ne veux pas être enfermé dans l'autre sens, être enfermé par M autant que par le non-M. La tournée actuelle est une transition. Quand on va entrer dans le spectacle "Mister Mystère", il y a peut-être des choses qui auront moins leur place, mais avec encore une fois ce sentiment de liberté, de plaisir. J'ai moins peur du silence et du vide. Je prends beaucoup plus de plaisir à être dans la nuance et de faire monter les choses. J'aime bien l'idée que la chanson puisse se métamorphoser. Ça c'est vraiment l'idée de la mélodie.

R&F : Peut-on vous imaginer faire un jour un album acoustique, revisiter vos propres chansons ?
M : A l'image du peintre, je tends vers ça. Mon rêve, ce serait de faire un disque en une journée, avec une guitare folk. Je le ferai, ça arrivera un jour. J'ai retrouvé des maquettes, des versions guitare/ voix de mes chansons, on va mettre ça en ligne sur le site Internet ou iTunes. ★

CD "Mister Mystère" (Barclay/ Universal)

Merci qui ?

"Quand je pense Rock&Folk, je pense obligatoirement à ma rencontre géniale avec McCartney qui m'a marqué à vie. On a jammé 15 minutes tous les deux pendant la séance photo de Claude Gassian et je sais que le staff de Paul McCartney a filmé ça. Il y a des traces de ce truc-là quelque part. J'ai d'ailleurs une Rickenbacker signée par Paul, c'est un grand souvenir."

"M est ma fantaisie, mon idée fixe"

MUSE

Son cinquième album a beau être aussi imposant qu'une superproduction de science-fiction, le trio britannique a le triomphe modeste. Rencontre en Italie, dans son bunker dernier cri.

"Quelque part près du lac de Côme ..." Les Alpes italiennes. 45 km de Milan. Une vision de pub pour le chocolat Milka ou quelque chose dans le style. Devant nous, un lac s'étend paisiblement face à des reliefs montagneux. Tout est verdure, oxygène. En haut des plongeoirs, des enfants se poussent très mollement du coude. Sur les terrasses des cafés environnants, il y a quantité de vieux *ragazzi* bien conservés. Visages couleur terre battue, chemises Armani ouvertes sur le poitrail. Leur pic d'activité de la journée consiste à contempler le lac en sirotant des verres de San Pellegrino. A Côme, le temps passe dans une langueur presque sensuelle. A Côme nous ne croiserons pas le moindre *street walking cheetah, with a heart full of Napalm*...

PAR JEAN-VIC CHAPUS

Le choix de Côme

Matthew Bellamy, leader de Muse, s'est lui aussi installé sur les bords du lac de Côme. Comme Morrissey à Rome il y a quelques années. Bientôt l'Italie sera décrétée nouveau paradis des divas britrock en exil de leur Albion natale. A la différence près que Bellamy n'a pas 50 ans, mais 32 ans et toute la vie devant lui. Quelle est la raison officielle à ce déménagement ? Est-ce une furieuse envie de roter des litres de café avec George Clooney (l'autre résident célèbre du coin) en beuglant des trucs du genre *"Fuck, ça c'est la vraie vie, Georgio mon pote, sinon what else…"* ? L'Angleterre de Peter Doherty a-t-elle chassée Bellamy de son Devon (Teignmouth) ? Est-ce une façon de fuir les stades comme Wembley et d'envisager une série de nouveaux spectacles dans des opéras avec plafonds peints par Michel-Ange ? Est-ce une manière de solder dix ans au service d'un rock qui n'a jamais caché ses accointances avec des choses aussi contradictoires que Queen, Nirvana, Radiohead, Chopin, Smashing Pumpkins, Depeche Mode, Rachmaninov, Wagner, Abba...? Si l'on en croit l'entourage du groupe, le choix de Côme aurait surtout été dicté à Bellamy par une petite amie italienne. C'est l'Italie qui a donné l'ambiance générale du cinquième album, "The Resistance" à sortir ces jours-ci. Ce disque a été enregistré entre Milan et Côme. Le tout avec l'aide, hum, sophistiquée du producteur Mark *Spike* Tent (Oasis). Le manager : *"Il leur fallait un havre de paix, pour se retrouver. C'est assez simple. On se remet bien de la frénésie et des fans qui entourent Muse, dans cette ville. Côme vous rend anonyme !"*

Ne rien divulguer

Mardi 30 juin. Tout ce que la presse rock compte de reporters est délocalisée à Côme. La raison à ce voyage de presse à l'échelle internationale c'est de comprendre Muse en un minimum de temps. Le programme décidé par l'état-major de la maison de disques et le management est serré. D'abord, écoute du cinquième album de Muse, par grappes de cinq journalistes dans un bunker ultra sécurisé qui sert de studio d'enregistrement. Ensuite, séances d'interview de 15 minutes chacune avec les trois membres du groupe. Avant ça, le staff du trio fait signer un document parfumé à la paranoïa : *"Je m'engage à ne pas divulguer l'exacte location du studio dans lequel Muse a enregistré son nouvel album. De même je m'engage à ne pas révéler ni l'adresse, ni les environs du lieu de résidence des membres de Muse. Je commencerai mon article par la mention 'Quelque part au bord du lac de Côme'…"* Dont acte. Ce genre de précaution se tient. Surtout si l'on en réfère à la relation quasi hystérique qu'entretiennent les fans de Muse avec le trio formé autour de Matthew Bellamy (chant, guitare, piano), Dominic Howard (batterie) et Chris Wolstenholme (basse, synthétiseur). Sauf qu'on ne voit aucune minette hurlante à Côme.

Kubrickien

Une escouade d'attachés de presse nous escorte dans une sorte de bunker coupé du monde. On traverse ce qui ressemble à un parking de centre commercial. Une porte blindée s'ouvre. A l'intérieur des cerbères anglaises déchargent la presse de tout ce qui est jugé *"anxiogène"* à l'heure de l'écoute en avant-première : iPod, téléphone portable, lecteur mp3, adresse email personnelle de Bono, des fois que... Tout cela avec un grand sourire à 1000 dents qui veut dire : *Excusez-nous de faire notre sale boulot avant Hadopi, les gars !* Les journalistes allemands, norvégiens, hollandais, français sont assis. Tous face à la console de mixage. Personne ne moufte. Dans son coin, un ingénieur du son à dreadlocks tire la tronche. *"Ready, guys ?"* Play. En avant pour "The Resistance" et ses 11 plages charriant Queen ("United States Of Eurasia"), incursions electro à la Depeche Mode ("Resistance").

Chris Wolstenholme, Dominic Howard et Matthew Bellamy : plan social à la Battersea Power Station ?

Parano future

Ce n'est pas la première fois que l'écrivain anglais mi-parano mi-visionnaire George Orwell inspire une œuvre. Son "1984" a déjà connu quatre adaptations à l'écran (deux pour le petit et deux pour le grand) dont la version de Michael Radford, sortie en salle en... 1984, avec Richard Burton et John Hurt, pour laquelle les Eurythmics s'étaient fendus d'un hit planétaire. L'autre best-seller d'Orwell, "La Ferme Des Animaux" avait carrément été l'influence principale du disque "Animals", en 1977, de Pink Floyd. Le fameux disque sur la pochette duquel on peut apercevoir un cochon drôle et inquiétant à la fois, survolant l'usine londonienne de Battersea Power Station.

Photo DR

Ça hurle. Ça vocalise dans tous les sens. Ça résonne comme du métal en fusion. Tout cela jusqu'au morceau de bravoure : un bouquet final de démesure *musienne*. Une symphonie rock en trois mouvements intitulée "Exogenesis". *"Un trip, man !"* comme diraient les hippies au moment de contempler la scène finale de "2001 : L'Odyssée De L'Espace". Le cinquième Muse ? Progressif. Brutal. Lyrique. Exagéré. Bouleversant aussi parfois, au premier degré. Kubrickien. L'amour comme une résistance, la peur des caméras, la lucidité à vivre dans un monde semblable au "1984" de George Orwell, voilà pour les thèmes de ce rock opéra à la croisée des chemins entre "The Wall" et "Violator". Ce disque ne s'écarte pas de son chemin du *"rock comme une expérience multimédia à partager dans les stades"*.

Prix Nobel de la Paix

Muse est l'équivalent rock des James Cameron, Roland Emmerich, Steven Spielberg. Des auteurs sans doute, mais qui n'expriment leurs sentiments profonds que par blockbuster interposé. Pour parler d'amour, hum, faisons apparaître à l'écran un extraterrestre. Muse, un trio d'esthètes mal compris, ou des pompiers ? Mercredi 31 juin. Le cagnard de Côme ramollit toujours les crânes. Rendez-vous est fixé sous le patio d'une villa, sur les hauteurs de Côme. Il est l'heure de discuter avec trois citoyens anglais timides, avenants et surtout loin des poses faussement politisées d'un Bono. Matthew Bellamy et les siens n'ambitionnent aucun Nobel de la Paix, aucune entrevue avec le dalaï-lama. Ils ne disent pas qu'ils vont sceller un accord de paix entre Israël et la Palestine ou installer des éoliennes partout où leur rock est accueilli à bras ouverts. D'ailleurs, c'est à peine si ces Britanniques pâlichons se sentent à l'aise dans leur rôle de *groupe pour les stades*. La critique rock en perte de vitesse pourrait également se poser la même question qu'au temps d'Elvis Presley : des millions de fans peuvent-ils avoir tort ?

Brutal. Lyrique. Exagéré

Paranoïa générale

Matt Bellamy : L'inspiration de "The Resistance" c'est la paranoïa générale. Dans le monde actuel, n'importe quel citoyen lambda peut éprouver ce sentiment. Tout est devenu tellement compliqué. Je suis aussi parti d'Angleterre parce que les caméras de surveillance de la CCTV me faisaient flipper. J'ai peur des ambiances sécuritaires. Depuis que je vis en Italie, je passe beaucoup de temps à regarder en continu les chaînes d'information sur le câble. Je regarde également les chaînes financières. Je suis devenu totalement *junkie* de l'information. Quand on reste planté devant sa télé et qu'on accumule, dans la même journée, des bribes de news, le cerveau commence à inventer des relations entre tel ou tel événement. Les krach boursiers, les guerres, le terrorisme, la précarisation générale des plus faibles : c'est facile de penser que tout est lié et que le monde entier glisse vers quelque chose d'incertain. Je recrache toutes mes craintes en ce monde dans nos chansons. Le temps passant, la musique de Muse est devenue un déversoir à tous les cauchemars tellement réalistes que je fais.

1984

Matt Bellamy : Mon livre favori, c'est "1984" de George Orwell. La première fois que je l'ai lu, j'étais encore lycéen. Ma première réaction a été de me dire : *Waouh ! Quel génial bouquin d'anticipation !* Et puis, le temps passant, je me suis mis à le relire, puis encore le relire. A différentes époques de ma vie. C'était comme si ce roman voulait me dire quelque chose. Depuis les évènements du 11 septembre, la guerre en Irak et, récemment, la crise financière, la société que dépeint "1984" n'a plus tant de choses à voir avec la science-fiction. C'est devenu actuel. Tellement actuel que ça en paraît flippant.

Pourquoi nous

Chris Wolstenholme : Etre un groupe qui vend des millions de disques, heu, croyez-moi, rien n'a été planifié. Depuis notre premier album ou, plus loin, notre première répétition, je ne comprends toujours pas pourquoi cela nous arrive à nous. Il y a quand même un facteur chance dans cette carrière, c'est évident. Quand on a commencé à jouer, nous avions en tête Rage Against The Machine en train de défier le pouvoir à travers son rock, Nirvana qui cassait ses guitares sur scène, le look bizarre des Smashing Pumpkins. Dans notre environnement, à Teignmouth dans le Devon, rien ne se passait jamais. De toute façon nous n'étions même pas assez *cool* pour nous faire inviter aux rares fêtes organisées chez des mecs de notre âge. Le soir quand on traînait devant les pubs, c'étaient toujours les mêmes poivrots, les mêmes bagarres à la con... La routine des petites villes d'Angleterre, vraiment *(sourire)*.

British

Matt Bellamy : La britpop n'a jamais rien signifié pour nous. Au contraire il fallait prendre le contre-pied du patriotisme ambiant à la fin des années 90 et aller vers quelque chose de mondial. En Italie je me comporte de plus en plus comme un Anglais. Mes particularismes de citoyen britannique ressortent au grand jour. A 17 heures je guette désespérément ma tasse de thé, ce genre de trucs *(rires)*. Je lis le NME, je m'étonne qu'il ne pleuve pas plus que ça. Je pensais qu'avec le temps j'allais de plus en plus ressembler à ce cliché du touriste américain extasié devant tout et, finalement, ce n'est pas vrai, je reste anglais : à savoir cynique, excentrique, flippé par le monde qui m'entoure. "The Resistance" est notre premier disque où je recommence à me sentir anglais.

Dans les stades

Chris Wolstenholme : Quand nous étions un jeune groupe, notre rêve était simple : jouer devant un public de 2000 personnes. Au moins un jour dans notre vie. Comme nous avions confiance en nos possibilités, ce rêve paraissait accessible. Finalement, les choses ne se sont pas déroulées comme prévu. C'est dans les stades que nous avons atterri. Il y a toujours une sensation bizarre à être *le groupe de rock qui joue dans les stades*. C'est excitant. On a l'impression d'entrer dans l'histoire et en même temps on se dit : *"Mais qui suis-je pour mériter ça ? Je ne suis pas Winston Churchill, je ne suis pas sir Bobby Charlton."* Notre premier concert chez nous, dans le stade de Wembley a été étrange à ce titre. Nous entrions dans un lieu qui appartient à l'histoire. Nous nous invitions dans une enceinte qui a vu défiler les plus grandes rock stars nationales, Rolling Stones, McCartney...

Matt Bellamy : Evidemment que j'ai été excité la première fois que nous avons dû nous produire dans les stades. C'est une pression énorme. Rien n'est facile. C'est comme si on se retrouvait au volant d'une formule 1 alors qu'on ne sait conduire que des voitures familiales *(rires)*. Alors on a peur avant de monter sur scène. A Wembley c'était comme ça... J'avais des crampes d'estomac. Puis finalement, une fois devant le micro, face à ces dizaines de milliers de têtes, on se sent pousser des ailes. Tout devient facile et tout prend du sens dans les stades. Et puis, pendant le concert, j'ai éprouvé un sentiment bizarre : dans un stade on se rend compte qu'il est facile de faire chanter les gens par-dessus soi, de leur dire de danser, etc. On déplace les foules. Comme un leader éclairé, ou comme un potentiel dictateur qui manipule les masses. C'est une sensation que je ne parviens pas à définir. Un peu effrayant.★

CD *"Resistance"* (WEA)

Schott®
N.Y.C.
SCHOTT
NYC
POINTS DE VENTE : 01 41 58 62 20
www.schott-bros.com
Le Teddy
Authentiquement Schott depuis 1913

Spécial
BEATLES

Rock&Folk salue le grand retour des Fab Four,
discographie stéréo remasterisée,
coffret mono — enfin ! —
et jeu vidéo en trois dimensions.
Nos spécialistes rouvrent le dossier.

BEATLES 09.09.09

DEUX DÉCENNIES APRES SA PREMIERE SORTIE EN CD, LE PLUS PRÉCIEUX CATALOGUE DE L'HISTOIRE DE LA POP EST REMASTERISÉ DE FRAIS. ENQUETE À ABBEY ROAD SUR CETTE MAGIQUE BOUÉE DE SAUVETAGE.

PAR JEROME SOLIGNY

PHOTO JEAN-MARIE PERIER

La différence est énorme

Afin d'être idéalement placé pour prendre la photo, il faut grimper sur un escabeau. Ian Macmillan en avait un le vendredi 8 août 1969, lorsqu'il prit six clichés des Beatles en train de traverser Abbey Road, peu après onze heures et demie du matin, en empruntant le célèbre passage protégé. Une idée de Paul McCartney, toujours lui, qui avait griffonné les quatre silhouettes sur une feuille de papier à l'avance, alors que le dernier disque des Beatles — "Let It Be" paraîtra après, mais c'est une autre histoire... — encore en chantier, s'appelait "Everest". C'est également Paul qui a choisi le cliché numéro 5, le troisième dans le sens gauche-droite, préféré parce que mieux équilibré, sans circulation (un bobby situé derrière Macmillan avait pour mission de la contenir, mais vers le nord seulement) et que les Beatles donnaient l'impression de quitter les fameux studios, situés dans leur dos, après avoir enregistré un chef-d'œuvre de plus. En une tout aussi jolie matinée de juin dernier, ensoleillée juste ce qu'il faut, il était amusant de voir le gotha de la presse française, tous médias confondus, se faire prendre en photo à l'endroit désormais mythique. Les uns par les autres. Les attachés de presse par leurs collègues. "Je ne peux pas m'en empêcher", a lâché, un brin rosée, la plus discrète des employées d'EMI France, dépêchée à Londres pour encadrer la délégation française. Tous des gamins en fait, aux portes du fameux palais où les Beatles ont enregistré pratiquement toutes leurs chansons. Incapables, et c'est tant mieux, de dissimuler leur joie. Abbey Road — personne ce jour-là n'a demandé à passer devant la résidence londonienne de Paul McCartney, pourtant située à une petite centaine de mètres de la bouche du métro St John Wood — c'est un peu le parc d'attraction Beatles. A ce détail près qu'il ne se visite pas. A Abbey Road, on n'a jamais été là pour rigoler. Et même si, en 2009, les ingénieurs du son n'y portent plus de blouse grise comme autrefois, l'ambiance est restée studieuse. La preuve, et comme d'habitude, c'est avec un certain cérémonial qu'on y est reçus. A défaut d'être chaleureux, l'accueil est courtois, professionnel, anglais en somme. Par petits groupes, les journalistes gaulois sont invités à entrer dans la courette où les Beatles garaient leurs Mini, à monter les quelques marches et à pénétrer le studio du rez-de-chaussée (pas le leur donc) où l'essentiel des projets Apple (l' "Anthology", la BO "Yellow Submarine", "Let It Be... Naked" et "LOVE") ont été conçus depuis la moitié des années 90. Si votre serviteur a droit à une poignée de main digne de ce nom, c'est en remerciement de services régulièrement rendus à la cause commune, et parce qu'au bout de la quinzième visite, on est considéré comme un habitué des lieux. Au menu ce jour-là, la découverte du projet 09.09.09, nom choisi par les Beatles et ses ayants droit (Paul McCartney, Ringo Starr, Yoko Ono et Olivia Harrison, consultés au même titre et "à part égale" dès qu'une décision est à prendre), Apple Corps et EMI pour la campagne de réédition du catalogue remasterisé des Beatles.

Sandales de cuir

Avant le plat de résistance servi en cabine, on commence par un apéritif, dans le studio proprement dit, au fond duquel une table a été dressée. Café, thé et jus d'orange sont versés en silence, puis on projette aux élus de la séance quelques-uns des mini-documentaires réalisés par Bob Smeaton (l' "Anthology", "Jimi Hendrix : Band Of Gypsys", "Festival Express") et montés par son collaborateur Julian Caiden. En quelques minutes, l'enregistrement d'un album des Beatles et ce qu'ils vivaient à l'époque sont survolés. Disponibles au format QuickTime sur treize des quatorze CD stéréo de cette campagne, ces petits making of vont plaire et la presse demandera à en voir quatre ou cinq avant qu'on lui montre le teaser, tout aussi décoiffant, de "The Beatles : Rockband", le jeu vidéo de simulation musicale consacré au groupe, dont la sortie coïncide avec celle du catalogue remasterisé (lire à ce sujet page 72). Mirettes en kaléidoscope, la joyeuse troupe transite ensuite vers la cabine du studio pour du plus sérieux : l'écoute, en présence d'Allan Rouse et Paul Hicks (deux membres de l'équipe de remasterisation), de versions comparées de quelques chansons des Beatles. Malins et sûrs de leur petit effet, les deux techniciens diffusent d'abord une chanson telle que gravée sur un CD de 1987, pressé avec les moyens de l'époque (en utilisant des convertisseurs moins performants qu'aujourd'hui), puis sa version 2009, remasterisée donc. La différence est énorme : les basses sont plus rondes, les médiums secs et précis, les aigus clinquants. Les guitares pètent dans la stéréo, les basses roulent du cul au bord des enceintes, les voix cognent le front, là, juste au-dessus du nez. Pourtant le son est naturel, chaleureux, boisé comme le sol du Studio 2 dont on indiquera la porte close à quelques curieux astucieusement guidés vers les toilettes du bas plutôt que celles du rez-de-chaussée. Une dizaine de chansons parmi lesquelles "Lucy In The Sky With Diamonds", "Helter Skelter" et "Come Together" suffisent à la démonstration. Le boulot effectué est d'enfer et tant pis pour les intégristes que ça défrise. Sympas, Rouse et Hicks concluront l'écoute en subissant quelques vagues questions auxquelles leurs réponses précises n'apprendront rien de plus que ce qui était contenu dans le dossier de presse préalablement remis en Gare du Nord. Ravis, les journalistes finiront par laisser la place à d'autres avant de se retrouver sur le trottoir, sous l'œil de la webcam du site Internet d'Abbey Road qui filme le passage piéton jour et nuit. D'ailleurs, d'autres qu'eux sont en train de s'y faire prendre en photo. *"Sans chaussures"*, précise un Hollandais sur le point de voler. *"Oui, comme McCartney !"* s'esclaffe son ami au numérique, ignorant que c'étaient des sandales de cuir que Paul portait, il y a presque quatre décennies, sur les clichés numéros 1 et 2, les seuls où le bassiste n'était pas pied-nus.

Toutes les réponses...

Or donc, à quoi rime tout cela ? Qui a vraiment géré cette opération et à qui va-t-elle surtout rapporter ? Et de quel type d'opération parle-t-on précisément ? Pourquoi maintenant ? Quels rôles ont joué les Beatles et George Martin, le producteur de leurs merveilles ? En fait, toutes les réponses à ces questions sont imbriquées les unes dans les autres. Dans au moins deux des dernières interviews que Paul McCartney a accordées à ce journal depuis le début des années 2000, lui, comme d'autres, se plaignait du son des CD des Beatles. Du fait qu'à la radio, on avait toujours l'impression que le son de ces rondelles pressées à la hâte, et malgré la compression, *"retombait"* lorsqu'une chanson du groupe y était diffusée, entre une de Madonna et une de U2 par exemple. C'était effectivement le cas. En tant que musicien, et c'est la raison pour laquelle le projet "LOVE" n'a révulsé personne dans le camp Beatles, Macca, compositeur d'un peu plus de la moitié du répertoire, souffrait de cette faiblesse, d'autant que depuis une quinzaine d'années, d'autres fonds de catalogue prestigieux ont commencé à être réédités avec soin (de David Bowie à Neil Young sans oublier celui de John Lennon dont Yoko tire régulièrement parti en publiant CD et DVD remasterisés). Ainsi, et même si on imagine que l'idée de refourguer une nouvelle fois l'intégrale des Beatles à des gens qui l'ont déjà acquise au moins deux fois, n'a pas empêché les deux survivants et la paire de veuves de dormir dans leurs draps de soie, on sait que la bonification du son des chansons était, à leur niveau, le principal argument. Chez EMI, qui distribue Apple, le label des Beatles, la qualité prime également et un soin particulier a été accordé à ces rééditions d'un patrimoine national d'envergure mondiale, proposées sous la forme de deux coffrets ainsi qu'en éditions stéréo séparées. Mais personne n'ignore que la troisième major du disque connaît actuellement de graves difficultés. Et ce malgré le fait que Coldplay, plus gros vendeur de disques de la planète en 2008, est un groupe maison. Inutile de dire que le projet 09.09.09, finalement mené à bien parce qu'Apple et EMI se sont entendus, après des années de bisbilles — en 2007, à l'issue du dernier procès en date, un accord, dont les modalités sont restées secrètes, a été trouvé — sur le nouveau pourcentage de royalties à reverser au groupe, tombe à pic — quelques mois avant Noël, Brian Epstein aurait apprécié, lui qui privilégiait les parutions d'album à proximité des fêtes de fin d'année — pour renflouer les caisses. Puisque le disque physique, en tant que produit de consommation grand public, vit bel et bien ses dernières heures — aux USA, au cours du

Bonifier le son des mixages

premier semestre 2009 et pour la première fois, les ventes numériques ont rapporté plus d'argent que les ventes de CD — c'était le moment ou jamais de commercialiser, une dernière fois peut-être, les joyaux de la couronne. Peut-être car, si les dieux de la haute finance y consentent, la prochaine étape, amorcée avec la BO "Yellow Submarine" et "LOVE", sera le remixage en 5.1 (voire plus...). Orchestrée par Allan Rouse, grand ordonnateur du projet, à partir de 2005, la procédure de remasterisation n'a consisté cette fois qu'à bonifier le son des mixages mono et stéréo d'origine des chansons, et non de travailler à partir des pistes séparées. En revanche, la technologie mise à la disposition des techniciens d'Abbey Road a fait *ressortir* quelques instruments et certains passages de chansons. Pourtant, aucun volume n'a été modifié. On en veut pour preuve que Rouse et sa bande n'ont pas eu accès, pour ce projet 09.09.09, aux pistes séparées. Mais, à cause des artifices utilisés, processeurs de son d'époque et *plug-in* dédiés (*émulateurs* sophistiqués d'amplificateurs vintage, mis au point par et pour Abbey Road), certaines fréquences ont été réveillées.

Remise à niveau

Au départ pourtant, le cahier des charges ne comportait qu'une phrase : réchauffer l'atmosphère et optimiser le son en l'équalisant subtilement, sans trahir l'esprit des albums vinyle anglais (la référence ultime des connaisseurs). Là où l'équipe technique a fait fort également, c'est en refusant de trop nettoyer les mix. De nombreux *défauts* propres aux enregistrements des Beatles, particulièrement audibles au casque, ont été conservés. Ce souffle, par exemple (flagrant dans "Come Together"), qui caractérise tous les enregistrements des années 60 et 70 des vrais groupes en action. C'est surtout sur les sifflantes et les *pop*, hantise des preneurs de son, qu'ont été concentrés les rares efforts d'épuration. En revanche donc, les chansons présentes dans "The Beatles : Rockband" ont été retravaillés à partir des bandes multipistes, puisque mettre l'accent sur tel ou tel instrument est le principe même du jeu. En remettant les mains dans ce cambouis-là, Rouse s'est rendu compte à quel point il s'agissait en fait d'or liquide. Depuis, EMI, naturellement et qui l'en blâmera, se prend à rêver d'un avenir en son surround pour l'intégralité des chansons du catalogue du plus fantastique de ses groupes. Quant à la réaction des Beatles à ces remasterisations de 2009, elle ne s'est pas fait attendre. Enfin, façon d'écrire puisque ni Paul (qui s'est pourtant fendu de quelques lignes pour le livret de "Sgt Pepper's"), ni Ringo (qui trouve que le jeu vidéo, une suggestion de Dhani, fils Harrison et joueur chevronné, est proprement injouable), ni les veuves n'ont réagi à l'envoi des CD-R à Apple Corps. Que signifie ce silence ? Eh bien, il en a été déduit que qui ne disait rien consentait. Et puis, depuis que Neil Aspinall a quitté ses fonctions de patron d'Apple pour mourir en paix en 2008, il faut admettre que la communication n'est pas le fort de la maison de disques des Beatles, peu enclins eux-mêmes à parler des affaires du quatuor. Avant chacune des interviews avec un des deux musiciens, accordées de plus en plus rarement même si Rock&Folk n'est pas le plus à plaindre, le journaliste est prévenu que toute question relative au plus grand groupe pop du monde est à éviter. Coup de chance, c'est souvent eux qui dévient sur le sujet. En 2009, alors qu'Aspinall n'a jamais refusé de parler à ce journal, lors des séances d'écoute (ou de cocktails *sympatoches*), des productions estampillées Apple, Jeff Jones, ex-pointure du fonds de catalogue Sony parachuté à la tête du label des Beatles en 2007, n'a pas daigné communiquer sur ce qui est, même si le CD va mal, la campagne de rééditions remasterisées la plus prestigieuse depuis que le format existe. Enfin, pour tous ceux qui se demandent ce que sir George Martin a pensé de la remise à niveau de l'œuvre de sa vie, voilà la vérité selon Allan Rouse : sous prétexte qu'il est vieux, dur d'oreille et à la retraite, le producteur n'a été sollicité à aucun moment du pourtant long processus de remasterisation (et alors qu'il travaillait sur "LOVE" avec son fils dans un studio voisin quand le projet 09.09.09 a démarré). Qu'a-t-il pensé du résultat ? Rien puisqu'on ne lui a pas fait écouter. Même fort.

Comme toujours lorsqu'il est question des Beatles, on entend et on lit tout, et surtout n'importe quoi, depuis quelques semaines. Dans un grand quotidien français qui consacrait fin août un dossier au groupe en oubliant de mentionner "Help !" dans sa discographie, on a pu lire, alors que toutes les infos se rapportant à l'opé 09.09.09 avaient été dûment communiquées aux rédactions au mois de mai, que les compilations rouge et bleu de 1973 seraient également remasterisées. Pas glop. Une bonne fois pour toutes, voilà ce qui est disponible depuis le 9 septembre 2009 : "The Beatles" est un luxueux coffret de quatorze CD remasterisés en stéréo dont deux double-CD : "The Beatles" (le fameux *White Album*) et "Past Masters" (équivalent des volumes 1 et 2 de 1988). Les quatre premiers albums de la discographie du groupe sont disponibles en CD stéréo pour la première fois, et tous les disques, sauf "Past Masters", proposent un mini-documentaire sur leur enregistrement. Chaque album est livré dans un digipak trois-volets qui reprend le visuel original anglais et abrite des photos rares et de nouvelles notes de pochette, signées notamment par l'éminent Kevin Howlett en remplacement de Mark Lewisohn, pourtant érudit en chef, mais qui rédige actuellement la biographie ultime des Beatles (que ces derniers ne considèrent toutefois pas comme l'officielle) et a préféré, par déontologie, ne pas être associé à 09.09.09. Tous les albums présents dans ce coffret stéréo sont également commercialisés séparément. Ce n'est pas le cas de ceux du coffret "The Beatles In Mono". Moins volumineux, il ne contient que onze CD remasterisés mono, dont la compilation "Mono Masters". "Yellow Submarine", "Abbey Road" et "Let It Be" en sont absents car ils n'ont tout simplement jamais été mixés en mono. Noter également que "Help !" et "Rubber Soul" contiennent également les mixages stéréo de 1965 et que, de "Help !" à "The Beatles", les six derniers CD du coffret sont disponibles en mono pour la première fois. En choisissant de ne commercialiser séparément que les rééditions stéréo des albums, Apple et EMI ciblent un public jeune, habitué au confort acoustique qu'induisent deux canaux au lieu d'un seul. Mais aucun amateur des Fab Four n'ignore qu'ils préféraient, de très loin et jusqu'à "Sgt Pepper's" inclus, les mixages mono aux stéréo. C'est pourquoi, "The Beatles In Mono" s'impose comme la référence ultime en matière de son Beatles, si on fait le choix d'apprécier leur musique telle qu'ils l'ont créée en compagnie de George Martin et telle qu'ils aimaient l'écouter (lire à ce sujet page 62).

Briser le rêve

Le 9 septembre 2009, jour de la mise en vente mondiale des coffrets et rééditions séparées, le contenu des deux coffrets de disques remasterisés des Beatles sera partout en téléchargement illégal sur le Net. Si on ne doute pas que le public adulte amateur de pop va se laisser séduire par les produits de l'opération 09.09.09, on ignore si les jeunes vont faire l'effort d'acheter ces versions remasterisées ou se contenter de les piquer sur Internet. On conclut en mettant le doigt sur un point qui risque de faire très mal : même si la situation entre Apple Corps et Apple Inc (les ordinateurs, l'iPod et l'iPhone, iTunes) semble à peu près réglée aujourd'hui, le catalogue des Beatles n'est toujours pas disponible en téléchargement légal. Tous ceux qui considèrent que payer pour la musique n'est pas une hérésie, mais préfèrent le format digital, vont se sentir légitimement lésés et exclus de cette opération de marketing de grande ampleur. Après avoir autant marqué leur époque, les Beatles doivent convenir qu'exister c'est d'abord vivre avec son temps. Avec "LOVE" et "The Beatles : Rockband", ils ont prouvé qu'être à la page, comme ils l'ont été de 1962 à 1970, leur allait toujours bien. Mais ceux qui achètent de la musique digitale sont les seuls susceptibles de ralentir la dégringolade tout en contrecarrant les plans des entités broyeuses que sont Clear Channel ou Live Nation. En ignorant pour l'heure ces clients potentiels, Apple et les Beatles prennent le risque de briser le rêve. Il ne s'agit pas, cette fois, de celui que John Lennon évoquait à la fin des Beatles. Mais de l'ensemble des aspirations d'une industrie qui a créé tant de chefs-d'œuvre, plus flagrants encore lorsqu'ils sont remasterisés, et menacée aujourd'hui d'un péril dont personne ne réchappera. ★

Photo Getty Images

BEATLES MONO

CEUX QUI LES POSSEDENT EN VINYLE N'EN DÉMORDENT PAS : LES MIXAGES MONO DES FAB FOUR ENTERRENT LES VERSIONS STÉRÉO. LE CATALOGUE EST DÉSORMAIS RÉÉDITÉ DANS LES DEUX FORMATS : DE QUOI RELANCER LE CRUCIAL DÉBAT.

PAR JEAN-WILLIAM THOURY

Réédités en format numérique, certains disques anciens semblent bénéficier des nouvelles technologies. D'autres en souffrent. A l'évidence, des rockers originaux comme Elvis Presley sonnent aussi bien sinon mieux en CD qu'en vinyle. En revanche, les remastérisations successives infligées par exemple aux Rolling Stones ou à Creedence Clearwater Revival provoquent un rictus de frustration chez le fan du vrai son. Le cas le plus flagrant est celui des Beatles. Pour comprendre le problème, le test est simple, il suffit d'écouter un titre emblématique — "Twist And Shout", "Bad Boy", "Rain", n'importe — alternativement en 45 tours anglais et en CD. La différence saute à l'oreille. D'un côté un véritable uppercut sonore, plein à la fois de force et de grâce, débordant d'une énergie séduisante, cohérente ; de l'autre, comme une photocopie de la même chanson mais avec ses pouvoirs étrangement rognés, émasculés. Cela tient à la magie propre au plastique noir, évidemment, mais pas seulement. C'est aussi parce que le simple d'origine est gravé en monophonie, avec une science de la gravure qui s'est perdue, ou plutôt qui s'est transformée, avec le temps. Que le catalogue du groupe le plus important de toute l'Histoire du rock ne puisse pas être apprécié tel qu'à l'origine, donc à sa juste valeur, constituait un scandale auquel certains ont répondu en mettant sur le marché parallèle des pressages officieux. Apple contrecarre par une opération massive et propose d'un seul coup onze albums en mono, "Please Please Me", "With The Beatles", "A Hard Day's

Une certaine idée du disque parfait

Night", "Beatles For Sale", "Help !", "Rubber Soul", "Revolver", "Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band", "Magical Mystery Tour", "The Beatles" — l'*album blanc*, au mixage original stéréo, avait également été préparé en mono pour un tirage limité, expédié aux radios autres que FM — et "Mono Masters" (qui correspond aux "Past Masters" où sont réunis les titres hors albums). Ces disques sont uniquement disponibles dans un coffret alors que leurs homologues stéréo le sont séparément.

Un son direct

Le goût pour la mono n'est pas dicté par un passéisme, un penchant pour le rétro. Il ne s'agit nullement de militer pour un retour exclusif à cette façon de mixer, comme l'avait suggéré Phil Spector avec un slogan resté célèbre, *Back to mono*. Non, l'intérêt de la monophonie, surtout en ce qui concerne l'essentiel des 520 minutes que dure l'intégralité du catalogue Beatles, relève de plusieurs éléments objectifs. Au moment où les Beatles enregistrent, ils savent que les résultats vont être utilisés en mono par les radios — les grandes ondes sont encore la norme — en mono dans les juke-boxes, en mono par les fans qui achètent les 45 tours, en mono même pour la grande majorité des électrophones sur lesquels on passe les 33 tours. Leur préoccupation est donc de réussir un master mono qui leur convienne, par tous considéré comme l'original. Les efforts de chacun, musiciens, directeur artistique, preneurs de son, vont dans ce sens. D'autre part, le matériel d'enregistrement au studio EMI, dans la salle 2, préférée du groupe, n'a alors qu'une table de mixage avec dix entrées et deux sorties. Les bandes tournent en 15 pouces (38 cm) par seconde, éventuellement en 30 pouces (76 cm/ sec) pour faciliter les montages. Vu le nombre de pistes sur les magnétophones (deux, trois et quatre, le huit-pistes n'arrivant qu'en fin de carrière), le travail en mono s'impose naturellement puisque pour superposer les prises, il convient de les mélanger au fur et à mesure.

Les premiers temps, les Beatles enregistrent leurs parties puis laissent à l'équipe technique, George Martin, Norman Smith, etc, la responsabilité de la préparation du master final. Ils font confiance à des gens dont c'est la spécialité et qui ont prouvé qu'ils savent ce qu'ils font. Jusqu'en 1966, les Quatre Garçons Dans Le Vent leur confient ainsi le soin de mixer, préférant aller boire un thé à la cantine ou une bière au pub du coin en attendant de savoir si l'un des morceaux couchés sur bande dans la journée pourrait se révéler un succès potentiel. Il arrive même que le mixage se fasse un autre jour, même si le groupe est occupé ailleurs.

Les Beatles ont une certaine idée du disque parfait. Ils obéissent à des critères inculqués par l'écoute attentive et répétée de ceux qu'ils admirent tant, Arthur Alexander, Little Richard, Roy Orbison, Coasters, Shirelles, productions Chess, Motown, etc. Quand Paul McCartney voit pour la première fois John Lennon, au temps des Quarry Men, ce dernier joue "Be-Bop-A-Lula" (Gene Vincent). Lors de leur première tentative d'enregistrement, ils reprennent "That'll Be The Day" (Buddy Holly). Ces choses-là sont révélatrices.

Photo Sipa Press

profondes, formatrices. Les Beatles veulent un son direct, qui a la pêche, un son viril que leurs amis et leurs supporters, les petits gars de Liverpool, ne vont pas trouver ramollo. John, George, Paul et Ringo ont une crédibilité rock à préserver ! Alors, dans ces conditions, la stéréo...

Procédé brutal

Le principe de la stéréo, c'est de pouvoir suggérer un placement dans l'espace. En jouant sur le volume envoyé à droite ou à gauche, le signal donne l'impression de se déplacer latéralement tandis que le niveau de réverbération donne plus ou moins la sensation d'éloignement, dans la profondeur. Le procédé s'adresse aux yeux de l'esprit. Les groupes psychédéliques s'en régaleront, s'amusant par exemple à faire passer un solo de batterie d'une oreille à l'autre. Les progressifs sont évidemment des clients fidèles qui peuvent suggérer le chant d'un oiseau joué par la flûte traversière, là, d'un côté, et un orage, grâce au roulement de timbales, ici, à l'autre extrémité du paysage sonore, soufflé à l'imagination. Mais, franchement, pour envoyer "Twist And Shout" dans toute sa brutalité, sans en disperser le choc frontal, la mono s'impose ! Supposons un auditeur placé de manière idéale, juste en face des Beatles, il n'y a aucune raison pour qu'il entende une cymbale d'un côté, un tambourin de l'autre, ou d'autres effets de ce style. Placé là où il est, devant et au milieu, il reçoit la musique comme un tout dru, serré, fort. Les tentatives d'embellissement ne sauraient provoquer qu'une édulcoration. Techniquement, il y a une raison bien simple qui explique la puissance supérieure de la mono. Si, par exemple, le mixeur veut envoyer une partie de guitare légèrement sur la droite, il lui suffira de baisser le potentiomètre correspondant à la gauche — ce que la machine fait automatiquement quand on tourne le bouton dit de panoramique. Il y a donc diminution du nombre de décibels. C'est obligatoire. Si un signal est envoyé pleine puissance, sur les deux canaux, ce qui se passe en mono, il sera toujours plus fort que s'il est dirigé vers un seul, comme en stéréo. Le théorème est simple : pleine bande = pleine puissance ! D'où, en mono, une dynamique insurpassable... D'autre part, de la stéréo naissent les problèmes de phase qui n'existent évidemment pas quand les deux canaux diffusent le même signal. La stéréo repose sur un raisonnement captieux qui avoue sa faiblesse quand on le pousse jusqu'à son absurde extrémité, la quadriphonie.

On a souvent comparé les deux procédés sonores à ceux du cinéma, la mono étant comme du noir et blanc, la stéréo de la couleur. Cette théorie simpliste est fausse. Le noir et blanc, aussi magique soit-il, ne rend pas la réalité telle que nous la voyons : nous voyons en couleurs. En revanche, la restitution monophonique est tout aussi réaliste que la stéréo, voire plus. Un rapprochement plus juste consisterait à considérer la stéréo comme l'équivalent du cinéma en relief, procédé artificiel sinon fallacieux ! On pourrait s'amuser à filer la métaphore en rapprochant la stéréo électronique (un procédé brutal qui consiste à transformer en stéréo, a posteriori, par bidouillage des fréquences, une bande mono) comme le pendant de la colorisation des films anciens pour répondre aux diktats des télévisions...

Traces de pinceaux

Les masters originaux des Beatles sont donc bel et bien en mono, du moins jusqu'en 1967. S'il existe tout de même des mixages stéréo des premiers disques, c'est parce qu'aux Etats-Unis le parc des électrophones stéréo est, pour la même période, bien plus développé qu'en Europe. EMI demande alors à un ingénieur de réaliser une bande stéréo destinée à Capitol qui distribue les disques du groupe là-bas. C'est ainsi que l'on a pu écouter, non sans rire, des gravures avec tous les instruments d'un côté, les voix de l'autre... Sans parler des pressages mono avec ajout sauvage de réverbération ! Ces albums parus outre-Atlantique étaient différents par leur titre général, leur couplage et leur pochette. Ils ont fait l'objet d'une réédition méritoire en CD, les deux coffrets "The Capitol Albums", avec un premier volume couplant "Meet The Beatles", "Second Album", "Something New", "Beatles '65" (novembre 2004) puis un second qui regroupe "Early Beatles", "Beatles VI", "Help ! Original Motion Picture Soundtrack" et "Rubber Soul" (avril 2006). Les mixages stéréo et mono s'y suivent, l'un derrière l'autre. Le son comme la présentation méritent des félicitations, mais qui a jamais accordé la priorité aux disques américains des Beatles ?

Pour effectuer un mixage stéréo, l'ingénieur est contraint de repartir de la dernière génération de la bande, juste avant la phase finale. Là, la voix ou le solo de guitare sont souvent laissés sur une ou deux pistes indépendantes jusqu'au dernier moment parce qu'enregistrés en dernier ou bien pour pouvoir être retravaillés, ce qui fait que, parfois, ce que l'on entend en mono et en stéréo diffère : on n'a pas choisi la même source. On peut ainsi s'amuser à réécouter "Please Please Me". Vers la fin, sur la mouture stéréo, John se trompe et du coup chante *"Come on"* en ricanant — ce qui ne figure pas sur l'originale mono.

A l'époque, comme pour le mixage, les Beatles laissent leurs techniciens veiller à la gravure. Ce passage de la bande sortie du studio à une matrice pour le pressage du disque représente une étape importante où sont effectués les derniers réglages, avec un peu d'égalisation, de limiteur, et surtout le choix du taux de compression. Justement, les simples originaux des Beatles sont fortement compressés, ce qui pourrait en partie expliquer leur puissance phénoménale. Un titre comme "Paperback Writer", par exemple, a été gravé par Tony Clark de manière parfaite. Un cas d'école ! Les salles de gravure d'alors sont souvent équipées de compresseurs à lampes comme le fameux Fairchild qui apportent une chaleur supplémentaire à des productions qui n'en manquent déjà pas ! Les ingénieurs ont l'habitude de manier ces outils en sachant exactement ce qui va en résulter, en radio ou à domicile. En la matière, il convient de respecter la volonté originale du groupe et de son équipe, en comprendre l'environnement, l'esprit. On ne peut pas arriver là-dedans quarante ou cinquante ans plus tard et faire n'importe quoi. C'est tout un monde, une écologie où il est impossible de changer un élément sans prendre le risque de gravement endommager l'ensemble. Ainsi, pour la nouvelle édition des onze albums, Paul Hicks (ancien assistant de Geoff Emerick) et Sean Magee (chargé du travail sur la mono) se sont évertués à éliminer les syllabes percutantes (les *p*) et les sifflantes (les *s*). C'est un peu comme si l'on gommait les traces de pinceaux sur la reproduction d'une toile de maître ! Dynamique puissante, compression, impact compact, exact, intact... Ce sont toutes ces petites choses qui font que certains amateurs conservent, en dépit de toutes les pseudo-avancées techniques, ces petits ronds de vinyle, matière féerique que les scientifiques appellent du *radical éthylénique monovalent*, cela ne s'invente pas ! Rien ne saurait surpasser une première pression à chaud d'après un master tout neuf...

En mono, une dynamique insurpassable

Ecoute au casque

Si le son mono est si performant, pourquoi la stéréo s'est-elle imposée ? Les raisons sont avant tout marchandes, fomentées par l'industrie. Le progrès technique promis a obligé le public à totalement renouveler son matériel domestique de reproduction sonore (comme cela se reproduira avec le CD). Ce fut la grande vogue des *chaînes stéréo*, sophistiquées et... très chères ! Et aussi le début des écoutes attentives au casque, instrument barbare jusque-là quasiment ignoré de l'auditeur moyen. Pour leurs tout derniers albums, les Beatles étaient naturellement, eux aussi, passés à la stéréo. Une décision que certains rapprocheront peut-être de celle qui leur fit abandonner la scène... Doit-on voir dans une plus grande dispersion du son un début de dispersion du groupe ? ★

Photo: Getty Images.

L'autre côté du miroir

9 REVELATIONS

APRES LA BIBLE ET AVANT LA SÉRIE "LOST", LES BEATLES ONT ÉTÉ SOURCE DE MYTHES, CODES ET ÉNIGMES INVRAISEMBLABLES. DÉCRYPTAGE ÉSOTÉRIQUE.

PAR PACOME THIELLEMENT

Bien sûr, les Beatles sont le groupe de pop music le plus magique de tous les temps et l'un des plus mystérieux miracles de l'Histoire de l'Art. Il suffit d'écouter "Tomorrow Never Knows" ou "Lucy In The Sky With Diamonds" et la douce couleur de saphir oriental de la musique pop se déploie à nouveau, épiphanique, tournant et tourbillonnant dans l'âme de l'auditeur ému. Mais les Beatles ne sont pas que cette très grande merveille de la culture populaire, c'est également un invraisemblable imbroglio de mythes et de soupçons. Et l'accumulation de légendes urbaines, loin de parasiter le plaisir que procure leurs disques, les épice au contraire de tout ce que l'humanité a pu rêver en phosphorant sur leur art. Shakespeare et Dante ne seraient pas Shakespeare et Dante sans toutes les hypothèses, plus ou moins farfelues, accumulées autour de leurs œuvres. Derrière chaque délire d'interprétation concernant un épisode de la Geste des Beatles, se cache peut-être une révélation en suspens, qui n'attend que notre regard amoureux pour surgir.

1 Le mythe de la Cavern

La Cavern de Liverpool ouvre ses portes en janvier 1957 dans les sous-sols d'un entrepôt de Mathew Street, et ce n'est que quelques mois plus tard que The Quarrymen, le groupe de John Lennon (17 ans), l'investit pour la première fois. En août 1961, les Beatles y jouent tous les jours. C'est là que leur manager, Brian Epstein, les déniche et ils s'y produiront près de 300 fois jusqu'en 1963, voyant leur public grossir un peu plus chaque soir, jusqu'à ne plus pouvoir s'y engouffrer.

La Cavern métaphorise les Beatles dès leur création : centre initiatique souterrain et symbole du dépôt de la vérité cachée, elle renvoie également à la Caverne de Platon, allégorie des hommes vivant dans l'ignorance et accédant avec difficulté à la lumière de la connaissance ; enfin, à la nécessité, lorsqu'on est en présence d'un phénomène populaire aussi évident que les Beatles, d'y reconnaître la présence d'une vérité exotérique (le groupe de rock, évaluable en termes de succès public) et d'une vérité ésotérique (la gnose et l'expérience visionnaire dont il peut être le support). La Cavern ne quittera jamais les Beatles et se recréera autour de chacune de leurs œuvres. La Caverne est toujours présente, dès que leurs disques ne sont perçus que de façon littérale et il faut, à chaque fois, faire remonter la dimension poétique de leurs chansons à la lumière pour en retirer leur vérité, toujours incluse. Il faut penser au symbole d'Ibn Arabî : le Coran est comme une amande, et les tenants d'une interprétation littérale se contentent de l'écorce, tandis que le gnostique va chercher le fruit. La discographie des Beatles est le Coran de la pop music. Ceux qui refusent d'interpréter leurs chansons, ceux qui veulent que *le rock soit une musique frivole ou légère*, se condamnent eux-mêmes à n'être que des coquilles vides.

2 Le 5e Beatle

Comme les trois mousquetaires sont quatre, les Fab Four sont cinq. L'expression a été utilisée si souvent qu'il faut s'interroger sur sa fonction dans la pensée des fans. Beaucoup d'individus ont été considérés comme un 5e Beatle, à commencer par Stuart Sutcliffe, leur bassiste originel, qui les délaissa à Hambourg ; mais aussi Brian Epstein, leur manager ; George Martin, leur producteur (sans doute la personne la mieux qualifiée à revendiquer ce titre) ; Neil Aspinall ; Derek Taylor ; Billy Preston... Et pourquoi pas Yoko Ono ou tante Mimi ? Il a fallu beaucoup de gens pour faire les Beatles, beaucoup plus que cinq. Il a fallu des solitaires comme s'il en pleuvait : Eleanor Rigby, Père McKenzie, Lucy, Monsieur Kite, Henry le Cheval, docteur Robert, Rita, Prudence, Martha, Pam, Sadie, Maxwell, Bungalow Bill, sa mère... La *"Parade Des Cœurs Solitaires"* est l'image de la création collective des Beatles. Mais cette réalité collective réussit toujours à se réfracter comme un diamant dans cet étrange quatuor.

Il y a bien un 5e Beatle : c'est leur auditeur, dès lors qu'il crée une relation poétique à leurs disques. De "Baby You're A Rich Man" à "Carry That Weight", en passant par "Within Or Without You" et "Come Together", le 5e Beatle est le sujet principal de leurs poèmes chantés. *"Lis le Coran comme s'il n'avait été révélé que pour ton propre cas"*, conseillait le gnostique iranien Sohravardî. Il faut écouter les chansons des Beatles comme si elles ne s'adressaient qu'à soi. Il faut écouter les chansons des Beatles comme si elles ne s'adressaient qu'au 5e Beatle qui sommeille en chacun d'entre nous et qui doit apparaître, prêt à accomplir la transfiguration du monde dont leurs disques portent la marque prophétique.

3 De l'autre côté du disque

En avril 1966, sur la chanson "Rain", les Beatles incorporent pour la première fois une voix inversée. Les Beatles ne s'arrêtent pas là : solo de guitare à l'envers sur "I'm Only Sleeping" et cymbales sur "Strawberry Fields Forever". C'est l'époque où McCartney fréquente William Burroughs, et discute avec lui de la direction que devrait prendre le rock, relativement aux possibilités offertes par les progrès technologiques. L'appétit pour l'expérimentation de Paul se réfracte dans l'ambition poétique de John, disciple de Lewis Carroll. Dans "De L'Autre Côté Du Miroir", Alice découvre un poème renversé, "Jabberwocky", mais qui, une fois remis à l'endroit, est tout aussi mystérieux. Visiter l'autre côté du miroir, faire jouer les

Photo Getty Images

instruments à l'envers, c'est comme prendre des drogues : cela relativise le sentiment de la réalité objective et autorise une poétisation de celle-ci.

À l'instar d'Alice, à travers l'utilisation de bandes passées à l'envers, les Beatles ne montrent pas un monde renversé. Ils montrent un monde où, de l'autre côté du miroir, c'est exactement comme ici. Notre regard, en revanche, a changé. Ce que les Beatles apprennent à leur auditeur, c'est qu'il n'y a pas plusieurs mondes, mais un seul monde vu par différentes qualités de regard. Voir un monde avec mille yeux, l'écouter avec mille oreilles, telle est l'ambition de la musique des Beatles.

4 Ni dieu ni diable

Le diable ayant été assimilé depuis le XIXe siècle à un *dieu à l'envers*, les bandes magnétiques inversées se transforment très vite en indices de l'affiliation *satanique* d'un groupe, et les Beatles se retrouvent au centre de la polémique. Il n'y a qu'à lire la prose de Mgr Balducci, important théologien moderne, pour s'en rendre compte : *"Le rock satanique apparaît en 1968 avec 'L'Album Blanc du Diable des Beatles' qui comporte deux morceaux : 'Revolution n° 1' et 'Revolution n° 9'. Dans cette dernière chanson on constate, pour la première fois dans l'histoire du disque, l'introduction de messages subliminaux, destinés à transmettre l'évangile de Satan. La formule ayant réussi, le rock va désormais marcher tout droit vers la perversion diabolique."* On peut se moquer de Balducci mais il n'y a pas de fumée hérétique sans feu mystique. Ce feu, ce sont les paroles de Lennon à la journaliste Maureen Cleave en mars 1966 : *"Le christianisme s'en ira, se dissipera, rétrécira. Aucune discussion possible. J'ai raison et cela sera prouvé. Aujourd'hui, nous sommes plus grands que Jésus-Christ. Jésus était très bien, mais ses disciples étaient épais et ordinaires."* À partir de ce moment, les Beatles seront considérés par le christianisme institutionnel comme des ennemis objectifs. À l'exaspération catholique du Vatican succéderont les foudres protestantes du Ku Klux Klan, et les grands bûchers où les jeunes repentis viendront brûler leurs disques. Jusqu'au soir du 30 décembre 1999, où George Harrison sera frappé de plusieurs coups de couteau à la poitrine, dans son lit, par Michael Abram, un fanatique l'estimant personnellement responsable de la déchristianisation galopante de l'humanité comme de son basculement dans le paganisme oriental.

En réalité, comme tous ses auditeurs ont pu le vivre, la musique des Beatles est très loin du diable, aussi loin du diable que du dieu chrétien. La musique des Beatles est *gnostique*. Ce qu'elle cherche à développer, c'est le Dieu Intérieur, le Soi des Hindous, l'Adam Kadmon des Kabbalistes ou l'Homme Intégral des Soufis. *"Il me semble que les seuls Chrétiens dignes de ce nom étaient — sont ? — les gnostiques*, dira Lennon, *qui croient en la connaissance de soi, c'est-à-dire en la nécessité de devenir des Christ, de trouver le Christ qui est en soi."*

Comme les trois mousquetaires sont quatre, les Fab Four sont cinq

5

Le théâtre de la pop La pochette de "Sgt Pepper's..." opère une sélection dans l'histoire de l'humanité et décide des individus qualifiés pour composer leur parade sauvage. Karl Marx, Carl Gustav Jung, Marilyn Monroe, Lewis Carroll, William Burroughs, Laurel et Hardy, Mohamed Ali font partie de celle-ci. La pochette de "Sgt Pepper's..." est le complément du disque. Elle informe l'auditeur de ce qui est considéré comme pertinent dans l'objectif d'accomplir la *sortie de la civilisation* dont le disque est la promesse. Cette sortie (un Paradis sur Terre) est un royaume à la fois *intérieur* et *extérieur*. Les pochettes dessinent le sentier divin dont les chansons seront l'eucharistie. À l'auditeur les Beatles ne cessent de dire, comme le Christ à Thomas de l'évangile apocryphe : "*Celui qui s'abreuvera à ma bouche deviendra comme moi, et moi aussi je deviendrai comme lui, et les choses cachées se révéleront à lui.*"

La pop culture, le Paradis sur Terre, c'est une idée qui a traversé l'Histoire et s'incarne temporairement dans les Beatles, mais c'est pour infuser la totalité de nos activités et de nos pensées. Et "Sgt Pepper's..." est l'expression d'un espace intérieur lié à la mémoire de l'humanité dont la représentation aux propriétés magiques est supposé en faciliter la réalisation intérieure : l'*anamnèse*.

6 La mort n'est pas une fin

Le 17 septembre 1969, le journal de l'Université de l'Iowa publie un article intitulé *"Is Paul McCartney dead ?"*. On y expose l'hypothèse selon laquelle le bassiste aurait trouvé la mort lors d'un accident de voiture le mercredi 9 novembre 1966 aux alentours de 5 heures du matin. Auparavant, il aurait pris en stop une ex-contractuelle nommée Rita. L'accident l'aurait défiguré et les trois autres Beatles se seraient empressés de le remplacer par un sosie nommé William Campbell. Quelques jours plus tard, un lecteur rapporte cette théorie à Russ Gibb, DJ d'une radio de Detroit ; et le 12 octobre, après avoir lui-même vérifié les éléments cités, Russ révèle alors ce qu'il estime être le véritable projet de "Sgt Pepper's..." : relater les circonstances de la mort de Paul. Selon cette hypothèse, la fanfare de la pochette est un cortège funèbre et la basse composée de fleurs une couronne mortuaire. On place un miroir au centre de l'inscription "Lonely Hearts" et on obtient : "I-ONE-I-X-HE-DIE" De l'autre côté de la pochette, Paul nous tourne le dos. Sa tête traverse les mots "Within Or Without You" tandis que le pouce de George est dirigé vers la première ligne des paroles de "She's Leaving Home" : *"Mercredi matin à cinq heures alors que le jour se lève"*. Et ça continue comme ça sur "Magical Mystery Tour", le *White Album*, enfin "Abbey Road" sur la pochette duquel Paul, pieds nus, ne marche pas à la même cadence que le reste du groupe... L'émission est submergée d'appels, d'autres stations de radio relayent la légende. Dix jours plus tard, un article à ce sujet paraît dans Times, et on insiste même pour que McCartney fournisse un passeport de 1965 afin de vérifier ses empreintes actuelles.

La chanson "I Am The Walrus" n'est ni de Lennon ni de McCartney, elle appartient à tout le monde

Ce que veut dire le mythe de la mort de Paul, c'est que, en trois ans (1966-1969), les Beatles ont tellement changé qu'ils ne peuvent plus être les mêmes aux yeux des fans. L'habitude perdue de leurs uniformes, l'incongruité de leurs moustaches, leur aliènent alors un public totalement dévoué à leur apparence extérieure : vêtements et *identité* musicale. La mort de Paul, c'est la haine de la dimension ésotérique naissant à la surface de la musique des Beatles, mais donnant naissance à un occultisme paranoïaque. Avec "Sgt Pepper's...", les Beatles présentent à leur auditeur une gigantesque roue de métamorphoses, un tour magique et mystérieux. Mais c'est l'auditeur qui se voit incapable de se métamorphoser à son tour, et les met à mort par vengeance de ne pouvoir être à la hauteur de tant de beauté.

7 La pomme de discorde

Lorsque les Beatles apprennent que leur capital peut être, soit investi dans la création d'une entreprise, soit dilapidé en impôts, ils décident de créer une entreprise : Apple Corps. Avec ses nombreuses subdivisions expérimentales, leur ambition est d'apporter leur aide à tout artiste désirant lancer un projet de valeur et se retrouvant sans ressources. La boutique de mode ouverte en décembre 1967 est une catastrophe : fermée au bout de six mois pour gestion désastreuse. La section *Electronics* est confiée à Alex Madras qui prétend construire le premier *"72 pistes"* de l'Histoire dans les sous-sols de la société, mais ne prévoit rien pour le câblage, ni pour l'insonorisation. Seul Apple Records survivra à l'entreprise, produisant entre autres les disques du groupe, puis les albums solo de ses membres. Mais la compagnie devra combattre sans interruption son homonyme, fondée en 1976 par Steve Jobs : Apple Computer. Un accord définitif sera trouvé en février 2007, dont la plus grande partie des termes demeure secret. Reste qu'il est à ce jour impossible de trouver des morceaux des Beatles sur le iTunes Music Store.

Apple, fruit de la connaissance et pomme de discorde. Si le nom et le logo proviennent du tableau de Magritte acquis par Paul McCartney, on y reconnaît, une fois encore, l'ambition à la fois gnostique et égalitaire (la connaissance pour tous) des Beatles. Mais également la fin prochaine de leur paradis collectif, la séparation de Paul et John, leur chute dans l'Histoire. C'est le fruit de l'arbre composé de toutes leurs chansons, mais qui, une fois mûr, devra nécessairement tomber. Comme le chantera George Harrison, *"all things must pass"*.

8 L'Apocalypse selon Manson

Nous sommes en 1969. Au sein d'un ranch californien, un certain Charles Manson dirige *The Family*, un gang d'une quarantaine de *weirdos* intéressés par la subversion (Bobby Beausoleil était l'amant de Kenneth Anger, Susan Atkins a fait partie de l'entourage d'Anton LaVey). Epaulé par des exégèses du *White Album*, il les prépare à une guerre planétaire nommée "Helter Skelter". Les *Piggies* sont tous les ennemis, les capitalistes et les injustes. "Revolution 9" est une référence cryptée au neuvième chapitre de l'Apocalypse (en anglais *"Book of Revelation"*), prophétisant les Beatles eux-mêmes, *"semblables à des chevaux préparés pour le combat, sur la tête comme des couronnes d'or, leur visage comme des visages d'hommes, leurs cheveux comme des cheveux de femmes, leurs dents comme des dents de lion"*... La nuit du 8 août 1969, Sharon Tate, actrice et épouse enceinte de Roman Polanski, ainsi que ses trois invités, sont assassinés par quatre membres de la Family. *"PIG"* est écrit en lettres de sang sur sa porte. Le lendemain, deux autres meurtres ont lieu dans un quartier voisin. Les mots *"HELTER SKELTER"* sont inscrits sur les murs. Manson et son équipe sont arrêtés quatre mois plus tard.

Avec Manson, le rêve gnostique des Beatles se transforme en cauchemar. Charles Manson, c'est ce que l'interprétation des chansons des Beatles peut produire de pire. Tout fait sens dans les disques des Beatles mais, chez Manson, théologien gonzo, tous les signes ne renvoient plus qu'à l'assomption de son ego personnel, et son auto-divinisation s'accomplit sur un charnier de victimes. Les chansons des Beatles tendent à l'auditeur un sabre indien d'acier précieux, mais Charles Manson l'utilise pour découper de la viande putréfiée. Manson est la pierre d'achoppement pour tout auditeur *gnostique* : il est ce que celui-ci risque de devenir, s'il ne transfigure pas le monde autant qu'il ne s'auto-divinise lui-même.

9 Je est le Morse

La chanson la plus mystérieuse des Beatles est "I Am The Walrus" en 1967. Le Morse est un personnage tiré de "De L'Autre Côté Du Miroir" de Lewis Carroll (encore). Le Charpentier et lui sont des séducteurs : ils invitent des huîtres à se faire dévorer par eux. À la fin du repas, le Morse regrette son geste et se met à pleurer. Dans un premier temps, Lennon s'est transposé dans la figure du Morse comme celle d'une star dévorée par la mauvaise conscience : McCartney et lui ont abusé de leur statut de vedettes pour dévorer les petits fans, et il regrette maintenant son geste. Dans la chanson "Glass Onion", Lennon renverse sa proposition : en fait, le Morse, c'était Paul : c'est lui qui a attiré les fans, mais c'est également lui qui regrette. Mais que dit la chanson ? *"Je suis lui comme tu es lui comme tu es moi et nous sommes tous ensemble"*. Ce qui rappelle, encore une fois, les paroles du dieu gnostique : *"C'est moi qui suis en vous et vous êtes en moi, tout comme le Père est en moi et en vous en toute innocence"* ("Deuxième Traité du Dieu Seth"). John Lennon lui-même l'admettra, en interview — *"J'ai dû dire 'Je suis le Morse' tellement de fois que les Beatles et moi-même en avons déduit que cela devait signifier 'Je suis Dieu'"* — mais ce sera pour, sur son premier album solo, composer "God", la pire chanson du monde, celle de tous les renoncements, une chanson désenchantée qui se conclut par : *"J'étais le Morse, maintenant je suis John. Mes chers amis, passez votre chemin : le rêve est fini."*

Lennon n'a pas le droit de dire ça. Il n'était pas plus le Morse que tout un chacun. Le Morse n'est personne en soi ; c'est toujours *moi* quand je suis *lui* et *toi* quand tu es *lui* et *lui* quand nous sommes tous ensemble. C'est l'existence poétique pure. La poésie comme horizon de la gnose : c'est pour cela que le Morse est Dieu. La chanson "I Am The Walrus" n'est ni de Lennon ni de McCartney, elle appartient à tout le monde. Le Morse, c'est le 5e Beatle. C'est nous, quand nous faisons sortir une chanson de la caverne de son interprétation littérale, l'aidons à traverser le miroir dans les deux sens, sans dieu ni diable, et qu'elle officie comme fruit de la connaissance et théâtre du monde.

"Je Suis Le Morse" des Beatles veut dire exactement la même chose que *"Je est un autre"* de Rimbaud. Comme Rimbaud, les Beatles ont assisté à l'éclosion de leur pensée, l'ont écoutée, sont devenus un opéra fabuleux, ont vu que tous les êtres avaient une fatalité de bonheur et ont créé les conditions d'une jeunesse aimable, héroïque, fabuleuse, à écrire sur des feuilles d'or. "I Am The Walrus" devrait se traduire par *"Je Est Le Morse"*. ★

Photo Getty Images

Paul et Ringo ont été bluffés

BEATLES ROCKBAND

DIX-NEUF ANS APRES LE PRÉHISTORIQUE "MOONWALKER" DE MICHAEL JACKSON, LES BEATLES FONT LEUR ENTRÉE DANS LE MONDE DU JEU VIDÉO. EN FORCE.

PAR JEROME REIJASSE

Depuis quelques années, les enfants avaient lancé, sans peut-être même le savoir, une révolution : ils écoutaient les albums de leurs pères, sans honte ni culpabilité. Alors que les punks, en tout cas devant les caméras et micros, vomissaient la musique des aînés, les jeunes d'aujourd'hui revendiquent haut et fort l'héritage. Il suffit de se promener dans les rues de Paris : des légions de gamins arborent fièrement un T-shirt *Bob Dylan*, un look de Stones, une attitude de Stooges. Les époques désormais se chevauchent. Fini les affrontements de générations. L'heure est au partage, à la grande communion. Pour le meilleur ?

Et là, depuis le 9 septembre 2009, une nouvelle révolution est en marche. Les adolescents des années 60 vont enfin se plonger sans scrupules dans le monde virtuel des jeux vidéo. *"Impossible, sacrilège !"* hurlent les plus conservateurs, les plus nostalgiques. Et pourtant... Le tsunami est annoncé, la vague ludique et marketing devrait écraser les derniers doutes. "Beatles Rock Band", chez EA, pour les consoles Xbox360, PS3 et Wii, va non seulement exciter les 15-25 ans, le public de base du jeu vidéo, mais devrait probablement aussi conquérir le cœur des anciens troubadours de la pop sixties, les vieux en somme. Le concept est connu : jouer les plus grands tubes d'un groupe dans son salon, avec des reproductions d'instruments (guitare, basse, batterie et micro). Mais là, on ne parle pas d'un jeu dédié à la dernière sensation rock, ni d'un énième combo metal, non, on touche aux Beatles, autant dire à la chapelle des chapelles. Aux dieux du truc.

"Tout l'album 'Abbey Road' sera disponible

Philippe Manœuvre, au téléphone, un jour d'été : *"Il faut aller voir ce que ça donne, c'est énorme. Une première."* Il faut donc y aller, là-bas, à Lyon, dans les bureaux de EA, le distributeur français. En pleine canicule. 37° C à l'ombre... Là-bas, il y a, certainement dans un coffre ultra sécurisé, la démo du jeu "Beatles Rock Band". Interdiction de faire circuler la chose, top secret, le processus habituel. On se dit que de descendre accompagné de musiciens serait plus judicieux. On s'interroge. En plein mois d'août, pas facile de dégoter quelqu'un, tout le monde a fui le soleil urbain pour une plage accueillante ou une maison à la campagne, à l'ombre des arbres. On tente tout de même sa chance. Tiens, si on demandait à Orelsan, le rappeur récemment victime de diverses associations idiotes et bien pensantes ? Il accepte. Banco. On appelle EA, on soumet l'idée. Surprise, à l'évocation d'Orelsan, c'est le refus direct, catégorique. Le label avait pourtant prévenu : *"Fais gaffe, nous, depuis quatre mois, on s'en prend plein la gueule..."* Hallucinations. On demande pourquoi. On s'énerve assez rapidement. Et puis on comprend. EA ne tient pas à associer son jeu (et sa marque) à un artiste qui a eu le malheur de donner dans la fiction violente. Une certaine tristesse gagne du terrain. La France et la censure, un vieux débat... Avant de soumettre d'autres noms : Stéphane Récrosio, guitariste de l'excellente formation parisienne Acetate Zero, qui vient de sortir son cinquième album, le formidable "Hesitation Blues", rock à la fois aérien et abyssal, à la crasse lumineuse (www.myspace.com/acetatezero) et David Forgione, ex-bassiste des AS Dragon, aujourd'hui compagnon de route de Sliimy (avec qui il vient de tourner au Japon, en plein tremblement de terre). C'est parti.

Dans le train qui file vers Lyon, Stéphane — David, lui, est déjà sur place — arbore un T-shirt vintage de Teenage Fan Club et une casquette skateboard. Il a l'air fatigué, il déteste le soleil, c'est tout. On discute, du charme évident de l'actrice Ludivine Sagnier dans le très conventionnel film de Richet sur Mesrine, de cette femme découverte la veille découpée en huit morceaux, évidemment des jeux vidéo, que Stéphane pratique de très loin — il a tout de même un faible pour le flinguage de zombies — de football, de tout, de rien. C'est très plaisant. Lyon, terminus. Ça brûle, ça tape, insoutenable. Taxi, qui longe le boulevard des Belges jusqu'au 9e arrondissement, en plein no man's land. Stop. Là, l'équipe de EA accueille avec sympathie. Orelsan est déjà loin. David débarque, en compagnie de son fils Vladimir, adepte du virtuel, il en a l'âge. Pas de temps à perdre, direction une salle climatisée, avec deux écrans taille maousse. Un disque. Une console. Les instruments attendent d'être maltraités. Des instruments ? Pas des jouets en plastique, non, mais bel et bien les répliques fidèles des guitares et de la fameuse basse Höfner des 4 de Liverpool. C'est assez saisissant et réussi. La grosse caisse, elle, rappelle que ce sont bien les Beatles qui sont responsables de ce meeting en terre lyonnaise, le logo du groupe siégeant en toutes lettres sur la peau. Mathieu Pasteran, chef de projet et son assistant Clément Berta branchent l'engin. En guise d'introduction, un mini-film extraordinaire d'environ trois minutes, réalisé par le collectif Zombie Flesh Eaters, le même qui s'était chargé des clips pour Gorillaz. Saga accélérée du groupe anglais, des clubs enfumés jusqu'au final mystique. Incroyable ! A voir absolument. Stéphane se saisit ensuite d'une guitare, David de la basse. On débute avec "Come Together", avant d'enchaîner avec "Here Comes The Sun". D'abord en niveau normal. Pas fou. Les partitions des Beatles ont bien sûr été respectées à la note près. Le jeu, comme toutes ses précédentes applications, est technique. Il nécessite beaucoup de concentration avant d'offrir une plus grande liberté de mouvement. Mais tout le monde semble apprécier. Peut-être moins Stéphane, qui, lui, a toujours préféré créer la musique au lieu de simplement la reproduire. L'ambiance est résolument détendue. Les instruments changent de main avec bonhomie, les titres défilent, les Beatles renaissent ici, loin de la perfide Albion, dans une pièce anonyme. C'est tout de même troublant. Historique ? Le but du jeu est simple : parvenir à jouer à la perfection un tube pour en débloquer un autre et ainsi, traverser toute la carrière discographique de la bande à Lennon, du Cavern Club de Liverpool au Ed Sullivan Show, en passant par le Shea Stadium, Budokan jusqu'au toit du bâtiment Apple Corps à Londres, pour revivre le dernier concert des Beatles, quasi en direct. Des petits bonus que les fans devraient guetter avec avidité sont également offerts aux joueurs les plus méritants : séquences filmées à l'époque à Abbey Road, en studio, des photos encore jamais vues. Bref, du travail de pro pour un événement médiatique planétaire. Et, pour chaque chanson, en fond, une animation représentant soit le groupe soit une interprétation graphique de son univers, des *dreamscapes*, comme disent les concepteurs du jeu. Oui, du travail sérieux, ambitieux pour servir la légende. Mathieu Pasteran raconte le pourquoi du comment.

en téléchargement"

ROCK&FOLK : Comment est né ce projet complètement dingue ?
Mathieu Pasteran : Il est né d'une rencontre entre l'un des grands chefs de Harmonix, le studio de développement basé à Boston, et l'un des grands chefs d'Apple Corps. C'était il y a environ deux ans. Le mec d'Apple Corps lance : *"Ce serait marrant de faire un Rock Band Beatles"*... Le mec de Harmonix lui répond : *"Ecoute, je ne pensais même pas que c'était possible. D'abord d'un point de vue technique. Et aussi en ce qui concerne les ayants droit, d'un point de vue plus politique..."* Le mec d'Apple Corps : *"Non, moi, je crois que c'est faisable. Je vais en discuter en interne."* C'est-à-dire aux *shareholders*, c'est comme ça qu'ils s'appellent eux-mêmes : Paul McCartney, Ringo Starr, Olivia Harrison et Yoko Ono. Ils en discutent ensemble et trouvent que c'est une très bonne idée. Yoko Ono, lors d'un récent entretien, a dit : *"Je me sens hype. Hype de nouveau. Je ne l'étais plus vraiment mais là, grâce au jeu..."*

R&F : Comment s'est opéré le choix des titres et combien de titres seront disponibles ?
Mathieu Pasteran : Sur le jeu lui-même, il y aura 45 morceaux qui couvrent toutes les époques, de 1962 à 1969, et il y aura même un titre qui était sur "Love", sorti à la fin des années 90. Et il y aura bien sûr d'autres titres à télécharger. Il y avait des morceaux que l'on ne pouvait pas mettre, comme "Eleonor Rigby", parce que ce ne sont que des violons. Après de longues négociations entre Harmonix, MTV Games et Apple Corps, on est arrivé à cette liste de morceaux. Il y aura des bonus comme "All You Need Is Love", en exclusivité sur la Xbox360 en téléchargement et dont tous les bénéfices seront reversés à Médecins Sans Frontières (1,99 euro par téléchargement). Et aussi, il n'y a pas pour le moment de titres de "Abbey Road" dans le jeu mais tout l'album "Abbey Road" sera disponible en téléchargement quelques semaines après le lancement.

R&F : En voyant les animations, on comprend qu'il était impossible de trahir l'histoire...
Mathieu Pasteran : Bien sûr. Tout a été approuvé. Les positions des mains sur les instruments, les costumes, tout ! Les 4 ayants droit ont regardé chaque séquence dans le moindre détail, chaque script. Pour la petite histoire, le dernier concert, celui sur le toit, il y avait du vent ce jour-là. Ce que Harmonix ne savait évidemment pas. Les concepteurs n'étaient même pas nés... Et, à deux mois du lancement, on présente la séquence aux quatre et là, Yoko Ono dit : *"Je ne comprends pas. Il y avait du vent et là, on ne voit pas leurs cheveux bouger."* Les mecs du studio ont alors ouvert de grands yeux... *"Ça veut dire qu'il faut repartir de zéro ?"* Oui. C'est vous dire le degré d'authenticité qu'il a fallu respecter... Il y a aussi les gens du studio Abbey Road qui ont bossé sur le jeu. Ils ont découvert une nouvelle technologie permettant de séparer les pistes. Il faut savoir que les albums des Beatles, c'est sur deux ou quatre pistes maximum. Pour le jeu, il a fallu tout séparer. Tout ça a été un travail monstrueux pour tout remasteriser.

R&F : Paul et Ringo ont-ils testé le jeu ?
Mathieu Pasteran : Oui. Il y a même une vidéo (pas accessible au quidam) où on voit Paul regarder la basse conçue pour le jeu et qui fait : *"Waouh !"* Et on peut aussi les voir, Paul et Ringo, tester le jeu en disant : *"C'est exactement les notes !"* Et on voit ces deux mecs de 60 balais qui jouent et qui s'éclatent. Ils ont été bluffés. Les premières images du jeu ont également été balancées sur un écran lors d'un concert californien de McCartney, en catimini. Personne ne comprenait de quoi il s'agissait mais des fans ont filmé la scène et l'ont mise sur Internet. Le buzz a très bien pris. Les quatre ayants droit sont également venus à Los Angeles pendant le salon international du jeu vidéo pour présenter le jeu. Personne ne s'y attendait, ça hurlait dans tous les sens.

R&F : Et que fait-on après les Beatles ?
Mathieu Pasteran : On pourra, je pense, décliner encore le jeu avec des groupes plus récents mais, dans l'absolu, je suis d'accord : le plus grand groupe de rock de tous les temps, il n'y en a pas 36, ce sont les Beatles ! Et puis, la pop culture, c'est aussi eux. Et le jeu vidéo est un enfant de tout ça. Mais il ne faut pas non plus oublier le fait que le jeu vidéo est devenu l'activité de divertissement la plus rentable, devant la musique et le cinéma. Pour l'anecdote, Clapton disait que sur les trois dernières années, il avait gagné plus d'argent avec ses droits d'auteur de Rock Band et Guitar Hero qu'avec ses ventes d'albums.

"Beatles Rock Band" va peut-être réussir là où tant de ses concurrents ont échoué : réunir les familles dans une seule et même pièce, sans éclats de voix, ni soupe à la grimace. Et on se demande surtout qui va appeler la bande à Mick, histoire, une dernière fois, de voir qui était, en fait, le plus grand groupe de rock de tous les temps... ★

AVEC LES BEATLES

L'AFFAIRE DES NOUVEAUX COFFRETS A INSPIRÉ À NOTRE SPÉCIALISTE QUELQUES RÉFLEXIONS AU SUJET DU SON NUMÉRIQUE, DU GRAIN ANALOGIQUE ET D'UN GROUPE DIVIN DANS TOUS LES CAS.

PAR PATRICK EUDELINE

Les neuneus qui fréquentent les forums Internet ont un super argument pour ne plus rien payer et considérer tous les artistes comme de sales escrocs : On les force, paraît-il, à tout racheter régulièrement. Ils estiment donc avoir le droit de ne plus rien payer. Cet argument m'a toujours halluciné. Que je sache, mon "Lady Madonna" acheté aux Magasins Réunis de la rue de Rennes avec l'argent de la cantine le jour de sa sortie... est toujours valable aujourd'hui. Et j'en profiterais encore... si mon frère ne me l'avait pas piqué. Ou si je ne me l'étais pas fait voler dans une surboum en 1970, ou si....

Et donc, cette opération Beatles, déjà, avant d'avoir vu l'objet, est pour certains, vaguement suspecte. De plus, Paul McCartney n'a pas eu le bon goût de mourir à temps, comme Michael Jackson, histoire d'appuyer la promo.

Alors ? Qu'en est-il ? Ce fameux argument de la *première numérisation correcte*, que vaut-il ? Quid du foutu paquet cadeau ?

Bon, les disques sont là. Enfin presque. J'ai eu droit aux versions stéréo et "Past Masters" est passé à la trappe. Mais, hein, à cheval offert... Peut-être qu'ils ont supposé qu'à Rock&Folk, personne ne verrait trop la différence. Oubliant qu'ils parlaient à des gens qui ont passé leur adolescence à scruter les pochettes de disques dans les sous-sols du Bon Marché (un étage entier leur était alors dédié. Juste à côté, on se demande bien pourquoi, des aquariums). Qui pourraient vous parler de chaque EP (mono donc) des heures durant. Quelqu'un qui serait capable de disserter trois cents feuillets de long sur l'évolution des cols de chemise de Ringo entre 1963 et 1968. Avec un détour par la Ben Sherman rayée de "Help !".

Un obsessionnel.

A qui il arrive encore de faire des rêves. Des voyages astraux plutôt ! Qui l'emmènent dans le fameux sous-sol disparu. Histoire de s'introduire dans la pochette de "Norwegian Wood". Le EP avec la malle et la chemise blanche et vert olive au col blanc de Paul. C'est depuis ces pochettes-là que j'aime les punching-balls.

Oui, quelqu'un qui a possédé la même Rickenbacker que John Lennon, les mêmes Epiphone Casino et Gibson acoustique J-160. Et qui, voilà moins d'un an, était parti à Liverpool, visiter les maisons natales de nos héros et même le patronage où John et Paul se sont rencontrés. Et qui est, en ce moment même, en train d'enfiler le blouson de daim MacDouglas de "Rubber Soul" pour aller acheter ses clopes.

Comme jamais on ne les entendit

Les Beatles, ce miracle, et contrairement aux Stones, ne m'ont jamais quitté. Ils ont écrit le livre. Rien de moins. Depuis eux, le rock ne fait que balbutier à la va comme je te pousse. C'est en gros, comment je vois les choses.

Les Beatles donc. Oui. Et les deux fameux coffrets. Un mono, avec 11 CD. Un stéréo avec 14 CD. Le coffret mono contient l'intégrale des albums originels (sauf la merveilleuse compilation "Oldies" avec dessin Swinging London et la tardive "Hey Jude") augmenté d'une compilation de singles ("Past Masters") et nous reviendra à 250 euros minimum. Le stéréo est augmenté des... albums stéréo d'origine post-"Sgt Pepper's", Et c'est, comme on le verra, la fausse bonne affaire à 215 euros. Surtout que le coffret mono comprend, en bonus, les quelques mix stéréo inédits d'époque. Comme ceux tentés pour "Rubber Soul" et "Help !".

Ce qui reste désormais à sortir, ce sont les EP et singles. Une chouette remasterisation en intégrale. Avec fac-similés des pochettes d'origine. Alors, la messe sera dite. Et tout posé sur la table.

C'est que, jusqu'à "Sgt Pepper's", les Beatles enregistraient en glorieuse mono. Même si une version stéréo pour l'export, dont même George Martin ne se préoccupait guère, était parfois prévue et mixée à Abbey Road.

On connaît la célèbre phrase de George Martin : *"Vous ne pouvez pas prétendre avoir écouté les Beatles si vous n'avez pas entendu 'Sgt Pepper's'* en mono..."

Sur ce point-là, Martin comme les Beatles étaient clairs : *mono forever*. Et la stéréo, psychédélisme ou pas, était encore considérée par eux en 1967 comme un attrape-couillon. Une certitude qu'ils partageaient bien sûr avec Phil Spector, Kit Lambert ou les Beach Boys. Entre autres. En ces temps de 5.1, il est amusant de rappeler que.... On a certes deux oreilles, mais on entend avec son cerveau en entier. La séparation stéréo est artificielle. Un gadget.

Un groupe ou un orchestre live, c'est un *mur de son*. Devant soi. Et la stéréo... c'est bon pour les tentatives cosmiques du Pink Floyd. Pas pour la vraie musique, organique, dérivée du live. Qu'il s'agisse de Beethoven ou de John Lee Hooker.

Le dilemme est donc simple, en ce qui concerne ces remasterisations... L'intégrale... mais en stéréo. Ce qui est triché. Ou la première partie de la carrière, en mono. Mais c'est alors se priver des chefs-d'œuvre de la fin.

Pourquoi aucun coffret, simplement, ne reproduit la vérité ? Mono jusqu'en 1968, Stéréo en delà. Pourquoi ne pas avoir augmenté le coffret mono (qui est celui, vous l'avez compris, que je conseillerai...) des chefs-d'œuvre en stéréo ? Bizarre choix marketing.

La dernière numérisation des Beatles remonte à la fin des années 80, tel est le mantra seriné par le marketing... Et elle est ce qu'elle est. Mais il est abusé de prétendre à l'évènement absolu. Déjà, en 2000 et 2004, et quand même, Apple avait réédité et remasterisé les albums Capitol américains. Et si nous ne parlerons certes pas de "Love", cette horreur, on se permettra de rappeler les trois volumes de l' "Anthology" de 1995, le "Live At The BBC". Et le "Let It Be... Naked", sans oublier les 5 DVD parus au début de la décennie, et le "Singles Collection" de 1992.

Sauf que c'est la première fois que le boulot est fait correctement, nous dit-on. Et que les albums anglais d'origine sont remasterisés dans les règles de l'art. Hélas, nous rappellerons que les remasterisations, de toute façon, ont leurs limites. Qu'après tout, in fine, les versions des années 80 et les masters d'aujourd'hui seront pareillement lus en 16 bits, à 44 hertz seconde. Un format qu'on sait limite et insuffisant. Remasterisation en 96 ou pas... Seuls le SACD ou le DVD audio seraient à même d'apporter un réel plus et une numérisation assez fine pour être audible.

C'est-à-dire qu'on parviendra peut-être un jour à la qualité du vinyle, quand celui-ci est lu via du matériel à lampes. Le but ultime du numérique semble être de courir éternellement après la qualité de l'analogique de jadis. Mais n'importe quel musicien qui a essayé de passer sa guitare à travers une simulation numérique connaît l'évidence : c'est du pis-aller, de la poupée gonflable. Le numérique, c'est pratique...

Mais c'est beaucoup moins bien.

Mais bon... Remasterisés en 24 ou en 96 bits.... Tout cela est destiné à atterrir de toute façon sur des iPod, en mp3, ou à être lu à travers d'horribles enceintes d'ordinateur. Bien la peine.

Et en parlant de mp3, les gens du label Apple qui n'ont jamais pardonné à Steve Jobs de leur avoir piqué sans autorisation l'appellation Apple, histoire d'avoir l'air cool, renâclent encore à vendre le divin catalogue sur iTunes... Même si les vraies raisons sont finalement financières, on peut se permettre de s'en féliciter, même le prétendu format *Lossless* d'Apple, censé ne rien tronquer, est un pis-aller.

Ces albums-là, il faudra les acheter. Ou les voler en magasin. Ce qui est toujours plus moral (et sportif) que de les écouter sur Deezer ou de se les procurer via un serveur de news...

J'ai commencé l'expérience avec "Strawberry Fields Forever". Parce que, dans ce morceau précis, George Martin a dû accomplir des prouesses... Qui s'entendent. Il y a collage de deux parties, ralentissement de la seconde pour la mettre au diapason de la première. Il y a du Mellotron à ne plus savoir qu'en faire avec l'inévitable *clic* des bandes qui s'enclenchent dans la machine. Et "Strawberry...", je l'ai en single mono, en CD et même en honnête mp3. Sans parler des prises alternatives et des démos de John en acoustique. De quoi comparer.

Et d'abord, le traitement stéréo qui lui a été infligé. Assez outrancier, pour tout dire, même si fidèle à celui que lui avait apporté George Martin en 1971, premier mix en stéréo du morceau, et plus efficace, en tout cas que celui des CD de 1988.

Oui, pour être stéréo, cela l'est. A la limite du remix, pour tout dire. On entend la batterie de Ringo, les toms, les Mellotron, comme jamais on ne les entendit. Tant ils sont en avant dans le mix. Mais cela est fait avec raison (on est loin de "One") et colle à l'esprit psyché du morceau. Et puis, en appuyant sur le bouton mono, on retrouve presque le mix original. Non ?

Photo Robert Whitaker/ Keystone/ Getty Images

Euh, non.... En fait. Des problèmes de phase apparaissent. Ces Beatles-là, visiblement, c'est stéréo toute, ou rien...
Si "Strawberry..." bénéficie d'une si psychédélique stéréo, qu'en est-il pour les gemmes mono ? Celles qui sont censées ne faire qu'un seul bloc ?

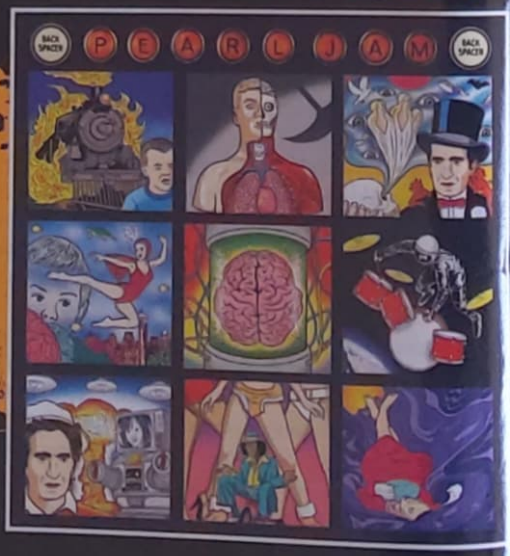
J'essaye avec "Ticket To Ride". Avec son riff immanquable... Et comment dire ? Ça *sonne*. Oui. Mais presque trop à mon goût. Sans vraiment respecter, de plus, les canons du mix stéréo sixties... On est à la limite de l'anachronisme. C'est mixé moderne, enveloppant. Pas de grosse-caisse à gauche et de basse à droite, par exemple. On n'est pas chez les Doors ou chez les Stones vintage.
Et, pour solde de tout comptes, je ne suis pas si convaincu que ça. Un essai avec "A Hard Day's Night" qui lui est encore antérieur n'arrange rien. Les guitares sont isolées, le solo est en stéréo, la basse, les cymbales et l'acoustique en premier plan. C'est... Comment dire ? Brouillon. J'ai dû réécouter la version des Lionceaux pour me laver les oreilles.
En gros donc, le coffret stéréo ne m'a pas convaincu plus que ça. Même si les morceaux initialement prévus en stéréo sont eux fidèles aux originaux. Enfin quasiment. Un peu trop de compression sur la grosse caisse, d'harmonizers un peu partout : tout cela est un peu trop brillant, lustré, passé à la Nénette de peau de chamois. Mais c'était, je suppose, inévitable. Et l'écoute de "Abbey Road", ainsi pomponné, est même séduisante. Sans rien perdre, ou presque, de la charge émotive unique du LP de jadis. Et cela même quand on se concentre sur le plus risqué : les peaux naturelles de la Ludwig de Ringo, sa batte de grosse caisse, les mailloches sur les toms, la basse de Paul... Cela, c'était risqué. La réédition s'en sort. Honorablement.
Le coffret mono, que j'ai pu, quand même écouter, souffre des mêmes défauts mineurs. Voilà un dépoussiérage un peu trop poussé. Mais cela était inévitable. Enfin, je suppose. La notion de masterisation est floue et permet aujourd'hui les pires excès. On peut jouer sur les reverbs, la dimension spatiale, la dynamique, les équalisations. Alors, qu'à l'origine, le processus de masterisation n'avait pour but que de mettre aux normes le produit final, afin qu'il soit lisible sur une chaîne sophistiquée comme sur une voiture, il est devenu un nouveau mix. Avec tous les dangers y afférant.

Mais les gens d'Apple, surtout en ce qui concerne le coffret mono, ont donc su résister à peu près à la tentation.
Les albums "Beatles For Sale" ou "Help !", assez anciens pour que la nécessité de les *enhancer* numériquement, paraisse impérieuse, gardent bel et bien leur parfum originel. On a le grain. De l'harmonica, des Grestch de George, de la voix — mixée très en avant — de John.
Sinon, rien à dire. On a, comme promis, les pochettes originales, augmentées de livrets bonus, de photos désirables et même de films making-of qu'on qualifiera de sympathiques et tous publics.
Pour 200 euros, les fans hardcore peuvent être tentés. Sinon, les grands-mères auront trouvé là un cadeau idéal à Noël pour le fiston baby rocker. Il aura assez de musique et d'images dans la tête, ensuite, pour se lancer. D'un coup un seul, il aura devant lui la route du paradis : comment écrire une chanson, sur quelle guitare la jouer et comment s'habiller. Les Beatles, en somme.
Les autres, plein d'autres, ne comprendront toujours pas pourquoi ne pas acheter, plutôt, les vinyles d'origine. D'occasion. Faciles à trouver et bien moins cher.
Certes. ★

PEARL JAM

NOUVEL ALBUM

BACKSPACER



DISPONIBLE DANS LES BACS
ET EN TÉLÉCHARGEMENT LÉGAL

LE 21 SEPTEMBRE

INCLUS LE SINGLE
THE FIXER

UNIVERSAL
PEARL JAM
ROCK&FOLK
STARTER
www.starternusic.fr
www.pearljam.com

The Beatles

"The Beatles (Stereo Box Set)"

EMI

Qu'attendriez-vous d'un vieux pro fatigué de la critique rock confronté à ces nouveautés qui n'en sont pas, moins encore pour lui que pour quiconque ? Rien qu'un coup d'œil blasé sur les nouvelles pochettes, la même vieille maîtresse dans une robe neuve, un autre sur les titres dans le vain espoir d'un inédit, le plaisir un peu malsain du collectionneur qui va élargir sa discothèque de plusieurs bons centimètres sur tranche. Ni plus, ni moins. Du tout, du tout : il va écouter encore et encore ces faces familières pourtant et partager comme toujours son âme entre deux plaisirs, celui de rajeunir un brin (*"Yesterday love was such an easy game to play"*) et cet autre de découvrir encore, mais oui, l'inépuisable richesse d'une œuvre décidément sans défaut. Saveur retrouvée d'un festin qui dura huit années. Les Beatles ne déçurent jamais, personne ne peut en dire autant. Il n'y a pas, dans tout ce qu'ont produit John, Paul, George et Ringo après 1970 assez de bonnes chansons pour égaler en qualité un seul des disques proposés ici. L'autre aspect absolument fascinant de l'art des Beatles — et pour les mêmes raisons qui font sa pérennité — est qu'il a toujours su/pu et lui seul encore, réconcilier les tenants de toutes les écoles, de toutes les chapelles, de toutes les générations presque entre lesquelles est tellement partagé (au sens morcelé) l'amour de la rock music. Pop music plus exactement puisque les Beatles ont su élever la chansonnette au rang de grand art. Au temps du rock'n'roll, il n'y avait que le rock, donc aucun problème d'unité. Aujourd'hui, il y a cinq mille sortes de rock music et autant de poignées d'amateurs pour chacune. Au temps des Beatles, la diversité existait déjà, sauf qu'eux réussissaient en permanence ce miracle de plaire à tous et à toutes, même à des gens qui n'auraient surtout pas laissé leur fille sortir avec un Rolling Stone. Le phénomène a été maintes et maintes fois expliqué, rencontre de leur gentillesse (et non mièvrerie) avec leur phénoménale habileté à fabriquer une musique universelle. Y revenir serait fastidieux, notons simplement que la magie fonctionne toujours. Et si "Eight Days A Week" plaît aux kids gloutons dévoreurs de décibels et de jouissance instantanée, cela veut dire que "Eight Days A Week" est une chanson d'aujourd'hui. Ni Presley, ni Dylan, ni les Stones ne peuvent prétendre à cela. Seuls les Beatles et leurs chansons magiques... Musique maestro. Tout ce qu'on attend du rock et plus encore, on le trouvera ici, toute la gamme des émotions possibles transportée par les plus belles mélodies depuis Cole Porter. La musique des Beatles est aimable, et puis un peu plus que cela car elle parvient toujours, comme un équilibriste sur son fil, à se rattraper au bord de la mièvrerie qui la guette et dans laquelle tant de suiveurs ont sombré. Pas facile d'écrire ou d'interpréter de tendres ballades ou du rock'n'roll sans tomber dans la facilité de la guimauve ou la violence sans objet. Les Beatles avaient ce talent de plaire au monde entier sans faire de concessions. Personne dans l'histoire du rock ne sut mieux la forme qu'eux, ne sut aussi bien toucher à tout et se remettre en question en conservant une identité... forte. Et l'on suit, avec le recul, l'évolution irrésistible de l'art des Fab Four, techniquement sans cesse amélioré mais déjà pourvu, au tout début, de cette charmante fraîcheur et de cette séduction instantanée qui ne le quitteront jamais. Depuis "Love Me Do" jusqu'à "The Long And Winding Road", voici la plus fascinante synthèse de l'histoire musicale des années 60 : brassage invraisemblable d'idées et de genres musicaux, tous abordés et intégrés à un esprit particulier, celui des Beatles, pop, avec une confondante habileté et beaucoup de sensibilité. Quelle que soit la période du groupe que l'on préfère, aucune ne peut être décrétée inférieure. Du rock des débuts, *avec quelque chose en plus*, au flamboiement baroque de l'année 1967, de la recherche sonore à la ballade la plus rose, la constance dans la qualité étonne plus encore peut-être que la musique elle-même, pourtant gonflée de surprises et de lumière. C'est une agréable balade, oui, 217 titres connus par cœur et à chaque intro le cœur qui fond, moitié admiration, moitié mélancolie. Le dosage idéal. Les Beatles donnaient du bonheur quand tous les autres n'offrent que du plaisir.

PHILIPPE PARINGAUX

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪ EXCELLENT ✪✪ CONVAINCANT ✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

The Black Crowes

"Before The Frost/ Until The Freeze"

SILVER ARROW/ PIAS

Les 21, 22 et 28 février dernier, les Black Crowes ont mis en boîte au studio de Levon Helm, à Woodstock, une vingtaine de nouveaux titres en live, face à une assistance. Onze forment le disque "Before The Frost", neuf sont à télécharger grâce à un code fourni avec ce dernier et constituent "Until The Freeze". Passons outre cette astuce marketing et considérons l'ensemble pour ce qu'il est : un double album. "Before The Frost" est conforme à la sonorité traditionnelle du groupe : rock électrique funky, seventies. Comme toujours, les influences sont évidentes ("Good Morning Captain" doit beaucoup au Band et aux Faces, "Make Glad" à Led Zep, "What Is Home", chanté par Rich, à Nick Drake et John Martyn, etc). Mais les frères

Robinson les transcendent ici par une écriture de premier ordre : des morceaux comme "Been A Long Time (Waiting On Love)", "And The Band Played On", avec ses mélodies à tiroir, ou "Appaloosa", country-rock digne des joyaux de Gene Clark, comptent parmi ce que le groupe a fait de mieux. Et le reste est au niveau, avec une excursion disco amusante au passage ("I Ain't Hiding"). "Until The Freeze" est au contraire une vraie surprise. Essentiellement acoustique, l'album voit le groupe plonger au cœur des musiques traditionnelles américaines, à l'image des sonorités irlandaises de "Shine Along" ou hillbilly de "Garden Gate". Le groupe n'a jamais aussi bien sonné, augmenté parfois d'une pedal steel, d'une mandoline ou d'un violon. Les Black Crowes s'envolent même jusqu'en Inde sur "Aimless Peacock". A l'arrivée, le groupe livre là une pièce maîtresse de sa discographie — en matière de rock roots, on fera difficilement mieux cette année.

BERTRAND BOUARD

Muse

"The Resistance"

WARNER

Pour son cinquième album, le gang de Matthew Bellamy a convoqué des forces telluriques dans le studio milanais qui a vu la conception de l'opus. En effet, se retrouvent ici les esprits de Freddie Mercury, Andrew Fletcher et Michael Stipe. S'ouvrant sur le single "Uprising", pièce electro-épique pleine de synthétiseurs et aux paroles lorgnant sur le pré carré de Manowar *("they will not control us, we will be victorious")* qui accroche l'auditeur dès la première écoute. Sauf que la voix geignarde et pleine de trémolos rappelle les pires heures des années 90. Et c'est ce qui bloque tout au long de l'album. Les ambiances sont souvent réussies ("Resistance", morceau astral à la batterie galopante et aux refrains pop, "MK Ultra", qui tomberait presque dans le hard rock lourd, avec nappes de synthés façon NIN) mais retombent à plat, à cause de cette débauche kitsch qui enlève toute cohérence à l'album. Tantôt lorgnant vers Danny Elfman ou Queen ("Unnatural Selection" et son riff pourtant intéressant), tantôt proposant un beat hip-hop vulgaire ou des ballades rejetons de Genesis (telle "Guiding Light" qui ne déparerait pas la BO du prochain "Twilight"), "The Resistance" ne parvient pas à convaincre tout à fait. Pour son premier essai en autoproduction, le trio de Teignmouth, fanatique de science-fiction et d'heroic

fantasy, a voulu cette fois trop en faire et se noie dans ses idées. On en veut pour preuve "Exogenesis Symphony", sur laquelle pas moins de quarante musiciens sont convoqués et qui forme une litanie de quinze minutes en trois parties dont la dernière, la bien nommée "Redemption", clôt péniblement cet album à déconseiller aux non-initiés.

JOSEPH ACHOURY

Yoko Ono Plastic Ono Band

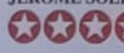
"Between My Head And The Sky"

CHIMERA MUSIC/ LA BALEINE

Depuis la fin des années 60, elle divise. Successivement responsable, pour les amateurs des Beatles mal informés, d'avoir pris le chou de John Lennon, fait imploser son groupe, forcé son exil à Central Park et de ne pas avoir pris les balles à sa place, elle est devenue leur bête encore plus noire lorsqu'elle s'est mis en tête de faire fructifier son héritage. Consciente de cette réalité, et non sans humour, Yoko Ono avait nargué, en 2007, en publiant "Yes I'm A Witch" *("Oui Je Suis Une Sorcière")*, histoire de mettre un doigt dans le fondement des médisants. Yoko a remonté autour d'elle un Plastic Ono Band dans l'esprit du groupe avec qui John et elle sévirent à la fin des sixties. A sa demande, le fiston Sean Lennon a pris la direction musicale de ce projet

et laissé évoluer un orchestre de New-Yorkais et Japonais, parmi lesquels le multi-instrumentiste Shahazad Ismaily, Yuka Honda de Cibo Matto et Cornelius. C'est d'ailleurs à la suite d'un concert au Japon avec ce groupe, que Yoko a décidé d'investir les studios Sear Sound de Manhattan (ex-Hit Factory où John et elle ont mis "Double Fantasy" en boîte) pour enregistrer cette brassée de chansons écrites à main levée. Tour à tour rock ("Waiting For The D Train"), electro ("The Sun Is Down"), avant-garde ("Ask The Elephant", "Moving Mountains"), hypnotiques ("Healing") ou reggaeïsantes ("Hashire, Hashire"), elles mettent en exergue l'indéfectible talent d'exploratrice de leur créatrice. Sale gamine de soixante-seize ans aujourd'hui, Yoko émeut aux larmes dans le brelan de titres dominés par un piano grand comme elle, par lesquels cet album en forme de miroir se referme.

JEROME SOLIGNY



Editors

"In This Light And On This Evening"

PIAS

Ce n'est pas encore cette fois que le quartette de Birmingham nous fera rigoler. Comme ses prédécesseurs, l'album que voici reste lugubre à souhait, mais si Editors n'en ont pas fini avec le son Joy Division, ils l'ont ici mâtiné d'influences New Order bienvenues. Evolution logique, si on veut, en tout cas le résultat est (un peu) plus lumineux, et variablement réussi. Quelques ratages : un "Bricks And Mortar" qui part dans tous les sens, un "The Big Exit" dont les vocalises peinent à convaincre, ou un "Like Treasure" qui frise le grand guignol (qu'est-ce que c'est que ces paroles *"You are what you eat/ You'll become digested"?*)... Mais par ailleurs quelques pépites du genre. "Papillon" commence plus ou moins comme un tube d'Eurythmics et se prolonge fiévreusement avec une voix et des claviers obsédants, c'est une réussite du début à la fin. On retiendra également "You Don't Know Love" : un des titres les plus marquants de l'album, qui pèche souvent par une certaine absence d'émotion et de cohérence. Ils ne manquent pas d'âme, ces Editors froids comme la mort, mais ne réussissent que trop rarement à toucher le cœur. Pourtant, sur quelques titres comme "You Don't Know Love", ils parviennent à réellement passionner. Idem avec l'étrange "Eat Raw Meat = Blood Drool" qui tout à la fois glace et

enthousiasme (mais dont le titre reste bien mystérieux, même si on a arrêté de se poser des questions après "Like Treasure"). Dommage qu'ils ne soient pas toujours à ce niveau. Et, par ailleurs, qu'ils pompent allègrement le thème de "Terminator"... Cela dit, c'est peut-être la seule vraie originalité du disque.

SARAH CONNOR

Monsters Of Folk

"Monsters Of Folk"

ROUGH TRADE

Derrière le patronyme *Monsters Of Folk* se cachent Conor Oberst et Mike Mogis de Bright Eyes, Jim James de My Morning Jacket et M Ward. Après une tournée commune en 2004, ces éminents chanteurs-songwriters s'étaient juré de prolonger leur collaboration par un album. Leurs agendas respectifs avaient longtemps différé le projet mais, au cours des deux années passées, le moindre temps libre a été mis à profit pour entrer en studio, à Malibu ou à Omaha, dans le Nebraska. Quinze chansons composent donc cet album sur lequel les quatre compères jouent à tour de rôle tous les instruments. Curieusement, les premières chansons n'ont pas grand-chose de folk. "Dear God (Sincerely MOF)" est le questionnement métaphysique soul d'un

Jim James en pleine émulation de Marvin Gaye, "Whole Lotta Losin' ", un clin d'œil enlevé aux Beach Boys. Le reste est plus conforme à ce qu'on pouvait attendre, avec une ballade inquiétante aux airs de classique de Conor Oberst, "Man Named Truth", une caresse langoureuse de M Ward, "Slow Down Jo", ou le "The Right Place" d'un Jim James au sens de la mélodie toujours aussi confondant. Chacun chante ses propres compositions, mais tous contribuent aux chansons de l'autre et y apportent souvent une nouvelle dimension, à l'image des contre-chants habités de James sur le "Temazcal" d'Oberst ou le "Goodway" de Ward. L'album se finit comme il avait commencé, par une rumination existentielle de Jim James ("His Master's Voice"). Malgré quelques moments dispensables (le rock un peu balourd de "Losing Yo Head", les anodins "Ahead Of The Curve" et "Magic Marker"), l'ensemble est plutôt inspiré, nos quatre protagonistes s'amusant tout en troussant de solides chansons.

BERTRAND BOUARD

The Cribs

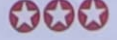
"Ignore The Ignorant"

COOPERATIVE MUSIC

Leur apparition en 2002 les a fait à tort prendre pour d'énièmes suiveurs des Libertines, la faute des circonstances (et de la presse) : rien à voir. Issus d'une ex-ville industrielle du Yorkshire, les Cribs cultivent un rock vindicatif et sans fioritures qui vient directement des Jam en passant par l'indie rock américain (et les Strokes). Groupe culte en Angleterre, relativement méconnu en France, les Cribs devraient désormais s'exporter un peu mieux puisqu'ils viennent de s'adjoindre les services de Johnny Marr, fameux ex-guitariste des Smiths. L'association est inattendue, elle passerait presque inaperçue : rien sur ce quatrième album au beau titre de "Ignore The Ignorant" n'a l'air spécialement conçu pour mettre en valeur le jeu de l'ancien partenaire de Morrissey. De belles guitares, cela dit. A part ça, une voix cassée, sans âge, des paroles amères et agressives, un son sale, des compositions carrées, assez sommaires mais, la plupart du temps, très efficaces. Et tranchante, fidèlement à l'héritage punk anglais, qu'on entend bien souvent sur le disque. Avec des titres comme "We Are The Aborted", "Emasculate Me" et "Stick To Yr Guns", on voit bien le principe (et on l'applaudit). Reste que l'album est un peu inégal... Le single "Cheat On Me", franchement enthousiasmant et incisif, rappellerait

volontiers les Replacements, c'est peut-être ce titre qu'on préfère (avec "Hari Kari", "Victim Of Mass Production", et le fameux "Emasculate Me", tous de vraies réussites). Ailleurs c'est parfois un peu poussif, mais l'ensemble, son absence de compromis, sa virulence, mérite bien ses trois étoiles.

BUSTY



Cornershop

"Judy Sucks A Lemon For Breakfast"

AMPLE PLAY/ DIFFER-ANT

On n'espérait plus ce 5e album après sept ans d'absence. Quoique. Cornershop nous a habitués à l'inattendu, comme de disparaître au lieu de capitaliser sur le succès "Brimful Of Asha". Ou de passer au disco (sous le nom de Clinton) plutôt que de draguer les bobos en tirant sur la corde du métissage world, alors qu'on célébrait sa fusion de musique indienne, dance et pop plus british qu'une *crumpet* trempée dans l'Earl Grey. Ni classable, ni récupérable — Tjinder Singh n'écrit pas de slogans niais à reprendre en chœur — Cornershop n'est jamais passé dans la cour des grands. Dommage. Parce qu'en période de tiédeur généralisée où ça buzze à la moindre trace d'originalité, passer à côté de ces petits futés, rois du titre de chanson crypté à rallonge, du mélange d'influences passées au

blender sans le couvercle, c'est se priver de sensations fortes. De grands moments de jubilation aussi, comme "Who Fingered Rock'n'Roll", assaut général sur les sens avec son sitar, ses chœurs soul et son groove de Stones à Bollywood. Après cette introduction fracassante, Cornershop tricote à tout va des monstres de Frankenstein rock-soul-funk-disco suturés au sitar et aux tablas, des détournements de pop indienne ("Free Love") ou un étonnant collage rétro-exotico-futuristique ("Chamchu"). L'album bouillonne d'idées, pas toujours ébouriffantes de fraîcheur pour les fans qui retrouveront vite les obsessions du groupe, comme ces 17 minutes finales de recyclage de "Brimful Of Asha", suicidaires à l'ère de l'iPod. Mais on ne résiste pas à son fatras sonore à la fois clinquant, réjouissant et rusé, sous lequel ces cancres brillants ont planqué une bonne couche d'insolence.

ISABELLE CHELLEY

"Take Refuge In Pleasure"

"The Songs Of Roxy Music Revisited"

BURNING SKY

Il y a eu les compilations *tribute* qu'on a écoutées et celles qu'on a redoutées. Et puis un beau jour d'août 2009 est arrivée celle qu'on n'attendait plus. "Take Refuge In Pleasure" est un disque hommage à Roxy Music publié par Burning Sky, label américain modeste par la taille mais grand par les ambitions, puisque ses deux précédentes compilations étaient consacrées à Jellyfish et aux Posies. Difficile de faire plus pointu dans le genre pop raffinée. Alors que certains efforts similaires, lorsqu'ils sont orchestrés par des majors, souffrent d'une profusion de noms connus et d'un manque de goût évident, "Take Refuge In Pleasure" ne concentre que des enregistrements de groupes pas (encore) populaires. Tous demandent à le devenir et certains mériteraient de l'être. C'est donc avec fougue et détermination que Nomad 67 passe "Re-Make/ Re-Model" au kärcher grunge, que Ken Morrison et The Drowners font respectivement sonner "Pyjamarama" et "Do The Strand" comme le Bowie décalqué du début des années 80, ou que Matt Harris et Ian Moore revampent l'ultra décadent "She Sells". En bonus sur cette édition simple, on croise des reprises extraites des répertoires solo des membres de Roxy Music, parmi lesquelles une version post-psyché de "Baby's On Fire" par

Tommi Zender et une, plutôt surf-core, de "Slave To Love", signée des Evening Dolls. L'info est importante car cet album existe également en coffret 3-CD. Dans la version luxe, c'est quarante groupes ou artistes qui rendent hommage à Roxy, groupé et en solo, et le packaging, qui met en valeur quelques déesses kitsch à la plastique parfaite, est à la hauteur. Très chic.

JEROME SOLIGNY

ALBERTA CROSS
broken side of time

Premier album du nouveau phénomène folk rock :
ALBERTA CROSS

Produit et mixé par
JOHN O'MAHONY
(COLDPLAY, KASABIAN)

FORMAT : CD/DIGITAL/LP

ARK
XROADS

Disques pop rock

Lee Harvey Osmond

"A Quiet Evil"

LATENT RECORDINGS/ BAD REPUTATION

Drôle de blaze pour une rencontre. Avec un nom d'assassin qui s'ignore, le collectif de l'Ontario emmené par Tom Wilson sonne en effet tel qu'annoncé sur la jolie pochette de son premier album. Passé avec une déconcertante facilité du psychobilly à l'alternative country jusqu'au funk bluesy, le compositeur chevelu et barbichu, populaire au Canada grâce à Junkhouse et surtout Blackie & The Rodeo Kings, revient entouré de la fine fleur de la scène de Toronto autoproclamée *acid folk*. On retrouve donc les talentueux Margo et Michael Timmins (lequel a produit le disque) des Cowboy Junkies, le batteur de Junkhouse Ray Farrugia, Brent Titcomb, certains membres des Skydiggers et plein d'autres — dix-sept musiciens au total — naviguant dans un garage

sur un groove hypnotique, avec basse prépondérante et lumineux éclats de pedal steel. Mais Tom Wilson raconte d'abord ses histoires qui veulent dire quelque chose, comme sur le méditatif "I'm Going To Stay That Way". En quête de liberté, le son se joue habilement des contrastes, évoquant parfois Morphine en train de revisiter le répertoire du Band ou de Bruce Cockburn, à l'image de cette reprise de "Lucifer's Friend" du compatriote David Wiffen. Contre toute attente, c'est finalement par une version d' "I Can't Stand It" du Velvet Underground que Lee Harvey Osmond s'arrache à son ensorcelante torpeur, avec une relecture aussi authentique que celle de "Sweet Jane" par les Cowboy Junkies il y a (déjà) vingt ans. Ce projet certes un peu *maléfique*, distribué par un label de *mauvaise réputation*, s'avère également plein de qualités.

VINCENT HANON

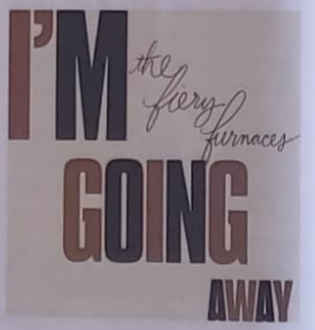
★★★

The Fiery Furnaces

"I'm Going Away"

THRILL JOCKEY/ PIAS

Presque toutes les chansons des Fiery Furnaces sont des odes à la détresse féminine. Ce sont des chants d'héroïnes abandonnées, trompées, battues, presque folles, parfois catatoniques et parfois transformées en criminelles — mais dont la joie naît de la douleur comme sa rose céleste. Ce sont des machines à souffrir qui se transforment en Valérie Solanas cosmiques. Pour leur — déjà ! — huitième album en six ans, The Fiery Furnaces simplifient leur approche et délaissent les mini-opéras qui firent les beaux jours de "Blueberry Boat" ou l'auto-égyptologie qui épiçait le colossal "Widow City". "I'm Going Away" enchaîne les morceaux rock et soul comme le ferait un *groupe normal* : l'infini mélodique en plus, et ce qu'il faut bien appeler un authentique génie poétique. Le piano aux mille et une notes de Matthew Friedberger se mêle à des rythmiques archi-beefheartiennes ("I'm Going Away", "Staring At The Steeple") et la voix âpre et déchirante d'Eleanor accompagne l'arrivée des nouveaux personnages (ô Ray Bouvier ! ô Lester !) sur des séquences d'accords mêlant le temps d'un disque Otis Redding et Bob Dylan. C'est ce solo de rasoir percutant comme une moustache de Joconde sur "Cut The Cake" ou en question-réponse mongoloïde sur "Even In The Rain".



Et puis c'est cette nouvelle élégie, "Lost At Sea", une de leurs plus belles chansons, qui serre le cœur et trempe la volonté pour affronter l'aube nouvelle. Au dernier morceau, "Take Me Round Again", l'auditeur est ému aux larmes. Il remercie et regarde lentement s'éloigner The Fiery Furnaces, pareils aux prêtres de Dionysos, errant de terre en terre au long de la nuit sainte.

PACOME THIELLEMENT

★★★★

John Fogerty – The Blue Ridge Rangers

"Rides Again"

FORTUNATE SON/UNIVERSAL

John Fogerty ne traite pas l'héritage musical américain à la légère : il met la main à la poche pour les doyens dans la débine et finance les pierres tombales de bluesmen, Charlie Patton, Memphis Minnie... Doué pour écrire, il a tout de même toujours su laisser une place aux reprises. En 1973, Creedence Clearwater Revival dispersé, il enregistre sous le nom de Blue Ridge Rangers un album sur lequel il interprète seul des classiques tels "Jambalaya"... Trente-six ans plus tard, il s'entoure de fines lames, avec pedal steel, fiddle, Dobro, etc, mais conserve l'idée de se vouer à des emprunts dont "Garden Party" qui, en 1972, valut un succès à Rick Nelson narrant ses démêlés avec les intégristes du rock. Fogerty est ici rejoint

par deux Eagles, ce qui ne change rien. En revanche, sur "When Will I Be Loved" des Everly Brothers, l'invité Bruce Springsteen se fait bien reconnaître ! Chase Webster a écrit et enregistré la superbe *death song* "Moody River" reprise par Pat Boone, Johnny Burnette, Frank Sinatra et aujourd'hui Fogerty au discernement décidément sans faille et qui, de sa voix puissante, visite également Buck Owens, Ray Price, les Kendalls, John Prine, John Denver, Delaney & Bonnie... Il pense au copain Jerry Lee Lewis dans "Haunted House" et joue à domicile avec "Change In The Weather" — cette obsession de la météo ! — provenant de "Eye Of The Zombie", son album de 1986. Quelle est la mission d'un tel disque ? Montrer de manière éclatante que le rock est plus actuel que jamais et que rien ne saurait lui être comparé quand il est joué et chanté avec autant de classe et de savoir-faire.

JEAN-WILLIAM THOURY

✪✪✪✪

Pere Ubu

"Long Live Père Ubu !"

COOKING VINYL

Après avoir été successivement babylonien, égyptien, perse, grec, juif, romain, arabe et allemand, Dieu aura donc été yankee entre 1945 et 2001. Il est encore trop tôt pour deviner sa future langue mais, pendant le temps de sa vacance, tel le Chat de Chester, il nous a laissé son sourire. Ce sourire, c'est Pere Ubu. *Ubu is an american* ! C'est un géant de Cleveland, sensible et effrayant, accentuant l'immaturité violente du surf dans des comptines déstructurées pour le hisser à un niveau mythique quasi grec, s'éparpillant dans des combats rythmés par des effets sonores de science-fiction. Le mixte de geste potache et de poésie symboliste opéré par Jarry va comme un gant au plus expressionniste des rockers *avant-garagistes*, celui qui estime avoir inventé le rock moderne en 1975 sans que personne ne s'en soit rendu compte. Après le Poe de Lou Reed ("The Raven") et le Hoffmann des Residents ("The Voice Of Midnight"), David Thomas n'a pas du tout raté sa *Résurrection d'Alfred Jarry* (quel rocker nous gratifiera d'un Schreber ?). Cette adaptation d' "Ubu Roi" réécrite sur dix-huit mois et jouée au Queen Elizabeth Hall en avril 2008, est également un miroir tendu depuis l'Angleterre à la grande poétique américaine des quarante dernières années. C'est cette tradition invisible, qui va de Laurel et Hardy à

Crispin Glover, et dont Pere Ubu porte le *xvarnah* des individus qualifiés : une pataphysique synthétique, une mélancolie de foire aux monstres, un humour grave, enfin un lyrisme innocent et cruel dans lequel on doit reconnaître notre enfance assassinée et toujours à réinventer. L'enfance est une arme.

PACOME THIELLEMENT

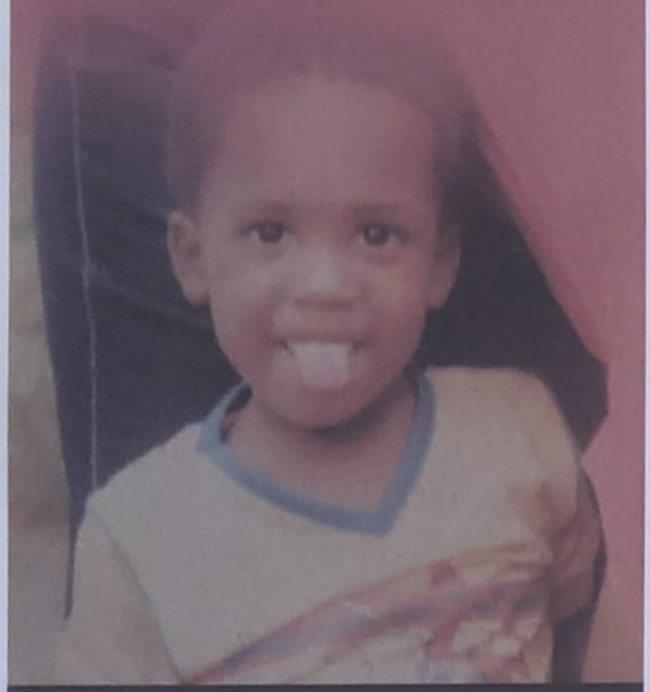
✪✪✪

La Fnac déniche pour vous les nouveaux talents

Black Joe Lewis
& The Honeybears

"Tell'em what your name is !"
nouvel album

Egalement à télécharger sur fnac.com



EN CONCERT

20/11 COGNAC - (16) Les Abattoirs
21/11 LA ROCHE S/YON - (85) Le Fuzz'Yon
22/11 PARIS - (75) Nouveau Casino
24/11 POITIERS - (86) Le Confort Moderne
25/11 RIS ORANGIS - (91) Le Plan (avec Bjorn Berge)

James Brown peut être mort, mais son âme est réincarnée dans BLACK JOE LEWIS !

Disques classic rock

Megadeth

"Endgame"
ROADRUNNER

Il existe depuis dix ans dans le monde metal une malédiction : la production des albums. Toujours le même supposé *gros son*. Ces mêmes guitares gorgées de stéroïdes, ce même traitement de la batterie. Tout est lisse, compressé, et quiconque tente d'échapper à cette tiédeur se fait rabrouer avec violence (on se souvient de Metallica et du tollé "St Anger"). C'est donc avec tristesse que l'on annonce la nouvelle : le dernier Megadeth n'échappe pas à la règle. "Endgame" (avec sa pochette appelant au massacre des infographistes) souffre de tous ces tics de production. Et là où l'on est malheureux, c'est que le disque est excellent. La nouvelle livraison du rouquin furieux Dave Mustaine, outre les trois premiers titres plutôt tièdes — que vient faire une intro épico-Blind Guardian sur

un album de thrash metal ? — à l'image de ce "44 Minutes" sur lequel l'ancien guitariste de Metallica fait même mine de chanter correctement. Il faut donc attendre la quatrième piste pour retrouver la voix de canard éraillée de Mustaine, caractéristique première de Megadeth. Les solos sont bagarreurs, le petit nouveau Chris Broderick (ancien de Nevermore) assurant, malgré la laideur de ses guitares, une prestation plus qu'honorable. Les compositions oscillent entre l'excellent et le parfait (tel que ce "Bite The Hand That Feeds" presque éjaculatoire) et l'on retrouve dans les paroles et l'ambiance les thèmes chers au guitariste à la chevelure de feu : la fin du monde, la destruction et la mort. Metal. Dave Mustaine disait vouloir finir sa carrière sur trois excellents albums, et qu'il en tenait deux. On ne peut qu'approuver. Un album qui frappe fort, hélas sacrifié sur l'autel de la morne production métallique.

JOSEPH ACHOURY

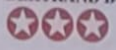
Pearl Jam

"Backspacer"
ISLAND/ UNIVERSAL

C'est fou comme le temps passe : Pearl Jam va bientôt fêter ses vingt ans d'existence. Figure de proue du grunge à ses débuts, il aura passé les années suivantes à décoller cette étiquette pour devenir un groupe de rock américain majeur, à la popularité constante. L'album homonyme précédent avait constitué une bonne surprise : remontés contre leur gouvernement bushien, les cinq de Seattle y faisaient montre d'une urgence qu'on ne leur avait pas connue depuis belle lurette. "Backspacer", neuvième album, semble vouloir marcher sur ses traces et en épouse la construction : trois premiers morceaux très rentre-dedans, un quatrième plus médium et une respiration avec le bien nommé "Just Breathe", sur lequel des cordes se mêlent aux guitares acoustiques. Sur les morceaux rapides, Matt Cameron fait feu de tout bois, démontrant qu'il est bien l'un des meilleurs batteurs de rock des vingt dernières années. La seconde partie de "Backspacer" propose une majorité de morceaux mid-tempo ("Amongst The Waves", "Unthought Known", "Speed Of Sound") qui ne font pas forcément les moments les plus mémorables chez Pearl Jam. Notable exception : "Supersonic", rock garage pris à toute vitesse, avec un joli solo en vrille de Mike McCready. Si "Force Of Nature" possède une mélodie forte d'Eddie Vedder, l'album

se finit de façon abrupte, le morceau "The End" s'interrompant au moment où il ne demandait qu'à décoller. Plutôt consistant, "Backspacer" est également sans surprise et concis (37 minutes). Plus apaisé que son prédécesseur, il n'en a pas l'urgence et manque d'une ou deux grandes chansons pour figurer dans le peloton de tête du groupe.

BERTRAND BOUARD



Juliette Lewis

"Terra Incognita"

ROADRUNNER

Plus connue par le public en temps qu'actrice de films cultes barrés comme "Romeo Is Bleeding", "Natural Born Killers" et, surtout, le *cultissime* "Strange Days", Juliette Lewis est certainement l'un des rares produits de Hollywood à avoir parfaitement réussi son passage au rock. Après trois albums avec The Licks, le groupe se sépare et Lewis monte The New Romantics en 2009 spécialement pour ce "Terra Incognita" superbement produit par le spécialiste sonique Omar Rodriguez-López (Mars Volta). Après une première écoute assortie de quelques réserves, il apparaît très vite aux oreilles des sceptiques que ce disque est tout de même ce qu'on a coutume d'appeler une très belle réussite. D'abord, la voix de Lewis est vraiment exploitée à son maximum et la comparaison

généralement osée avec Janis Joplin peut, pour un coup, être utilisée sans trop prendre de risque. Pour cela, il suffit seulement d'écouter "Hard Lovin' Woman" en poussant le volume à onze pour se retrouver propulsé quarante ans en arrière. Là, ce sont vraiment quelques minutes intenses où la chanteuse sort ses tripes à la façon d'un officier japonais refusant de capituler. Ce ne sont que sueur, sang et larmes du début à la fin du titre et la chanteuse ne sonne pas bidon. C'est suffisamment rare pour le souligner et, peut-être, assistons-nous là à l'éclosion d'une version alien rock de Amy Winehouse ? Pour ce qui est du reste de l'album,plusieurs styles, allant du rock crypto-gothique ("Noche Sin Fin") au rock tout court ("Terra Incognita") en passant par des ballades appuyées (comme "Romeo") mais, comme tout va très bien ensemble, on ne peut qu'apprécier la bête.

GEANT VERT

Lynyrd Skynyrd

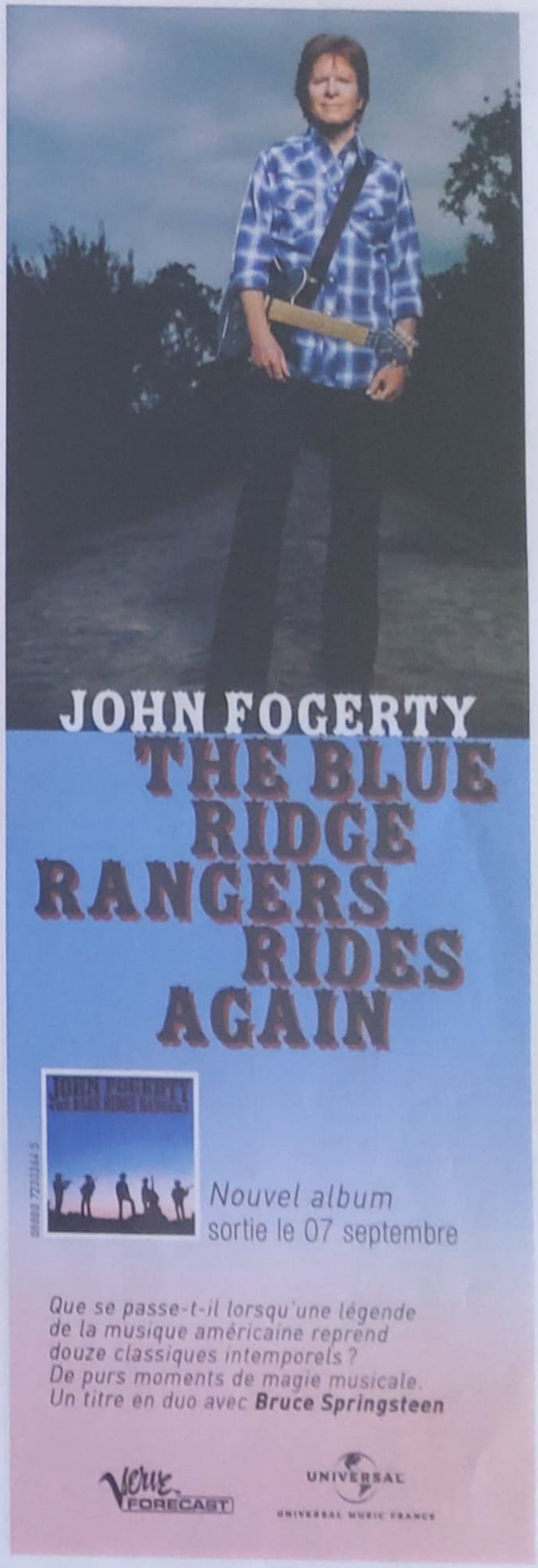
"God & Guns"

ROADRUNNER

"C'est notre meilleur album depuis 'Street Survivors' ", nous avait dit Gary Rossington. Malgré la sincérité du bonhomme, on doutait. Trop longtemps que les Lynyrd Skynyrd sont atteints du syndrome du *cahier des charges*, propre aux groupes vétérans : ils se sentent obligés de livrer des albums conformes à ce qu'ils pensent que le public attend d'eux. Et frôlent ainsi l'auto-caricature. "Southern Ways" en est l'exemple le plus frappant sur "God And Guns", qui plagie "Sweet Home Alabama", jusque dans les paroles. Mais tout l'album est à l'avenant. "Floyd" est un blues acoustique narrant les tribulations d'un personnage singulier dans la lignée de "The Ballad Of Curtis Loew", la ballade avec cordes "Unwrite That Song" lorgne vers "Tuesday's Gone" et "Little Thing Called You" est un boogie typique du groupe. Le changement le plus notable réside en fait dans le durcissement du son, avec des riffs franchement heavy ("Still Unbroken", "Comin' Back For More") et le constat que le groupe a bel et bien troqué le swing seventies contre un groove d'airain. Nuançons : les morceaux sont relativement bien ficelés. Efficaces. Les guitares sont puissantes, les chorus enlevés, Johnny Van Zant chante plutôt bien. Seulement, rien ne sonne spontané, mais mûrement pensé en amont, avec songwriters professionnels de rigueur et

producteur aguerri (Bob Marlette, ayant œuvré avec Ozzy Osbourne et Alice Cooper). Enfin, les paroles : "Simple Life" fleure bon le passéisme, mais "That Ain't My America" et "God And Guns" franchissent allègrement la ligne blanche : *"God and guns keep us strong/ That's what this country was founded on"*. Mouais. On va plutôt retourner écouter "Street Survivors".

BERTRAND BOUARD



Manu Chao

"Baionarena"

BECAUSE

Ce n'est plus un secret pour personne : Manu Chao et sa bande de Radio Bemba, sur scène, n'ont pas d'équivalent. Davantage qu'une suite de chansons à proprement parler, leurs concerts sont un feu d'artifice de couleurs musicales, un entrechoquement de rythmes, de mélodies et d'émotions. Ils sont surtout une fête, authentique, où l'échange entre public et artistes obéit à cet axiome : les sept musiciens absorbent l'énergie du public et la lui rendent, décuplée. Manu Chao ne s'était plus produit en France depuis sept ans avant la tournée de l'an passé. Le retour fut triomphal et trouva sa conclusion dans les arènes de Bayonne, le 30 juillet, en plein période des férias. La musique de Manu Chao ne pouvait rêver cadre plus approprié. Les percussions commencent par exploser,

un groove reggae s'affine, suivie d'une poussée rock, ça ralentit, ça repart, une mélodie latine se dessine qui tourne en rumba furibonde, et ça défile comme ça pendant plus de 2 heures 20. Les morceaux sont réinventés, déconstruits, reconstruits. Une majorité bien sûr provient des trois albums solos de Manu, mais se glissent aussi des chevaux de bataille de la Mano Negra ("The Monkey", "Hamburger Fields", "Machine Gun", "Sidi H'Bibi", "Mala Vida"), des reprises latines ("Volver, Volver", "Me Quedo Contigo...") et trois chansons de "Sibérie M'Etait Conté" pour finir sur une autre note, plus poétique. Tout du long, Manu Chao chante avec une ferveur magnifique, oscillant entre ballades désenchantées et rage de combattre. *"La vie est belle/ le monde pourri"*, prononce-t-il à la toute fin du concert, sur un thème de trompette euphorique. Toute son œuvre est certainement contenue dans cette phrase.

BERTRAND BOUARD

★★★

Air

"Love 2"

REVOLVER/ EMI

S'acheter son propre studio serait-il l'acte de vanité musicale ultime ? Radiohead et les Dandy Warhols l'ont en tout cas fait sans rien y réaliser de mémorable. Arcade Fire s'est offert une église et s'est, lui, carrément cramé. Air donc, avait laissé l'auditeur sur un "Pocket Symphony" froid et solennel comme peu d'installations d'art contemporain avec son grand piano, ses instruments traditionnels japonais... Son sixième album, réalisé dans son nouveau local parisien, est contre toute attente nettement plus réjouissant. Enfermé avec un batteur (Joey Waronker) et un nouvel ingénieur du son (Louis Arlette) tous deux excellentissimes, le duo s'est recentré. Formellement, "Love 2" évoque un catalogue des meilleurs idées d'arrangements utilisées par le binome dans le passé. Tout est là : basse délicieuse, batterie mate, foisonnement de synthés, boîte à rythmes, arpèges folk, Melodica. On entend même un gimmick de flûte à bec sur "Tropical Disease" (pour rappeler les démos du CE1 ?). Cela suffit-il ? Aucun des douze morceaux présentés ici ne possède la même intensité que "How Does It Make You Feel ?" ou "Playground Love". Pour autant, "So Light Is Her Footfall", "Be A Bee" ou "Love" sont d'agréables canevas d'accords aux enluminures ludiques et inventives. Air brille davantage sur

ces titres poppy que sur les grandes constructions progressives ("You Can't Tell It To Everybody"). Et la voix ? Dunckel met la sienne en avant sur "Sing Sang Sung", pour un résultat mi-touchant mi-burlesque. Le reste est essentiellement instrumental. La biographie du groupe parle d'ailleurs de *"bande-son imaginaire"*. Traduction : Air a réalisé avec "Love 2" un très bon disque un tout petit peu creux.

BASILE FARKAS

★★★

Jean-Louis Murat

"Le Cours Ordinaire Des Choses"

SCARLETT/ V2

"Comme Un Incendie", longue ouverture mid-tempo de près de six minutes, débute par un riff de guitare sur lequel vient se poser la voix élégante et posée. La ligne claire défendue par les couplets s'embrase alors sur des refrains et passages instrumentaux où palpite une tension contenue. "Falling In Love Again" retrouve le domaine de prédilection de Jean-Louis Murat, la ballade, mais témoigne d'une luxuriance musicale qui semble le pari de cet album. Cette impression se confirme avec "M Maudit" dont le rythme soutenu est le prétexte à un festival de guitares et un son offensif. Assurant personnellement la réalisation de ce disque, l'auteur-compositeur a concocté son nouvel essai entre Nashville et l'Auvergne : il l'a enregistré dans le

célèbre studio Ocean Way et il s'est entouré pour l'occasion d'une brochette de pointures du cru qui garantissent une envergure impressionnante à ses chansons délicates, entre guitares étincelantes, rythmiques impeccables et multiples interventions ponctuelles (piano, cordes, violon, mandoline...). Pour garder le contrôle et préserver sa spécificité, l'artiste a confié en France le mixage à Aymeric Létoquard qui est parvenu à concilier cette exubérance avec un univers poétique nécessitant une voix toujours aux avant-postes. La réussite serait totale si, après un début assez époustouflant, Murat ne sacrifiait pas à son goût prononcé pour les atmosphères neurasthéniques : malgré une tentative country enlevée et une expérience enjouée, il a tendance à abuser de ballades qui n'ont pas toutes l'impact de "Chanter Est Ma Façon D'Errer" ou "La Mésange Bleue", superbes complaintes d'un esthète désabusé.

ILM.

★★★

M

"Mister Mystère"

BARCLAY/ UNIVERSAL

Parce qu'il a fini par couper les ponts avec la major du disque qui a concouru à les porter aux nues, sa musique et lui, on s'était pris à croire que M allait jeter l'éponge et laisser la place à Matthieu Chédid, son alter légal. Eh bien, non. M, puisqu'il persiste à se cacher derrière, signe un quatrième album de cette initiale qui lui réussit et choisit de ne pas mettre en péril l'artiste qui sommeille en lui. Au lieu de ça, il a rassemblé ici une douzaine de chansons assez rock sur elles qui le maintiennent dans le haut du panier de la proposition française. M se distingue de la concurrence par son jeu de guitare, instrument qu'il maîtrise décidément bien ("Mister Mystère", "Destroy"), les altitudes qu'il se permet de tutoyer de sa voix placée fort dans le mixage par papa et des arrangements qui, à défaut de faire avancer le Schmilblick ("Est-Ce Que C'Est Ça ?"), le servent à merveille. Pour obtenir son quota de mots, M a fait appel à des fournisseurs tels que Brigitte Fontaine, George Kretek et Hocine Merabet qui abondent dans son sens, qu'on soupçonne d'être au moins double. Plaisantin, il *discoise* le ton pour la facétieuse "Hold-Up", mais calme le jeu juste après, avec la folky "Délivre". L'audace de Damon Albarn et Sean Lennon, croisés du temps de son ancien label, n'étant pas tombée dans le cerveau d'un idiot, M y va de son

africanerie ("Amssétou", mi-world, mi-raisin) et propose un DVD avec son disque. Il a regroupé non pas un mais deux clips (réalisés par lui) de toutes les chansons du CD, à visionner en *split screen*. Ça signifie que pour être bien, il faut avoir des yeux derrière la tête et un second écran dans le dos.

JEROME SOLIGNY

★★★

Miossec

"Finistériens"

PIAS

Pour son septième album studio, Christophe Miossec s'est accoquiné avec un autre Brestois d'origine, Yann Tiersen, qui prend en charge la partie musicale concoctée en commun au cours de multiples échanges entre le Finistère, Paris et Bruxelles. Cette nouvelle ouverture n'a rien de surprenant si l'on se réfère aux précédentes expériences du chanteur avec, par exemple, un grand orchestre. La patte Tiersen, aisément identifiable, confère aux chansons une élégance et une sophistication intéressantes qui rejaillissent sur l'approche vocale, plus nuancée et maîtrisée que par le passé. Sous l'impulsion de son exigence et de sa richesse instrumentales, les complaintes amoureuses ou sociales de Miossec — qui reste fidèle à ses thèmes de prédilection — acquièrent

de l'ampleur et de la densité, mais avec leur aspect trop léché perdent simultanément cette urgence un peu braque qui constituait une de leurs particularités essentielles : en voulant peaufiner un bel ouvrage, les deux compères ont occulté la violence à fleur de peau et le romantisme écorché. Après une ouverture en beauté qui consacre deux réussites délicates et émouvantes ("Seul Ce Que J'Ai Perdu" et "Les Joggers Du Dimanche"), on reste un peu sur sa faim et la domination des tempos lents et des ballades accentue cette tendance, d'autant qu'on ne peut pas même se raccrocher à des mélodies suffisamment remarquables pour que l'essai soit transformé. Il faut attendre "Haïs-Moi", avec sa tension et sa rage contenues qui palpitent sous des emportements instrumentaux un peu trop clean, pour retrouver quelques traces des éclats du Miossec des débuts, quand il titillait un folk-rock brut de décoffrage.

H.M.

★★★

Phantom Feat Lio

"Feat Lio"

FREAKSVILLE/ DISCOGRAPH

Bas les masques, pas chez Mireille, mais avec Lio qui surgit sous pochette sexy avec des gants rouges entourée des Phantom. Soutenue par le groupe du guitariste Benjamin Schoos *alias* Miam Monster Miam, la première dame des nouvelles stars revient à l'interprétation avec des paroles signées Jacques Duvall, soit l'équipe belge qui avait produit le disque de Marie France l'an dernier. Pour lui ("Je Te Hais") mais surtout pour les autres (des Runaways à Bijou en passant par Chamfort), le cow-boy caustique et parolier génial, qui a également écrit "Banana Split" ou "Fallait Pas Commencer", sait canaliser le côté excessif de Lio tout en accentuant son côté pimenté. Parfaitement à l'aise au moment de faire mousser ses textes ("La Veille De Ma Naissance"), Wanda n'a plus qu'à laisser exploser le tout, alternant morceau rock sans ukulélé et ballades aux guitares pleines de reverb ("L'Amour Ne M'A Jamais Manqué"). Ces refrains mixés par Gilles Martin (Deus, Zita Swoon, Venus) et chipés aux Ramones, vivent à la colle avec ceux de Jacqueline Taïeb ou Blondie en brune qui compte ("Pas Encore Prête")... Ça sent bon ("Noir Violette"), aussi réjouissant que du temps de Lanzmann ("Ta Cervelle Est En Grève Mais Ta Grande Gueule Fait Des Heures Sup' "), c'est parfois même délibérément

crispant ("Tout Le Monde M'Aime"). En duo avec Duvall, Lio évoque les grandes heures méphistophéliques de Serge Gainsbourg ("La Fidélité"), se forgeant des chimères du côté de chez Eudeline ("Lipgloss"), avant de laisser traîner ses chansons d'amour quelque part entre Paris et Portugal ("Le Long De La Voie Ferrée"). De la chantilly au goût anisé pour tubes cathodiques ? Tout le mal qu'on lui souhaite.

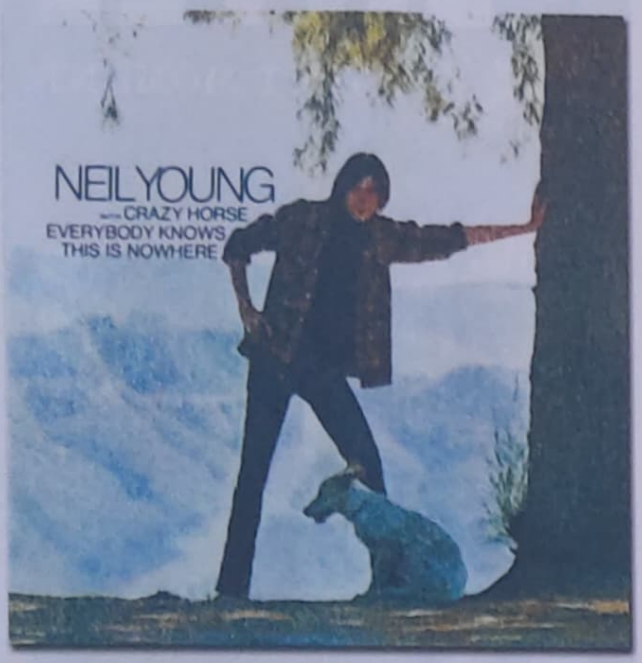
VINCENT HANON

★★★★

Rééditions

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Pastoral



Neil Young

"Everybody Knows This Is Nowhere", "After The Goldrush", "Harvest"

Reprise/ Warner

Enfin, les albums de Neil Young remasterisés. En version tout de même un peu chiche (pas de note de pochette, de bonus, etc). Voici donc les trois premiers poids lourds d'une discographie qui a été sans faute jusqu'à la fin des années 70. Le premier album, décrié par son auteur ("Neil Young") ferait partie de la salve, mais nous ne l'avons pas reçu. Les choses sérieuses débutent avec l'extraordinaire "Everybody Knows This Is Nowhere". Le son est sale, résolument électrique, comme du garage fatigué. Guitares aigues, voix nasales, le Canadien montre sa version du rock and roll avec une série de chansons ("Cinammon Girl", "Everybody Knows This Is Nowhere", "Cowgirl In The Sand", "Down By The River") qui font toujours date, merveilles de simplicité à vif ayant largement inspiré la scène paisley underground américaine des années 80, Green On Red et Dream Syndicate en tête... 1969, c'est la fin des sixties et les années Buffalo Springfield semblent bien loin. Un an après, c'est une autre décennie qu'incarne parfaitement le monstrueux "After The Goldrush". Le rock du Neil s'adoucit, se repose. C'est l'heure des grands morceaux romantiques comme "I Believe In You" (qui a très certainement plus qu'influencé le "Imagine" de Lennon) ou "Birds", d'une tendresse infinie. Ailleurs, quelques morceaux dans l'esprit de "Everybody Knows..." ("When You Dance, I Can Really Love") subsistent dans cet album important de transition. Qui annonce "Harvest", le grand virage pastoral, countrysant et folk à souhait. On ne cite plus les classiques foncièrement hippies de ce disque légendaire ("Harvest", "Heart Of Gold", "Are You Ready For The Country", "Old Man", "The Needle And The Damage Done", "Alabama" etc), parfois un peu trop démonstratifs dans leur exercice campagnard, pour qu'on ne leur préfère pas ceux des grandioses albums à venir ("Zuma" en particulier, mais aussi "Tonight's The Night" et "On The Beach") dont on attend les rééditions de pied ferme.

Radiohead

"Kid A", "Amnesiac", "Hail To The Thief"

EMI

Les fanatiques du groupe ont au moins une raison compréhensible d'être indulgents avec ces trois albums difficiles et partiellement ratés : Radiohead, comme Bowie, par exemple, ou Blur, fait partie de ces groupes qui souhaitent aller de l'avant et ne jamais se répéter, rétifs à l'idée de labourer le même sillon ayant fait leur gloire... Après le succès monstrueux du magistral "OK Computer", Thom Yorke et sa bande ont donc décidé d'explorer de nouveaux territoires. Le chanteur avait une voix d'ange, il décide désormais de gémir et couiner. Le guitariste était l'un des plus inventifs de sa génération, comme un nouveau Robert Fripp, il décide d'abandonner son instrument au profit de claviers chuintants et autres cacophonies sonores. Electro et krautrock sont au goût du jour. Ce faisant, même s'ils surprennent leurs fans, les Radiohead oublient délibérément leurs talents mélodiques pour se lancer dans des transes informes, que certains apprécient.

Les fans, par définition, acceptent tout de leurs idoles. Les autres, qui n'ont jamais vu en Radiohead autre chose qu'un bon petit groupe à tendance lyrico-progressive capables de coups de génie sporadiques, se disent que là, c'est un peu la fin des haricots et le début de la complaisance... Très belles rééditions enrichies de nombreux bonus (live, faces B, DVD, etc). Pas de problème : Radiohead sait soigner ses admirateurs.

Elvis Presley

"From Elvis In Memphis"

Sony Music

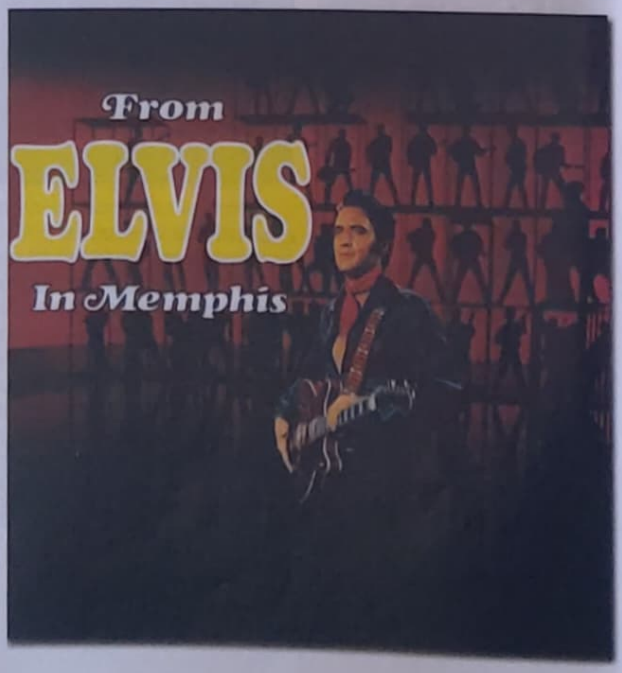
Il s'agit des séances mythiques du roi à Memphis en 1969, déjà compilées plusieurs fois... Mais cette fois-ci est la plus belle, accouplant l'album "From Elvis In Memphis" avec l'introuvable "Back In Memphis" (le reste des mêmes séances) auxquels ont été ajoutés tous les singles sortis à l'époque, dont les classiques "In The Ghetto" et "Suspicious Minds". Tout a été dit sur ce come-back fracassant (et le fabuleux morceau prémonitoire "Long Black Limousine"), mais il faut redécouvrir sans tarder les titres les moins connus comme "Inherit The Wind", "And The Grass Won't Pay No Mind", "This Is The Story" ou "You'll Think Of Me", etc. Country soul au niveau ultime parfaitement produite et arrangée, chantée par un Elvis désireux d'en découdre et se donnant à fond. Il n'a jamais chanté comme ça, avant ou après.

Siouxsie And The Banshees

"At The BBC"

Polydor (import Virgin Megastore)

Trois CD de live à la BBC pour John Peel ou non, un DVD entier tiré de prestations télé, live, etc. Pour les amateurs du grand groupe post-punk (et non pas gothique — on laissera ça aux imbéciles de Sisters Of Mercy ou aux prétentieux de Bauhaus), c'est naturellement la fête. Beau coffret, notes du journaliste fanatique maître ès new wave Paul Morley, c'est une belle



démonstration des capacités instrumentales d'un groupe surestimé. Batteur fantastique (Budgie), bassiste inventif (Severin), chanteuse habitée ne cessant de s'améliorer au fil des ans, abandonnant progressivement les cris glaciaux des débuts pour devenir une belle et grande chanteuse, et enfin, une armada de guitaristes inventifs dont John Carruthers, Robert Smith ou, le plus grand d'entre tous, John McGeoch, déchaînant ses arpèges fous avec une audace inédite. De "Cascade" à "The Last Beat Of My Heart", de "Spellbound" à "Red Over White" en passant par Rhapsody" ou "Into The Light", tous les grands titres du groupe maudit sont bien de la partie, dans des versions d'une rugueuse intensité.

Five Man Electrical Band

"Half Past Midnight : The Staccatos And Beyond"
Now Sounds (import Virgin Megastore)

Certes, les sceptiques vont se dire : *"encore un album obscur comparé aux chefs-d'œuvre des Zombies et des Beach Boys, mais qui n'en a pas la moitié du talent"*... Ce ne serait pas totalement faux, mais

quand même, l'unique disque ultra rare de ces Canadiens, sorti en 1969 — mais dans quel monde vivaient ces gens ?! — sans être le bouleversement annoncé, est une très agréable collection de chansons partageant avec les groupes cités plus haut, sinon le goût des grandes compositions, un même intérêt pour une forme de délicatesse. C'est assez agréable.

Iggy And The Stooges

"More Power"
Cleopatra (import Virgin Megastore)

Les séances pirates seventies : "Tight Pants", "I Got A Right", "Gimme Some Skin", "Open Up And Bleed", "Rubber Legs",

"She Creatures Of The Hollywood Hills", "Head On", "Johanna" plus des reprises amusantes de "I'm A Man" (sous influence Yardbirds manifeste), ou "Money". Tout cela est naturellement déjà sorti via cent labels plus ou moins respectables, mais ici, une fois n'est pas coutume, le son est plus que correct. Pour fan acharné tout de même.

Billy Childish

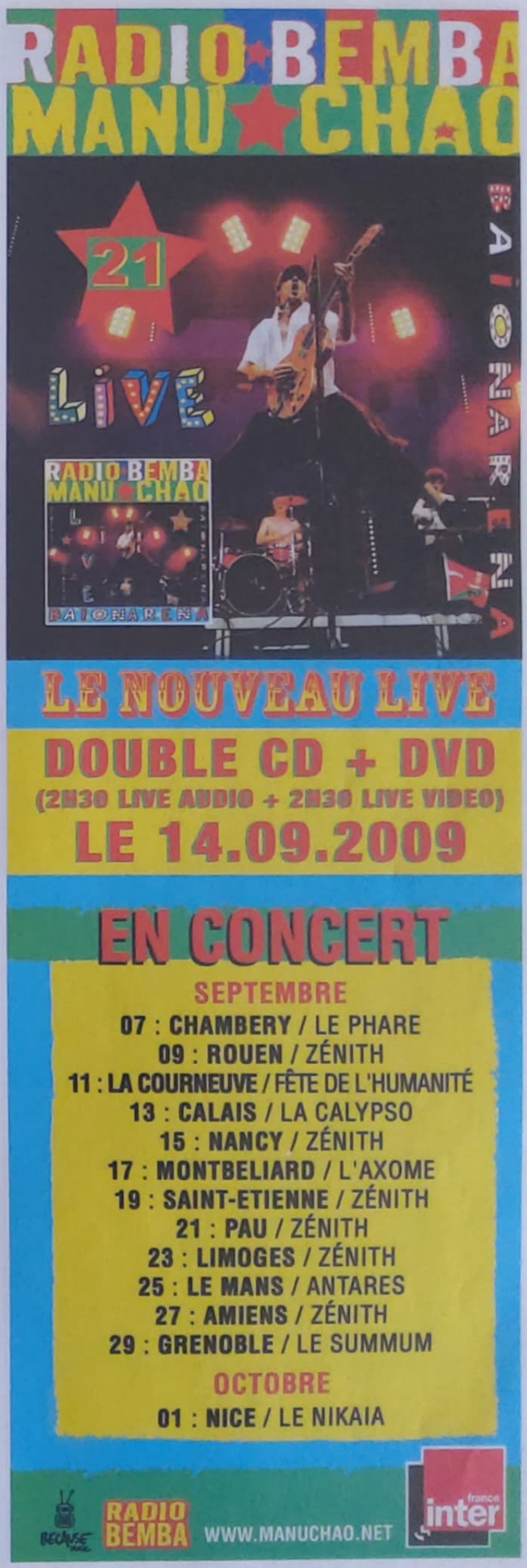
"Archive From 1959 – The Billy Childish Story"
Damage Goods (import Virgin Megastore)

Une compilation aussi pantagruélique que notre Billy Puéril est prolixe : deux CD, 51 titres de cet étonnant Anglais primitif obsédé par le retour en arrière et le son vintage. Avec les Buff Medways, les Milkshakes, Thee Headcoatees, The Chatham Singers, Thee Mighty Caesars, The MBEs ou sous son propre nom, c'est un déluge de rock and roll naïf et primaire exécuté par un grand enfant persuadé que le rock and roll s'est arrêté lorsque les Beatles ont enregistré "Rubber Soul". Une vision intéressante qui peut laisser perplexe, mais une vision tout de même.

"White Bicycles"

"Making Music In The 1960's"
Wing And A Prayer (import Virgin Megastore)

A écouter en lisant le très instructif livre de Joe Boyd, "White Bicycles". ... Sur cette belle anthologie, la plupart des gens, souvent — mais pas toujours — à l'épicentre de la contre-culture avec lesquels il a travaillé dont Clapton, Pink Floyd période Barrett, Soft Machine, Fairport Convention, Nick Drake, Nico ou The Incredible String Band. Beaucoup de morceaux rares, voire complètement inédits. Excellent document d'une époque où tout bascule brutalement.



LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH & L'UNIVERS DU LIVRE

Kris Kristofferson
«Border Lord / Jesus Was A Capricorn»
Wounded Bird / Import Gibert

A l'heure où Kris Kristofferson sort son nouvel album «Closer to the Bone» sur le label New West, Wounded Bird a l'excellente initiative de rééditer huit albums de l'artiste sous la forme de two-fers. On s'attardera sur «Border Lord» et «Jesus Was A Capricorn», respectivement troisième et quatrième albums originellement sortis à neuf mois d'intervalle sur le label Monument et véritables pièces maîtresses de ces rééditions. «Border Lord» est la somme des réflexions de l'itinérant, du nomade, de l'homme qui par nature observe, rencontre et raconte. De cet état de fait en ressort une thématique basée sur la trinité Dieu, Diable et être brisé (souvent une femme).

«Jesus Was A Capricorn» comprend un impressionnant casting de musiciens et chanteurs: une douzaine de guitaristes, une section de cordes... ainsi que des duos avec sa future femme, Rita Coolidge, sur «Give It Time To Bender» et «It Sure Was (Love)». Succès inattendu, l'album sera en tête des charts américains un an après sa sortie, le titre «Why Me» deviendra même ultérieurement un hit interprété cette fois par Willie Nelson. Et dire qu'initialement le label ne souhaitait pas intégrer ce titre à l'album....
Toujours est il que 35 ans après, les thèmes abordés dans cet album restent d'actualité par ses chroniques de l'homme du quotidien.

Sélection vinyles imports en édition limitée

Black Crowes
«Before The Frost... Until the Freeze»
Silver Arrow Records / import Gibert

Superbe édition limitée en gatefold proposant en support physique les deux nouveaux albums des Crowes. «Before the Frost» sur vinyle vert transparent, «Until the Freeze» sur vinyl blanc translucide dans des pochettes intérieures avec les paroles et un sticker dessiné par l'excellent Alan Forbes qui réalisa le logo du groupe pour le premier album !!

Big Star «Feel»
Rhino / import Gibert
45 tours en édition limitée
Un alternate mix de «Feel» qui apparait dans la boxset dédiée au groupe sortie chez Rhino, «Keep An Eye On The Sky», couplé avec une version alternative inédite exclusive au vinyl de «Mod Lang» avec piano et percussions.

Various Artists
«Never Give Up On Your Hallucinations»
Alive Records / import Gibert

Album uniquement en vinyl en édition limitée (pas de sortie cd!) résumant l'actualité et le catalogue du label Alive Records (Black Keys / Buffalo Killers / Radio Moscow / Left Lane Cruiser / Black Diamond Heavies / ...) et proposant 12 titres dont 6 rares ou tout simplement inédits !!!!!
Excellent apéritif en attendant les nouvelles sorties de cet automne

en vente dans les magasins
GIBERT JOSEPH & L'UNIVERS DU LIVRE
Paris • Versailles • Toulouse • Dijon • Lyon • Clermond-ferrand
Beauvais • Chalon sur Sâone • Macon • St Germain en Laye • Orgeval
LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

The Mojos
"Everything's Alright – The Mojos The Complete Recordings"
RPM (import Virgin Megastore)

Si certains se souviennent vaguement de leur nom aujourd'hui, c'est avant tout parce que Bowie avait repris "Everything's Alright" sur "Pin Ups", album hommage à la scène londonienne sixties. Les Mojos, qui n'avaient pas le talent des Sorrows, au hasard, valent pourtant mieux....
Après avoir débuté comme d'insignifiants quoique charmants participants du genre Mersey Beat — ils étaient de Liverpool — ces gens avaient durci le ton et enregistré quelques belles petites explosions pop à tendance blues. Flirtant parfois avec une très belle blue-eyed soul ("Comin' On To Cry"). Charmant.

The Ryans
"Two Of A Kind"
Rev-Ola (import Virgin Megastore)

Avant le succès de Barry Ryan avec son opératique "Eloise", il y avait le groupe formé avec son frère jumeau, l'excellent compositeur Paul. Cet album de 1967 les voit pratiquer une exquise pop très *middle of the road*, tout en sucre et harmonies royales, certainement ringarde par rapport aux productions de cette année magique, mais dotée d'un charme désuet ravissant. Rickenbacker cristallines, cuivres groovy et

textes niais, tout y est pour l'amateur de bêtise sixties purement hédoniste.

Daniela Und Ann
"Samba-Soul-Beat In Black & White"
Sonorama (import Virgin Megastore)

Dans le genre fabuleusement grotesque mais idéalement groovy, cet album de samba pop à la Sergio Mendes conçu par un Teuton (Erich Ferstl) devrait faire palpiter les mordus de curiosité kitsch sixties. Les arrangements

germaniques sont excellents et les deux filles s'en sortent sans trop d'accent local. Mignon tout plein.

"A Square (Of Course)"
Big Beat (import Virgin Megastore)

Du lourd pour les historiens du rock and roll à tendance haute énergie : ici, 25 titres

puisés dans le catalogue du label A-Square, basé dans le Michigan et dirigé d'une main de fer par Jeep Holland... S'empilent donc MC5 (version ultra brutale et primitive de "Looking At You"), The Scot Richard Case, The Thyme, The Rain, The Bossmen, et les Prime Movers, avec un très jeune Iggy Pop au micro, qui officiait habituellement à la batterie. La plupart de ces titres sont inédits, d'où l'intérêt de cette compilation consacrée à la zone géographique américaine la plus bourgeonnante de l'époque (1967-1968). Excellent, violent, brutal, politique, bref, primordial.

"Wheedle's Groove"
"Seattle's Finest In Funk And Soul 1965-75"
Light In The Attic/ Differ-Ant

En direct de la ville des Sonics et de Nirvana, une explosion soul-funk cernée à la fin des sixties.

Plus personne ne se souvient réellement des différents protagonistes (Black On White Affair, Soul Swingers, Patrinell Staten, Cookin' Bag, etc) mais, peu importe, ces gaziers avaient le feu sacré et savaient torcher quelques brutales secousses impérieusement funky. On se lève tous.

Fat Mattress

"Fat Mattress", "Fat Mattress II"
Esoteric (import Virgin Megastore)

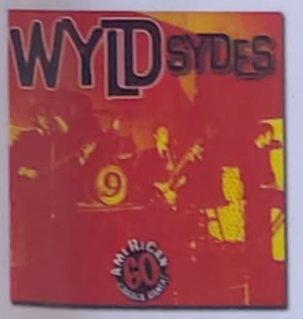
Réputé pour être le groupe du bassiste Noel Redding après l'Experience de Hendrix, Fat Mattress ne devrait pas s'adresser aux uniques fans du guitariste gaucher. Plus proche de Traffic, le groupe pratiquait un folk-rock psyché avec flûtes enflammées et voix calquée sur celle de Stevie Winwood... Pas mal, mais rien de franchement bouleversant, le groupe étant à peu près incapable d'écrire une composition digne de ce nom et méritant

bien le surnom blagueur dont l'avait rebaptisé Hendrix : *Thin Pillow*.

"Wyld Sydes"

"Vol 9"
Retro Gene (import Virgin Megastore)

Neuvième volume d'une série inconnue au bataillon, cette compilation explore



vraiment les plus obscurs groupes de la scène garage. Certains sont bons, d'autres nuls. Dans le genre, on a vu nettement mieux, d'autant que le son est un brin suspect. Mais quel est donc ce label ?

Blue Ash

"No More, No Less"
Collector's Music (import Virgin Megastore)

Légendes mineures de la toute première power pop — l'album date de 1973 — les Blue Ash, en provenance de l'Ohio, pratiquaient effectivement une pop

mélodieuse assez musclée, un peu comme des Big Star brutaux. L'album, jamais réédité, s'écoute les doigts dans le nez, débutant sur les chapeaux de roue avec le classique du genre, ce mythique "Abracadabra" qui n'a pas pris une ride et reste foncièrement jubilatoire... Très, très bon.

Procol Harum

"Procol Harum", "Shine On Brightly", "A Salty Dog", "Home"
Salvo/ Plus

Et zou, les quatre premiers albums de Procol, en belles versions cartonnées, remasterisées, plombées de bonus, avec beaux livrets et belles notes de pochettes, il s'agit incontestablement de rééditions bien meilleures que celles proposées jusqu'ici. Procol était étrange, à part. On en connaît, totalement fanatiques, qui les placent parmi les plus grands. Pour la voix soul de Gary Brooker, l'instrumentation délicate et ces compositions étranges (voir "Conquistador" ou "Homburg"). Totalement en marge du fracas envahissant l'époque (1967-1970), ces types-là déployaient leur musique majestueuse, mais aussi très ampoulée. C'est ce qu'on peut reprocher au groupe, qui sait pourtant mener de vrais et bons albums soigneusement concoctés (à l'exception de "Home", tout ici est de premier ordre), mais qui finit invariablement par faire sommeler le

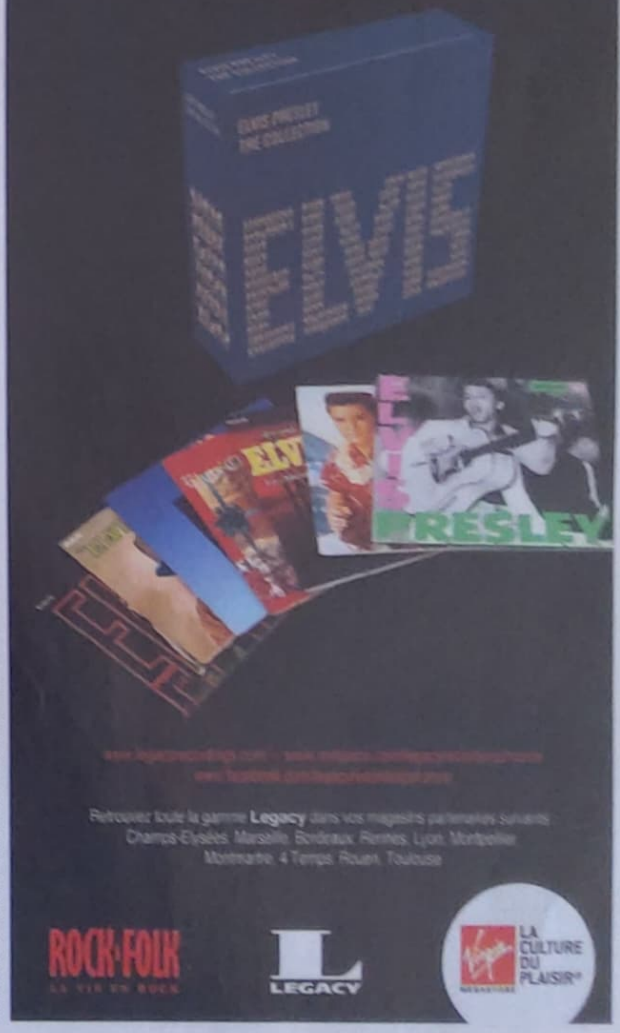
curieux, vaguement empoisonné par le doux ronronnement de cette musique certes raffinée mais toujours un peu trop baveuse pour réellement fonctionner. La secte des dingues du groupe se jettera sur ces splendides versions, les autres commenceront avec le premier, puis fonceront sur les autres après avoir accroché. Quant à ceux qui ne jurent que par "Beggars Banquet", "The Who Sell Out" ou "Revolver", pour parler de l'époque, il y a peu de chance qu'ils pénètrent un jour l'univers pompier de ces orfèvres pourtant distingués. ❑

VIRGIN MEGASTORE
À CRAQUÉ POUR

ELVIS PRESLEY
THE COLLECTION
7 albums emblématiques
du King

Sortie le 21 septembre

Rédécouvrez la carrière du King à travers plus de 110 titres réunis dans un coffret 7 CD "The Collection"



Retrouvez toute la gamme Legacy dans vos magasins partenaires suivants
Champs-Elysées, Marseille, Bordeaux, Rennes, Lyon, Montpellier,
Montparnasse, 4 Temps, Rouen, Toulouse

PAR MARC ZISMAN

Barbu du Maryland

Sous ce mystérieux sobriquet de **VOLCANO CHOIR** se cache en fait Justin Vernon *alias* Bon Iver. Avec "Unmap" (Jagjaguwar/ Differ-Ant), enregistré avant le génial "For Emma, Forever Ago", Monsieur Bon Iver s'entoure ici des membres de Collections Of Colonies Of Bees, obscur combo originaire du Milwaukee, avec qui il s'est amusé à empiler couches de boucles et micro-motifs répétitifs... Une sorte d'ovni minimaliste bien éloigné de la pureté folk extatique et quasi christique de ses travaux solitaires et introspectifs sous pavillon Bon Iver. Peu de mots, beaucoup de sons. Des atmosphères plus que des chansons au final ici. Vernon et ses camarades arty affichent çà et là leur passion pour des concepteurs comme Steve Reich, Philip Glass, voire Brian Eno et David Sylvian... Aucune fumisterie dans ces assemblages bien cérébraux. Au contraire. Fil d'Ariane salvateur, la voix de Vernon, toujours aussi chamanique, porte en elle une vraie sensualité. Mais sachant de quoi le bonhomme est harmoniquement et mélodiquement capable, certains resteront sans doute sur leur faim, trouvant ce projet parallèle assez anecdotique, voire inabouti... Au fil des écoutes pourtant, une dépendance réelle, quasi-sensorielle, s'immisce un peu plus à chaque fois. Sans doute la proximité de l'organe du leader de Bon Iver. Son pouvoir hypnotique.

La voix de **TIFT MERRITT** a beau n'être que belle, elle possède elle aussi, dans un registre diamétralement opposé, une faculté hypnotique indéniable. Passée la crainte d'entendre un énième clone de Sheryl Crow, Maria McKee ou Emmylou Harris, on écoute aisément ses chansons qui magnifient ses histoires d'amour sobres, rendent émouvantes ses saynètes de solitude et glorifient le tant rabâché temps qui passe. Pour son quatrième opus, la petite Texane ose le live. Doublement risqué puisque seule. Le bien nommé "Buckingham Solo" (Fantasy/ Universal), mis en boîte en Angleterre fin 2008, offre une *songwriteuse* face à son art. A la guitare ou au piano, ses chansons piochées dans ses trois albums, dévêtues de ce que pouvaient leur apporter en studio des gens comme Charlie Sexton, Doug Pettibone ou George Drakoulias, prennent ici une nouvelle dimension. Logique. Un tel dénuement, c'est l'épreuve du feu. Ça passe ou ça casse. Les compos sont là. La voix, n'en parlons pas. Rarement complicité et intimité n'auront fonctionné avec telle intensité. Même lorsqu'elle revisite "I Live For You", Merritt fait vraiment sienne la prose et la mélodie de George Harrison... Lorsqu'on lui demande à quoi ressemble sa musique, Tift Merritt répond que c'est un peu comme si Creedence Clearwater Revival était emmené par une chanteuse aimant Dusty Springfield, Springsteen et les vieux films français et jouait lors d'une chaude nuit d'été après l'orage. Disons que... c'est un peu ça. Mais en mieux.

Suite à son départ des très cotés Felice Brothers, Simone Felice s'est associé à Robert *Chicken* Burke pour fonder **THE DUKE & THE KING**, binôme folk-rock très tenté par la relaxation soul et une nonchalance baba échappée des plages les plus ensoleillées de Crosby Stills Nash & Young, des premiers James Taylor, voire de Cat Stevens avant qu'il n'enfile son burkini... On savait les frères Felice passablement scotchés sur les superbes vieilleries (le Band, Dylan...), on retrouve ici l'un de ses ex-membres aux prises avec l'autre versant de ses démons passé(iste)s, plus chauds, plus sensuels, limite organiques... Avec "Nothing Gold Can Stay" (Ramseur/ import), l'americana de The Duke & The King reste avant tout une passeuse de valeurs des ancêtres. Comme cette énième référence à Mark Twain — le Duke et le King sont des personnages des "Adventures Of Huckleberry Finn" — après le titre du dernier Felice Brothers sorti au printemps, "Yonder Is The Clock", référence à "L'Etranger Mystérieux" du charismatique écrivain américain. Mais cet amas de bibelots d'une autre ère ne fait jamais de ce très attachant "Nothing Gold Can Stay" une malle de grenier mitée, empestant la naphtaline. Ils ont beau regretter de ne pas avoir atterri en plein Topanga Canyon durant les seventies, Felice et Burke excellent dans leurs petites sculptures mélodiques toutes douces — même si davantage de titres up-tempo comme "Still Remember Love" auraient évité un petit bâillement çà et là. Clairement, The Duke & The King ne piqueront pas trop de fans aux Ruts.

Ceux qui veulent encore plus de musique de ieuv réalisée par des djeuns, mais en nettement plus agité cette fois, pourront boire à la source **BLITZEN TRAPPER**. Leur "Black River Killer" (Sub Pop/ Pias) s'inspire indifféremment de Dylan, Neil Young, le Dead, le Band mais également des Beatles voire de Big Star. Comme un prolongement de "Furr", son véritable dernier album sorti l'an passé, ce sept-titres du gang de Portland

possède une approche quasi-psyché de l'americana. On suit avec attention, on applaudit parfois même — surtout lorsque les compos deviennent plus pop et expérimentales — mais sans vraiment réussir à trouver une réelle identité à ce boxon de classic rock qui change de costume à chaque chanson. D'autant que tirer sur tout ce qui bouge peut aboutir à une cohérence artistique plus maîtrisée. Comme chez les toujours aussi intéressants **LE LOUP** de Washington. Leur étonnant "The Throne Of The Third Heaven Of The Nations' Millennium General Assembly" de 2007 slalomait à merveille entre Arcade Fire, Broken Social Scene et Sufjan Stevens. Plus cohérent, "Family" (Talitres/ Differ-Ant) est un disque de cœur et de chœurs. Comme une farandole de moines folk joyeux qui s'appliqueraient à traiter la moindre harmonie comme s'il s'agissait de la

dernière de toute l'histoire de l'humanité. Parfois, Le Loup devrait resserrer la luxuriance de ses envolées lyriques et rappeler que nous sommes sur terre, pas sur la croix. A la fin de cette belle messe, peu importe de savoir s'il s'agissait de tribal rock, de freak folk ou de pop mystique, Le Loup a hurlé et on a hurlé avec lui.

Lui hurle toutes les semaines maintenant que ses Fleet Foxes dont il est le batteur plafonnent au sommet des charts. A peine remis de "Vacilondo Territory Blues", sorti en janvier, **J TILLMAN** remet le couvert avec "Year In The Kingdom" (Bella Union/ Cooperative Music). Si l'axe demeure

identique (Nick Drake/ Damien Jurado/ Fleet Foxes/ Great Lake Swimmers), la teneur des compositions, elle, s'améliore franchement à chaque nouveau disque. Le barbu du Maryland devient même un expert à faire que ses silences soient plus bavards que ses mots... Il semble également avoir pris plus de temps à étoffer ses chansons d'un instrumentarium impeccable. Son folk n'est plus volontairement démuni, il est épuré avec un luxe étonnant. Le banjo famélique est étincelant, le dulcimer est radieux et ainsi de suite. Un vrai beau disque. ❑

ROCKIN' ALL OVER THE WORLD

JCRMusicNews

CD-DVD-VINYLS

JCRMUSICNEWS - B.P.125 - 75921 PARIS CEDEX 19
TEL: 01.40.34.11.58 WWW.JCRMUSICNEWS.COM
VENTE PAR CORRESPONDANCE - VENTE MAGASINS

BRITISH BEAT & PSYCHEDELIC 60'S & 70'S

DVDs

60'S BRIT POP G.& The Pacemakers	H.Hermits*M.man...	~~19.00€~~ 9.00€
A NIGHT AT THE FAMILY DOG	Live/G.Dead/J.Airplane/Santana ...	19.00€
ANIMALS	Beat Beat Live	19.00€
ANIMALS	Animals & Beyond	29.00€
BAKER GURVITZ ARMY	Live At Musikladen 1973	29.00€
BAKER GURVITZ ARMY	Still Alive 1975 (+2CD)	29.00€
BAND	Live In Vancouver 1983	29.00€
BEACH BOYS	California Surfin'	~~19.00€~~ 9.00€
BEAT CLUB LIVE	vol 1/1970 : Free/Humble Pie/Led Zeppelin...	29.00€
BEAT CLUB LIVE	vol 2/1970 : Blue Cheer/Gun/Steamhammer...	29.00€
BEAT CLUB LIVE	vol 3/1970 : Jeff Beck Group/Mc5/Stone The Crows...	29.00€
BEAT CLUB LIVE	vol 4/1970*71 : Canned Heat/Rory Gallagher/Procol Harum	29.00€
BEAT CLUB LIVE	vol 5/1971*72 : Fleetwood Mac/Frumpy/Mountain...	29.00€
BEAT CLUB LIVE	vol 6/1971*72 : Byrds/Rory Gallagher/Santana...	29.00€
BEAT CLUB LIVE	vol 7/1971*72 : E.L.P/Iron Butterfly/Patto...	29.00€
BEAT CLUB LIVE	vol 8/1972 : Black Sabbath/Eric Burdon/War/Ginger Baker Airforce	29.00€
BEAT CLUB LIVE	vol 9/1968*69 : Jethro Tull/Status Quo/Van Der Graaf...	29.00€
BEAT CLUB LIVE	Free/Humble Pie/James Gang...	19.00€
BEAT CLUB LIVE	Canned Heat/Jethro Tull/Ten Years After...	19.00€
BEAT GOES ON	Live/Kinks/Small Faces/Spencer Davis Goup...	19.00€
BEAT MADE IN ENGLAND	Live/Hollies/H.Hermit's/Merseybeats...	19.00€
BECK, CLAPTON, PAGE	A.r.m.s Concert Live 1983	19.00€
BEST OF BEAT	Live/Byrds/B.Dylan/Janis Joplin...	19.00€
BEST OF WOODSTOCK GENERATION	Live/Cream/Doors/Who...	19.00€
BIG BROTHER & H. CO	Hold Me live In Germany	19.00€
BIKERSHAW FESTIVAL	Live 1970/G.Dead/Kinks...	29.00€
BLACK WIDOW	Live (+CD)	29.00€
BLUE CHEER	Rock Europe Live	29.00€
BRIAN AUGER	Live At The Baked Potato	29.00€
BLIND FAITH	London Hyde Park 1969	19.00€
BRITISH BEAT LIVE	Animals/Troggs/Zombies...	29.00€
BRITISH INVASION	Live/Animals/Beatles/Yardbirds...	19.00€
BYRDS	Never To Be Forgotten Live 1986	~~19.00€~~ 9.00€
CACTUS	Live At BB King's 2006	19.00€
CALIFORNIA ROCK	Live/Beach Boys/Byrds/Turtles...	19.00€
CANNED HEAT	Live at Montreux, 1973 (2 DVD)	19.00€
CANNED HEAT	Boogie With Canned Heat: The Canned Heat Story...	19.00€
CANNED HEAT	On The Road Again Live In Europe (+ CD)	29.00€
CHEAP TRICK	Live	~~19.00€~~ 9.00€
CHICKEN SHACK	I'd Rather Go Live	29.00€
CLASH	Live In Paris 1980	19.00€
COLOSSEUM	Réunion Concert 1994	29.00€
COMMANDER CODY	Live Rockpalast 1980	25.00€
CREAM	The Classic Artist Series	29.00€
CREEDENCE C.R	Bad Moon Rising Live	15.00€
CREEDENCE C.R	Down In The Corner Live	~~19.00€~~ 9.00€
CREEDENCE C.R	Live At Ockland & Royal Albert Hall 1970	19.00€
CREEDENCE C.R	Travellin Band Live	19.00€
CROSBY STILLS & NASH	Légends Of The Canyon	29.00€
DICKEY BETTS	Live Rockpalast 1978*2008 (2 DVD)	29.00€
DIRT ROAD TO PSYCHEDELIA	13TH Floor/Shiva's Head Band...	29.00€
DEEP PURPLE	Live 1974 TV Recordings	19.00€
DR FEELGOOD	Live 1975	19.00€
EASYBEATS	Friday On My Mind	29.00€
EDDIE & THE H. RODS	Do Anything You Wanna Do	29.00€
EDDIE & THE H. RODS	Live 2005	29.00€
EDGAR BROUGTON BD	At Rockpalast Live 2006	29.00€
ELECTRIC PRUNES	rewired	29.00€
EMERSON LAKE & PALMER	The Live Broadcast	19.00€
ERIC BURDON	Don't Let Me Be Misunderstood	19.00€
E.BURDON & R.KRIEGER	Live In California	19.00€
E.CLAPTON & S.WINWOOD	Live Madison Square Garden (2DVD)	29.00€
FACES	Live in Concert With K.Richards	19.00€
FESTIVAL EXPRESS	Live/Band/Grateful Dead/Janis Joplin...(2DVD)	29.00€
FILLMORE THE LAST DAYS	Dead*Airplane*Quicksilver...	29.00€
FOGHAT	Friends Blues Tribute	19.00€
FRANK ZAPPA	Live In Paris 1980	19.00€
FRANK ZAPPA	Mothers Of Invention The 60'S	29.00€
FREE	Forever (2DVD)	29.00€
GASTONBURY FAYRE	Live 71' D.Bowie*A.Brown*Traffic...	29.00€
GRATEFUL DEAD	Bird Song Live In Concert	19.00€
GRATEFUL DEAD	Still Alive & Well	~~19.00€~~ 9.00€
GROUNDHOGS	Live In Astoria 1998	29.00€
GUN	Reloaded (+CD)	29.00€
HOT TUNA	acoustic blues :live at the sweatwater 1992...	29.00€
HOT TUNA	electric celestial blues: live at the fillmore...	29.00€
HOT TUNA	Live at the Fillmore	29.00€
HOT TUNA	25 Years & Runnin: Live at Sweetwater 1994	29.00€
IGGY & THE STOOGES	live in detroit 2003	19.00€
IGGY & THE STOOGES	Live At The Lokerse Festival	29.00€
INMATES	Live 1980	19.00€
IRON BUTTERFLY	Concert in Europe 1977	29.00€
IRON BUTTERFLY	Live At The Beat Club	19.00€
IRON BUTTERFLY	Live In Holland 2004	29.00€
JACK BRUCE	At Rockapast Live 1980/1983/1990 (2 DVD)..	29.00€
JACK BRUCE & ROBIN TROWER	Seven Moons Live 2009	29.00€
JANIS JOPLIN	In Woodstock	19.00€
JANIS JOPLIN	performance at KQED TV in April 1967	29.00€
JANIS JOPLIN	Live with Big Brother	19.00€
JANIS JOPLIN	nine hundred night	29.00€
JANIS JOPLIN	Piece Of My Heart	19.00€
JANIS JOPLIN	The Kozmic Blues	19.00€
JEFF BECK	Live At Ronnie's Scott 2006	29.00€
JEFFERSON AIRPLANE	fly	29.00€
JERRY GARCIA	Live At Shoreline 1990	29.00€
JETHRO TULL	Live At Madison Square Garden 1978 (+CD)	29.00€
JETHRO TULL	Slipstream Live 1977	19.00€
JIMI HENDRIX	Band Of Gypsies Live At Fillmore East	19.00€
JIMI HENDRIX	Live In Stockholm 1967	19.00€
JIMI HENDRIX	Live In Woodstock & other Stages	19.00€
JIMI HENDRIX	Woodstock, Monterey, Atlanta	19.00€
JOHN CIPOLLINA	Live Rockpalast 1980	25.00€
JOHN FOGERTY	Austin City Limits Live 2004	19.00€
JOHN MAYALL	Room To Move In Concert	~~19.00€~~ 9.00€
JOHNNY WINTER	Live In The 70's	29.00€
JORMA KAUKONEN	Live Rockpalast 1980	25.00€
KINKS	Beat Beat Beat Live	19.00€
KINKS	In Performance (+ livre)	29.00€
KINKS	The Kinks Live	29.00€
KINKS	The Live Broadcasts	29.00€
KRAUTROCK LIVE	vol 1/1970*71 : Amon Düül II/Can/Kraftwerk...	29.00€
KRAUTROCK LIVE	vol 2/1971*73 : Epitaph/Frumpy/Popol Vuh...	29.00€
KRAUTROCK LIVE	vol 3/1973*78 : Atlantis/Karthago/Kraan...	29.00€
KRAUTROCK LIVE	vol 4/1969*71 : Eloy/Floh De Cologne/Guru Guru...	29.00€
KRAUTROCK LIVE	vol 5/1971*74 : Birth Control/Can/King Ping Meh...	29.00€
KRAUTROCK LIVE	vol 6/1974*88 : Eloy/Epsilon/Jane...	29.00€
LESLIE WEST	Big Phat Ass Guitar	29.00€
LOVE	The Forever Changes Concert	19.00€
LOVE	The Love Story	29.00€
LYNYRD SKYNYRD	Freebird / Tribute Tour	19.00€
LYNYRD SKYNYRD	Live At The Rockpalast	29.00€
LYNYRD SKYNYRD	Sweet Home Alabama In Concert	~~19.00€~~ 9.00€
MAGGIE BELL	Best of (+ CD)	29.00€
MAGGIE BELL	Live Montreux July 1981.	25.00€
MC5	Kick Out The Jams	19.00€
MC5	Sonic Revolution: A Celebration Of The MC5.	29.00€
MICK TAYLOR	Paris Concert Live 2009	29.00€
MITCH RYDER	Live At The Rockpalast 1979 * 2004	29.00€
MITCH RYDER	Rock & Roll Greats: In Concert	19.00€
MONTEREY POP FEST	Live 1967 (3 DVD)	95.00€
MOUNTAIN	Live In Paris 1985	29.00€
MOUNTAIN	Live in Texas 2005	29.00€
MOUNTAIN	Sea Of Fire Live 2002	29.00€
NAZARETH	Hair Of The Dog Live From London	29.00€
NEW RIDERS	Live at Turkey Trot.	29.00€
NIGHT OF THE GUITAR	Live L.west*A.lee*R.California...	19.00€
NILS LOFGREN	Live At Rockpalast 1976 & 1979	29.00€
OZZY OSBOURNE	Speaking Of The Dévil Live 1982	19.00€
P. TRAVERS & C. APPICE	Live at the House of Blues	29.00€
PAT TRAVERS BAND	Live At The Diamond Toronto 1990	29.00€
PAT TRAVERS BAND	Live 1976 Hooked On Music	29.00€
PAUL BUTTERFIELD BLUES BAND	Live Rockpalast	25.00€
PEACE GENERATION	J.Airplane*J.Joplin*J.Hendrix...	~~19.00€~~ 9.00€
POP MADE IN ENGLAND	Live/ Animals/Easybeats/Equals...	19.00€
PRETTY THINGS	40th Anniversary Live...	19.00€
PRETTY THINGS	sf sorrow at abbey road	19.00€
PSYCHEDELIC STARS	Doors*J.Hendrix*P.Floyd...	~~19.00€~~ 9.00€
QUICKSILVER M.S	Go Ride The Music (2DVD)	19.00€
RICK DERRINGER	Live At Chesnay Hall	29.00€
ROBIN TROWER	Living Out Of Time Live 2005	29.00€
ROCK & ROLL GOLDMINE	Live/Animals/Kinks/Troggs...	29.00€
ROGER CHAPMAN	Live At Rockpalast 75/79/81	29.00€
RORY GALLAGHER	at rockpalast live 76'*77'*79'	29.00€
RORY GALLAGHER	The Rockpalast Collection (3 DVD)	45.00€
RORY GALLAGHER	irish tour live 1974	19.00€
RORY GALLAGHER	Live At Montreux 75 & 94 (2 DVD)	29.00€
RORY GALLAGHER	The Complete Rockpalast Collection (3 DVD)...	45.00€
RORY GALLAGHER	Live In Cork Opera House	15.00€
ROY BUCHANAN	Live At Austin Texas 1976	29.00€
SMALL FACES	Beat Beat Beat Live	19.00€
SMALL FACES	All Or Nothing Live 1965/1968	29.00€
SOFT MACHINE	Alive In Paris 1970	29.00€
SPENCER DAVIS GROUP	Beat Beat Beat Live	19.00€
SPENCER DAVIS GROUP	Gimme Some Lovin' live 1966	29.00€
SPENCER DAVIS GROUP	Live	~~19.00€~~ 9.00€
SPIRIT	Live Rockpalast	25.00€
SPIRIT	Vidéo History 2	35.00€
SPOOKY TOOTH	Nomad Poets Live In Germany	29.00€
STAMPING GROUND	live 1970	35.00€
S. STILLS & MANASSAS	Live	19.00€
STEPPENWOLF	Born To Be Wild - Live!	19.00€
STEVE MARRIOTT	Live In Germany 1987	29.00€
STEVE WINWOOD	Soundstage: Live In Concert.	19.00€
STONE THE CROWS	Live In Germany 1973	29.00€
TED NUGENT	Motor City Mayhem Live 2008	29.00€
TED NUGENT	Sweden Rock (+ cd)	19.00€
TEN YEARS AFTER	Goin' Home Live From London	29.00€
TEN YEARS AFTER	Live At The Marquee 1983	19.00€
TEN YEARS AFTER	Live At Fiesta City 2008	29.00€
THE 60'S LIVE EXPERIENCE	Live: Animals*Steppenwolf ...	29.00€
THIN LIZZY	Live Rock & Thunder	19.00€
TOM PETTY	Free Fallin' Live In Concert	~~19.00€~~ 9.00€
TRAFFIC	Live In Santa Monica 1972	29.00€
URIAH HEEP	Classic Heep - Live from the David Byron Era...	29.00€
URIAH HEEP	The Live Broadcasts	29.00€
VAN DER GRAAF	The Live Broadcasts	29.00€
VANILLA FUDGE	Live 2004 (+ CD)	29.00€
VANILLA FUDGE	When Two Worlds Collide	29.00€
WHO	30 Years of Maximum R&B Live (2DVD)	29.00€
WISHBONE ASH	Live At Costom Hall	19.00€
WOODSTOCK DIARIES	Live 1969	29.00€
WOODSTOCK	Ultimate Collector's Edition (4DVD)	45.00€
YARDBIRDS	Live 1964*1968	19.00€
YARDBIRDS	Beat Beat Beat Live	19.00€
YARDBIRDS	The Story	29.00€
ZOMBIES	40Th Anniversary Live	29.00€
ZZ TOP	Double Down Live 1980/2008 (2DVD)	29.00€

CATALOGUE GRATUIT AVEC TOUTE COMMANDE-EXPÉDITION EN COLISSIMO EXPERT PORT & EMBALLAGE : 1 CD/DVD/VINYL : 8.50€-2CD/DVD/VINYL : 7.50€-3A4CD/DVD/VINYL : 9.00€-5A6CD/DVD/VINYL : 11.00€ & + : 14.00€ RÈGLEMENT : CARTE BANCAIRE CHÈQUE MANDAT
CATALOGUES DISPONIBLES : 1)CD : ROCK SUDISTE/BLUES ROCK - 2)CD : REÉDITION SIXTIES & SEVENTIES - 3)DVD : MUSICAUX ZONES - *5.00€ 4) VINYLS *5.00€ CHAQUE TITRES & TARIFS VALABLES JUSQU'À LA PROCHAINE PARUTION DANS LA LIMITE DES STOCKS DISPONIBLES

LES WAMPAS EN CONCERT
RETROUVEZ LES DATES DE CONCERTS SUR WWW.MYSPACE.COM/WAMPAS

18/09 – AIX EN PROVENCE, Festival Zik Zac
19/09 - BRAINE LE COMTE, Autumn Rock Festival (Belgique)
03/10 - ST AMAND LES EAUX, Festival Octopus
10/10 – L'AIGLE, Salle Verdun
17/10 – COLMAR, Le Grillen

22, 23 & 24/10 – PARIS, Alhambra
(+ Bridjets + La Pompe Moderne)

06/11 – CREIL, Festival Mix Up
26/11 – CLERMONT-FERRAND, La Coopérative de Mai
27/11 – TOULOUSE, Le Bikini
28/11 - ST PAUL LES DAX, Salle Félix Arnaudin
17/12 – FONTENAY SOUS BOIS, Festival Les Aventuriers

2010
04/02 – POITIERS, La Blaiserie
05/02 – TOUL, Salle Valcourt
27/03 – COLOMBES, L'Avant Scène

WAMPAS
digitick
CNV
FERA
SPARTEN
Virgin
ROCK·FOLK

Qualité France

par H.M.

Connexion

N'en déplaise aux amateurs de contes de fée, il suffit rarement d'un coup d'essai pour s'imposer, et ce constat est encore plus flagrant avec l'autoproduction qui ne dispose pas de la puissance commerciale

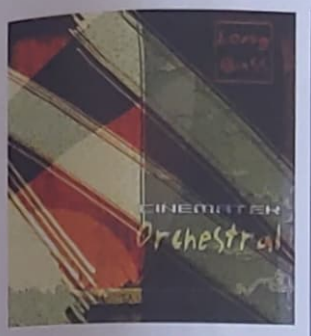
Dès l'ouverture de ce premier album, on est saisi par son élégance et sa distinction pop. Constitué à l'occasion d'un projet de Jacques Speyser, chanteur en activité depuis quinze ans, le quintette **Original Folks** s'illustre par sa qualité et son ampleur musicales. La présence à la batterie du fils de Philippe Poirier établit une connexion avec les défunts Kat Onoma. Accordant la priorité aux ballades anglophones aériennes, ce premier essai impose un esthétisme exigeant et une mélancolie diffuse (*"Common Use", Herzfeld ✆ 06.78.67.18.71*).

Après une participation à divers groupes, Nicolas défend un projet personnel, **Lazare**, en s'entourant de quelques complices (dont Rimbaud). Par-delà certains rapprochements avec Noir Désir ou Mossec, l'originalité de son premier disque réside dans son positionnement entre musique répétitive et chanson ainsi que dans la place accordée à ses trois instruments : la guitare, le piano et surtout le violoncelle qu'il a pratiqué au Conservatoire de Montpellier (*Trame ✆ 06.60.75.29.39*).

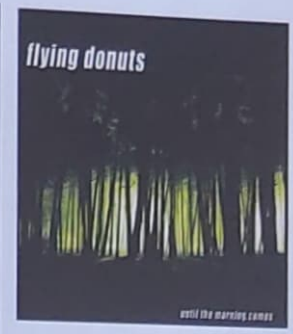
Billy The Kill revendique sa place parmi les songwriters solitaires en marge de son expérience collective avec le groupe Billy Gaz Station. Lui qui fut le bassiste des Second Rate, a depuis plusieurs années changé d'horizon musical et défend aujourd'hui un second essai solo bien éloigné du punk rock. Guitare acoustique et mélopées mélancoliques sont à l'honneur avec ces onze chansons d'obédience folk-rock qui ne s'interdisent pas quelques montées en puissance électrique et restent résolument anglophones (*"Joy Sex & War", Kicking Records ✆ 06.99.79.13.11, distribution Anticraft*).

Originaire de Vendôme, **Pfägen** a officié dans divers groupes pop-rock avant de prendre un nouveau départ en solo il y a sept ans. Son second album vient confirmer les promesses du premier (déjà chroniqué dans cette rubrique) : ses chansons francophones témoignent d'une écriture acérée, et si l'intimisme reste de rigueur, il délaisse parfois ses affinités pop-rock pour tâter du reggae ("Même Pas Belle") ou s'ouvrir à des instruments classiques et à des musiciens traditionnels asiatiques (*"Discount Songs", Pfägen ✆ 06.85.24.60.11*).

nécessaire pour réussir un coup. Il faut donc s'armer de patience, récidiver et creuser son sillon, comme le prouvent les huit sélectionnés du mois parmi les quarante-sept arrivages à la rédaction.



La basse mène à tout : **Long Bass** a fait ses classes avec cet instrument au sein de diverses formations avant de décider de voler de ses propres ailes et de peaufiner un premier album où il assure les rythmiques tout en s'occupant des programmations et des samples. Aidé de quelques intervenants (vocaux, cuivres, guitare), il propulse une sorte d'electro-dub qui soigne son aspect groove mais ne s'interdit aucune ouverture orchestrale et impressionne par sa luxuriance raffinée *("Cinematek Orchestral", Long Bass ✆ 06.15.10.02.02).*



Les **Flying Donuts** se sont forgé en treize ans une solide expérience grâce à des centaines de concerts et quelques disques. Avec son nouvel album garanti haute énergie, le trio, qui avait surgi dans le sillage de Burning Heads ou Seven Hate, poursuit l'aventure musicale de ses aînés : dans son chaudron anglophone se côtoient punk mélodique, rock stoner et éclats heavy boostés par une fougue jamais prise en défaut *("Until The Morning Comes", Kicking Records ✆ 06.77.85.77.51, distribution Anticraft).*

Sam Karpiena chanta au sein du groupe Dupain et participa à divers projets. Pour cet album solo, il s'est entouré d'un percussionniste, d'un joueur de mandole, d'un batteur, et il a confié la réalisation à un spécialiste de musiques électroniques. Porté par une voix éraillée et fascinante, le résultat ne ressemble à rien de connu, brassant poésie, rock, musiques méditerranéennes traditionnelles et influences occitanes dans des chansons mutantes à fort pouvoir évocateur *("Extatic Manconi", D Fragment Music ✆ 06.14.30.81.22, distribution L'Autre Distribution).*

En huit ans, le quatuor normand **Porcelain** s'est fait remarquer par ses prestations dans certains festivals et deux albums inspirés. Le troisième disque devrait entériner cette réputation méritéee du chanteur-guitariste franco-anglais, il offre une pop raffinée et lumineuse qui privilégie les climats apaisés mais ne néglige pas pour autant les accès de tension retenue ("Spectacular") et surprend par son intensité *("Adios Betty", Drunk Dog ✆ 06. 16. 37.13.39, distribution Differ-Ant).* ❑

Edition limitée Fnac*

inclus : "Le carnaval", "Les plus belles lettres"
(avec un bonus sampler DVD : reportage sur l'enregistrement de l'album "La tendresse des fous" + le clip Vidéo "Le Carnaval")

Da Silva

Nouvel album
Sortie le 28 septembre

Également à télécharger sur fnac.com

*dans la limite des stocks disponibles

Retrouvez l'intégralité des nouveautés et l'agenda des forums sur fnac.com

fnac.com
Agitateur de curiosité

THE BEATLES

Série Spéciale « The White Album » pour la commémoration des 40 ans de l'Album Blanc.
Corps laqué blanc gravé des 4 signatures des Beatles. Livré avec son certificat d'authenticité.
Disponible en stylo plume or 18k, rollerball et bille. Edition limitée à 1968 pièces pour le monde.
Made in France. Garanti à vie.

Récife
PARIS

LE BON MARCHE - 22, rue de Sèvres, 75007 PARIS - 01 44 39 80 00 • AU STYLO D'OR - 62, avenue des Ternes - 75017 PARIS - 01 45 74 72 17 - 01 44 09 71 62 • POINT PLUME 21, rue Quentin Bauchart, 75008 PARIS - 01 49 52 09 89 • TENDANCES BOUTIQUE - 14, rue du jeune Anacharsis - 13001 MARSEILLE - 04 91 55 00 98 • PAPIERS MICHEL - 59, cours Mirabeau, 13100 AIX EN PROVENCE - 04 42 38 24 65 • PAPETERIE JOUBERT, 22, rue Marceau - 37000 TOURS - 02 47 05 61 91 • TRICHON STYLOS, 2, place de l'Etoile - 38000 GRENOBLE 04 76 43 03 60 • VALENCE STYLOS - 1, avenue Pierre Sémard, 26000 VALENCE - 04 75 44 10 37 • Papeterie Carnot - 132, bd Malesherbes, 75017 PARIS - 01 46 22 33 50.

A Beatles product licensed by Apple Corps Limited. © 2008 Apple Corps Ltd. All rights reserved.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Le mausolée des Beatles

THE BEATLES

"Abbey Road" *EMI*

Première parution : 26 septembre 1969

"Abbey Road" est le sursaut d'orgueil final des Beatles. C'est un disque magnifique et terrible : le groupe bien-aimé nous annonce que sept années d'aventures communes se terminent. Lennon le martèle dès le premier morceau, "Come Together" : *"One thing I can tell you is you got to be free"*. Lennon veut reprendre sa liberté. Affreux. Il enregistre ça fin juillet 1969. Ponrifiant, exhortant ses auditeurs, Lennon, pape contre-culturel, lanceur d'épigrammes, a en fait démonté un vieux classique de Chuck Berry ("You Can't Catch Me"). Il a *oublié* de modifier les paroles *("here comes old flat top")*, ce qui lui vaudra de gros problèmes judiciaires avec les éditeurs du pionnier... Il n'empêche... "Come Together" est un morceau définitif dont l'ambiance évoque le premier album de Dr John, "Gris Gris", gros hit underground à Londres à l'époque. C'est l'une des pièces maîtresses de Lennon, jonglant avec l'argot branché hippy. Tel un personnage de Crumb (Mister Natural ?), Lennon est submergé par les mots d'ordre des voyants et gourous de la contre-culture (Leary, Kesey, Castaneda, Jodorowsky). Stylé (laidback), le titre provoquera l'enthousiasme immédiat des foules terrestres dès sa sortie en single. "Come Together" sera le 20e numéro un des Fabs.

Album historique, "Abbey Road" est le onzième LP des Beatles. Ce n'est pas leur dernier ("Let It Be" enregistré avant paraîtra après, en 1970) mais c'est un véritable sursaut créatif d'un groupe déjà presque atomisé. Il y avait eu le bordel intégral du *Double Blanc*, les séances spectoriennes chaotiques de "Let It Be". George Martin est donc rappelé aux manettes pour construire le mausolée des Beatles. Dans une ambiance au mieux glaciale, chaque membre du groupe aura à cœur de proposer des chansons dignes de la légende. Et pour ce disque, la technique suit. "Abbey Road" est un petit prodige artisanal. Il suffit d'écouter les cocottes de guitare en écho se répondre d'un baffle à l'autre sur "Oh ! Darling"... De fait, c'est surtout le son de basse qui surprend les auditeurs de l'époque. Profond, riche, moelleux. On entend réellement la grosse caisse de Ringo cogner comme un cœur. Les guitares de Harrison sont filtrées par une cabine Leslie (technique inventée par l'ingénieur Geoff Emerick).
Elles se mélangent à des sons de Moog, une grande première !
Dès novembre 1968, George Harrison avait fait l'acquisition d'un des engins développés par le docteur Robert Moog. Innovation : il overdubbe des synthés sur "Because", "Maxwell's Silver Hammer", "I Want You" et "Here Comes The Sun".
La production de George Martin atteint son sommet. L'homme de l'art rassemble pour la dernière fois les débris épars des Fab Four sur huit pistes. Et leur imagine un son d'édredon rock inexpugnable. Le bon George a vraiment du mérite : certaines séances sont rocambolesques, avec Yoko étendue sur un lit de camp dans un coin du studio (elle a été blessée dans un accident de voiture fin juin), Lennon en grande folie (il argumente sauvagement avec McCartney, manque gifler sa première compagne), le clou de l'affaire restant Harrison menaçant de quitter le groupe parce que Yoko a dévoré un de ses chocolats fétiches...
Déjà, les quatre rêvent de liberté. Et pourtant, minant leur art pour la dernière fois au nom des Beatles, ils offrent des pièces explosives pour leur grand feu d'artifice final. Ainsi George Harrison signe "Something", que Frank Sinatra en personne désignera comme *"la meilleure chanson d'amour depuis cinquante ans"*. Ringo apporte "Octopus Garden", conte sous-marin embelli d'un riche solo de George. Et Beatle Paul ? Il se montre capable du meilleur et du pire. Avec son "Maxwell's Silver Hammer", McCartney ose un conte pataphysique. Mais Lennon déteste cette chanson qu'il trouve indigne. McCartney s'acharne, pense pouvoir faire de son titre un numéro un. Les dissensions se font chaque jour plus claires. Les Beatles durcissent le ton entre eux. L'impertinence de Lennon vire au cynisme. La gentillesse de McCartney à la guimauve. Heureusement le producteur veille, qui saura canaliser les instants pénibles, voire les transformer en chansons. *"Tu ne me donnes jamais ton argent"*, piaille McCartney. Heureusement, il se rattrape. Plus loin, il nous invite à rencontrer le Méchant Monsieur Moustache hurlant des obscénités à la reine avec son billet roulé dans le nez. Clairement, les drogues de plus en plus dures mènent le jeu. Et les Beatles envisagent logiquement la fin ("The End"). Plus prosaïquement ils vont prendre huit semaines de vacances d'été. De retour aux studios *Abbey Road*, ils organisent le bouquet final. McCartney, George Martin et les ingénieurs construisent un long medley qui montre toutes les possibilités des Beatles, colle des fragments de mélodies complexes, les épice de solos ambitieux et claptoniens en diable. Les dés sont jetés. C'est le grand adieu des Beatles, fortissimo, crescendo, rock'n'roll (et surtout un louable effort de McCartney, avec un solo de batterie de Ringo — le seul de sa carrière) ! Une explosion de sons, d'idées, de créativité généreuse.
Voilà qui prolongera longtemps la gloire du groupe.
Pour la première fois également, les Beatles optent pour une pochette sans nom, ni aucun titre. Une seule remarquable photo de Iain Macmillan qui les montre, quittant le théâtre de leurs exploits, là où ils avaient enregistré leur œuvre prodigieuse depuis 1962. La messe est dite. *"Il était une fois un chemin pour rentrer à la maison/ Dors jolie chérie, ne pleure pas/ Je te chanterai une berceuse"*. Dans nos rêves, voilà où désormais l'aventure Beatles se jouera. ❑

De gauche à droite : Colin Petersen, Maurice Gibb, Vince Melouney, un ours, Barry et Robin Gibb

Chaque mois, un groupe mod, freakbeat, pop... présenté par Nicolas Ungemuth

THE BEE GEES

On les prend exclusivement pour les rois du disco blanc... quand en réalité, ces trois types curieux et à l'origine pas bien beaux — l'un semble pouvoir graver un H d'un seul coup de dent sur le premier Zippo venu — avaient à l'origine un talent inouï pour la pop baroque la plus dentelée qu'on puisse imaginer.

Plaisir coupable ? Hop, inutile de tenter l'expérience... Il suffit de sortir dans la rue, siffler dans une bouteille vide de Villageoise ou taper dans un arbre en criant *"Barry !"*, *"Maurice !"*, *"Robin !"*, *"Bee Gees !"*. Instantanément, mille beaufs pleins de gel dans les cheveux se retrouvent, ruisselants, en train de beugler comme autant de castrats "How Deep Is Your Love", "Stayin Alive" et autres. Devenus icônes absolus du disco suraigu, les Bee Gees, en réalité, ont bien d'autres trésors à offrir aux archéologues exigeants. Les trois frères Gibb (BG pour Brother Gibb), déjà, sont nés en Angleterre, et ne sont pas, comme le prétend la légende spécial plouc, des incultes Australiens fils de bagnards bons à rien et *propriété de Sa Majesté*. Les gonzes sont nés à Manchester, 100 % authentique ! Question pedigree rock and roll, ça se pose là. Ils y chantent même enfants, avant de filer chez les culs terreux en Australie en 1958. Là-bas, ils se font rapidement connaître avec leurs gosiers rutilants — l'un des trois frères (serait-ce Maurice ?) possède un truc très rare entre le roucoulement du pigeon, le hennissement de l'âne et le bêlement du mouflon — et enregistrent un premier album. Le succès arrive, mais l'Australie, honteuse, ne suffit pas... Après les Beatles, pour la crédibilité, il est essentiel de passer par l'Angleterre. Leurs collègues des Easybeats ont déjà compris le principe. Fissa, les Bee Gees caltent à Londres où ils atterrissent en 1966 et se retrouvent très rapidement signés par le prestigieux impresario Robert Stigwood qui les place direct chez Polydor. En moins de temps qu'il ne faut pour dire *"Bêêêêê..."*, les trois frères enregistrent un premier album stupéfiant et se payent deux premiers tubes avec les énormes "New York Mining Disaster 1941" et "To Love Somebody". Dès lors, le style de Maurice, Barry et Robin s'impose. A quelques très rares exceptions près (le raide et merveilleux "The Earnest Of Being Idle" que les frères Gallagher considèreraient comme l'une des plus grandes chansons du monde), on dirait une version molle des Beatles de "Eleanor Rigby", tout en dégoulinade comme du munster tiède baignant dans de somptueux arrangements pseudo-baroques. Et les Gibb ne s'arrêtent pas là ! Coup sur coup, ils alignent trois albums aujourd'hui vénérés par les amateurs de psychédélisme inoffensif autant que sucré : "1st", "Horizontal" et "Idea" sont un tiercé phénoménal gavé de trouvailles mélodiques sidérantes s'achevant sur un coup magistral : le loukoum musical "I Started A Joke", jaillissant de "Idea"... C'est un slow gluant et obsédant, un morceau dangereux, qui rend bête immédiatement. Mais dans le genre du plaisir coupable, on a rarement entendu mieux... Sauf que, déjà les sixties étaient finies et les Bee Gees, après ces succès faramineux, allaient — provisoirement ! — devenir ringards avant de se réinventer en barbus macho disco. Une autre histoire... ❑

Réédition CD : "1st Deluxe Edition", "Horizontal Deluxe Edition", "Idea Deluxe Edition" (Warner)

THE RABEATS

A Tribute to the Beatles

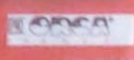
www.rabeats.com

Tournée 2009-2010

"J'ai vu les Beatles" Télérama
"Un mimétisme vocal et instrumental saisissant" Le Monde
"On vient voir les rabeats et on voit les beatles !" France Soir
"Les Rabeats un groupe incroyable" Elle

26/09/09. Saint-Pierre et Miquelon - Centre Culturel
03/10/09. Evreux - Le Cadran
10/10/09. Bures sur Yvette - Centre culturel Marcel Pagnol
28/11/09. Calais - Théâtre Municipal
29/11/09. Anzin - Théâtre Municipal
04/12/09. La Rochelle - Parc des Expositions
16/01/10. Paris - Le Grand Rex
22/01/10. Cambrai - Théâtre Municipal
23/01/09. Beauvais - L'Elispace
29/01/09. Rueil Malmaison - Théâtre André Malraux
10/02/10. Aulnay sous bois - Espace Jacques Prévert
12/02/10. Bordeaux - Théâtre Fémina
06/03/10. Strasbourg - Palais des Congrès
12/03/10. Clermont-Ferrand - Maison de la culture
13/03/10. Lyon - Bourse du travail
20/03/10. Marseille - Palais des Congrès
27/03/10. Nancy - Espace Chaudeau
23/04/10. Rouen - Théâtre Charles Dullin
29/04/10. Amnéville - Casino
30/04/10. Dole - La Commanderie
06/05/10. Laval - Les Angenois
08/05/10 Limoges - Zénith
29/05/10 Tours - le Vinci
04/06/10. Le Mans - Palais des Congrès
05/06/10. Nantes - Cité des Congrès
11/06/10. Gravelines - Scène Vauban
12/06/10. Roubaix - Le Colisée

Nouveau CD live at the Bataclan
et DVD live à L'Olympia
dispo en Fnac, Virgin Magastore
et sur www.rabeats.com



Locations : Fnac – Carrefour – Géant – Magasins U – 0 892 68 36 22
www.fnac.com - Contact Rabeats 03 22 89 2000

Cher Erudit...

Nom connu des amateurs de rock dans le monde entier bien au-delà de sa carrière personnelle, LES PAUL mort le 13 août 2009, était sans doute, avec Leo Fender, le créateur de guitares le plus mythique.

Lester William Polfuss *alias* Les Paul est né le 9 juin 1915 à Wankesha dans le Wisconsin aux USA. Très jeune, il tâte un peu de tous les instruments avant de se concentrer sur la guitare. Dès le début des années 30, on peut le découvrir dans des émissions de radio. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, les chaînes de radio ne passaient pas de disques, mais faisaient appel à des orchestres qui étaient enregistrés dans les studios mêmes. En 1935, Les Paul conduit son propre trio à Chicago avant de se rendre à New York, toujours pour des shows radio, mais également pour accompagner, sur disques, des vedettes comme les Andrews Sisters et Bing Crosby. En fait, Les Paul ne s'enferme pas dans un style particulier et passe sans difficulté de la variété et du hillbilly (sous le nom de Rhubarb Red) au blues et au jazz, admirant en particulier la dextérité et le feeling d'un certain Django Reinhardt. Les Paul se fait notamment remarquer auprès de Nat King Cole dans les années 40. Au fur et à mesure qu'il développe ses capacités d'instrumentistes, il est de moins en moins satisfait par les guitares elles-mêmes, des guitares acoustiques électrifiées d'un usage trop restrictif en termes de sonorités. Aidé financièrement par Bing Crosby, il décide alors de construire lui-même son propre modèle en prenant pour point de départ la *Poêle à frire* de George Beauchamp considérée comme la première guitare électrique. Pour supprimer les problèmes de larsen et distorsion, il conçoit une guitare à corps plein sans caisse de résonnance *(solid body)*, dans un premier temps une Epiphone, sur laquelle il fixe un manche de Gibson utilisé pour le jazz, deux micros et un vibrato. En 1940, pendant des expérimentations dans son appartement, il se prend une belle décharge électrique qui manque de le tuer. Il récupère en Californie où il s'installe finalement. Cette même année, la marque Epiphone sort une première concrétisation de son travail avec la *Log*. Dans un premier temps, Gibson ne croit absolument pas à son invention. Il faudra attendre 1952 pour que Gibson lui signe enfin un contrat et sorte la première *Gibson Les Paul* qui deviendra la guitare préférée de Jimmy Page, Eric Clapton, Mike Bloomfield, Carl Perkins, Paul Kossoff, Marc Bolan, Slash, etc. Les Paul poursuivra ses recherches innovantes parallèlement à une carrière discographique qui connaît d'importants succès grâce à son association avec sa femme, la chanteuse Mary Ford, plusieurs titres devenant des hits transatlantiques entre 1951 et 1956 : "Tennessee Waltz", "How High The Moon", "Jingle Bells", "Carioca", "Bye Bye Blues", "Vaya Con Dios", "Song In Blue", "Nuevo Laredo"... Après avoir amélioré les performances des magnétophones Ampex en y ajoutant des têtes d'enregistrement et de lecture, créant ainsi les premiers multipistes, il bâtit chez lui un studio d'enregistrement dans lequel il développe le système de l'overdub. Ayant fait fortune grâce aux ventes de ses modèles de guitare par Gibson, Les Paul se retire au milieu des années 60 tout en poursuivant ses recherches en studio. Toutefois, pratiquement jusqu'à sa mort, on le reverra sur scène à intervalles réguliers, notamment avec Chet Atkins.
Discographie : deux compilations à conseiller : avec Mary Ford, "The Capitol Years" (Capitol US 89) ; pour un plus large éventail de ses contributions, "The Legend And The Legacy", coffret 4 CD (Capitol US 91).

Les Paul se demandant quelle guitare il pourrait bien inventer

Photo Michael Ochs Archives/Getty Images

Cher Erudit, sauriez-vous à qui l'on doit la chanson originale "Fix You" entendue dans le film "I Feel Good" et est-elle disponible dans le commerce ?
■ HUBERT, Paris (75009)

Le film "I Feel Good", intitulé "Young@Heart" en anglais (le nom de la chorale en fait) est un documentaire de Stephen Walker, sorti en 2008, dont le sujet est une chorale du New England, une région du Nord-Est des USA. La particularité de ces chanteurs réside dans leur âge assez avancé en général, entre 70 et 100 ans, qui reprennent avec entrain du Clash comme du James Brown. A l'origine, "Fix You" est un titre écrit, composé et chanté par le groupe Coldplay. Sorti en single en septembre 2005, cette chanson entre dans le Top 10 en Angleterre et dans les meilleures ventes en France. Elle figure également sur l'album "X & Y" (EMI UK 2005), lequel qui sera n° 1 partout. Celui qu'on entend interpréter "Fix You" dans le film et sur le DVD s'appelle Fred Knittle. Noter que cette chanson a également figuré dans plusieurs séries TV comme "FBI : Portés Disparus".

Cher Erudit, j'aimerais en savoir plus sur le STONER (origines, œuvres typiques...).
■ JIMMY, LUC-SUR-MER (14)

Le terme **stoner** lui-même est associé au fait d'être défoncé *(stoned)*, aux pétards en particulier ou aux hallucinogènes, de la même manière qu'ecstasy rime souvent avec techno. Musicalement, c'est un style de rock qui s'est développé sous les influences de ce qu'on a appelé le doom metal, forme de hard ou heavy rock jouée sur des tempos assez lents — d'où l'influence de la marijuana plutôt que du speed — dont les maîtres absolus furent Black Sabbath et, à un degré moindre, les Californiens de Blue Cheer, conjuguées à celle de Led Zeppelin et du rock psychédélique souvent sous sa forme la plus spacé rock, comme les longs

Scott Reeder, Josh Homme, Alfredo Hernandez et John Garcia : Kyuss

développements instrumentaux de Hawkwind et Pink Floyd. Quant aux parties vocales, elles se rapprochent de celles du hard rock ou du hardcore.
La référence en la matière est sans conteste **Kyuss**. Formé à la fin des années 80 sous le nom de Sons Of Kyuss, puis de Kyuss, le groupe vient de Palm Desert (Californie) d'où, parallèlement à celle de stoner, l'appellation de *desert rock* ou de *Palm Desert scene*. On y découvre les noms du guitariste Josh Homme, du bassiste Nick Oliveri, du chanteur John Garcia, du batteur Brant Bjork et, à partir de 1992, du producteur Chris Goss. Depuis 1988, ce dernier est, par ailleurs, le leader d'une formation tout aussi importante, même si elle n'a pas eu la reconnaissance médiatique et commerciale qu'elle méritérait : Masters Of Reality où l'on retrouve à différentes périodes Josh Homme, Nick Oliveri, Mark Lanegan de Screaming Trees, Tim Harrington, Troy Van Leeuwen, Nick Lucero et Dave Catching.
A leur suite est apparue toute une série de groupes dans les années 90 et 2000 dont Sleep, Monster Magnet, Nebula avec le guitariste Eddie Glass, Bongzilla, Fu Manchu et les Anglais de The Eighties Matchbox B-Line Disaster et Orange Goblin. Le représentant actuel le plus réputé du mouvement reste toutefois Queens Of The Stone Age, formé en 1996 par Josh Homme

Monster Magnet

et Chris Goss à la production avec, autour d'eux à différentes périodes, Nick Oliveri, Troy Van Leeuwen, Mark Lanegan, Joe Castillo, Michael Schuman, Gene Trautmann, Nick Lucero, Dave Grohl de Nirvana et la participation du guitariste de ZZ Top, Billy Gibbons. Parallèlement, Homme crée en 1998 Eagles Of Death Metal qu'il laissera la plupart du temps aux mains de *Jesse The Devil* Hughes (chant et guitare), Dave Catching (guitare), Brian O'Connor (basse) et Joey Castillo (batterie). Il ne faut pas non plus oublier les *Desert Sessions*, collectif informel de ces musiciens de Palm Desert rassemblé régulièrement depuis 1997 autour de Josh Homme, encore une fois, sortant de temps à autre des mini-albums pour lesquels ils reçoivent le renfort de nombreux invités.

Mark Lanegan, Joe Castillo, Nick Oliveri, Josh Homme et Troy Van Leeuwen : QOTSA

Discographie sélective :
Kyuss : "Blues For The Red Sun" (Dali Records US 92) ; "Welcome To Sky Valley" (Elektra US 94). **Masters Of Reality :** "Masters Of Reality" (Def American US 88) ; "Sunrise on The Sufferbus" avec Ginger Baker, le batteur de Cream (Chrysalis US 92) ; "How High The Moon : Live At The Viper Room", un des meilleurs live (Malicious Vinyl US 97) ; "Deep In The Hole", très grand album (Brownhouse US 01). **Sleep :** "Sleep's Holy Mountain" (Earache UK 92). **Monster Magnet :** "Superjudge" (A&M US 93) ; "Powertrip" (A&M US 98). **Nebula :** "Charged" (Sub Pop US 01) ; "Atomic Ritual" (Liquor & Poker US 03). **Bongzilla :** "Stash" avec reprise d'un classique de Black Sabbath (Relapse US 99). **Fu Manchu :** "In Search Of ..." (Mammoth US 96). **Queens Of The Stone Age :** "Queens Of The Stone Age" (Loosegroove US 98) ; "Rated R" (Interscope US 2000) ; "Songs For The Deaf", sans doute leur meilleur (Interscope US 02) ; "Lullabies To Paralyze" (Interscope US 05). **Eagles Of Death Metal :** "Peace, Love, Death Metal" (AntiAcidAudio US 04) ; "Heart On" (Downtown US 08).

Funny People
de Judd Apatow

Le décès du producteur/ scénariste/ réalisateur John Hugues le 6 août dernier à l'âge de 59 ans a mis un sacré coup de bourdon aux cinéphages juvéniles ayant percé leurs acnés au rythme de ses films. John Hugues, rappelons-le, avait été le prince de la teen-comédie américaine des années 80 à coups de films cultes comme "Rose Bonbon", "La Folle Journée De Ferris Bueller" et surtout l'indémodable et craquant "Breakfast Club", mélange fin d'humour léger, de nostalgie diffuse et de bons sentiments. Depuis une dizaine d'années, Hugues s'était retiré de Hollywood, en partie, dit-on, après le bide monumental de l'abominable version yankee des "Visiteurs" ("Les Visiteurs En Amérique") dont il avait — Dieu sait pourquoi — accepté de réécrire le scénario. Toujours est-il que *l'esprit John Hugues* manquait sacrément au cinéma américain des années 90. Et ce jusqu'à ce que son fils spirituel, un certain Judd Apatow, ne reprenne le flambeau à l'aube des années 2000. Elevé aux gags surréalistes des Marx Brothers et à l'humour iconoclaste du Saturday Night Live, Apatow voue également une admiration sans borne au cinéma de Hugues, comme il le confiait il y a quelques semaines dans un grand quotidien américain suite à la disparition du cinéaste : *"C'est comme si une partie de mon enfance était morte. Personne ne m'a fait autant rire que lui."* Apatow a donc rodé son humour à la télé en scribouillant des gags pour la grosse Roseanne Barr ou Jim Carrey le Zinzin. Et ce avant de débarquer sur les grands écrans en 2005 avec "40 Ans Toujours Puceau" ou le quotidien d'un nerd quadragénaire qui collectionne les poupées Star Trek tout en galérant sec auprès de la gent féminine. Avec ce premier long-métrage qui a tout cassé au box-office, Apatow trouve sa marque de fabrication qui fera le succès de ses pelloches suivantes : la description clinique et moqueuse — certes — mais aussi pleine de tendresse d'*adulescents* inquiets d'entrer dans l'âge adulte. De véritables geeks dans lesquels Apatow se reconnaît pleinement comme il l'a fait savoir à longueur d'interviews. Ses films, très *air du temps*, en disent également beaucoup sur l'état psychologique des trentenaires élevés à Internet, aux films de superhéros, aux pornos et au mac burger. Ses personnages, toujours sympathiques et un peu paumés par la vie, ont des suées d'angoisse à l'idée de baiser ("Supergrave"), d'avoir un enfant ("En Cloque Mode D'Emploi") ou de se faire tromper par un conjoint ("Sans Sarah Rien Ne Va"). Comme John Hugues naguère, Apatow revitalise l'humour made in USA en prenant appui sur les aléas de la vie. Et puis, histoire de s'offrir un entracte nettement plus déconneur, il s'associe en 2008 à Adam Sandler, acteur comique numéro 1 aux Etats-Unis (quoique peu populaire en France), pour une potacherie totalement hallucinée : "You Don't Mess With The Zohan". L'histoire abracadabrantesque d'un agent secret du Mossad qui devient coiffeur gérontophile à New York ! Le duo Sandler/ Apatow ose aligner des gags surréalistement vulgaires qui auraient même pu choquer le fantôme de Max Pécas. Toujours est-il que *"Rien Que Pour Vos Cheveux"* (titre français !) devient culte et demeure, pour beaucoup, la meilleure comédie sortie en salles l'année dernière, tous pays confondus. Pourtant, malgré ses gags gras et ses situations trashy, le film arrive, en sourdine, à balancer un message de tolérance pour la réunification entre juifs et palestiniens. Comme si, Apatow, en plus d'avoir l'esprit de John Hugues, avait aussi le cœur de Frank Capra. Et puis voilà que le duo Apatow/ Sandler refait des siennes avec "Funny People" qui n'est — ni plus ni moins — que le meilleur film de la carrière de l'acteur et le meilleur film de la carrière du réalisateur. Sandler est George Simmons, roi adulé du stand up. Apprenant qu'il est atteint d'une grave maladie, Simmons s'entiche d'un jeune gagman débutant, un certain Ira Wright, mal à l'aise avec son corps, terrifié par les filles et totalement geek d'esprit. Au contact de son mentor, Wright va apprendre à grandir, dans sa vie affective comme professionnelle. Et ce rôle est joué par le formidable Seth Rogen, autre nouveau génie comique américain qui semble avoir le corps de Jacques Villeret siamoisé avec l'esprit de Jerry Seinfeld. Porté par ses deux acteurs extraordinaires, Apatow jongle admirablement avec l'émotion et le rire. La mélancolie ambiante et les regrets passés, toujours présents et tenaces, viennent se caler entre de bons mots d'auteur lâchés à tout bout de champ par les duettistes. Des dialogues drôles et incisifs que Rogen et Sandler portent en boucle sur leurs lèvres comme un véritable art d'être. Comme un immense échappatoire à l'absurdité de la vie *(en salles le 7 octobre)*... ❑

THE BEATLES

COMME VOUS NE LES AVEZ JAMAIS ENTENDUS !

TOUS LES ALBUMS DES BEATLES EN VERSION REMASTÉRISÉE

NOUVEAU PACKAGING DIGIPACK, VISUEL DU DISQUE ORIGINAL,
PHOTOS INÉDITES, NOUVELLES NOTES DE POCHETTES, MINI DOCUMENTAIRES VIDÉO
SUR L'ENREGISTREMENT DE CHACUN DES ALBUMS

EGALEMENT DISPONIBLE

LE COFFRET THE BEATLES EN MONO

11 CD REMASTERISÉS
EN MONO
UNIQUEMENT DISPONIBLES DANS CE COFFRET

EGALEMENT DISPONIBLE

LE COFFRET THE BEATLES EN STÉRÉO

14 CD REMASTERISÉS
EN STÉRÉO + 1 DVD

EMI

Apple Corps

Epiphone
performance is our passion

www.thebeatles.com

eurostar

RTL

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Fureur et testostérone

Violent Days

Tourné il y a cinq ans, "Violent Days" s'est longtemps baladé dans les festivals (Berlin, Londres, Chicago et Belfort où il a obtenu le Grand Prix) avant de trouver un créneau miraculeux en salles. Ce petit film en noir et blanc, au grain épais tendance Jim Jarmusch première période, tente de faire le point sur ce qui gangrène la société. Comme le racisme, l'exploitation du monde ouvrier, les envies utopiques de révolution et d'égalité économique et les complications des codes amoureux et relationnels. Mais "Violent Days" est avant tout un film 100 % rock puisqu'on y suit — entre fiction et documentaire — les errances à Paris et au Havre d'une bande de rockers qui supportent leur quotidien en écoutant ou en jouant leur musique préférée. Dans le dossier de presse, la réalisatrice Lucile Chauffour montre son engagement clair et direct pour cette *musique du diable* (comme on disait dans les années 50) : *"Le rock n'est pas un produit d'appel pour entreprise de luxe, le rock n'est pas du soft à exploiter, le rock n'est pas une pose !"* Mais tout sympathique qu'il soit, "Violent Days" n'évite pas certaines longueurs propres à un cinéma de la débrouille, les intentions n'étant pas forcément décodables par un spectateur fan de "Harry Potter 6" et "L'Age De Glace 3". Notamment lorsque la réalisatrice, toujours dans le dossier de presse, analyse son travail à la virgule près : *"Le défi cinématographique est là : que tout le travail précis de structure qui sous-tend le film produise la sensation d'une évidence, que les niveaux de sens s'entremêlent et tissent une forme discursive qui laisse* penser par soi-même..." Certes... En tout cas, "Violent Days" ayant acquis sa petite réputation de film culte, on serait porté à croire que certains spectateurs seront sensibles à cette forme de structure narrative et de filmage anti-cinéma numérique. "Violent Days" est en fait le film d'une pure et dure qui ne fait aucune concession. Et rien que pour cela, on peut lui tirer un bout de chapeau *(en salles le 16 septembre)*.

Violent Days

Hôtel Woodstock

Au moment on l'on festoie gaillardement sur le 40e anniversaire de Woodstock (puisqu'il est de plus en plus question de légaliser le cannabis en Californie !), Ang Lee, cinéaste taiwanais parti faire carrière aux Etats-Unis ("Le Secret de Brokeback Mountain", "Hulk"), offre son petit revival de la manifestation. Mais vu par le petit bout de la lorgnette. Car ce n'est pas au concert que l'on assiste, mais à ses à-côtés. Ou comment un certain Elliot Tiber, jeune décorateur dans la dèche, a été amené, un beau jour d'été 1969, à louer le motel délabré et le champ insignifiant de ses parents pour ce qui deviendra le plus grand concert de tous les temps. Ang Lee filme donc les coulisses de la préparation sans montrer un seul accord de guitare de John Sebastian, ni la moindre chansonnette de Janis Joplin. Tout en dressant des mini-portraits de plusieurs personnages (un travesti, un vétéran du Vietnam, un couple de hippies shootés à la marijuana, etc) qui synthétisent ces trois jours de musique sous influence *cheveux longs/ peace & love*, le film met en avant les derniers moments d'innocence d'une Amérique rêvée. Peu avant que la guerre du Vietnam ne devienne un véritable bourbier et que le pays ne s'enlise dans les terribles années Reagan et Bush. Si "Hôtel Woodstock" est empreint de beaucoup de nostalgie, le message du film reste positif. A savoir, comme le précise le scénariste du film James Chamus, *"offrir à une nouvelle génération une visite de Woodstock et lui montrer ce sentiment d'espoir, de bonheur et d'enthousiasme à déplacer les montagnes"*. Chouette complément au mythique documentaire de Michael Wadleigh, "Hôtel Woodstock" se voit également — avec un peu d'espérance — comme un reflet utopiste des futures années Obama. Qui sait *(en salles le 23 septembre)*...

Démineurs

Démineurs

Kathryn Bigelow est probablement la plus *mec* de toutes les réalisatrices américaines. Après deux films restés confidentiels, elle se fait connaître en 1987 en donnant un sacré coup de genou au cinéma fantastique avec l'incroyable "Near Dark", relookage hyper rock du film de vampire où la poussière sale et le cuir tendu ont autant d'importance que les canines proéminentes. Depuis, Bigelow a signé un autre film culte ("Point Break" et sa bande de surfeurs/ braqueurs), un polar urbain fétichiste ("Blue Steel" avec Jamie Lee Curtis et son flingue phallique) et une épopée apocalyptique dans un Los Angeles futuriste englué dans la réalité virtuelle ("Strange Days"). Mais depuis ce dernier film réalisé en 1994, Bigelow a commis deux erreurs de parcours avec "Le Poids De L'Eau", thriller mélodramatique abscons d'un ennui plus que mortel, et "K-19, Le Piège Des Profondeurs" , film de guerre foireux avec Harrison Ford dans son plus mauvais rôle (le commandant russe d'un sous marin nucléaire en difficulté). Alors qu'on la pensait mise à l'écart de Hollywood , voilà que Bigelow revient comme avant. Pleine de fureur et de testostérone. En retraçant le quotidien explosif d'une unité de l'armée américaine

spécialisée dans le déminage dans les rues de Bagdad, Kathryn Bigelow n'a pas spécialement voulu faire une dénonciation de la guerre en Irak. Son but premier est de retranscrire l'ambiance qui règne au sein d'une escouade de soldats à la camaraderie très machiste et dont certains sont dopés au danger absolu. Notamment le personnage principal, un certain sergent James (joué avec beaucoup de sueur sur le front par Jeremy Renner repéré dans le génial "28 Semaines Plus Tard") qui, dans une suite d'élans masochistes, prend son pied à jouer avec sa vie en désamorçant des bombes. En filmant cette guerre à la façon d'un reportage d'Envoyé Spécial, la réalisatrice capte à merveille la tension et les angoisses — et même le nihilisme — qui règnent dans cette escouade de soldats prêts à se faire réduire en charpie au nom d'une politique qu'ils ne comprennent même pas. Il règne tout au long de "Démineurs" comme une étrange ambiance de désolation totale. Comme si le but d'une vie était de mourir au plus vite en se faisant réduire en cendres. Psychologiquement dur et cinématographiquement efficace *(en salles le 23 septembre)*.

Thirst, Ceci Est Mon Sang

Park Chan Wook, on s'en souvient, avait réveillé la croisette cannoise en 2004 avec son "Old Boy", soit la quête vengeresse d'un homme parti rechercher celui qui l'a fait enfermer dans une pièce pendant quinze ans sans raison apparente. "Old Boy" avait également pas mal choqué son monde pour une séquence traumatisante où le héros du film, dépassé par sa folie, bouffait un poulpe vivant en un seul plan séquence. "Old Boy" devait, en toute logique, obtenir la Palme qu'il se fit rafler au dernier moment — pour de pures raisons politiques — par "Fahrenheit 9/11", le brûlot de Michael Moore censé dégager Bush de la Maison-Blanche. Avec ses deux longs-métrages suivants, le cinéaste coréen a plutôt déçu ses fans puisque "Lady Vengeance" et "Je Suis Un Cyborg", avec leur mélange atrophié d'humour noir poussé, d'excès outrancier de violence et de surréalisme gratuit, ne parvenaient plus à accrocher le spectateur. Comme si Park Chan Wook, conscient d'être devenu culte et *festivalable*, était devenu un cinéaste poseur fier de ses plans. Avec "Thirst", les choses s'arrangent un peu. On y suit le parcours mystique d'un jeune prêtre qui, après une transfusion sanguine douteuse, devient un vampire et tombe amoureux fou d'une jeune femme avec laquelle il entretient une relation excessivement charnelle. Une fois de plus, Park Chan Wook mélange les genres (horreur, love story, érotisme, mélodrame) en glissant, en deuxième et troisième couche, différents degrés de lecture sur la vengeance, la culpabilité et les amours hors normes. Du coup, "Thirst" peut être pris, aux choix, comme une immense épopée allégorique sur la vie et la mort pleine de fureur, de sexe et de sang ou, au contraire, comme un film de vampire potache dont le cinéaste s'amuse à casser les codes dans la gratuité la plus totale. A la sortie de la projection cannoise en mai dernier, les réactions étaient très partagées. Entre délire absolu et rejet total. N'empêche, que l'on aime ou pas le film, il faut reconnaître que Park Chan Wook est un authentique cinéaste. Notamment avec cette magnifique séquence où le vampire emmène sa dulcinée pour une ballade romantique sur les toits de la ville *(en salles le 30 septembre)*. ❑

Thirst, Ceci Est Mon Sang

MILONGA
Vivre la Musique

20 magasins et écoles de musique en France.

www.milongamusic.com

Groove! Production présente

MAZE feat Frankie Beverly

and

Earth Wind & Fire Exp ft AlMcKay

En Concert le 9 Février 2010

A L'OLYMPIA

BRUNO COQUATRIX

ROCK·FOLK

NOSTALGIE

0 892 68 33 68 (0,34€/min) www.olympiahall.com

et points de vente habituels Fnac, Carrefour, Géant, Magasins U. 0 892 68 36 22 (0,34€/min), www.fnac.com

DVD cinéma

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Plusieurs balles

Charlie Bartlett

Free Dolphin

Révélé dans les années 80 dans des teen-movies cultes ("Une Créature De Rêve", "Tuff Turf"), Robert Downey Jr a obtenu la consécration en 1992 en interprétant, à la mimique près, Charlie Chaplin dans le biopic que lui consacra l'acteur/ metteur en scène Richard Attenborough. Acteur tout-terrain capable de transcender par son jeu des films d'action lambda (genre "Air America", ou "US Marshall"), à l'aise également dans le drame absolu — il était épatant dans "Neige Sur Beverly Hills" adapté du roman culte de Bret Easton Ellis — Downey Jr a pourtant failli être dégagé de Hollywood lorsque que, à l'aube du 21e siècle, il était fortement accroc à la drogue et à l'alcool, ce qui lui valut de fréquents passages par la case prison. Porté par une forte envie de rédemption, Downey Jr s'est excusé de son comportement dans les médias avant de rejoindre le chemin des sunlights... et le succès au box-office. Devenu l'idole des fans de la Marvel pour son interprétation charismatique d' "Iron Man", l'acteur, devenu hyper *bankable*, enquille désormais rôles sur rôles. Les grands comme les petits. Ainsi, dans le très sympathique "Charlie Bartlett", monsieur joue un proviseur confronté à un élève déviant qui approvisionne son lycée en antidépresseurs. S'amusant à zapper volontairement les codes du film *de lycée* le réalisateur Jon Poll met en scène une drôle d'ode spirituelle à la liberté et à l'amour de son prochain. Ce à quoi aspire dans la vie Robert Downey Jr qui, selon ses dires, aurait arrêté une bonne fois pour toutes les substances illicites.

Un Tueur Nommé Luke

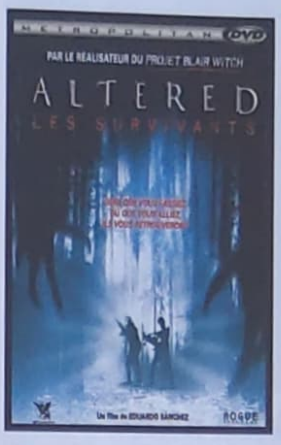
M6 Vidéo

Les fans purs et durs de western italiens (dit aussi *westerns spaghettis*) vont être aux anges puisque M6 sort en DVD des raretés absolues. Comme "Trinita Va Tout Casser" (alias "La Colline Des Bottes, puisqu'il ne s'agit pas d'un Trinita officiel) qui marque la première rencontre entre Bud Spencer et Terence Hill. Ou encore "On m'appelle King", porté par le cabotinage outrancier de ce cinglé de Klaus Kinski qui était aussi fou dans la vie sur l'écran ainsi que "Durango Encaisse Ou Tue" et "Django Arrive, Préparez Vos Cercueils"... Mais s'il faut retenir l'un d'eux c'est bien "Un Tueur Nommé Luke", réalisé en 1969 par un certain Giulio Petroni, réputé pour avoir signé un des grands classiques du genre avec "La Mort Etait Au Rendez-Vous". Ce qui frappe avec ce film, c'est son mixage plutôt soigné entre western et thriller qui joue à la fois sur des ambiances semi fantastiques (voir la magnifique séquence nocturne du début) et sur la rédemption réussie de son héros, un pistolero alcoolique traumatisé par son passé. "Un Tueur Nommé Luke" nage dans les codes du genre avec maestria puisque les cow-boys ont définitivement les cheveux longs et sales et que les bad-guys meurent de plusieurs balles dans la peau en faisant des tours entiers sur eux-mêmes avant de s'écraser dans la poussière. Histoire de vendre cette collection à un public néophyte, M6 a eu l'idée (géniale ou saugrenue ?) de confier les jaquettes à des dessinateurs de Fluide Glacial. Et, tout drôle et cartoonesque qu'elle soit, celle d' "Un Tueur Nommé Luke", signée Edika, n'a aucun rapport — mais alors pas du tout — avec le ton mortifère de ce western méconnu.

Le Coup De L'Escalier

Wild Side

Robert Wise est l'un des rares metteurs en scène de l'âge d'or de Hollywood à avoir signé des classiques dans chaque genre. Que ce soit l'épouvante suggérée ("La Maison Du Diable"), le film de guerre racé ("La Canonnière Du Yang-Tsé"), la comédie musicale endiablée ("West Side Story") ou la science-fiction non décérébrée ("Le Jour Où La Terre S'Arrêta") et surtout le polar urbain à la psychologique exacerbée avec le très tendu "Le Coup De L'Escalier". L'histoire d'un hold-up qui dégénère pour des raisons raciales lorsqu'un voleur blanc (Robert Ryan) s'en prend violemment à un complice noir (Harry Belafonte) dont il ne supporte pas la couleur de peau. Réalisé voici cinquante ans, "Le Coup De L'Escalier" entre facile dans le Top 3 des grands polars américains de l'époque (avec "Quand La Ville Dort" de John Huston et "L'Ultime Razzia" de Stanley Kubrick) dont il partage un nihilisme forcené sur les personnages et une vision au scalpel du milieu des braqueurs. Dans leur livre consacré au metteur en scène publié voici un quart de siècle ("Robert Wise" aux Editions Edilig), Roland Lacourbe et Danièle Grivel expliquent en quoi "Le Coup De L'Escalier" est un chef-d'œuvre : *"Wise sait filmer les temps morts en valorisant toujours le petit détail déterminant : une feuille de journal emporté par le vent, une poubelle cabossée, une flaque d'eau sur le trottoir, des cheminées d'usine, la campagne en automne ou l'envol d'une nuée de pigeons dans Central Park se parent, à travers sa caméra, d'un signification instantanée."* On appelle ça réaliser un film habité.



Altered

Metropolitan

Il y a dix ans pile, deux réalisateurs débarqués de nulle part, Eduardo Sanchez et Daniel Myrick, finissaient de tourner le film d'épouvante le plus rentable de tous les temps : "Le Projet Blair Witch". Réalisé en 16 mm et en vidéo pour 60 000 malheureux dollars, ce concentré de frayeur absolue engrangea en effet 140 millions de dollars rien que sur le continent américain, une partie du public ayant cru mordicus à cette histoire de sorcière sur le retour. Depuis, les deux réalisateurs étaient vaguement retombés dans l'ombre. Probablement parce "... Blair Witch", filmé à la façon d'un documentaire amateur (ce qui faisait également son efficacité) ne montrait pas leurs réels talents de techniciens. Depuis, les deux complices ont poursuivi leur carrière en solo. Daniel Myrick a aligné trois films confidentiels destinés au marché du DVD (dont le mollasson "Solstice" ou l'esprit d'une morte erre dans le bayou louisianais) tandis que Sanchez, qui n'avait quasiment plus touché de caméra depuis "... Blair Witch", confirme son talent avec l'épatant "Altered". Une série B d'une nervosité et d'une crudité incroyables où quatre amis séquestrent un extraterrestre qui, dix ans plus tôt, avait kidnappé un de leurs potes. Malgré son côté old school appuyé — le film a des airs d'un vieux film de SF des années 50 — "Altered" fonctionne grâce à l'énergie de sa mise en scène à l'arrache (inspirée des nouvelles séries type "The Shield") et de son hystérie ambiante assez réaliste. Bref : on croit à ce qu'on voit sur l'écran. Ce qui est loin d'être le cas de 90 % des films fantastiques qui sortent directement en DVD. ❑

HUMBUG
NOUVEL ALBUM
DISPONIBLE EN CD DIGIPACK LIMITÉ, VINYLE ET DIGITAL

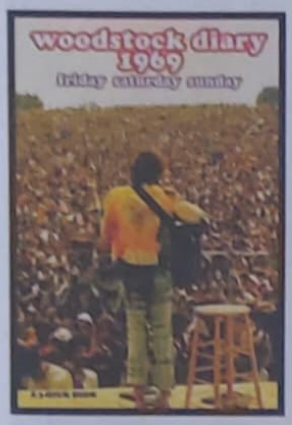
"UN CHEF D'ŒUVRE INCONTESTABLE" **ROCK 'N' FOLK**
"UN ALBUM FASCINANT" 5/6 **MAGIC**
"LES FUTURES LÉGENDES DU ROCK ANGLAIS, CE SONT EUX" **GLAMOUR**
"BRILLANT NOUVEL ALBUM" **INROCKUPTIBLES**
"UN SACRE ANNONCÉ"
"LA SENSATION DE LA RENTRÉE" **ELLE**
"UN DES ALBUMS LES PLUS ATTENDUS ET LES PLUS RÉUSSIS DE CETTE RENTRÉE" **LE FIGARO**
"UN DES IMMANQUABLES DE L'ANNÉE"
★★★★★ **KR**

TÉLÉRAMA

En concert le 6 Nove COMPLET Zénith de Paris
Date supplémentaire :
5 novembre au Zénith de Paris

www.dominorecordco.com
www.arcticmonkeys.com

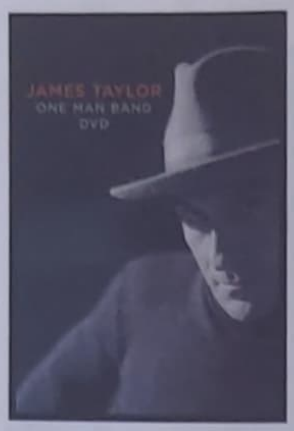
Coincé en route



"Woodstock Diary 1969"

Gravity

D'abord, une précision : "Woodstock Diary 1969" n'est pas la luxueuse réédition 2009 du film officiel réalisé par Michael Wadleigh, parue en août dernier en coffret 4-DVD (ou double Blu-ray). Qu'à cela ne tienne, on se jette sur ce docu signé DA Pennebaker et produit par Alan Douglas... pour se rendre compte que, malgré une nouvelle photo de couverture et une subtile altération dans le titre, "Woodstock Diary" n'est autre que le même reportage de trois heures sur le festival (auquel Rock&Folk a logiquement consacré son dernier hors-série) que "Woodstock Diaries", publié en 1994. M'enfin. Pour autant, ne pas croire que l'amour de son prochain, la paix, la musique, les fleurs dans les cheveux, tout cela, c'était avant. Et qu'aujourd'hui, tout n'est que fric, arrivisme implacable et glaçons à la place des yeux. Leurs voisins aussi ont vu Max Yasgur et son fils Sam d'un mauvais œil lorsque ces derniers ont accepté de louer un terrain pour un concert à trois farfelus (deux jeunes businessmen en herbe et un hippie aussi altruiste qu'un banquier) venus de New York. A l'heure où un président américain noir se bat pour imposer quelque chose qui ressemble vaguement à la sécurité sociale dans son pays et est considéré par la majeure partie de ses habitants comme un vulgaire activiste de gauche, on ne peut que constater que certains rêves sont restés coincés en route. Si le festival de Woodstock a bel et bien marqué la fin de la décennie de l'espoir, il n'en reste pas moins un symbole fort. La preuve que rien n'est jamais perdu. Que même si une multinationale lâche un paquet de fric en marketing pour revendre un film qui a déjà surenrichi ses instigateurs et si une compagnie plus modeste refourgue son docu bien fichu à la moindre occasion en se contentant de modifier le packaging, Woodstock n'a pas rimé à rien. Parce que les barrières n'ont pas tenu. Quelque chose, ce week-end-là, a été plus fort que tout, musique comprise. Et ce quelque chose peut se réveiller. *"Je suis venue parce qu'on m'a dit qu'il y aurait beaucoup de gens et je compte bien les rencontrer"*, déclare une gamine en se rendant sur les lieux, au début de ce film alternatif de trois heures. Tout est dans ses mots. Les explications fournies par les principaux protagonistes (John Roberts, Joel Rosenman et Michael Lang) en 1994 (pour le 25e anniversaire du festival), toujours plaisantes à réentendre, n'arrivent pas à la cheville de la phrase de cette porte-parole, malgré elle, d'une génération que l'idéalisme a propulsée là-haut. En revanche, cette pureté-là, flagrante également dans les visages des enfants de la révélation immortalisés par Pennebaker lorsqu'il a balayé le public avec sa caméra, s'est retrouvée dans certaines chansons. Celles interprétées par Richie Havens improvisant au nom de la liberté, Santana offrant son âme en sacrifice, Janis Joplin généreuse et douée comme une Amy Winehouse à l'envers, Ten Years After au plus urgent d'eux-mêmes, ou Crosby, Stills & Nash harmonisant comme des anges en hommage à McCartney et Angela Davis, avant que Jimi Hendrix oblitère le festival par l'hymne électrique fusionnel. Y être présent devait être formidable. Regretter d'avoir été bien trop jeune pour cela est déjà pas mal.

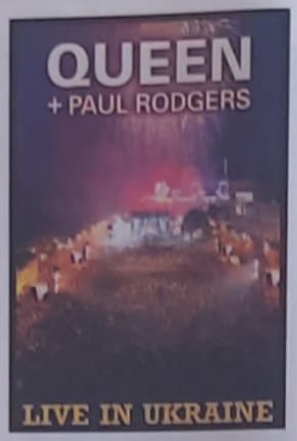


James Taylor

"One Man Band"

Universal

Riche idée que ce DVD live à la manière de *Storytellers* capté les 19, 20 et 21 juillet 2007 au Colonial Theatre de Pittsifield dans le Massachusetts. Comme dans l'émission de VH-1, James Taylor, musicien américain signé par Apple à la fin des années 60, ponctue son set d'anecdotes se rapportant à sa carrière riche en rencontres féminines et tubes de toutes sortes. Alors qu'il n'avait pas tourné aussi léger depuis les années 70, le troubadour se révèle particulièrement à l'aise dans un contexte intimiste et, malgré sa timidité légendaire, se tire formidablement bien de l'exercice dont on ne réchappe pas quand on n'a rien à raconter. Ce n'est bien sûr pas le cas de Taylor qui a côtoyé les plus grands de sa génération et trouvé le moyen d'inspirer à George Harrison en 1969 une des plus belles ballades de son répertoire. "Something In The Way She Moves", dont "Something" des Beatles découle du premier vers, est légitimement interprétée en ouverture d'un show dépouillé, mais très agréable à visionner. Accompagné par le pianiste Larry Golding, James Taylor papillonne dans son répertoire, butinant un couplet ici, s'attardant sur un refrain là, et se remémore les instants cruciaux d'un itinéraire entre ombre et lumière, avec modestie et humour. Son talent et lui sont d'un autre temps, mais ce contemporain de Paul Simon et Jackson Browne qui n'a pas été insensible aux charmes et aux chansons de Carole King — une superbe version de "You've Got A Friend" illumine la première moitié du show — Joni Mitchell ou Carly Simon, mérite que les songwriters de toutes les générations, et ceux qui les apprécient, se penchent sur son œuvre. *"J'aurais dû suivre ce conseil"*, lâche-t-il dans un sourire après avoir chanté "Never Die Young". Une preuve que l'intelligence n'est pas toujours fatale.



Queen + Paul Rodgers

"Live In Ukraine"

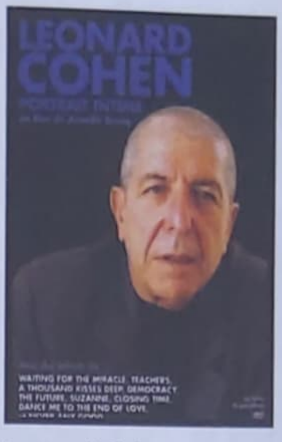
EMI

Queen et Paul Rodgers ont mis fin à leur collaboration au début de l'été en publiant ce DVD live saisi en Ukraine. L'ex-hurleur de Free, qui ne s'était pas engagé sur le très long terme, aura tout de même sévi cinq ans avec Brian May et Roger Taylor et, même si on sait que cette association n'a pas fait l'unanimité — notamment chez ceux qui ne supportaient pas Freddie Mercury non plus... — force est d'admettre qu'elle a bien fonctionné. En live en tout cas, où les trois musiciens ont donné du bonheur à des vieux ravis d'être cajolés dans le sens de la nostalgie, et des jeunes qui ne marchaient pas encore lorsque Freddie cassa sa pipe, et n'auraient jamais vu le groupe en action sinon. D'accord, ce n'était pas tout à fait la même chose, mais Rodgers, à qui les deux autres ont suggéré le partenariat, n'a jamais prétendu remplacer le chanteur à moustache. Cependant, l'ex-Free aujourd'hui retourné en *Mauvaise Compagnie* n'a de leçon à recevoir de personne lorsqu'il s'agit de donner de la voix, même si c'est pour faire revivre un catalogue qui n'est pas le sien. On a beau savoir que Mercury restera irremplaçable, un album honorable et deux tournées ont prouvé que cette magie-là fonctionnait. En préambule à la dernière, sollicités par la fondation ukrainienne Anti Aids, Queen + Paul Rodgers ont donné un concert à Kharkov au fameux Freedom Square. Le 12 septembre 2008, ils se sont produits devant 350 000 personnes (et 20 millions de téléspectateurs), inscrivant un moment fort de plus dans leurs carrières respectives, que ce DVD (+ double CD inclus) a immortalisé. Filmés par David Mallet et mixés en DTS, les tubes des uns ("One Vision", "I Want To Break Free", "We Will Rock You") y côtoient ceux de l'autre ("Bad Company", "All Right Now") pour une très bonne cause que soutiendront également tous les amateurs de classic rock qui acquerront légalement "Live In Ukraine".

"Cycles Of The Mental Machine"

La Huit

Si on n'a jamais rien compris à la techno, ne pas compter sur ce DVD pour fournir un éclaircissement. En revanche, il est indiscutable que le regard que pose Jacqueline Caux sur ce genre musical dans "Cycles Of The Mental Machine" est captivant. C'est en revenant sur le passé musical de Detroit, la mythique Motor City, et en insistant sur la débâcle économique de la fin du siècle dernier, admirablement figée dans des images dominées par la grisaille, que cette artiste plurielle (ex-étudiante en psychanalyse, écrivain, réalisatrice) a conçu son documentaire. Les plus réfractaires à la musique électronique constateront qu'elle n'existerait finalement pas sans le blues, le gospel et le jazz, et qu'elle est certainement une des plus métissées. L'accent est également mis sur le rôle crucial joué par le mythique Electrifying Mojo, DJ radio parmi les premiers à divulguer aux Etats-Unis les œuvres new-waveuses de Kraftwerk, Human League ou Cabaret Voltaire. Associées aux couleurs musicales locales (soul et funk), ces influences allaient se retrouver dans les sons balancés par les pionniers d'un nouveau genre que furent, en leur temps, Afrika Bambaataa, Grand Master Flash, Carl Craig, Jeff Mills ou Derrick May. Utilisant leurs machines comme autant de palettes sonores, ils ont su innover sans renier l'héritage de la musique noire américaine qu'outre-Atlantique (pour eux), plusieurs Allemands et quelques Français avaient déjà recyclé à leur manière en inventant le disco. En bonus, on ne sera pas étonné de retrouver l'excellent Laurent Garnier à qui l'ensemble de la scène électronique française doit énormément. Avant un court set filmé à la Cigale en 2007, le musicien confie sa passion pour la musique de Detroit dans une interview d'une grosse quinzaine de minutes (et concède que certains de ses premiers travaux n'en étaient que des *rip off*), sans oublier de mentionner le rôle social que la techno a joué dans la cité.



Leonard Cohen

"Portrait Intime"

Les Films Du Paradoxe

Leonard Cohen est un monstre sacré. C'est-à-dire qu'il serait jugé particulièrement inconvenant d'affirmer que le folk *soupard* de ce musicien né à Montréal dans les années 30, qui a commencé sa carrière d'artiste en écrivant des poèmes et des bouquins, et hanté les festivals folk américains au début des années 60, est chiant comme la bruine. Que ses chansons ne s'entendent qu'avec une loupe collée à l'oreille, que "Suzanne", qui ne parlerait finalement pas de sa femme de l'époque mais de celle d'un copain, est la plus gonflante des ballades avec un nom de fille dans le titre et que plus insupportables encore sont les reprises que d'autres en ont fait, sans aucun respect pour son auteur et ceux qui allaient les subir ensuite. Mais il faut admettre que le bonhomme, dont une certaine presse se félicite, au fur et à mesure que l'âge émacie son visage, de *"l'éternelle jeunesse"*, a effectivement écrit quelques merveilles dont l'imparable "Hallelujah". On l'entend, généralement chantée par d'autres, dès que le père meurt d'un cancer ou que la mère vire son amant, dans les comédies sentimentales hollywoodiennes. L'hymne fait également tout péter sur iTunes lorsqu'un crétin d'American Idol la massacre. Et puis Lou Reed les vénèrent, Leonard et ses mots choisis, et on sait que le vieux *velvetien* n'est pas homme à se tromper. En 52 minutes, format télé donc, Armelle Brusq, qui porte assez mal son nom, brossait il y a une dizaine d'années ce tableau, sage comme ses images, du musicien, alors dans le bouddhisme jusqu'au cou. Aujourd'hui, Cohen continue d'enregistrer et de se produire, et fait le bonheur d'intellos mous qui prétendent avoir tout mieux compris que les autres et qu'on laisse volontiers à leurs emportements. ❑

Statut d'icône

CLARKS Desert Boots

Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

Incontestablement, pour porter ces chaussures, il faut une tête à Clarks. Ici, une paire de Desert Boots, coloris *Sand*, usées.
Photo H. Cornière, coll.part.

Il y a trente ou même quarante ans, à cette époque de l'année, des nuées de collégiens, lycéens et étudiants s'en retournaient dans leurs salles de classes chaussés d'une nouvelle paire de Clarks — comme elles étaient tout simplement dénommées ici, qu'elles soient originales ou non — censées tenir jusqu'à l'été prochain. Ces chaussures ultrabasiques sont devenues un véritable symbole, permettant d'identifier au premier coup d'œil les mecs cool de la classe et ce, pour au moins deux générations.

De nombreux incontournables de la garde-robe masculine rock'n'roll proviennent ou sont inspirés par les magasins d'habillement des casernes : T-shirts, parkas, flight jackets, *chinos*, etc. En 1949, ce n'est pas exactement un élément du paquetage réglementaire mais ce que portent aux pieds les officiers de la 8e Armée britannique lorsqu'ils sont en permission qui va attirer l'attention du jeune Nathan Clark, hériter de la maison *Clarks*, fabriquant anglais de chaussures. Ces officiers — basés en Egypte pour la protection du canal de Suez — se font fabriquer dans les souks du Caire des chaussures légères faites de deux pièces de croûte de cuir (suede) et d'une semelle de crêpe : les *Desert Boots*. Ces semelles — dont le brevet, déposé par un certain Delbon, a été lauréat du concours Lépine en 1927 — sont obtenues par la vulcanisation du latex (caoutchouc brut, extrait des plantations d'hévéas en Birmanie où les militaires anglais ont également leurs habitudes) dont l'élasticité procure un confort particulièrement apprécié, malgré une usure beaucoup plus rapide que celle d'une semelle de cuir. Les origines de la marque Clarks remontent à 1825, lorsque deux frères, Cyrus et James Clark, commencent une activité de tanneurs à Street, dans le Somerset (à quelques kilomètres au sud de Glastonbury et de son célèbre festival). Ceux-ci créent et commercialisent peu après un modèle de pantoufles en peau de mouton, vite réputées pour leur confort : le dessin de celles-ci étant basé sur un concept — évident aujourd'hui mais guère de mise à l'époque — de respect de la forme du pied. Plus d'un siècle plus tard, c'est toujours cette recherche de confort qui va pousser Nathan Clark à rapporter et faire redessiner dans le Somerset ces curieuses chaussures qui semblent tant convenir au climat tropical. Quand les premières *Desert Boots* furent mises au point, personne chez Clarks n'aurait parié un shilling sur un éventuel succès commercial. Une dizaine d'années plus tard, celles-ci allaient pourtant devenir l'une des chaussures les plus vendues dans le monde, faisant partie avec les blue-jeans des *uniformes* de tous les campus du monde occidental. Et on les retrouvera aux pieds de Steve McQueen dans "La Grande Evasion" ou de George Harrison sur la pochette d' "Abbey Road", de Pete Townshend, etc. En Italie — comme un effet boomerang de la vogue des scooters en Albion — elles symboliseront l'élégance britannique, celles-ci étant devenues une des chaussures préférées des mods. Au plus fort de leur succès, dans les années 60-70, des tas de copies — souvent de mauvaise qualité — font leur apparition. Les plus grands créateurs et chausseurs haut de gamme, de Tommy Hilfiger à John Varvatos, n'auront de cesse de s'inspirer de ces *desert boots* et de se les approprier. Chez Clarks, on crée des versions alternatives à la semplemelle couleur sable de la croûte de cuir : il y aura du noir, du bleu, du blanc... et même des modèles en cuir standard. En 1965, le modèle *Wallabee* sera lancé, suivi par les *Desert Trek*, deux modèles qui, bien qu'eux aussi très vendus de par le monde, n'atteindront pas le statut d'icône de leur aînée. À tel point que la marque — qui avait complètement délaissé les *desert boots*, alors tombées en désuétude, au milieu des années 80 — va redynamiser la production au début de ce siècle. Ironie de l'histoire pour un ex-symbole de la contestation américaine des années 60, celles-ci seront désormais fabriquées au Vietnam. En avril 2005, l'usine de Street ferme définitivement et toute la production est effectuée dans le Sud-Est asiatique. Pour le soixantième anniversaire, Clarks a décidé d'éditer plusieurs modèles aux décorations différentes, censées représenter chacune les décennies traversées par la chaussure légendaire : le tweed pour les années 50, un imprimé cachemire irisé pour les sixties, un jean délavé pour les années 80, l'*Union Jack* (clin d'œil à Oasis, Blur et consorts) pour les années 90 : elles sont disponibles depuis le mois d'août. En conclusion, si ces chaussures sont vraiment un must en matière de confort, elles n'ont qu'un seul défaut qui ne fait que confirmer leur nom de *desert boots*... Ne jamais les porter par temps de pluie ! ❑

Pour en savoir plus : www.clarksoriginals.com

Combien ça coûtait ?

En 1975 (prix neuf) : 100 FF (15 euros)
smic mensuel brut en 1975 = 200 euros

Combien ça coûte ?

En 2009 (prix neuf) : 110 euros
Modèle 60e anniversaire : 135 euros
smic mensuel brut en 2009 =
1 470 euros (pour 169 heures)
1321 euros (pour 151 heures)

ABONNEZ-VOUS A ROCK & FOLK

LA VIE EN ROCK

COMME VOUS L'ENTENDEZ !

Tous les hymnes indispensables des plus grands noms du Rock : Deep Purple, David Bowie, Iggy Pop, Lynyrd Skynyrd

1 AN soit 12 numéros ..... 63,80 €*

Pour vous **51 €** seulement

1 AN soit 12 numéros ..... 63,80 €*
+ Le coffret 2 CD + 1 DVD «Air Guitar Heroes» ..... 29,10 €*
~~92,90 €~~

Pour vous **60 €** seulement

Abonnez-vous aussi sur internet : www.rocknfolk.com

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
6 rue Olof Palme - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00 (numéro non surtaxé)

❑ Je m'abonne à Rock&Folk pour 1 an/12 numéros pour 51€ seulement au lieu de 63,80 €

❑ Je préfère profiter de l'offre spéciale : 1 an/12 numéros + le coffret 2 CD + 1 DVD «Air Guitar Heroes» pour 60 € seulement au lieu de 92,90 € soit 34% de réduction

Règlement à l'ordre des Editions Larivière : ❑ Chèque bancaire

❑ CCP Paris 115 915 A 020 — N'oubliez pas d'inscrire le nom de la revue et votre téléphone sur votre formulaire.

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

expirant le ☐☐ 20 ☐☐

Pour plus de sécurité, notez les 3 derniers chiffres du N° inscrit au dos de votre carte, sous la bande magnétique : ☐☐☐

signature et date (obligatoires) :

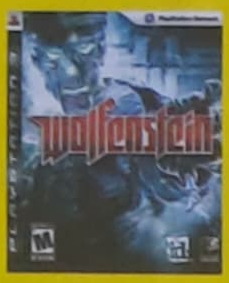
222P9OC

Courriel : ..... @ .....
Nom :
Prénom :
Adresse :
CP :
Ville :
Téléphone :

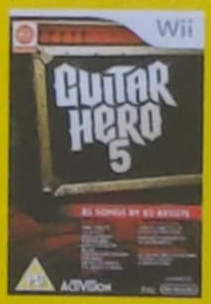
❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France 2009. Offre valable jusqu'au 31/12/2009 dans la limite des stocks disponibles. International et envoi par avion, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines à compter de la date de validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5€, les numéros spéciaux pour 5,95 € et le DVD pour 29,10 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

PAR JEROME BELLASSE

Rock et électrique



Le jeu vidéo aime se répéter. Recycler les vieilles formules qui rapportent (gros). Comme le cinéma, comme la musique. L'éternel cycle... Et cette rentrée n'échappe évidemment pas à la règle. ID et Raven Software revisitent pour l'heure un titre culte, autrefois indispensable à tout exterminateur de salon, **"WOLFENSTEIN"**, sur Xbox360, PS3 et PC. Le résumé ? Un scénario évoquant autant le nouveau de Quentin Tarantino et sa troupe de chasseurs de nazis que le film "Hellboy". On incarne ici un agent yankee volontaire, prêt à tout pour rayer de la carte les combattants d'Hitler. BJ Blazkowicz est parachuté derrière les lignes teutonnes. Dans un bled paumé nommé Isenstadt, pas franchement accueillant, en plein cœur du Reich, où la bande du petit moustachu tente de drôles d'expériences autour de *l'énergie du soleil noir*. En gros, les adeptes du swastika ont trouvé une formule pour créer des guerriers quasi indestructibles. Ce FPS sur le retour a, semble-t-il, déçu les gamers pro. Sans doute parce que les décors flirtent avec une certaine répétition, ou que les missions, et ce n'est pas tout à fait faux, manquent d'originalité. Mais comment ne pas s'enthousiasmer devant autant de sauvagerie, de prouesses technologiques (les armes sont variées et perfectibles) et de trouvailles (Blazkowicz possède différents pouvoirs lui permettant de basculer dans *le Voile*, dimension parallèle où l'horreur s'écrit avec un grand H, il peut aussi ralentir le temps pour mieux flinguer ses ennemis ou déclencher un bouclier thermique pour éviter les tirs adverses). Et il y a des petites idées vraiment sympas, comme ce marché noir permettant d'acheter n'importe quelle arme ou ces objets (pelle, masse, hache...) éparpillés un peu partout sur le parcours et offrant de jolies scènes de massacre virtuel (les têtes, les bras, les jambes volent aux quatre vents). "Wolfenstein" procure de longues heures d'aventure sanglante (*gore* n'est ici pas un vain mot) sans certes jamais rien révolutionner. Simple et terriblement efficace. Que demander de plus à un FPS ?



Comme Rocky ou Police Academy, la franchise **"GUITAR HERO"** n'en finit plus de faire des petits. Voici déjà le numéro 5, chez Activision, pour tout support console. Le principe est désormais connu : on appelle ses potes (physiquement ou en ligne), on branche ses instruments et on tente de reproduire plus ou moins fidèlement les plus grands titres de l'histoire du rock. Le principal atout de cette cinquième tentative reste la playlist, bien rock et bien électrique : Bob Dylan, Coldplay, Iron Maiden, Kings Of Leon, Muse, The Rolling Stones, Santana, Tom Petty, The White Stripes, Nirvana, The Killers, Stevie Wonder, Dire Straits... Nouveauté appréciable : le joueur peut désormais changer d'instrument en plein morceau et il lui est également possible de jouer à quatre guitares ou deux batteries.

Les pacifistes hardcore et amoureux des grandes étendues de gazon et des petits oiseux qui gazouillent feront mieux de se pencher sur **"TIGER WOODS PGA TOUR 10"**, chez EA, pour tout support. Comme chaque année, le plus grand golfeur de toute l'histoire revient avec une nouvelle déclinaison du titre évidemment dédié à la petite balle blanche. "Tiger Woods PGA Tour" reste le meilleur jeu de golf de tous les temps, ni plus, ni moins, c'est indiscutable. Et cette année, une innovation devrait enfoncer le clou. Sur la Wii, est désormais disponible le Wii MotionPlus permettant une plus grande précision dans les gestes. Nintendo en avait conscience : sa nouvelle console connaissait encore quelques lacunes de ce côté-là. C'est désormais de l'histoire ancienne. Terminé les approximations ! Résultat, là, chez soi, on joue vraiment au golf, oui, on découvre de nouvelles sensations, on jubile véritablement quand la baballe intègre son trou. Comme d'habitude, "Tiger Woods" exige des joueurs un maximum de concentration et d'habilité. Le jeu reste exigeant et on conseillera aux débutants de passer par la case *All Play* pour ne pas exploser leur écran plat de frustration.

Enfin, on se jettera sans le moindre scrupule sur **"NEED FOR SPEED SHIFT"**, chez EA, pour Xbox360, PS3, PC et PSP. On l'aura compris, il est ici question de vitesse démentielle et de voitures gonflées à bloc. Place aux circuits pro — même si quelques courses en ville restent au menu — et à une ode à la simulation totale. Après de longues années d'attente, il est désormais possible de vivre la compétition depuis le cockpit, ce qui augmente la sensation de vitesse et de folie... Ici, le pilotage est complètement ludique, loin des exigences de la réalité, ce qui permet de prendre son pied sans taper de crise de nerf. Impressionnant. ❑

Jeu concours

SanDisk & ROCK & FOLK

GAGNEZ

BALADEUR MP3
Sansa.Fuze
8 GB

15 BALADEURS MP3
«Sansa drive» 8 GB

CLÉS USB 2.0
flash drive
8 GB

10 CLÉS USB
2.0 8 GB

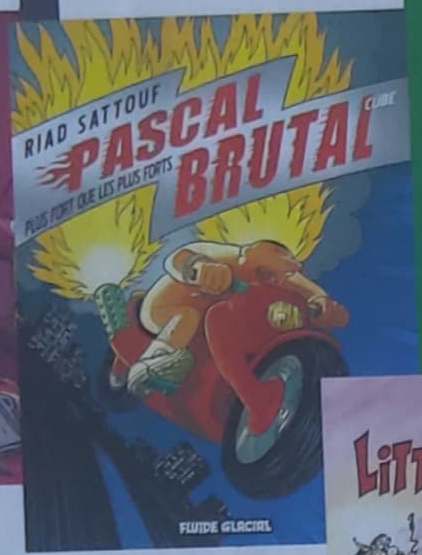
MOBILE ULTRA
MICRO SHDC Card
8 GB

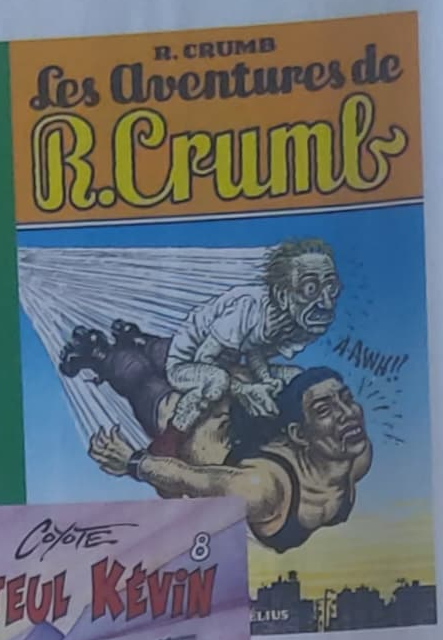
10 MOBILES ULTRA
« Micro SHDC Card»
8GB

Participez sur le site
www.rocknfolk.com

Règlement : jeu gratuit sans obligation d'achat, organisé par la société Editions Lariviere du 19 sept au 20 oct 2009 inclus ouvert aux visiteurs du site Internet www.rocknfolk.com, les gagnants seront désignés par tirage au sort. règlement déposé chez Maitres Jourdain et Dubois 35 rue Vineuse 75016 Paris

Héros en anorak





La rentrée s'annonçant morose une fois de plus, le bédévore sado-prévoyant se shootera direct en intraveineuse un mélange de Tamiflu et de Propofol 1 %© en proportion égale avant d'aller dévaliser les libraires habituels. D'un autre côté, si le bédévore a déjà contracté le virus H1N1, il appréciera le port du masque qui, eh oui, évite les projections de salive sur Velin d'Arche en cas de manifestation zygomatique intense à la lecture de ce qui va suivre. Autrement, en cas de quarantaine, que le sage boycotte les BD numériques car ce nouveau format sera la mort de la BD classique tout comme le CD a eu la peau de l'industrie du disque.

Les punks, et il y en a, vont pouvoir améliorer leur dépression nerveuse congénitale en se précipitant sur le nouveau volume des non aventures de Jean-Claude Tergal du dessinateur Tronchet, **"Nous Deux, Moins Toi"** (Fluide Glacial), tant le climat pluvieux qui accompagne les pérégrinations de notre héros en anorak sied à merveille à la prise de Prozac tout en pleurant sa mère à longueur de journée. Né aux confins des années 80, le personnage de J-C Tergal est l'exemple idéal de ce que le lecteur aurait pu être s'il avait raté sa vie. Chez lui, rien ne fonctionne mais, pour une raison X n'appartenant qu'à son espèce, il ne s'en rend pas vraiment compte. A force d'être affligeantes de tristesse et de bêtise, les planches ne peuvent qu'être drôles même si le sujet central reste la misère humaine. Encore un 48-pages de Tronchet qui ne donne pas vraiment envie d'aller s'établir dans le Nord du pays.

En l'espace de trois albums, Riad Sattouf semble avoir imposé à l'Hexagone son personnage d'homophobe en baskets vintage qu'est son abruti de première de Pascal Brutal. Dans **"Pascal Brutal – Plus Fort Que Les Plus Forts"** (Fluide Glacial), le lecteur doit s'attendre à un florilège de situations incongrues supposées dénoncer (entre autres) l'attitude ambiguë d'une armoire à glace bodybuildée qui déteste les gays tout en trouvant naturel de s'exhiber en slip devant ses potes ès virilité. Dans l'ensemble, le résultat, même s'il est toujours aussi étrangement dessiné, frappe juste et fort. Après lecture, une bonne raison d'en vouloir à l'auteur est que beaucoup de lecteurs auront la désagréable impression qu'un peu de Pascal Brutal sommeille en tout un chacun. Par la même occasion, la lecture de ce troisième opus donnera sans doute l'envie de vérifier de visu les talents cinématographiques de Riad Sattouf en allant voir son premier film "Les Beaux Gosses", disponible dans quelques salles à la programmation de bon goût.

Dans le paysage bédéphile de langue française, le dessinateur Coyotte sort un peu des sentiers battus avec son look de biker prêt à affronter constamment l'autoroute 109 (entre Augsburg et Los Angeles) plutôt qu'à perdre son temps derrière une planche à dessins non motorisée. Dans ce huitième volume des aventures de **"Litteul Kévin"** (Le Lombard), le lecteur découvrira avec effroi les aventures d'un garnin même pas pré-ado tentant de grandir au sein d'une famille ayant bénéficié du un pour cent pas vraiment patronal. Entre Solé, Gotlib et Uderzo, le dessin est forcément d'enfer même si les fins d'histoires se laissent deviner quasiment dès la première page. A l'instar de Margerin, Coyote est certainement un des meilleurs dessinateurs pour illustrer des histoires conventionnelles qui se laissent lire.

Alors que la planète Bobo s'apprête à s'extasier sur la prochaine sortie de "La Genèse" revue et corrigée par Robert Crumb, exilé de longue date dans l'arrière-pays montpelliérain, les vrais fans de l'homme se précipiteront plutôt sur **"Les Aventures de Robert Crumb"** (Cornelius) qui compile avec bonheur des planches initialement parues entre l'année du flower power originel et le début des nineties ronronnantes. A l'intérieur, Crumb se lâche à fond la caisse en se mettant en scène tout en racontant ce qu'il sait mieux faire : ses fantasmes sexuels. Tout y passe : les femmes, les femmes et encore les femmes. Apparemment, Crumb aurait comme un problème... Au fil des planches, il apparaît que le principal souci de l'auteur est l'image qui pourrait rester de lui à travers ses BD vis-à-vis du public. Il est certain que les passages où il se dessine sur le siège des toilettes en train de pratiquer l'onanisme ne risque pas de plaider en sa faveur pour une représentation en cire chez Madame Tussaud. ❑

Le gros plan du Géant

Alors que le moral des Français reste au plus bas, que la crise et la grippe porcine, aviaire, peste noire et autres frappent à l'unisson à nos portes blindées, les duettistes de choc que sont Claire et Jake en rajoutent une couche avec le cinquième petit volume de "Francis Rate Sa Vie" (Editions Cornélius), aventures toujours aussi ravageuses d'un blaireau dit farceur. Véritable condensé des enfoirés de ce bas-monde, Francis n'est pas seulement un petit animal crayonné : il est aussi et surtout la digne représentation de 99 % des bipèdes qui peuplent cette planète. Plus qu'un acte citoyen, acheter ce livre sera surtout une forme d'autoréflexion et d'auto-flagellation pour l'ensemble du lectorat qui souhaite se confesser avant qu'il ne soit trop tard.

CULTURE FACTORY
LA FABRIQUE D'ÉMOTIONS

VOTRE BOUTIQUE ROCK EN LIGNE
www.culturefactory.fr

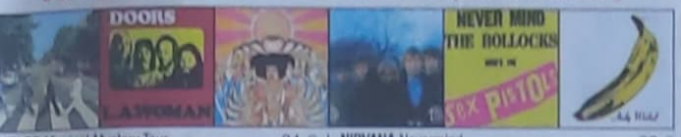
5 € DE REDUCTION !!!
SUR VOTRE PREMIÈRE COMMANDE

→ Si vous passez votre commande par courrier, déduisez 5 € du montant de votre commande hors frais d'envoi
→ Si vous passez votre commande par internet, saisissez le Code Promo RNF001 lors de la validation de votre panier

Commandez sur notre site : www.culturefactory.fr ou
Envoyez votre commande à Culture Factory / 21 rue de Teheran / 75008 - Paris
Emballage et port (colissimo) : forfait de 5,99 € par commande

IMPORTS/COLLECTORS/VINYLS/REEDITIONS /60S /70S' / PUNK/ ROCK/ PSYCHE /GARAGE

VINYL 180G POCHETTE LUXE (ÉDITION LIMITÉE)



EATLES Magical Mystery Tour	24 €	NIRVANA Nevermind	22 €
EATLES Let It Be	22 €	PINK FLOYD Dark Side of the Moon	16 €
EATLES Abbey Road	22 €	ROLLING STONES Get Your Ya Yas Out	18 €
EATLES Revolver	22 €	ROLLING STONES Beggars Banquet	18 €
EATLES Rubber Soul	22 €	ROLLING STONES Between the Buttons	18 €
EATLES A Hard Day's Night	24 €	ROLLING STONES Their Satanic Majesty's Request	18 €
EATLES Help	22 €	ROLLING STONES Aftermath	18 €
EATLES Yellow Submarine	22 €	ROLLING STONES Let It Bleed	18 €
EDENCE CLEARWATER REVIVAL Cosmos Factory	22 €	SEX PISTOLS Nevermind the Bollocks (Edition 30ème Anniversaire - inclus single)	24 €
OORS L.A. Woman	22 €	PRETTY THINGS SF Sorrow	24 €
OORS Morrison Hotel	24 €	RAMONES Rocket to Russia	15 €
MI HENDRIX Axis Bold as Love	22 €	VELVET UNDERGROUND And Nico (Banana Peel)	18 €
MI HENDRIX Are You Experienced (2Lp)	28 €	VELVET UNDERGROUND Max's Kansas City	18 €
MI HENDRIX Live at Monterey	18 €	VELVET UNDERGROUND Same	18 €
MI HENDRIX Band of Gypsies	20 €	VELVET UNDERGROUND White Light White Heat	18 €
Y DIVISION Still (Original reissue box set)	15 €		

SELECTION 60S'/70S'/ PSYCHÉ - GARAGE

TH FLOOR ELEVATORS Psychedelic Sound of	12 €	PRETTY THINGS Phillipe de Barge	20 €
CTION Rolled Gold	13 €	SAVAGE RESURRECTION Same	20 €
SH RA TEMPEL First Album	18 €	SIMON AND GARFUNKEL Live 1969	15 €
OORS Live in Pittsburgh 1970	15 €	SORROWS Old Songs New Songs	24 €
ELDON Agneta Nilsson	18 €	STONE GARDEN Same	15 €
AK Kak-Ola	17 €	THE TRIP OST	13 €
RIENT EXPRESS Same	15 €	TRAVEL AGENCY Same	15 €
NK FLOYD Piper at the Gates of Dawn	15 €	BEATLES Sergeant Pepper's...	16 €

SELECTION POP-ROCK (IMPORT U.S EDITION COLLECTOR)

EATLES Album Bleu (2 CD)	15 €	JOY DIVISION Closer (2 CD)	15 €
EATLES Album Rouge (2 CD)	15 €	LINKIN PARK Road to Revelation (+DVD)	15 €
ILLY IDOL The Very Best of (+DVD)	15 €	METALLICA Death Magnetic (2 CD)	15 €
OB DYLAN Together Through Life	15 €	NEIL YOUNG Fork in the Road	19 €
RIAN WILSON That Lucky Old Man	15 €	NEW ORDER The Factory Years (2 CD)	20 €
OLD PLAY Viva la Vida	15 €	PEARL JAM Ten	16 €
EPECHE MODE Sounds of Universe	15 €	PSYCHEDELIC FURS Retrospective (2 CD)	15 €
EORGE HARRISON Living in a Material World	15 €	RY COODER The UFO Has Landed	15 €
ORILLAZ D-Sides	15 €	U2 No Line on the Horizon	16 €
HE GRAM PARSON'S ANTHOLOGY Sacred Hearts Fallen Angels (2CD)	15,50 €	WILLIE NELSON Naked Willie	16 €

T-SHIRTS EN DIRECT DES USA À PRIX COOL

LB-31858f	20€	LB-11961f	23,50€	RED-33218	20€	LB-11898f	22€
LB-13090f	22€	LB-11892f	22€	LB-11874f	15,50€	LB-11879f	22€
RED-31808	19€	LB-31922f	19€	LB-11923f	22€	LB-11920f	22€
LB-11824f	23,50€	LB-11852f	20,50€	LB-11848f	22€	LB-11831f	23,50€
LB-13823f	20,50€	LB-61801f	12,50€	LB-11803f	20,50€	LB-11806f	20,50€
LB-11907f	22€	LB-11965f	16,50€	LB-11884f	22€	LB-11855f	23,50€

EXISTE EN M / L / XL : PRÉCISEZ LA TAILLE SOUHAITÉE SUR VOTRE COMMANDE

COFFRETS

ALLMAN BROTHERS BAND Dreams	40 €
CREAM Those Were the Days	40 €
DAVID BOWIE Sound and Vision	40 €
GRATEFUL DEAD Winterland 1973	65 €
THE CLASH Single box	65 €
THE KINKS Picture Book	60 €
THE POLICE Message in a Box	50 €
TOM PETTY Playback	40 €

Des milliers d'autres articles disponibles sur www.culturefactory.fr - Envoyez vos listes de recherche à alex@culturefactory.fr réponse assurée

Livres

PAR AGNÈS LEGLISE

Cinquante Ans Dans La Peau de Michael Jackson

YANN MOIX
Grasset

Faut vous dire, on n'a pas forcément le bon caractère que nos propos souvent fort aimènes dans ces colonnes pourraient vous le laisser croire et dans les quelques agacements qui peuvent nous faire oublier notre sang-froid bien peu briton, voire péter carrément la boîte à outils, ben, le gros truc, c'est qu'on nous prenne à ce point-là pour des cons et ça, c'est un peu la marque de fabrique du toujours inintéressant et plein de guillemets Yann Moix, vous savez, le type qui commente toujours ses dernières lectures — d'où les abondants guillemets et en plus sa sale manie de coller des guillemets et des italiques à plein de mots pour en changer le sens au lieu de se prendre le chou deux sec pour trouver le bon mais ça, c'est un métier, et sur certaines pages, il y a en a tellement, on sait plus si on lit un bouquin ou le Reader's Digest — et ben là, va savoir pourquoi, la fantaisie lui est venue de nous pondre 170 pages sur Michael Jackson et sur lequel il nous dégoise donc son usuel fatras pathétique tout autant que barbant et dont la prétention et l'inconsistance sont abyssalement madame michuesques et vasouillardes à bouffer du foin. On ne vous cache pas que l'horrible tentation de se faire vite fait notre papier mensuel à ses frais, en dépiautant ses âneries et ses ennuyeuses saillies, avec ses Hitler était méchant, ses concours débiles de morts célèbres et les bonbecs à Neverland, y'avait de quoi faire déborder la page avec un truc marrant mais bon, on va la jouer sobre, limite grand seigneur, et conseiller à Mr Moix de se relire, de prendre le temps de la réflexion plutôt qu' *"avancer vers l'arrière"* — moonwalker quoi, selon lui — et de vous supplier, chers lecteurs, sûrement ô combien plus malins que moi, de m'expliquer une phrase comme : *"MJ ne fut pas aussi moderne* — en italique bien sûr — *que vous le croyez puisque la mystique entend mépriser la sécularisation du Tout, et que se taire comme il sut se taire, s'effacer comme il sut s'effacer, se reclure comme il sut se reclure relève de la mystique dans le divertissemonde"* et puis bon, on va pas y passer non plus la journée mais au large, croyez-m'en, c'est sûr !

Un Roman Français

FRÉDÉRIC BEIGBEDER
Grasset

Et puis, vu qu'on n'a pas honte de changer d'avis, on va dire vite fait tout le bien que l'on pense comme tout le monde du dernier livre de Frédéric Beigbeder. Bon, c'est extraordinairement pas rock, quelques comtesses y croisent, c'est vous dire, c'est très convenable, les enfants sont bien propres derrière les oreilles et sans doute, si vous n'avez pas vous aussi 40 ans et passé des étés à Guéthary, ça vous amusera ou touchera un tantinet moins, mais ça y est, Beigbeder quitte ses habits trop parisiens et nous laisse, plus émouvant et moins faussement dégagé, enfin, entrevoir l'écrivain en lui.

Led Zeppelin

FRANÇOIS DUCRAY
Le Castor Astral

Loin de toutes les littératures germanopratines et heureusement encore plus loin de certaines bios boursouflées que nous n'allons pas renommer ici mais qui nous firent suer sang et eau pour en achever la lecture, les éditions Castor Astral rééditent heureusement l'excellent et indispensable "Led Zeppelin" par François Ducray, journaliste de rock érudit dont nous avions, par un malheureux accident de pile de bouquins, omis de souligner la précédente sortie. Réparons donc cette injustice et régalez-vous de ce texte excellemment rock, tant dans le fond, bien sûr, ces 12 années de folie que fut la courte et fulgurante vie du groupe sont tout à fait croquignolesques, emblématiques et total barrées que dans la langue et le style de Ducray, marrant, et bien sûr expert et définitif !

Hôtel Woodstock

ELLIOT TIBER & TOM MONTE
Alphée

On vous dit Woodstock et tout de suite vous pensez au festival, à cette musique fabuleuse, à ces groupes mythiques, à ces centaines de milliers de spectateurs et pas du tout à qui s'est coltiné les sandwiches et qui a rangé à la fin ! Et encore moins à un jeune juif gay paumé chez les ploucs racistes et arriérés, dans une famille de malades, tenanciers d'un motel sordide et qui parvint, par le hasard conjugué à la levée d'une malédiction ancestrale, à organiser, du fin fond de son bled, toute l'affaire ! Et ça vous étonnera pas d'apprendre dans cet amusant "Hôtel Woodstock" que sa vie en fut changée mais peut-être de savoir qu'il n'entendit de tout ça que quelques notes portées par le vent mais dont l'écho et les conséquences transformèrent sa vie à jamais.

Puisque Rien Ne Dure

LAURENCE TARDIEU
Le Livre De Poche

Un Temps Fou

LAURENCE TARDIEU
Stock

Réparons aussi ici un de ces trucs qui rongent le journaliste, un de ces regrets lancinants qui vous travaillent le soir, à la tombée de la nuit, à l'heure du à quoi bon tout ça et quelles boots porter demain parce que oui, pourquoi n'a-t-on pas chroniqué le merveilleux livre de Laurence Tardieu "Puisque Rien Ne Dure" à sa sortie en 2006, alors qu'on l'avait dévoré, émue et bouleversée, au bord des larmes, tant la tristesse et la beauté poignante de cette sombre et magnifiquement romantique histoire d'amour nous avait touchée, tant que depuis, chaque fois que quelqu'un nous demande qui lire, on pense tout de suite à ce livre, comme à un bijou tragique et renversant et à ce remords tenace de n'avoir pas partagé cette émotion délicate. Un temps fou a passé. Comme pour l'héroïne du dernier livre de Laurence Tardieu, "Un Temps Fou", depuis qu'elle a croisé cet homme pour qui le coup de foudre fut total, absolu et sans lendemain et dont la seule voix, après tant d'années, lui fera quitter le cours de sa vie ou pour le moins, en infléchir quelques méandres. Droite et touchante, comme on imagine l'auteur, douce et tenace, elle nous conte subtilement, dans une langue simple et sobre, une tendre carte du tendre, tout à fait moderne, où l'on se trompe encore et toujours, d'une façon ou d'une autre, sur les autres et sur soi-même et où Tardieu, écrivain rare, fait merveille. Bref, lisez les deux ! ❑

TOP TEN LIVRES ROCK

(source Virgin Megastore)

01 ★ **"Michael For Ever"**, LAURENT LAVIGE *(Interforum Editis)*
02 ★ **"Moonwalk Michael Jackson Par Lui-Même"**, MICHAEL JACKSON *(Michel Lafon)*
03 ★ **"Michael Jackson Pop Life"**, OLIVIER CACHIN *(Alphée)*
04 ★ **"Les Dernières Années Michael Jackson"**, IAN HALPERIN *(Hachette)*
05 ★ **"Désespoir Des Singes & Autres Bagatelles"**, FRANÇOISE HARDY *(Union Distribution)*
06 ★ **"Michael Jackson"**, COLLECTIF *(Interforum Editis)*
07 ★ **"1969 Woodstock : L'album Des 40 Ans"**, ELLIOTT LANDY *(Fetjaine)*
08 ★ **"Hippie Hippie Shake"**, RICHARD NEVILLE *(Rivages)*
09 ★ **"En Route Vers Woodstock"**, JEAN-MARC BEL *(Le Mot Et Le Reste)*
10 ★ **"Garage Land"**, NICOLAS UNGEMUTH *(Hachette)*

Photo Bruno Berbessou

ABONNEZ-VOUS A ROCK & FOLK

LA VIE EN ROCK

COMME VOUS L'ENTENDEZ !

3 DVD, 7 heures de Kiss.

1 AN soit 12 numéros ..... 63,80 €*

Pour vous **51€** seulement

1 AN soit 12 numéros ..... 63,80 €*

+ Le coffret 3 DVD Kiss «The Ultimate Collection Vol.2» ..... 27,10 €*

~~90,90€~~

Pour vous **60€** seulement

Abonnez-vous aussi sur internet : www.rocknfolk.com

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
6 rue Olof Palme - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00 (numéro non surtaxé)

❒ Je m'abonne à Rock&Folk pour 1 an/12 numéros pour 51€ seulement au lieu de 63,80 €

❒ Je préfère profiter de l'offre spéciale : 1 an/12 numéro + Le coffret 3 DVD Kiss «The Ultimate Collection Vol.2» pour 60 € seulement au lieu de 90,90 € soit 34% de réduction

Règlement à l'ordre des **Editions Larivière** : ❒ **Chèque bancaire**

❒ **CCP** Paris 115 915 A 020 — N'oubliez pas d'inscrire le nom de la revue et votre téléphone sur votre formulaire.

❒ **CB** : N°

expirant le 20

Pour plus de sécurité, notez les 3 derniers chiffres du N° inscrit au dos de votre carte, sous la bande magnétique :

signature et date (obligatoires) :

222P99A

Courriel : ..... @ .....

Nom :

Prénom :

Adresse :

CP :

Ville :

Téléphone :

❒ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France 2009. Offre valable jusqu'au 31/12/2009 dans la limite des stocks disponibles. International et envoi par avion, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines à compter de la date de validation de votre commande par nos services. Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5€, les numéros spéciaux pour 5,95 € et le DVD pour 27,10 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi Informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❒

Festival de l'annulation

Canned Heat

13 juillet, Vitry-le-François (51)

Concert gratuit en plein air au centre ville pour l'une des deux dates françaises de la tournée européenne de Canned Heat. Après les décès successifs, le batteur Fito De La Parra a maintenu le groupe contre vents et marées (et il y en eut un paquet !). Aujourd'hui, Barry Levenson (guitare), Dave Spalding (chant, harmonica, guitare) et Greg Cage (batterie, basse, flûte et chant), tous vieux routiers expérimentés, prennent visiblement plaisir à entretenir la légende. Cerise sur le gâteau, le groupe a invité pour ce 40th Woodstock anniversary tour, Larry *The Mole* Taylor (basse) et Harvey *The Snake* Mandel (guitare), deux musiciens ayant fait partie du groupe de la grande époque. Du coup, le beat immédiatement identifiable de la rythmique et les soli sinueux de la guitare du Snake nous propulsent quelque 40 ans en arrière, d'autant plus que le groupe joue évidemment ses tubes ("On The Road Again", "Goin' Up The Country" ou "Let's Work Together") mais également quelques anciens titres comme "Time Was", "So Sad", devant un public survolté (pour l'essentiel quelques centaines de quinquas aficionados se foutant pas mal de la pluie qui tomba sans discontinuer pendant les deux heures du concert) et qui fit un triomphe mérité à cette légende bien vivante du rock. Bravo à la ville de Vitry pour cette belle initiative et *don't forget to boogie*.

FRANCIS COUVREUX

George Clinton & Parliament Funkadelic

3 août, Cabaret Sauvage (Paris)

Après le funk délié, tout en dynamiques, d'Anthony Joseph & The Spasm Band, il s'agissait pour la troupe de George Clinton d'être au top de sa forme. "Standing On The Verge Of Getting It On" leva les doutes d'entrée : l'armada P-Funk allait atomiser l'assistance. Groove dantesque, guitares tous azimuts (ah, "Maggot Brain"...), cuivres au taquet, clins d'œil à James Brown et Aretha Franklin et chouettes déguisements (mention spécial au bassiste en para, à Gary Shider, fidèle à sa couche-culotte, et à Clinton en personne, à la crête iroquoise multicolore du plus bel effet). Trois heures de show pour un sidérant défilé de paysages sonores : le Cabaret Sauvage n'avait jamais tant ressemblé à une soucoupe volante.

BERTRAND BOUARD

Africa Express

5 août, Esplanade de l'Hôtel de Ville (Paris)

Excellente initiative de plus à l'actif de Damon Albarn : cinq concerts (Kinshasa, Lagos, Liverpool, Londres, Paris), réunissant artistes africains et occidentaux pour des collaborations spontanées, à peine répétées. A Paris, si la sauce ne prit pas toujours — le joueur de ngoni Bassekou Kouyaté paraissait un peu perdu parmi les synthés en furie d'Ebony Bones — il y eut pléthore de grands moments : le set d'Oumou Sangaré, Albarn aux côtés de Catherine Ringer et Gruff Rhys, le chanteur des Super Furry Animals, le "Water No Get Enemy" de Fela par Tony Allen et le Hypnotic Brass Ensemble, Albarn et Rachid Taha dégoupillant "Rock The Casbah" en final. 128 musiciens se croisant sur scène pendant plus de cinq heures. Qui dit mieux ?

BERTRAND BOUARD

La Route Du Rock

14, 15 et 16 août, Fort de Saint-Père (Saint-Malo)

L'excellent festival malouin toujours sur le fil du rasoir — la rumeur de dernière édition revient chaque année — souffre déjà d'un manque de grosses têtes d'affiche quand on apprend l'annulation tardive d'une des raisons principales de notre venue : The Horrors. Bronchite du chanteur, paraît-il. On se contentera donc de l'avalanche sonore de ce qui semble être une soirée à thème : Deerhunter, Tortoise et My Bloody Valentine. Ces derniers s'étant donné pour objectif de détruire les tympans des trentenaires en extase. Vingt minutes de larsens plus tard, on désespère. Samedi, les festivaliers défilent, rougis par le soleil ou l'alcool. Au bar VIP, on espère un moment apercevoir Kate Moss mais elle aura préféré l'Italie à la Bretagne. Tant mieux, Alison Mosshart restera concentrée sur son Jamie Hince. Les Kills possèdent ce pouvoir incroyable de transformer une scène trop vide pour un duo, en moment intime, et attirent chaque personne du public sur leur ring pour distribuer uppercuts et caresses. Mais ce n'est rien comparé à la prestation de catcheuse livrée ensuite par Peaches. La Canadienne vient elle-même dans la foule dispenser mandales et coups de fesses. Une raclée. Avec son groupe de freaks, elle livre des versions punk de son nouvel album, toute provocation dehors. Masques SM, strip-tease, invectives, "Mummy Complex" surpuissant et "Teaches Of Peaches" sur-sexuel, voici le concert du week-end. En comparaison, on s'ennuiera ferme le lendemain avec Grizzly Bear et Dominique A, marmonnant seul sur scène pendant une heure.

MORGAN LE BERVET

Roky Erickson

20 août, Forum, Kentish Town (Londres)

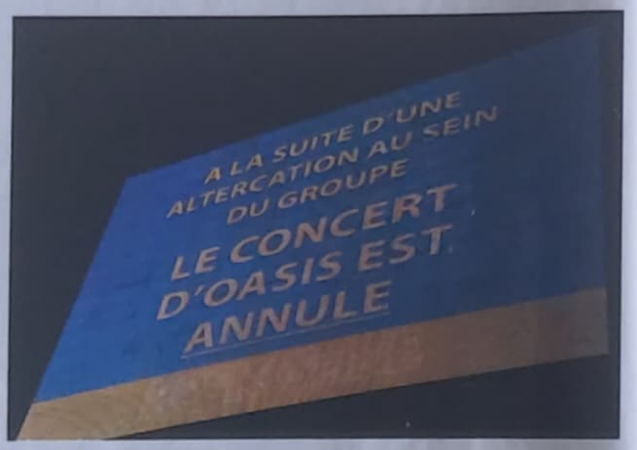
Roky Erickson, 62 ans, ex-leader du premier groupe psychédélique de tous les temps, les 13th Floor Elevators, paranoïaque schizophrénique notoire, carbonisé par trois ans d'électrochocs, déclaré irresponsable par la *justice* texane, était à Londres pour un seul et unique concert. Barbu comme un trappeur, chemise hawaïenne, le survivant ouvre le feu sur les 2000 spectateurs avec un "Two Headed Dog" préhistorique. Le pionnier d'Austin qu'accompagnent trois jeunes disciples, assène ensuite des versions précambriennes — aucune captation ne pourra jamais retranscrire ce son — de ses classiques psychotroniques : "Night Of The Vampire", "Creature With The Atom Brain". Il termine avec deux merveilles des Elevators, "Slip 1" et, bien sûr, "You're Gonna Miss Me" avant de revenir pour un "I Walked With A Zombie" antédiluvien. Lovecraft l'avait écrit : *"The Old Ones were. The Old Ones are. The Old Ones shall be."*

OLIVIER RICHARD

Rock En Seine

28 au 30 août, Domaine National (Saint-Cloud)

Vendredi, 22 h 15, une voix annonce sans ménagement dans les haut-parleurs de la grande scène l'annulation du concert d'**Oasis** prévu un quart d'heure plus tôt. Il est question d'une altercation définitive entre les frères Gallagher, ainsi que la fin du groupe. Les spectateurs demeurent incrédules : certains croient d'abord à un canular, tandis que des fans anglais se cognent la tête contre les arbres. L'intérim ska est assuré par **Madness**, qui donne du coup son deuxième concert du jour, non sans avoir négocié une juteuse prime. Les discussions vont bon train pendant ce temps sur la tragi-comédie Oasis. Les attachés de presse de la maison de disques évoquent une *"ambiance pourrie depuis trois mois"*. Tandis qu'une employée du festival raconte : *"Ils étaient l'un sur l'autre, il a fallu les séparer."* Voilà qui fait une belle jambe aux organisateurs qui, après deux annulations consécutives d'Amy Winehouse, ont donc eu droit à leur tuile annuelle. Complet le premier jour, le festival avait pourtant démarré sur des roulettes avec 30 000 spectateurs annoncés, un drapeau breton dans le public et le soleil dans la tronche des **Yeah Yeah Yeahs** sur la scène intermédiaire. Où Karen O dans sa robe lamée or rattrapa presque un concert cafouilleux (les morceaux garage) avec les extraits de pop électronique de son nouvel album, tout en séquences mais excellents. Autrement ? **Amy MacDonald** a joué sa pop transparente, **Vampire Weekend** a reproduit son disque avec trop d'application et **Bloc Party** a pu bénéficier à la nuit tombante de vingt minutes supplémentaires. Kele Okereke avait annoncé, fielleux : *"A votre place je ne partirais pas tout de suite voir Oasis..."* A la fois, on n'était pas obligé de rester. Forfaits en 2007,



Photos : Tiger

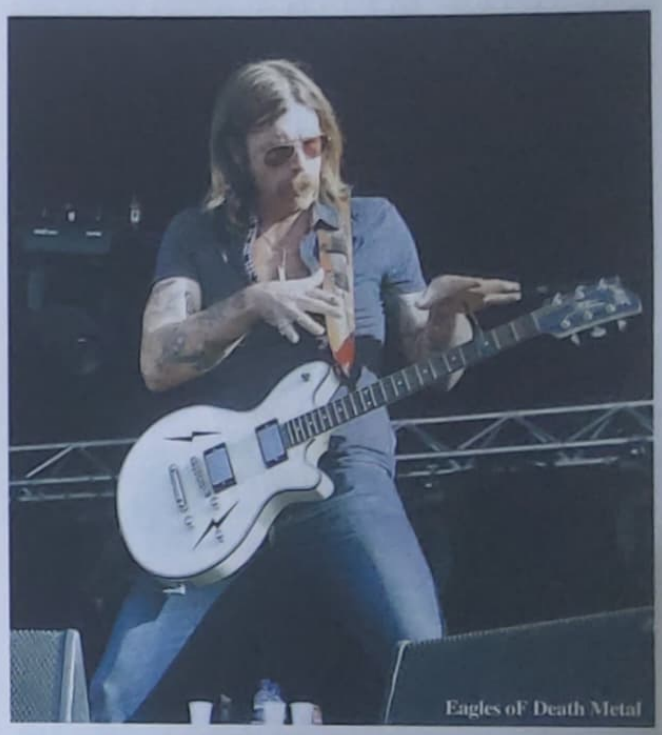
Them Crooked Vultures

The Horrors ont eu le bon goût de ne pas annuler leur passage ce samedi. Les faméliques Londoniens sont guettés par la frange trentenaire du public, désireuse d'entendre des rémanences glauques de Joy Division ou My Bloody Valentine. C'est le cas : Faris Rotter chante d'une voix glaciale (mais peu puissante) tandis que le guitariste développe un son sibérien en superposant les effets. La prestation paraît néanmoins terriblement monotone, hormis un "Sea Within A Sea" en guise de final menaçant. **Offspring** existe toujours et joue des chansons qui ressemblent à autant d' "Ob-La-Di Ob-La-Da" punk joués avec la finesse d'une fanfare bavaroise. Ironiquement ou pas, le public est content. Le concert de **Yann Tiersen** est une bonne surprise : pas d'accordéon, une joueuse d'ondes Martenot, des chœurs féminins et des morceaux pop atmosphériques très british. Gros morceau : **Faith No More** s'est reformé et ses fervents piétinent d'impatience dans la fosse. Vêtue de costumes de mariage colorés dignes de "Dumb & Dumber", la formation de Mike Patton a progressé durant sa décennie de séparation, elle est désormais capable de tresser une fusion metal funk bizarroïde tout comme des arrangements pop chantilly. Patton, au sommet, oscille lui entre le crooner et le hurleur primal. Les fans, dont les T-shirts sont imprimés d'une mystérieuse étoile à huit branches, semblent au-delà de l'émoi.

Déchaîné, rougeaud, euphorique, Jesse Hugues démontre dimanche qu'une bonne ambiance est possible dans un groupe en bout de tournée. **Eagles Of Death Metal** est même rejoint par son Pygmalion Josh Homme sur "Wanna Be In LA". Un duel de guitares idiot ("Speaking In Tongues") arbitré par le terrifiant batteur Joey Castillo conclut le concert le plus enthousiasmant à ce stade. Josh Homme est surtout venu pour le concert *secret* de ces trois jours (éventé sur Internet depuis lurette mais qu'importe) assuré par un groupe mystérieux, *Les Petits Pois* (**Them Crooked Vultures** en réalité — le faux nom avait plus d'allure). Le casting, c'est le principe, attire l'œil : le chef des QOTSA chante et tient la Telecaster, Dave Grohl est à la batterie, John Paul Jones alterne entre basse et orgue tandis qu'un soutier du stoner (Alain Johannes) vient grossir le son à la guitare. Le public massé en plein soleil découvre des titres agressifs aux structures dédaliques, des tournoiries hard rock cérébrales, davantage que des chansons. Et les commentaires seventies de fuser : *"Ça joue !"* ou *"Dave Grohl a une sacrée frappe"*. De l'autre côté, **MGMT** offre un set un peu léger, guère concerné. L'orgie psyché-synthétique attendue sous une lumière sublime n'a pas lieu, même la géniale "The Youth" est gâchée par un guitariste un peu trop relax, comme droit sorti des Eagles (premiers du nom). Au moins les margoulins **Klaxons** et plus encore **Prodigy** agissent avec une efficacité nucléaire et un son éléphantesque. Ce dimanche soir dans une ambiance d'apocalypse technoïde, c'est finalement le groupe du *beau-frère* de Liam Gallagher (Liam Howlett) qui aura triomphé.

BASILE FARKAS

The Horrors


Eagles of Death Metal

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

SEPTEMBRE

★ 15 SEPTEMBRE
The Chap, Foi Chen & Jessie Evans (Maroquinerie) ● The Cribs feat. Johnny Marr (Nouveau Casino) ● Karl Daleth, Psychotropikal & Pulsasion (Scène Bastille) ● Steve Earle & Tiny Vipers (Café de la Danse) ● Earth Crisis, Sworn Enemy, Neara, Waking The Cavader, War Of Ages, War From A Harlots Mouth, Thy Will Be Done & Primal Age (Gibus) ● Megasushi, Fury Furyzz, the Ankers & Kings Off Cash (Batofar) ● The Prozac vs Heroin Loaded Band & You'Re Blues John (International)

★ 16 SEPTEMBRE
Absolutely Funk & Stéphane Castry (Scène Bastille) ● Affolter & Bogotito (OPA) ● Comic Strip & Subtitle (Glaz'Art) ● Fleet Foxes (Grand Rex) ● Friendly Fires, Joyce Jonathan & Siobhan Wilson (Nouveau Casino) ● Maxi Monster Music Show (Maximum Kouette) (Européen) ● Metronomy (Cigale) ● Mr Big (Bataclan)

★ 17 SEPTEMBRE
Bézo, Claire Joseph & Skye (OPA) ● Guru's Jazzmatazz (New Morning) ● Engelbert Humperdinck (Grand Rex) ● Idol & Maybe (Scène Bastille) ● Micah Paul Hinson & Bosque Brown (Café de la Danse) ● Malcolm Middleton, Reverend and the Makers, CQFD & 1990's (Maroquinerie) ● Maxi Monster Music Show (Maximum Kouette) (Européen) ● Emilie Simon (Point Ephémère) ● VNV Nation (Locomotive) ● Harvey Williams, Fugu & the Chiftons (Java)

★ 18 SEPTEMBRE
Arcan & Aschehoug (Scène Bastille) ● Carl Barât & Adam Green (tram centre G.Pompidou IV°) ● Deadline, Diego Pallavas, Stygmate & Begarsound (Nouveau Casino) ● Dinamics, Fukkk Offf, John Lord Fonda aka Composite & Loony Wise Men (Java, 23 h 50) ● Richmond Fontaine (Java) ● Groovolux (OPA) ● Martha High & Shaolin Temple Defenders (Méridien Etoile) ● Robert Johnson (International) ● Joseph Léon (Boule Noire) ● McFly (Bataclan) ● Maxi Monster Music Show (Maximum Kouette) (Européen) ● Megasushi (les Combustibles 14 rue Abel XII°) ● Pollux From Rio & Louis De Lights (Glaz'Art)

★ 19 SEPTEMBRE
Agyei, Menza & Jean-Marc Lerigab (Scène Bastille) ● Les Brats & Brainbox (OPA) ● Cougar (Point Ephémère) ● The Crow & the Deadly Nightshade (International) ● La Danse du Chien et Mathis & the Mathematiks (Maroquinerie) ● Martha High & Shaolin Temple Defenders (Méridien Etoile) ● Jessy, Destine & Attack ! Attack ! (Batofar) ● Ray Lamontagne (Cigale) ● Joseph Léon (Boule Noire) ● Maxi Monster Music Show (Maximum Kouette) (Européen) ● "Peace One Day" feat. Lenny Kravitz, Keziah Jones, Ayo, Kasabian, Charlie Winston, etc. (Grand Rex) ● Servo (Glaz'Art)

★ 20 SEPTEMBRE
Bloody Sign, Purge, Ritualisation & Vorkreist (Pena Festayre) ● Fortune Tellers (Scène Bastille)

★ 21 SEPTEMBRE
Balbazar & Tr&cep (Scène Bastille) ● Der Bluthersch, Deutsch Nepal & Bain Wolf (Glaz'Art) ● The Damned (Batofar) ● Thomas Dybdhal (Café de la Danse) ● Korpiklaani, Die Apokaliptischen Reiter, Unleashed, Alestorm, Ex Deo & Blackguard (Locomotive) ● Scott Matthew (Nouveau Casino) ● Josh Tillman & Ohbijou (Point Ephémère)

★ 22 SEPTEMBRE
Ane Brun (centre culturel suédois) ● Celan (Nouveau Casino) ● Cock Robin (Cigale) ● Nehr & Brune (International) ● A Song & Pascale Borel (Scène Bastille) ● Krystle Warren (Sunset) ● Yes S Club, Joe The Lion, Laviolette & Pantyhouse (Batofar)

★ 23 SEPTEMBRE
Da Brasilians (International) ● Famille Grendy, Franz Is Dead & Michael Wookey (OPA) ● The Fiery Furnaces & Nite Jewel (Maroquinerie) ● Milow (Bataclan) ● Nomenklatür, Joe Kill Jack, Dick Voodoo, Control & DJ Rak Dee Cal (Batofar) ● Photo (Sunset) ● Revolver (Café de la Danse) ● Klaus Schulze & Lisa Gerrard (Cigale) ● Soma D (Sunset) ● Anna Ternheim (Alhambra) ● Jenny Wilson, Jennie Abrahamson & Rosie Staf (Point Ephémère)

★ 24 SEPTEMBRE
The Amazing The & Mistery X (Scène Bastille) ● AP du 113 (Elysée Montmartre) ● Jake Shimabukuro (New Morning) ● Soulist & DJ Kentaro (Maroquinerie) ● Sporto Kantès (Bataclan) ● Telegraphs, the Boxer Rebellion & Are We Brothers (Nouveau Casino) ● Jérôme Van Den Hole (OPA)

★ 25 SEPTEMBRE
Big Red, General Levy, Goloom & Papa Style (Cabaret Sauvage) ● Etienne De Crécy, DJ Hell, Felix Da Housecat, Matias Aguayo, Mondkopf & Surkin (Grand Palais) ● Dollarqueen & Ashehoug (OPA) ● Ex-Nihilo Vox, Marylyn & Oxygen (Scène Bastille) ● James Izmad (Batofar) ● Ollie Joe & Clark and the Famous Suspects (Java) ● Nina Kinert, Titiyo & Montys Loco (Point Ephémère) ● La Psychotroop & the Mammys Novas (le Stock, 12 villa de Guelma IX°) ● Osteti, Zarboth & We Insist! (Maroquinerie) ● Pintandwefall & Olympic (International) ● Pony Pony Run Run, Naive New Beaters & We Have Band (Showcase) ● Siméo (Sunset)

★ 26 SEPTEMBRE
Absynthe Minded, Daan, Kris Dane & the Banned (Divan du Monde) ● Austin Lace & Balthazar (O'Sullivan) ● Balimurphy (île Licite 108 bd de Clichy XVIII°) ● Berline (Sunset) ● Boyce Avenue (Nouveau Casino) ● Coco Royal, Phantom Feat Lio & Barbara Pop Heart (Trois Baudets) ● The Dead Sexy Inc (Scène Bastille) ● Kim, the Low Anthem, David Ya-Ya Herman Dune & Yeti Lane (Maroquinerie) ● Micronologie, Freddie Fox & Prince Paul (Glaz'Art) ● Nosferatu & Zone Noire-Zone Libre (Point Ephémère) ● Sly and the Gayz & Blackchords (International) ● Waxdolls, Vive La Fête, Jill, John & Jean Ghinzu, MVSC & One Man Party (Elysée Montmartre, 22 h 30) ● Wildpath, Erynies, Krepuscule & Diary Of Destruction (espace Curial) ● Zuzoom & Patrick Biyik (OPA)

★ 27 SEPTEMBRE
Balbino Medellin, Taqtiq du Toast & Princes Chameaux (plein air XVIII°) ● Consume (International) ● Coverslave, the Four Horsemen & Dynasty (Locomotive, 13 h 30) ● Monocism & Yaneka (Scène Bastille) ● Pere Ubu (Maroquinerie) ● Raekwon (Plan, Ris-Orangis) ● Keith Sweat (Elysée Montmartre) ● Narrow Terence (Sunset)

★ 28 SEPTEMBRE
Dr Feelgood (New Morning) ● The Heavy (Point Ephémère) ● Elvis Perkins (Alhambra) ● Watine (Maroquinerie)

★ 29 SEPTEMBRE
Austym, Holden & Radiola (Trois Baudets) ● The Craftmen Club & Pamela Hute (Glaz'Art) ● Stéfan Filey & Ludovic Louis (Scène Bastille) ● José James (New Morning) ● Junie Jungle, Little Helpers, Gos & Wide Shut (Batofar) ● Peter Murphy (Locomotive) ● Planet X (Trabendo) ● Volo & Guillaume Farley (Maroquinerie)

★ 30 SEPTEMBRE
Au Revoir Simone & Casiokids (Cabaret Sauvage) ● Mathieu Boogaerts (Java) ● James Delleck (Batofar) ● Edan & Insight aka Duplex (Nouveau Casino) ● Jude & Ruppert Pupkin (OPA) ● Kamee & Kareen Guiock (Scène Bastille) ● Zak Laughed (Maroquinerie) ● Le Maximum Kouette (Maxi Monster Music Show) (Européen) ● Oaistar & Skip The Use (Glaz'Art) ● Starsailor (Elysée Montmartre)

OCTOBRE

★ 1er OCTOBRE
Evergrey & Corroded (Nouveau Casino) ● Flox (Maroquinerie) ● From The Jam & Orignal Boomtown Rats (Trabendo) ● Le Maximum Kouette (Maxi Monster Music Show) (Européen) ● Sunset Rubdown (Point Ephémère) ● Syrano (Divan du Monde)

★ 2 OCTOBRE
The Cult (Bataclan) ● Albin De La Simone, Monsieur Lune & Ours (Café de la Danse) ● Elise & Version Originale (Scène Bastille) ● Fink (Alhambra) ● Elton John & Eddie Ray Cooper (palais des congrès) ● Hockey (Maroquinerie) ● Le Maximum Kouette (Maxi Monster Music Show) (Européen) ● Saël & Yeahman C (New Morning)

★ 3 OCTOBRE
A Certain Ratio (Plan, Ris-Orangis) ● Tori Amos (palais des congrès) ● Burt Blanca (Cigale) ● Le Maximum Kouette (Maxi Monster Music Show) (Européen) ● Oi Va Voi (Maroquinerie) ● Pan Sonic (Maroquinerie, 23 h 59)

★ 4 OCTOBRE
The Black Seeds (Maroquinerie) ● Dream Theater, Opeth & Unexpect (Zénith) ● Green Day (Bercy) ● Mein Sohn William (Grand Parquet, 20 bis rue du Département - XVIII°) ● Nebula, Pentagram, Syrach, the Devil's Blood & Trouble (Glaz'Art)

★ 5 OCTOBRE
The Castanets (Café de la Danse) ● Peter Doherty (Zénith) ● DJ Krush (Maroquinerie) ● Raphael Saadiq (Grand Rex) ● Tinariwen (Alhambra)

★ 6 OCTOBRE
Chapelier Fou & Orka (Maroquinerie) ● Chimaira, Throwdown, Daath & Unearth (Locomotive) ● Danakil & Soldiers Of Jah Army (Olympia) ● Jay Jay Johanson (New Morning) ● Kumisolo, Girls & Yacht (Point Ephémère) ● Puppetmastaz (Alhambra) ● Vandaveer (Café de la Danse) ● Yacht, Kumisolo & Girls (Point Ephémère)

★ 7 OCTOBRE
A Bones, Heavy Trash & T Model Ford (Trabendo) ● Cannibal Corpse, Obscura, Evocation & Dying Fœtus (Locomotive) ● Coming Soon (Café de la Danse) ● Chris Garneau & Jérémy Jay (Maroquinerie) ● Kyle Eastwood (New Morning) ● Miyavi (Elysée Montmartre) ● Rockingchair, Julien Lourau & Shalom (Cigale) ● Mick Taylor & Joel Daydé (Plan, Ris-Orangis)

★ 8 OCTOBRE
Coming Soon (Café de la Danse) ● Delain & Whyzdom (Elysée Montmartre, 18 h 30) ● Miyavi (Elysée Montmartre) ● Hugh Coltman, Yael Naim, Mocky & Spleen (Cigale) ● Ernesto Tito Puentes (New Morning) ● Theory Of A Deadman (Nouveau Casino)

★ 9 OCTOBRE
Big Boss Man, Link Quartet, Mr Pal & Ol'Stark (Trabendo) ● General Elektriks, the Mighty Underdogs, DJ Damage & Tony Allen (Cigale) ● Ernesto Tito Puentes (New Morning) ● Patrick Wolf (Nouveau Casino) ● The Washing Machine Cie (OPA) ● Zombie Zombie & Publicist (Maroquinerie)

★ 10 OCTOBRE
Archive (Zénith) ● The Arrs (Trabendo) ● Ernesto Tito Puentes (New Morning) ● Joshua Radin (Scène Bastille) ● Rinôcérôse, Battant, DJ Morpheus & Electronic Shadow (Cigale) ● Skip The Use (Nouveau Casino)

★ 11 OCTOBRE
Baddies, Electric Plugs, Official Secrets Act, Milke, Thee Vicars, Kid Bombardos, Scanners & We Are Enfant Terrible (Elysée Montmartre) ● Nina Hagen (Cigale) ● Macka B (Batofar) ● Michael J.Sheehy (Maroquinerie)

★ 12 OCTOBRE
Barclay James Harvest (Casino de Paris) ● Caravan Palace (Olympia) ● Ensiferum, Metsatöll & Tracedawn (Nouveau Casino) ● Gus Gus (Batofar) ● Mudhoney (Trabendo) ● Shannon Wright (Alhambra)

★ 13 OCTOBRE
Deathstars, Diary Of Dreams, Dope Stars Inc & the Birthday Massacre (Locomotive) ● Izia (Bataclan) ● Jil Is Lucky (Maroquinerie) ● Mariscal & Santeuil (Scène Bastille) ● Porcupine Tree (Olympia)

★ 14 OCTOBRE
Amorphis (Locomotive) ● Baddies (Nouveau Casino) ● Binoculars, Sexual Earthquake In Kobe & Your Happy End (International) ● Lost Fingers (New Morning) ● Marillion (Bataclan)

★ 15 OCTOBRE
Joseph Arthur (Café de la Danse) ● Beat Assailant (Elysée Montmartre, 18 h 30) ● Peter Bjorn and John (Maroquinerie) ● James Chance (Fondation Cartier) ● Doyle, Fei Comodo, My Screw Up, For Buried Hopes & Unknow Destinations (Batofar) ● Alexis HK (Cigale) ● Pixies (Zénith) ● Les Soucoupes Violentes & Blutt (Scène Bastille)

★ 16 OCTOBRE
Joseph Arthur (Café de la Danse) ● Beat Assailant (Elysée Montmartre, 18 h 30) ● Camera Obscura (Maroquinerie) ● The Fray (Bataclan) ● Mindlag Project (le Klub) ● Pixies (Zénith)

★ 17 OCTOBRE
Athlète (Nouveau Casino) ● Deadly Fist, DJ Hype, E Nora & Otium (Trabendo) ● Fleetwood Mac (Zénith) ● Funkatear (Scène Bastille) ● Tom McRae (Maroquinerie) ● Status Quo (Casino de Paris)

PRÉVISIONS PARIS//////////////

Lily Allen : 22/10 (Zénith), **Kasabian** : 23/10 (Bataclan), **Placebo** : 24, 25 et 27/10 (Zénith), **Sonic Youth** : 25/10 (palais des congrès), **Brendan Benson** : 26/10 (Nouveau Casino), **the Virgins** : 26/10 (Bataclan), **the Jim Jones Revue & Outrageous Cherry** : 28/10 (Trabendo), **Jay Reatard** : 28/10 (Maroquinerie), **Gong** : 4/11 (Bataclan), **Motörhead** : 4/11 (Zénith), **Arctic Monkeys** : 5 et 6/11 (Zénith), **Tom Jones** : 6/11 (palais des congrès), **Massive Attack** : 10 et 11/11 (Zénith), **Yes** : 11/11 (Olympia), **Morrissey** : 12/10 (Zénith), **Muse** : 17/11 (Bercy, complet), **Juliette Lewis** : 23/11 (Alhambra), **Franz Ferdinand, Johnny Marr** : 26/11 (Zénith, complet), **Magma** : 3 au 6/12 (Alhambra), **M** : 8 au 12/12 (Cigale), **Rammstein** : 9/12(Bercy), **the Editors** : 14/12 (Bataclan), **Air** : 11 et 12/1/10 (Casino de Paris), **Jacques Dutronc** : 14 au 16/1/10 (Zénith), **Depeche Mode** : 19/1/10 (Bercy), **Archive** : 23/1/10 (Zénith)

★ **18 OCTOBRE**
Alarash, Eclectek & Nutcase (Scène Bastille) ● **The Meteors** (Nouveau Casino) ● **Peter and the Test Tube Babies, Kidnap, Mob 47, Witch Hunt, Sunpower, Human Alert & Rejected** (Petit Festayre) ● **Lil Wayne** (Zénith)

★ **19 OCTOBRE**
Belle du Berry & David Lewis (Café de la Danse) ● **Sarah Bettens** (Alhambra) ● **Little Bob** (Boule Noire) ● **Justin Nozuka** (Olympia) ● **Phoenix** (Zénith) ● **Zuul FX** (Maroquinerie)

★ **20 OCTOBRE**
Chick Corea & Stanley Clarke (Grand Rex) ● **Heliocentrics & Mulatu Astatke** (Trabendo) ● **Anthony Joseph and the Spasm Band** (Maroquinerie) ● **The Lords Of Altamont** (Boule Noire) ● **Mintzkov & the Bishops** (Nouveau Casino)

Province

SEPTEMBRE

Anaïs, Céline Mastrorelli, Jane Birkin, Véronique Sanson & Za : 26, Meaux (complexe G.Tauziet) ● **Archive :** 19, Bruxelles (B, halles de Schaerbeek) • 20, Luxembourg (L, Rockhal) • 23, Lausanne (CH, les Docks) • 25, Monte-Carlo (Moods) • 26, Marseille (Docks des Suds) • 27, Cannes (palais des festivals – avec The Young Gods) • 29, Montpellier (Rockstore) • 30, Ramonville (Bikini) ● **Babylon Circus :** 18, Portet-sur-Garonne (Ramier – avec les Roms des Foins) • 19, Pontarlier (salle Pourny – avec l'Air de Rien, Letzur & les Berthes) ● **Baby Shambles & Dum Dum Boys :** 25, Cannes (auditorium du palais des festivals) ● **Belle du Berry & David Lewis et Tintamar :** 19, St-Cannat (coopérative viticole) ● **Boogers, the Lonesome French Cowboy, Dat Politics, O Liv & the Oscillation :** 18, St-Cyr-sur-Loire (Escale) ● **Broken Box, Clarika & Sandra Nkake :** 25, Meaux (complexe G.Tauziet) ● **Celan :** 20, Le Havre (Cabaret Electric – avec Hotman) • 21, Allonnes (péniche Excelsior – avec Puanteur Crack) • 23, Colmar (Grillen – avec Bellini) ● **Manu Chao Radio Bemba :** 15, Nancy (Zénith) • 17, Montbéliard (Avone) • 19, St-Etienne (Zénith) • 21, Pau (Zénith) • 23, Limoges (Zénith) • 25, Le Mans (Antares) • 27, Amiens (Zénith) • 29, Grenoble (Summum) ● **Chapell Hill, Jessica Bailiff & Annelies Monsere :** 25, Colmar (Grillen) ● **Jean Chartron & JJ Milteau :** 26, Deuil-la-Barre (salle des fêtes) ● **Chinese Man :** 16, Nantes (Olympic) • 19, Aix-en-Provence (parc de la Bastide Corsy) • 25, Strasbourg (quartier de la Laiterie) • 26, Sannois (EMB – avec Flox) ● **La Clau, Mosaïca & Gadalzen :** 18, Portet-sur-Garonne (la halle) ● **Cock Robin :** 25, Lempdes (la 2deuche) • 26, Béziers (Zinga Zanga) • 30, Lyon (Transbordeur) ● **The Datsuns :** 22, Colmar (Grillen – avec Baby Brings Bad News) • 24, Amiens (Lune des Pirates – avec Scaredy Cats) • 25, Clermont-Ferrand (Coop de Mai – avec the Elderberries & the Reverend Of Rock) • 27, Bourg-en-Bresse (Tannerie – avec Dollhouse) ● **Dionysos :** 17, Bordeaux (théâtre Fémina) • 18, Blagnac (Odyssud) • 19, Perpignan (palais des congrès) • 24, Le Havre (Volcan) • 25, La Chapelle-sur-Erdre (espace Capella) • 26, La Roche-sur-Yon (Manège) ● **Dirty Projectors :** 19, Bruxelles (B, Orangerie – avec Sunset Rubdown) • 25, Toulouse (auditorium St-Pierre-des-Cuisines) ● **The Elderberries & the Datsuns :** 25, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Erruzel Café & Sinsemilia :** 26, St-Malo (Omnibus) ● **Ex-Tension, Diktat & Rebel Idol Of Techno :** 19, St-Jean-de-Vedas (Secret Place) ● **Charlie Fabert :** 30, Le Thor (Sonographe) ● **The Fiery Furnaces :** 25, Anvers (B, Muziekcentrum) ● **The Freeks :** 24, St-Jean-de-Vedas (Secret Place) ● **Future Of The Left & Autopsy :** 17, Lausanne (CH, Romandie) ● **The Serge Gainsbourg Experience :** 18, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **General Elektriks :** 25, Marseille (Docks des Suds) • 26, Strasbourg (quartier de la Laiterie) • 30, Poitiers (Confort Moderne – avec Vidableu) ● **Grace, I Am, Luciole, Mélissa Laveaux & Joane Calice :** 27, Meaux (complexe G.Tauziet) ● **H-Burns, Mojo Factory & Stepping Back :** 26, St-Jean-de-Bournay (salle C.Delage) ● **Alexis HK & Ben Mazué :** 26, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am) ● **James Hunter :** 30, Bordeaux (galerie Tatry) ● **Tiken Jah Fakoly :** 19, Annemasse (Château Rouge) ● **Jil Is Lucky & Peter Von Poehl :** 25, Calais (centre culturel G.Philipe) ● **Elton John & Ray Cooper :** 24, Nantes (Zénith Métropole) • 26, Amnéville (Galaxy) • 27, Grenoble (palais des sports) • 30, Toulouse (Zénith) ● **Kap Bambino :** 17, Nantes (Friche Numérique) • 25, Strasbourg (quartier de la Laiterie) ● **Karpatt & Monsieur Melon :** 24, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am) ● **Korpiklaani :** 22, Lyon (Transbordeur – avec Unleashed, Die Apokalyptischen Reiter, Alestorm, Ex Deo & Swashbuckle) • 23, Prattein (CH, Z7 Konzertfabrik) ● **Krazy Baldhead :** 19, Lille (Tri Postal) • 25, Marseille (Docks des Suds) • 26, Strasbourg (quartier de la Laiterie) ● **Leopold Skin, St-Augustine & the Delano Orchestra :** 19, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Let Dzur, Babylon Circus, les Berthes & l'Air de Rien :** 19, Pontarlier (espace Pourny) ● **Lucky Dragons :** 26, Toulouse (auditorium St-Pierre-des-Cuisines) ● **Marcel et son Orchestre :** 18, Château-Thierry (festival) • 24, St-André-de-Cubzac (salle du champ de foire) • 27, Magny-le-Hongre (File 7 – avec Alex et sa Guitare, Ben Mazue, Etzef & Pop Up) ● **Scott Matthew :** 22, Genève (CH, Alhambra) • 28, Montpellier (Rockstore) ● **Les Mauvaises Langues & les Blaireaux :** 26, Santes (espace Agora) ● **Mei Teï Shô & UHT :** 19, Colombes (Tapis Rouge) ● **Malcolm Middleton :** 15, Bruxelles (B, Rotonde) ● **Milow :** 22, Lille (Splendid) • 25, Lausanne (CH, D Club) ● **Misery Signals :** 17, Esch-sur-Alzette (L, Kulturfabrik) ● **Montgomery & Sébastien Schuller :** 18, Poitiers (Confort Moderne) ● **Mr Big :** 24, Prattein (CH, Z7 Konzertfabrik) ● **Mr Nõ, DVP, Nõd & Smääb :** 17, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Music Is Not Fun, Apple Jelly & Trompe-le-Monde :** 19, Cluses (Atelier) ● **Naïve New Beaters :** 15, Le Havre (Cabaret Electric) • 16, Bègles (Bât 59 – avec Battant) • 18, Nantes (Friche Numérique) • 26, Strasbourg (quartier de la Laiterie) ● **Napalm Death, Knut & Kess'Khtak :** 19, Genève (CH, l'Usine) ● **Nebula & Ofö AM :** 29, Montpellier (Mojomatic) ● **Pere Ubu :** 29, Bruxelles (B, Orangerie) ● **Elvis Perkins :** 24, Lyon (la Marquise) • 25, Strasbourg (quartier de la Laiterie) • 26, Tourcoing (Grand Mix) ● **Planet X :** 30, Verviers (B, Spirit Of 66) ● **Pompeii & Attack Attack ! :** 18, Esch-sur-Alzette (L, Kulturfabrik) ● **Pow Pow Movement, Civalizee Foundation & Irie Crew :** 26, Nancy (Autre Canal) ● **Raekwon :** 23, Poitiers (Confort Moderne) • 24, Lausanne (CH, les Docks) • 25, Marseille (Dock des Suds) • 26, Strasbourg (Molodoi) • 29, Lyon (Transbordeur) ● **Shaggy Dogs, Pat McManus & Dr Feelgood :** 27, Argenteuil (salle J.Vilar, 17 h) ● **Smash It Combo, X-Vision & Stentor :** 26, Colmar (Grillen) ● **Solorazaf & Bob Brozman :** 25, Battainvilliers (salle des Daunettes) ● **Sunset Rubdown :** 19, Bruxelles (B, Orangerie) • 30, Lille (Aéronef) ● **Tasmaniac :** 24, Lausanne (CH, Zeitg) • 26, Volay (salle des fêtes) ● **Ti Greg :** 26, Esch-sur-Alzette (L, Kulturfabrik) ● **Tim, Bellini & les Belles Bêtes :** 24, Le Havre (Cabaret Electric) ● **Fredo Viola :** 16, Nantes (Friche Numérique) • 17, Nantes (salle Paul-Fort) • 19, Nancy (Autre Canal – avec Revolver et Lauter & Vanoli) • 23, Allonnes (péniche Excelsior) • 25, Strasbourg (quartier de la Laiterie) • 26, Dijon (Vapeur) • 30, Alençon (Lucioles) ● **Krystle Warren & David Sicard :** 25, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am) ● **The Washing Machine Cie :** 26, Sylam (salle des fêtes) ● **Charlie Winston & Revolver :** 29, Le Mans (Oasis) ● **Carl Wyatt & Charles Passi :** 25, St-Prix (salle des fêtes) ● **Ziggi, Tidacoustyk & Abdou Day :** 25, Terville (le 112)

LITTLE BOB
Time To Blast Tour

11/09 SAINT LO (50) Le O.G.
18/09 CAUVILLE (14) Le Soubock
02/10 LILLERS (62) L'Abattoir
03/10 VITRY LE FRANCOIS (51) L'Orange Bleue
16/10 HÉRICOURT (70) Catering Café Music
17/10 LYON (69) Le Rail Théâtre (Blues Rock Festival)

★ Lundi 19 octobre, PARIS La Boule Noire ★

25/10 SERIGNAN (34) La Cigalière
31/10 CLERMONT-FD (63) La Coopérative de Mai
06/11 ARGENTON S/CREUSE (36) L'Avant-Scène
07/11 ARGENTON S/CREUSE (36) Concert Privé
19/11 SAINT MALO (35) L'Omnibus
20/11 BREST (29) Espace Vauban
21/11 CHINON (37) Le Café Français
28/11 LE HAVRE (76) Le Cabaret Electric
suite de la tournée en 2010

Contact concerts : 00 33 (0)2 35 26 58 36

Nouvel album dans les bacs

Dixiefrog / Harmonia Mundi

www.littlebob.fr
www.myspace.com/littlebobstory

OCTOBRE

ADX, Blame, Deafening Silence & Asshole : 3, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette) ● **Amadou et Mariam, Ben Mazue & Ben'Bop :** 16, Fontenay-sous-Bois (salle J.Brel) ● **Amorphis :** 13, Rennes (Ubu Club) ● **Tori Amos :** 4, Anvers (B. Lotto Arena) ● **AP du 113, Sexion d'Assaut & Dinor Dimay :** 2, Bobigny (Canal 93) ● **Apple Jelly, Music Is Not Fun, Fake Oddity, Scratch Bandit Crew & We Are Terrorists :** 3, Lyon (Transbordeur) ● **Archive :** 1er, Talence (Médoquine) • 3, St-Herblain (la Carrière) • 4, Hérouville-St-Clair (Big Band Café) • 6, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) • 7, Lyon (Transbordeur) • 9, Lille (Aéronef) • 12, Nancy (chapiteau de la Pépinière) ● **Joseph Arthur :** 8, Nantes (Olympic) • 9, Angers (Chabada – avec Orka) • 10, Angoulême (la Nef – avec Julie Doiron & Vandaveer) • 14, Alençon (Luciole) ● **Aston Villa :** 2, Savigny-le-Temple (Empreinte) ● **Athlete :** 19, Bruxelles (B. Orangerie) ● **Awek, Bob Brozman & Mississippi Heat :** 15, Plaisance-du-Touch (salle des fêtes) ● **Babylon Circus :** 2, Hérouville-St-Clair (Big Band Café) • 15, Le Mans (Oasis) • 16, Ris-Orangis (Plan) ● **Baddies :** 15, Bruxelles (B. Rotonde) ● **Solo Banton & Soom T :** 9, Lyon (Marché Gare) ● **Baron Perché, Billie & TPoz :** 3, Lyon (Marché Gare) ● **Beat Assailant :** 3, Aulnay-sous-Bois (le Cap) ● **Belle du Berry & David Lewis :** 3, St-Germain-en-Laye (théâtre A.Dumas – avec Clarika) • 9, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am) ● **Eric Bibb :** 1er, Perpignan (El Mediator) • 2, Lattes (théâtre Jacques Cœur) • 3, La Pesse (chapiteau) • 6, Feyzin (Epicerie Moderne – avec N'Relax) • 9, St-Nazaire (VIP – avec Jean Chartron) • 10, Nancy (chapiteau de la Pépinière) ● **Big Band Brass 31, Lionel Suarez & Terez Montcalm :** 9, Blagnac (Odyssud) ● **Jane Birkin :** 4, Dole (Commanderie) • 9, Monte-Carlo (Grimaldi forum) • 13, St-Ouen (espace 1789) ● **The Bishops :** 15, Rennes (Ubu Club) • 16, Ajaccio (théâtre Aghja) • 17, Vitry-le-François (Orange Bleue – avec Raj) • 18, Le Havre (Mac Daid's) ● **Black Bomb A, Lofofora & Sarkazein :** 17, Savigny-le-Temple (Empreinte) ● **The Black Seeds :** 7, Montpellier (rockstore) • 8, Marseille (Cabaret Aléatoire de La Friche) • 9, Strasbourg (Laiterie) ● **Kevin Blechdom** feat. **Barwave :** 3, Toulouse (auditorium-des-Cuisines) ● **Brain Damage, Cercueil, Gablé, Inner Terrestrials, Ladylike Dragons, les Cadavres, Saycet, Sexy Sushi, Stuck In The Sound, the Craftmen Club, the Elderberries & Ultra Vomit :** 10, Choisy-le-Roi (chapiteau, 14 h) ● **Benoît Burello :** 2, Toulouse (auditorium St-Pierre-des-Cuisines) ● **Camera Obscura :** 17, Caen (théâtre des Cordes) • 18, Tourcoing (Grand Mix – avec Chris Garneau) • 19, Bruxelles (B. Ancienne Belgique) ● **Cannibal Corpse, Obscura , Evocation & Dying Foetus :** 4, Pratteln (CH, Z7 Konzertfabrik) • 12, Lyon (Transbordeur) ● **Chimaira, Unearth, Throwdown & Daath:** 7, La Souterraine (espace de l'Ecluse) • 10, Metz (arènes) ● **Chinese Man :** 16, Choisy-le-Roi (chapiteau – avec Beat Torrent, le Peuple de l'Herbe & Shakaponk) • 17, Le Petit-Quevilly (Exo 7) ● **Christophe :** 6, Vendôme (l'Hectare) • 8, Lyon (Bourse du Travail) • 10, Nîmes (théâtre) • 17, Bordeaux (casino) ● **Cock Robin :** 1er, Illkirch (l'Illiade) • 6, Nantes (Olympic) • 7, Bordeaux (théâtre Femina) ● **Deborah Coleman & Bob Brozman :** 10, St-Chamond (salle A.Brand) ● **Colocks, 8°6 Crew, Half Pint, Jim Murple Memorial, Kanka, Takana Zion, the Twinkle Brothers & Tu Shung Peng :** 17, Choisy-le-Roi (chapiteau) ● **Coming Soon :** 3, Pont-Ste-Maxence (Manekine – avec Fez-Reza) • 9, Laval (6 par 4) • 10, Tourcoing (Grand Mix – avec Michael J.Sheehy) ● **Tony Conrad :** 3, Toulouse (auditorium St-Pierre-des-Cuisines) **Cougar :** 13, Bruxelles (B. Ancienne Belgique) • 14, Gand (B. Minnemeers) ● **Crystal Distorsion, 69 Db, Interlope & Ixindamix :** 17, Lyon (Ninkasi) ● **Danakil & Rootz Underground :** 8, Le Petit-Quevilly (Exo 7) • 9, St-Malo (Omnibus) • 14, Villeurbanne (CCO – avec Datune) • 16, Nancy (chapiteau de la Pépinière) • 19, Marseille (Cabaret Aléatoire de La Friche) ● **The Datsuns :** 3, Bègles (chapiteau) ● **Dawn Tyler Watson, Deborah Coleman & Paul Deslauriers :** 9, Montfavet (salle des fêtes) **Dead Sexy Inc :** 6, Maxéville (Totem) ● **Delain & Whyzdom :** 2, Toulouse (Ramier) • 4, Barcelone (E. Salamandra) • 5, Marseille (Poste à Galène) • 6, Lyon (salle du Kao) • 7, Strasbourg (Laiterie) • 11, Metz (arènes) ● **Delain & Whyzdom :** 6, Lyon (Ninkasi) ● **Diving With Andy :** 2, Montfavet (salle des fêtes – avec Caravan Palace) • 17, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am) ● **Dondestan (the Robert Wyatt Project) :** 16, Argenteuil (Cave Dimière) • 17, Oberhausbergen (le PréO) ● **Donovan, Fukkk Off, Mondkopf & Teenage Bad Girl :** 9, Roubaix (salle Watremez) ● **Doppler & Alec Empire :** 15, La Tronche (Faïencerie) ● **Dr Vince :** 1er, Clermont-Ferrand (Coop de mai) ● **Kyle Eastwood :** 8, Marseille (espace Julien) • 9, Compiègne (théâtre) • 11, Nancy (chapiteau de la Pépinière) ● **The Elderberries :** 9, Vauréal (forum – avec the Outrboys) • 10, Choisy-le-Roi (chapiteau) • 15, Brest (Black Label Café) ● **Ensiferum, Metsatöll & Tracedawn :** 11, Metz (arènes – sans Tracedawn) • 13, Lyon (Marché Gare) • 14, Bordeaux (le Cat) ● **Evergrey & Chaoswave :** 2, Colmar (Grillen – avec Black Hole) • 3, Charleroi (B. Colisèum – avec Virus M) ● **Fatals Picards :** 3, Savigny-le-Temple (Empreinte) ● **Fils de Teuhpu :** 8, Cournon (Baie des Anges) • 9, Villeurbanne (CCO) • 10, Pontoey (Moulin) ● **Fink :** 6, Le Havre (Cabaret Electric – avec the Delano Orchestra) • 7, Alençon (Luciole) • 12, Toulouse (le Kiko) • 14, Clermont-Ferrand (Coop de Mai – avec Sammy Decoster & Revolver) • 15, Feyzin (Epicerie Moderne – avec Sophie Hunger) • 16, St-Jean-de-Vedas (Secret Place – avec Revolver) ● **Herman Frank :** 17, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette – avec Evoil One & Broken Edge) • 18, Pratteln (CH, Z7 Konzertfabrik) ● **From The Jam :** 2, Tarbes (Gespe) ● **Lily Frost :** 10, Montpellier (salle Trioletto – avec Charlie) • 15, Choisy-le-Roi (chapiteau) • 16, Mâcon (Cave à Musique – avec Belle du Berry & David Lewis) ● **Fuck Buttons :** 16, Bruxelles (B. Rotonde) ● **Future Of The Left, Doppler & Electric Electric :** 8, Oullins (MJC) ● **Chris Garneau :** 4, Reims (grand théâtre) • 10, Mérignac (Krakatoa) • 16, Caen (Cargo) • 17, Poitiers (auditorium St-Germain) • 18, Tourcoing (Grand Mix – avec Camera Obscura) ● **GBH, Arrach & Tados :** 17, St-Jean-de-Vedas (Secret Place) ● **General Store & Natchez :** 3, Groslay (salle des fêtes) ● **La Grande Sophie :** 16, Armentières (espace culturel le Vivat) ● **Green Day :** 2, Toulouse (Zénith, complet) ● **Gus Gus :** 16, Vevey (CH, Rocking Chair) ● **Nina Hagen :** 6, Montpellier (opéra Berlioz) • 17, Marseille (Docks des Suds – avec Caravan Palace) ● **Martin Harleys & Boo Boo Davis Band :** 17, Queven (les Arcs) ● **Hewitt, Ed Ake & Mass Hysteria :** 16, Savigny-le-Temple (Empreinte) ● **Hocus Pocus, Jonaz & Scratch Bandit Crew :** 9, Gentilly (salle des fêtes) ● **Holy Curse:** 1er, Caen (El Camino – avec Johnny Casino) • 17, Aubagne (L'Île Du Diable) ● **James Hunter :** 1er, Angoulême (la Nef) • 3, Istres (Usine) ● **In Veins & Kwoon :** 8, Bordeaux (Cave Belge) ● **Izia :** 2, Bègles (chapiteau – avec Aeroflot, Arthur H & Puppetmastaz) • 9, Niort (espace culturel – avec Neimo & the Dodoz) • 14, Montpellier (Rockstore) • 16, Marseille (Docks des Suds – avec Anis & Charlie Winston) • 17, Aubenas (centre culturel) ● **Jil Is Lucky :** 8, Le Havre (Cabaret Electric – avec Shannon Wright) • 11, Poitiers (Confort Moderne) ● **The Jim Jones Revue :** 19, Tours (Bateau Ivre) • 20, Bègles (Bât 59) ● **Hank Jones :** 10, Toulouse (théâtre de la Cité) ● **Ronny Jordan :** 9, Ivry-sur-Seine (le Hangar – avec T-Love) • 17, Bobigny (Canal 93 – avec Chlorine Free) ● **Les Joyeux Urbains :** 13, Sassenage (théâtre en rond) ● **Mory Kanté :** 9, Montpellier (salle Molière) ● **Kaponz & Spinoza :** 11, Lyon (Ninkasi) ● **The Kinsey Report & Sophie Delila :** 10, Montfavet (salle des fêtes) ● **The Kinsey Report :** 4, Groslay (salle des fêtes) ● **Ray Lema :** 16, Levignac (salle des activités) ● **Little Bob :** 2, Lillers (Abattoirs) • 3, Vitry-le-François (Orange Bleue – avec Charlie Fabert) • 17, Lyon (Rail théâtre) ● **Bob Log III :** 6, Nancy (Autre Canal – avec Heavy Trash) • 7, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) • 8, Besançon (Friche des Prés de Vaux) ● **John Lord Fonda :** 8, Brest (la Carène – avec Donovan & Vitalic) • 9, Rouen (Club 106 – avec the Micronauts, Vitalic & Mars T) • 10, Périgueux (Sans Réserve) • 10, Nancy (Autre Canal – avec Abstract, Donovan & Vitalic) ● **The Lords of Altamont & V-Cious :** 17, Montbéliard (Atelier des Moles) ● **Marduk, Fleshgod Apocalypse, the Ordher & Vader :** 7, Sciez (salle des fêtes) • 8, Lyon (Ninkasi) • 9, Notre-Dame-de-Gravenchon (Arcade) • 10, Rennes (Antipode) • 11, Metz (arènes – sans Fleshgod Apocalypse & the Ordher) • 12, Niort (Camji) ● **Tom McRae :** 19, Tourcoing (Grand Mix) ● **Memo Gonzales & the Bluescasters :** 9, Margency (salle G.Bécaud) ● **The Meteors & Cromozoma 3 :** 16, St-Jean-de-Vedas (Secret Place) ● **Mickey (3D) :** 13, St-Barthélémy-d'Anjou (théâtre) • 14, Nantes (salle P.Fort) • 16, Dunkerque (Bateau Feu) • 17, Magny-le-Hongre (File 7) ● **Mindlag Project :** 8, Bordeaux (Hérétic) • 9, Montpellier (Antirouille) • 14, Decines (Warmaudio) • 18, Nantes (Ferrailleur) ● **Minuscule Hey & the Lonesome French Cowboy :** 14, Le Havre (Cabaret Electric) ● **Miossec :** 15 et 16, St-Jacques-de-La-Lande (centre culturel) • 17, Alençon (Luciole) • 18, Nantes (Olympic) ● **Miyavi :** 9, Lyon (Transbordeur) • 10, Toulouse (Ramier) ● **Montgomery & Dominique A :** 17, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Mr Le Directeur, the Dynamites** feat. **Charles Walker & the Latitudz :** 15, St-Germain-en-Laye (la Clef) ● **Music Is Not Fun & Roken Is Dodelijk :** 2, St-Ouen (Mains d'œuvres) ● **Mustang :** 15, Clermont-Ferrand (Coop de Mai – avec the Cracbooms & Arabari) ● **Mypollux :** 15, Montpellier (Antirouille – avec Antracyde & Cigüe) • 16, Luynes (Korigan) • 17, Decines (Warmaudio – avec Kipling) ● **Naive New Beaters :** 2, Meylan (maison de la musique – avec Settled In Motion) • 17, St-Germain-en-Laye (la Clef) ● **Naosol & the Waxx Blend et Piers Faccini :** 17, Fresnes (MJC Louise-Michel) ● **Napalm Death :** 7, Rouen (Club 106 – avec Ultra Vomit & Dee N Dee) • 8, Poitiers (Confort Moderne – avec the Washingtonians) • 9, Feyzin (Epicerie Moderne – avec Knut) • 11, Metz (arènes) ● **Nosfell :** 2, Sannois (EMB – avec Gablé) • 3, Fresnes (Grange Dîmière – avec B Alone & Mansfield TYA) • 6, Ramonville (Bikini – avec Piers Faccini) • 7, Bordeaux (Rock School Barbey) • 9, Marseille (Poste à Galène) ● **Oddateee & Ben Sharpa :** 2, Nevers (Café Charbon) • 3, Lyon (Marché Gare – avec Bleubird, Pole, Under Control & Zoï) ● **Oi VaVoi :** 12, Bruxelles (B. Abbox) ● **The Only Ones :** 3, Lille (Aéronef) • 9, Beauvais (Ouvre-Boîte – avec Molly's) • 10, Le Havre (Cabaret Electric – avec Jacques Duvall & Bumble Bee) • 15, Genève (CH, l'Usine – avec Jacques Duvall) ● **Phoenix :** 13, Montpellier (Rockstore) • 14, Lyon (Transbordeur) • 15, Strasbourg (Laiterie) • 16, Lille (Aéronef) • 17, Caen (Cargo) • 20, Bordeaux (Rock School Barbey) ● **Pascale Picard :** 9, Calais (théâtre municipal) • 10, Lyon (Transbordeur) • 15, Choisy-le-Roi (chapiteau – avec Ina Ich, Lily Frost & Manu) • 20, Le Petit-Quevilly (Exo 7) ● **Porcupine Tree :** 14, Bruxelles (B. Ancienne Belgique) ● **Puppetmastaz, Lyre Le Temps & Dilemn :** 1er, Tournefeuille (le Phare) ● **Radioclit :** 8, Reims (Cartonnerie) • 10, Bordeaux (Evento) • 24, Nancy (Autre Canal) ● **Revolver :** 3, Angers (Chabada – avec Piers Faccini) • 5, Bruxelles (B. Rotonde) • 9, Laval (6 par 4 – avec Coming Soon & Sweet Back) • 14, Clermont-Ferrand (Coop de Mai – avec Fink & Sammy Decoster) • 16, St-Jean-de-Vedas (Victoire 2 – avec Fink) ● **Calvin Russell :** 15, Montpellier (Rockstore) • 16, Vénissieux (théâtre) ● **Raphael Saadiq :** 4, Lyon (Transbordeur) • 6, Lille (Splendid) • 8, Nancy (chapiteau de la Pépinière) • 18, Bruxelles (B. Ancienne Belgique) ● **7 Weeks :** 9, Mérignac (Krakatoa – avec Lady Calling & Osso Bucco) • 10, Ste-Croix-Volvestre (Art'Cad – avec Dupek) • 17, Maurepas (Café de la Plage – avec I Am A Monster) ● **Shakaponk, Beat Torrent, le Peuple de l'Herbe & Chinese Man :** 16, Choisy-le-Roi (chapiteau) ● **Michael J.Sheehy :** 7, Bordeaux (galerie Tatry) • 9, Evreux (Abordage) • 10, Tourcoing (Grand Mix) ● **Sidilarsen & Fei Comodo :** 16, Terville (le 112) ● **Sir Jean & la Canaille :** 3, St-Ouen (Mains d'œuvres) ● **Skip The Use :** 17, St-Germain-en-Laye (la Clef) ● **Siimy :** 1er, Orléans (Astrolabe) • 2, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) • 3, Nice (théâtre L.Ventura) • 8, St-Etienne (le Fil) • 9, Montpellier (Rockstore) • 10, Marseille (Cabaret Aléatoire de La Friche) • 12, Nancy (chapiteau de la Pépinière) • 15, Nantes (Olympic) • 16, Tournefeuille (le Phare – avec Oaistar & Opium du Peuple) ● **Soul Jazz Orchestra & Afrorockerz :** 9, Bobigny (Canal 93) ● **Speyside, Jérôme Pietri Little Blues Story & General Store :** 10, Bordeaux (galerie Tatry) ● **Sporto Kantes :** 8, Pessac (maison des activités culturelles – avec Concrete Knives) • 9, Tournefeuille (le Phare – avec Doctor Flake) • 10, Montpellier (Rockstore) ● **Swampini Blues Band:** 10, Montmorency (MJC) ● **Swampini :** 10, Montmorency (salle des fêtes) ● **The Sweet Vandals, Bob Brozman, Eric Bibb & Sherman Robertson :** 3, La Pesse (chapiteau) ● **T Model Ford, the Heavy & Vidableu :** 8, Rouen (Club 106) ● **Tagada Jones :** 3, Villerupt (hôtel de ville – avec Taliesyn, the Crackhead & Disliked) • 16, Roubaix (Cave aux Poètes – avec Shane Cough) ● **Les Tambours du Bronx :** 8, Lyon (Transbordeur) • 9, Marseille (espace Julien) • 17, Nevers (maison de la culture) • 20, Lille (Splendid) ● **Tasmaniac & Troides Priamus Hecuba :** 9, Nevers (Café Charbon) ● **Mick Taylor & Joël Daydé :** 5, Le Petit-Quevilly (Exo 7) • 6, Caen (Zénith) • 9, Vernouillet (atelier à spectacles) • 10, Nancy (chapiteau de la Pépinière) • 11, Chaulnes (centre socio-culturel) • 12, Lille (Zénith) • 13, Reims (Cartonnerie) • 14, Joué-les-Tours (espace Malraux) • 16, Bourg-en-Bresse (Tannerie) • 17, Montpellier (salle Molière) • 18, Rouillac (centre culturel la Palène) • 19, Biarritz (Atabal) ● **Narrow Terence :** 1er, Angoulême (la Nef – avec James Hunter) • 16, Limoges (CCM J.Lennon – avec Stuck In The Sound) ● **Tinariwen :** 2, St-Nazaire (VIP) • 3, Bruxelles (B. Ancienne Belgique) • 6, Tournefeuille (le Phare) • 7, Bègles (Bât 59 – avec 17 Hippies) • 9, Bourgoin-Jallieu (Abattoirs) • 15, Rouen (Club 106 – avec Firewater) ● **Tindersticks :** 3, Montpellier (Rockstore) ● **Touré Kounda, N&SK & Yoanna :** 2, La Pesse (chapiteau) ● **Tracy Gang Pussy :** 9, Uster (CH, Rock City) • 10, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette – avec Hopscotch & Confuzed) • 11, Illkirch (Stunt Arena) • 13, St-Gallen (CH, Cult Bar) ● **US3 :** 13, Aucamville (salle G.Brassens) ● **Vandaveer :** 2 et 3, Rouen (espace du Moineau – avec My North Eye and Friends) • 8, Strasbourg (Laiterie – avec Jérémy Jay) • 10, Angoulême (la Nef – avec Joseph Arthur & Julie Doiron) ● **The Virgins :** 15, Tourcoing (Grand Mix) • 16, Angers (Chabada) • 17, Brest (la Carène) • 19, Rouen (Club 106) • 20, Nantes (Olympic) ● **Volo :** 9, Chambray-lès-Tours (salle Y.Renault) ● **Charlie Winston :** 8, Lille (Aéronef) • 9, Plougastel (Avel Vor) • 10, St-Herblain (la Carrière) • 13, Talence (Médoquine) • 14 et 15, Ramonville (Bikini) • 16, Marseille (Docks des Suds – avec Anis & Izia) • 18 et 19, Lyon (Transbordeur) • 20, Strasbourg (Zénith Europe) ● **Patrick Wolf :** 10, Bruxelles (B. Orangerie) ● **Shannon Wright :** 8, Le Havre (Cabaret Electric – avec Jil Is Lucky) • 10, Mérignac (Krakatoa – avec Chris Garneau) • 11, Poitiers (Confort Moderne – avec Jérémy Jay & Jil Is Lucky) • 14, Lille (Aéronef) • 15, Reims (Cartonnerie) • 16, Dijon (Vapeur – avec Elyas Khan) • 17, Strasbourg (Laiterie – avec the Young Gods, Coming Soon & Elyas Khan) • 18, Feyzin (Epicerie Moderne – avec the Slashers) • 19, Grenoble (le Ciel) • 20, Lausanne (CH, Romandie) ● **Yacht :** 2, Metz (Nuit Blanche) • 9, Grenoble (MC2) ● **You Will Lick, Naive New Beaters & Skip The Use :** 17, St-Germain-en-Laye (la Clef) ● **The Young Gods :** 2, Evreux (Abordage) • 8, Arles (Cargo de Nuit) • 15, Amiens (Lune des Pirates – avec H-Burns) • 17, Strasbourg (Laiterie – avec Shannon Wright) ● **Zak Laughed & Wio :** 4, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Ziggi & Djaya and the Skanky Rules :** 2, Mâcon (Cave à Musique) ● **Zone Libre vs Casey & Hamé et Beat Assailant :** 20, Rouen (Club 106)

Festivals

■ **Scopitone :** 16 au 20/9, Nantes (Friche Numérique, Olympic & salle P.Fort – avec le **16** : Fredo Viola, Sound Delta, Data, Buraka Som Sistema, Chinese Man & Pulpalicious – le **17** : Battant, Byetone, Kap Bambino, Fredo Viola & Sébastien Schuller – le **18** : TVestroy, DJ Kentaro, Boys Noize, A-B-C Light, DJ Feadz, Housmeister, Feadz, Agoria & Oxia, Laurent Garnier, Naive New Beaters & Sexy Sushi – le **19** : Framix, Incite, Tim Exile, Beat Torrent, Brodinski, Simian Mobile Disco, Vitalic, We Have Band & Who Made Who – le **20** : 3D Kids & Dan Deacon) www.scopitone.org

■ **Name Festival :** 17 au 27/9, Lille (divers lieux – avec le **18** : Eva Peel, Kiss The Girls, Toilet Disco (Mariano & Cie), Andrew Weatherall, Buraka Som Sistema, Damian Lazarus, Guillaume & the Coutu Dumonts, Sei A, Tiefschwarz, Tim Green & UFO – le **19** : DJ Feadz, Ellen Allien, Krazy Baldhead, Matias Aguayo & Michael Mayer – le **20** : DJ Aziz – le **25** : Boulaone – le **26** : Clément Meyer, Jennifer Cardini, Sei A & Mandy – le **27** : Edisk, Daoof & Sjeyl) www.lenamefestival.com

■ **Zikametz :** 17 au 20/9, Metz (Caveau des Trinitaires & divers lieux – avec Housse de Racket, Adam Kesher, Peter Digital Orchestra, Milgymee, Somadaya, Huck', the Yupps, Pavlov...) www.zikamine.com

Le Rock de l'Est : 18 et 19/9, Michelbach-le-Haut (plein air – avec Baobab Project, Fhobi, Gamesdogfar, Amerthune, ADS Orchestra, le Train de 7 h 45, Manento, Alkemar & Two Useless)
Terre de Zik : 18 et19/9, Campbon (domaine de la Ducherais – avec le **18** : Ministère Magouille, Frantis & Friends, the Street Chamaan & Tyra Loopers, Birdfood – le **19** : les Jazzticots, Tribeqa & le Syndrome du Chat) www.myspace.com/terre2zik
Zik Zac : 18 et 19/9, Aix-en-Provence (parc de la Bastide Corsy – avec le **18** : Ba Cissoko, Kabbalah, les Wampas, Poum Tchack, Rigolus & André Cervera – le **19** : Chinese Man, Caracas Gran Salsa, Amith Male, Justin Adams & Juldeh Camara, I-Tist & the Dub Machinist et Jahobl) www.fonderie-aix.com
Rock In Opposition : 18 au 20/9, Le Garric (Cap Découverte/ maison de la musique à Carmaux – avec le **18** : Magma & Electric Epic – le **19** : Charles Hayward, Aranis, Combat Astronomy & Koenjl Hakkai – le **20** : Univers Zéro, the Muffins, Present & Yolk) www.rocktime.org
Autumn Rock Festival : 19/9, Braine-le-Comte (B, chapiteau 11 h 30 – avec Joshua, les Wampas, Cosy Mozzy & Jean Montevideo, Jeronimo, Suarez, Dagoba, Alpha 2.1, Starving, Konah, Hewitt, Milk, the Moonshine Playboys, Papa Dada, Set The Tone, Dr Voy, Romano Nervoso, Machine Skud & Kupid Kids) www.autumnrockfestival.be
Les Grosses Guitares : 19/9, Vaugneray (espace des Vallons du Lyonnais – avec Gwyn Ashton, Gerry Joe Weise, Stepping Back, les Envahisseurs & 1 Bleu 3) www.festival-blues-rock.com
Chant Devant : 24 au 26/9, St-André-de-Cubzac (divers lieux – avec le **24** : Lilith – le **25** : Marcel et son Orchestre, Louis Caps Neques, Bense, Berry, Olivier Gallis & Monsieur La Campagne – le **26** : les Oiseaux de Passage, Julie et le Vélo Qui Pleure, Guillo & Emily Loizeau)
Marsatac : 24 au 26/9, Marseille (Dock des Suds – avec le **24** : Rachid Taha, Rodolphe Burger, Speed Caravan (Mehdi Haddab) & Yas – le **25** : Beat Torrent, Bumcello, Buraka Som Sistema, DJ Krush, General Elektriks, Krazy Balhead, Molecule, Nitin Sawhney, Oddateee, Raekwon, Amanda Blank & the Mighty Underdogs – le **26** : Archive, Art Brut, Battant, Etienne de Crécy, Felix Da Housecat, Jack de Marseille, Nils Petter Molvaer, Radio Slave, South Central, Success & We Have Band) www.marsatac.com
Back To School : 25 et 26/9, Goxwiller (salle polyvalente – avec le **25** : S-Core, Nedvega, Los Disidentes Del Sucio Motel, Beware Of The Dog & Pretty Haze – le **26** : Léoparleur, Skanibal Schmitt, Jamington, Mélissmell & Cluster'Z) www.backtoschool.fr
Ososphère/ Nuits Electroniques de l'Ososphère : 25 et 26/9, Strasbourg (hall des Chars, Laiterie, quartier de la Laiterie & Molodoï – avec le **25** : the Orb, Agoria, Art Brut, Au Revoir Simone, Chinese Man, Data, Digitalism, Djedjotronic, Elvis Perkins, Fredo Viola, Kap Bambino, Mr Scruff, Nathan Fake, Noob, Plaid, Rone, Sexy Sushi, Sinden & Laurent Garnier – le **26** : les Tambours du Bronx, Alec Empire, Beat Torrent, Buraka Som Sistema, Chase and Status, DJ Kentaro, DJ Krush, DJ Pone, Doctor Flake, General Elektriks, Goldie, Krazy Balhead, Little Mike, Molecule, Naive New Beaters, Punish Yourself, Riton, Scratch Perverts, the Heavy, Yas, Yuksek & Raekwon) www.ososphere.org
Musik'Elles : 25 au27/9, Meaux (scène Tauzet – avec le **25** : Broken Box, Zaza Fournier, Sandra Nkaké, Barbara Carlotti, Emma De Caunes, Juliette, Mélanie Pain & Clarika – le **26** : Za, Anaïs, Jane Birkin & Véronique Sanson – le **27** : Luciole, Joana Calice, Mélissa Laveaux, Grace & Iam) www.musikelles.fr
Hard Rock Classic Tribute Fest : 26/9, Fismes (salle des fêtes, 18 h – avec Machine Gun, Vonzepp, Ian Fräser & Repression) www.undergroundinvestigation.fr.st
Howling Zone Fest II : 26/9, Saiguede (salle des fêtes – avec Arrach, Emia, Offending, Trepalium, Withdrawn Sithu, Sivis & Owngame)
Rock'n'Roll Party 3 : 26/9, Aubusson (hall polyvalent – avec Dirty Dogs, the Be Bops, the Wild Goners, Lawen Stark & the Slide Boppers)
The Tower Fest : 26/9, Violay (salle des fêtes – avec Kosh, Tasmaniac, the Amsterdam Red Light District & the Wounded Lions) www.pulsionmusique.e-monsite.com
Les Rendez-Vous de Terres Neuves : 1er au 3/10 Bègles (chapiteau – avec le **2** : Aeroflot, Arthur H, Izia, 0800 & Puppetmastaz – le **3** : Bikini Machine, the Datsuns, George Sound, Dollhouse & les Hyènes vs Cali) www.lesrdvdeterresneuves.com
Riddim Collision : 1er au 3/10, Caluire-et-Cuire (Marché Gare – avec le **1er** : 2nd Gen, Orka, Pan Sonic & Pierre Bastien – le **2** : Aba Shanti, Disrupt, DJ Twelve, High Tone, Martin Campbell, Mungo's Hi-Fi & Stand High – le **3** : Ben Sharpa, Bleubird, Oddateee, Polo, Under Kontrol & Zoï) www.riddimcollision.org
Elektricity : 2 au 10/10, Reims (divers lieux – avec le **2** : Laurent Garnier, Pan Sonic & Yuksek – le **3** : Brodinski, Edan, Matt Walsh & Jokers of the Scene (22 h) – le **4** : Cascadeur, Chris Garneau, Erikm & Eric Maria Couturier & Ensemble Sim (10 h 30) – le **8** : Sébastien Roux, Château Marmont, Erikm solo, Radioclit, Daedelus & Jogger – le **9** : Para-Lel & the French – **10** : Pierre Henry, Erikm & FM Einheit, the Bewitched Hands Of The Top Of Your Heads, Dirty Sound System, Sébastien Schuller & Yuksek) www.cartonnerie.fr/site/accueil.php
Route du Rock : 2 au 4/10, Lavardac (47 – avec le **2** : Heureux Hasard, Country Sisters & Paul McBonvin – le **3** : Rattlesnake Annie, the Bunch, David Waddell, Sweethearts Of The Rodeo & James Intveld – le **4** : Rattlesnake Annie, the Mariotti Brothers, Patricia Vonne & Phil Haley and the Comments)
Nancy Jazz Pulsations : 6 au 17/10, Nancy (divers lieux – avec le **7** : General Elektriks, Emily Loizeau, Alexis HK, etc. – le **8** : Brigitte Fontaine, Sophie Hunger, Gangbe Brass Band, Raphael Saadiq, Rachid Taha & Sophie Delila – le **9** : Love Toy, Parabellum, the Craftmen Club, Washington Dead Cats, Maceo Parker, the Dynamites, the Kinsey Report & Clark – le **10** : Ana Popovic, Eric Bibb, Joël Daydé, Mick Taylor, Abstract, Donovan, John Lord Fonda, Vitalic & Belleruche – le **11** : Kyle Eastwood, Abdou Day, Alex Toucourt, les Souricieuses, Lost Fingers, Marc-André Léger, etc. – le **12** : Archive, Minipli & Slimy – le **13** : Java, Oxmo Puccino, Tournée Générale, Spaghetti Western Orchestra, Stabat Akish & Univers Zéro – le **14** : Bassdrumbone, Mario Canonge, James Chance, United Colors Of Sodom, le Peuple de l'Herbe, the Bewitched Hands Of The Top Of Your Heads, Yuksek & Pete Williams – le **15** : Maniacx, Ahamd Jamal, Pharoah Sanders, Walter Smith III & Aronas – le **16** : Danakil, Linton Kwesi Johnson, Joshua Redman, Khlad, Molly Johnson, William Vivanco, & Soul Jazz Orchestra) www.nancyjazzpulsations.com
Mix'Arts : 8 au 11/10, Brest (Bellevue – avec le **8** : Edwood, Purée & A Lost Fear – le **9** : Nightbuzz, Mi Alma, Os Bahia & the Blackstarliners – le **10** : This Is Pop, Pschiiiit & Miss Goule – le **11** : Tasar, Crem Solair, Hadidia Dounia & Yvonnick Penven trio) www.mixartsfestival.e-monsite.com
Sonorama/les Nuits de la Friche : 8 au 10/10, Besançon (friche des Prés des Vaux – avec le **8** : Bielka, Bob Log III, DJ Krush, Heavy Trash, Randy Twigg, the Chap, the Irradiates, the A-Bones, zZz & the Magnetix – le **9** : Brodinski, Dalek, Danger, le Retour du Boogie, Plooski, Qoso, Raekwon, Zo aka la Chauve-souris & Sibot et Spoek – le **10** : Agoria, Carl Craig, Yoggyone, Sasse, Clara Moto, Enola & Rone)
Tattoo The Mind : 10 et 11/10, Metz (arènes/palais des sports – avec le **10** : Behemoth, Chimaira, Crucified Barbara, Daath, Gorod, Mass Hysteria, Paradise Lost, Samael, Shining, Sonic Syndicate, the Gathering, Throwdown, Trepalium & Unearth – le **11** : Delain, Darkness Dynamite, Ensiferum, Enslaved, Fel Comodo, Marduk, Metsatöll, Napalm Death, Nightmare, Saxon, les Tambours du Bronx, Ultra Vomit & Vader) www.lastfm.fr/event/1094770
Lyon Blues Rock Festival : 15 au 17/10, Lyon (Rail théâtre – avec le **15** : Crypt, Speed & Kashmir – le **16** : Hofmann Family Blues Experience, Royse Alleyson & Michael Jones Band – le **17** : Fabris Reno, the Gio Blues Band, Christophe Marquilly & Little Bob) www.lyonbluesrockfestival.com
Rockabilly Motor Show : 17/10, Villenoy (salle Old Shop – avec Crazy Cavan & the Rythm Rockers, the Furious, Long Black Jackets & Cracoucas Family)
Serpaize en Rock : 17/10, Serpaize (foyer serpezien – avec Doctor Hell, Hangover Subject, Revenge, Red Sal'Amandre, the Red Hot Niples & Angus)

***PS :** Les dates de concerts pour la période **15/10-30/11** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/9 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

Petites Annonces

Studio de répétition

◆ JAM STUDIO, 13 locaux répét. équipés, piano acoustique, clim., location matériel. Ouvert 7j/7. Tél. 01.45.21.45.07. Métro Pierre et Marie Curie, L7.

Video

◆ CINEMAVIE filme vos concerts et crée vos DVD (que vou spourrez revendre). Travail en multicaméras. Prix attractifs Tél. 06 28 35 30 50' www.cinemavie.com sebastien@cinemavie.com

Cours de musique

◆ Pro donne cours de guitare hard-rock-blues ts niv, solf impro, techn med. Premier rendez-vous gratuit. Contacter François, tél. 01.77.99.20.39 ou 06.60.08.77.87.

◆ Stages guitare Utopia - 79, rue de l'Ouest - 75014 Paris. 1h30/ semaine sur 10 semaines + concert fin stage = 198 €. Tous niveaux, tous âges. él. 06.11.07.09.07. www.renelebhar.com.

◆ 33T, 45T, 60'S, 70'S, bon état, prix sympas. Liste : 1T.Guéler, 15 rue Eugène Pichon 64110 JURANCON

Messages musiciens

◆ Je m'appelle Jo Leb. Je cherche des musiciens basse, batterie, guitare avec ou sans expérience dans le 34. Il faut apprécier le rock, le blues et le funk. Reprises principalement. dates de concerts à venir. Tél. 0676540849

◆ Chanteuse nantaise de 23 ans, cherche groupe genre The Strokes, Franz Ferdinan ou encore Blur, rock, pop, folk..., enfin tout ce qui est bon... Tél. 0663329203

◆ Guitariste/chanteur cherche groupe de blues rock bon niveau ou bassiste, batteur et clavier pour répertoire Blues Rock Hard... compos ou/et reprises. Tél. 0603355891 ou bobybw@yahoo.fr

◆ recherche musicien batteur style : AC DC, Nirvana, Gn'R, Red hot. A Chaumont. nirvvanagrunge52@hotmail.fr

◆ 31, 32 et 65 : Guitariste cherche musiciens pour former groupe. Influences : Buckley, Springsteen, Noir Désir, Smiths, U2, Damon Albarn, Editors, The Hives, The Gaslight Anthem, Ant.Green. Ouvert à tout autres styles. Débutants acceptés. Tél. 0682876469 - jul.sorel@yahoo.fr

◆ Guitariste compositeur cherche musiciens sérieux et motivés pour former groupe rock influences Black Sabbath, Led Zeppelin, Black Flag, R.E.M., weezer. Contacter Max Tél. 0612562486

◆ Bonjour, je recherche sur Besançon des musiciens de 15 à 25 ans pour former un groupe de Rock, Folk & Blues des années 60 à 80 (je cherche une guitare, une basse et une batterie), et moi au chant. Tél. 0685452140 Merci !

◆ Bonjour ! Je suis chanteuse et cherche groupe influences Rock, métal, orientale. Je réside dans le 72. VIVE LE ROCK ! Tél. 0698382036 ou queenlyka@live.fr

◆ Guitariste, je cherche des zicos sur Tours, avec le projet de faire du bruit avec nos compos. Tél. 0673421458 ou patrick.le-foll@industrie.gouv.fr

◆ Bonjour. Groupe composé d'un batteur, d'une grateuse et d'une chanteuse cherche bassiste et soliste sur Rouen. Plutôt des compos en musik style hard/heavy +++ riot@live.fr

◆ Bassiste bon niveau cherche à monter un groupe de variétés style 60', hommes et femmes intéressés et n'ayant pas peur de la scène (tout en restant amateurs). N'hésitez pas à me contacter (je vis dans le 95) Tél. 0648778387 ou fredericwallerand@hotmail.fr

◆ Salut à tous et toutes ! Guitariste rythmique cherche groupe sur Rouen. Style rock/har/heavy (Alice cooper - Maiden - Priest - Metallica...). Les personnes modestes et motivées sont le sbienvenues ! olding@live.fr

◆ Chanteuse cherche guitariste bassiste ou batteur pour faire un group rock schysophrène. Tél. 0616362716 charlotte.jopek@live.fr

◆ Jeunes guitaristes electriques et bassistes (17/18 ans) recherchent RAPIDEMENT un BATTEUR voire même un CHANTEUR (ou CHANTEUSE) pour un groupe de rock en Isère (38). Pour toutes les infos, e-mail à : lerockeurdu38@gmail.com

◆ Salut ! Amis rouennais motivés pour former un groupe rock/metal, je suis à la gratte. Interessés contactez moi a +++

◆ Guitariste, 16 ans, ni experte, ni débutante, cherche musiciennes rock/folk pour faire quelque chose de nos 10 doigts ensemble et plus si affinités, sur Paris et 92 (Asnières/Colombes) marie_gob@hotmail.fr

◆ Groupe pop-rock, punk recherche batteur de 15-25 ans, sur Montreuil (93), Paris et alentours. Recherche batteur motivé et disponible pour futurs concerts ! Tél. 0628572760 boss_girlfr@yahoo.fr

◆ Guitariste chanteur, 53 ans, exp joue sur Strato/Takamine/Mando cherche groupe rock/blues pour reprises/compos - Villiers (94), Paris et région parisienne. Tél. 0149412102

◆ The Second Rate, groupe avec guitariste, batteur et chanteuse recherchent bassiste motivé(e) pour des compos. Influence rock/rock alternatif, blues. Nous habitons près de Rennes (35). Seulement proposition sérieuse : juju231293@hotmail.fr

◆ Guitariste chanteur plus ou moins mauvais cherche musiciens démotivés pour reprise Dassin, Mitchell, instrumentaux etc... Cuivre, banjo, contrebasse, chanteurs, guitaristes bienvenus ! Tél. 0143438258

◆ auteur compositeur cherche chanteur pro sur Paris pour enregistrement. COVERDALE bienvenue. Tél. 0603337104 www.myspace.com/purpleheadrock

◆ Groupe Paris cherche batteur influences : Big Star-Télévision - Who - Queens of the Stone Age - Dead Kennedys. Enregistrement album prévu. Pas de batteur pro !!! Tél. 0682277614 - Shitcake

◆ Groupe (âge la vingtaine) lo-fi sixties psyché pop punk recherche batteur sur Toulouse et environs Tél. 0676945559 thibal83@wanadoo.fr

◆ Joueur de tuba ayant une assez bonne expérience (7 ans conservatoire) cherche groupe de jazz/blues/reggae ou rock festif sur Nantes et environs. Tél. 0679173634 yeah-2@hotmail.fr

◆ Je suis bassiste bon niveau. J'aimerai monter un groupe de variété 60' infuences Beatles, Stones, Gainsbourg etc... Je cherche des gens sérieux qui n'ont pas peur de la scène mais qui sont amateurs ! (il faut aussi s'amuser). fredericwallerand@hotmail.fr

◆ Chanteur timide et charismatique, admirant David Bowie, Jim Morisson, Julian Casablancas et Serge Gainsbourg cherche groupe rock / electro. Belle journée. Tél. 0613185357

◆ les ANUS FLETCHERS le nouveau groupe de rock agressif de Marseille cherche un bassiste pour créer une nouvelle sorte de musique qui part sur la base du punk et du rock !! (si possible possédan tune cave) Tél. 0681294595 oasis_is_good@live.fr

◆ Chanteur (bonn expérience) chantant U2 cherche groupe jouant U2 pour créer cover band U2 Paris, région parisienne. Tél. 0618905710

◆ Guitariste Blues cherche groupe blues-rock avec chanteuse (reprises ou compos) avec la scène en perspective ! Appeler Baloi au Tél. 0632593256

◆ Chanteuse et guitariste recherchent bassiste et batteur motivés, travailleurs et dispo pour projet rock sur Angers.

◆ ELVINCE groupe de rock à Mantes cherche basse & batteur Tél. 0687039406

◆ Guitariste électrique et bassiste cherche batteur d'un niveau correct pour monter un groupe rock en Isère (38), voir même une chanteuse ou un chanteur. Pour + d'infos, écrire à cette adresse : lerockeurdu38@gmail.com

◆ Guitariste 28 ans cherche à intégrer ou monter un groupe sur Paris. Influences Rancid teenage bottlerocket copyrights ramones très motivé Tél. 0683534640

◆ Groupe rock avec un chanteur guitariste, un guitariste et un batteur cherchent bassiste dans le 78 pour reprises, compos, et concerts. Influences : Stones, Libertines, Rock 60's... Age : 15-16 ans. Mail :tomskter@hotmail.fr

◆ Bassiste de 14 ans pas débutant mais pas expert : * à intégrer un groupe ou bien répéter avec d'autres * PRO qui donne des cours. Influences : Sex Pistols, Izia, Nirvana, AC/DC sur Béziers et alentours. Contact me ! Tél. 0643509669 rock_my_way@hotmail.fr

◆ INGRY - VONZEP - CRYONIC STATES - STINGERS - le 07 - 08 - 09 août au Stade du Poët 05. Entrée concert camping gratuit. Renseignements Tél. 0674952385

◆ guitariste influencé par le rock 60's (stones, doors etc...) cherche jeunes musiciens inspirés et inspirants, sur Nimes, pour y former le groupe le plus rocknroll !!! thiveln@live.fr

◆ Bassiste-batteur région 89, expérience scène et studio, disponibles, mobiles et équipés (+SONO), cherchent tous projets Rock, Hard, Pop, Classic-Rock voir autres sérieux et rémunérés. Philippe Tél. 0681359559

◆ Auvergne Paris cherche 1 chanteuse, 1 bassiste, 1 guitariste solo Tél. 0650960796 www.myspace.com/passurlaplage

Studio de répétition

◆ POLYMUSIQUE Studios répétitions équipés + location sono RER Nantere Ville Tél. 0147218755

◆ Stages guitare Utopia - 79, rue de l'Ouest - 75014 Paris. 1h30/ semaine sur 10 semaines + concert fin stage = 198 € Tous niveaux, tous âges. él. 06.11.07.09.07. www.renelebhar.com.

◆ JAM STUDIO, 13 locaux répét. équipés, piano acoustique, clim., location matériel. Ouvert 7j/7. Tél. 01.45.21.45.07. Métro Pierre et Marie Curie, L7.

"HEY HEY MY MY, ROCK'N'ROLL WILL NEVER DIE"

PLUS DE BRUIT

35, rue de la Rochefoucauld 75009 Paris
Tél : 01 49 70 08 70
Métro Pigalle ou St Georges
Du mardi au samedi - 13H à 19H
ACHAT - VENTE
33 trs - 45 trs - CD - DVD musicaux
Rock tous styles, toutes époques

Le repère musiques actuelles
01 40 84 80 09
> formation loisir
> enfants et adultes
> ateliers d'éveil
> formation pro
> répétitions
> enregistrement
15 rue Salvador Allende, Malakoff
www.musiques-tangentes.
MUSIQUES TANGENTES

REPUBLIQUE HOTEL **
31 RUE ALBERT THOMAS - 75010 PARIS
TÉL : 33(0)1 42 39 19 03 - FAX : 33(0)1 42 39 22 66
WWW.REPUBLIQUEHOTEL.COM
INFO@REPUBLIQUEHOTEL.COM
À DEUX MINUTES DE L'ALHAMBRA
UN HÔTEL ROCK & FOLK UNIQUE À PARIS !

PAUL ÉMILE VINYLS
100 % DISQUES VINYLES
Choix important
Achat Vente Tous styles
Import, occasions, collectors
Excellent état garanti
Tél. : 05 62 27 18 21
Lundi 14h/19h - Mardi à Samedi 11h/19h30
5 rue Temponières, 31000 TOULOUSE

AMERICAN SCHOOL OF MODERN MUSIC
INSCRIPTIONS: 15 au 18 SEPTEMBRE
Documentation et fiche d'inscription:
117 rue de la Croix Nivert 75015 Paris
Tel: 0145311607 - Email: info@asmm.fr
Site Internet: www.asmm.fr
SAXOPHONE: RICK MARGITZA, PHIL HILFIKER
GUITARE: FRANCOIS FICHU, BERNARD VIDAL
PIANO: CHRISTOPHER CULPO
BASSE & CONTREBASSE: PETER GIRON
BATTERIE: TONY SABA

Prochaine parution :20 OCTOBRE 2009
vos annonces doivent nous parvenir par courrier ou par e-mail avant le : 5 OCOTBRE 2009

CONTACT PETITES ANNONCES : Laetitia Lallemand
Tél. : 01 41 40 33 00 - Mail : laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr

Petites Annonces ROCK&FOLK

La date limite de réception de votre annonce est fixée avant le 1er du mois pour parution le 15 de chaque mois.
Aucun texte ne pourra être modifié ou annulé après enregistrement à nos bureaux.

Pour tout renseignement concernant les modules (32e, 16e, 8e, 1/4 ... de page), contacter : **Laetitia Lallemand**
laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr
Tél : 01 41 40 33 00

TARIFS AU 1er JANVIER 2009
- **Particuliers :** 10 € TTC la ligne (32 lettres, signes ou espaces)
  Texte en gras : + 11 €
- **Professionnels :** 14 € TTC la ligne (32 lettres, signes ou espaces)
  Texte en gras : + 20 €

Rubriques

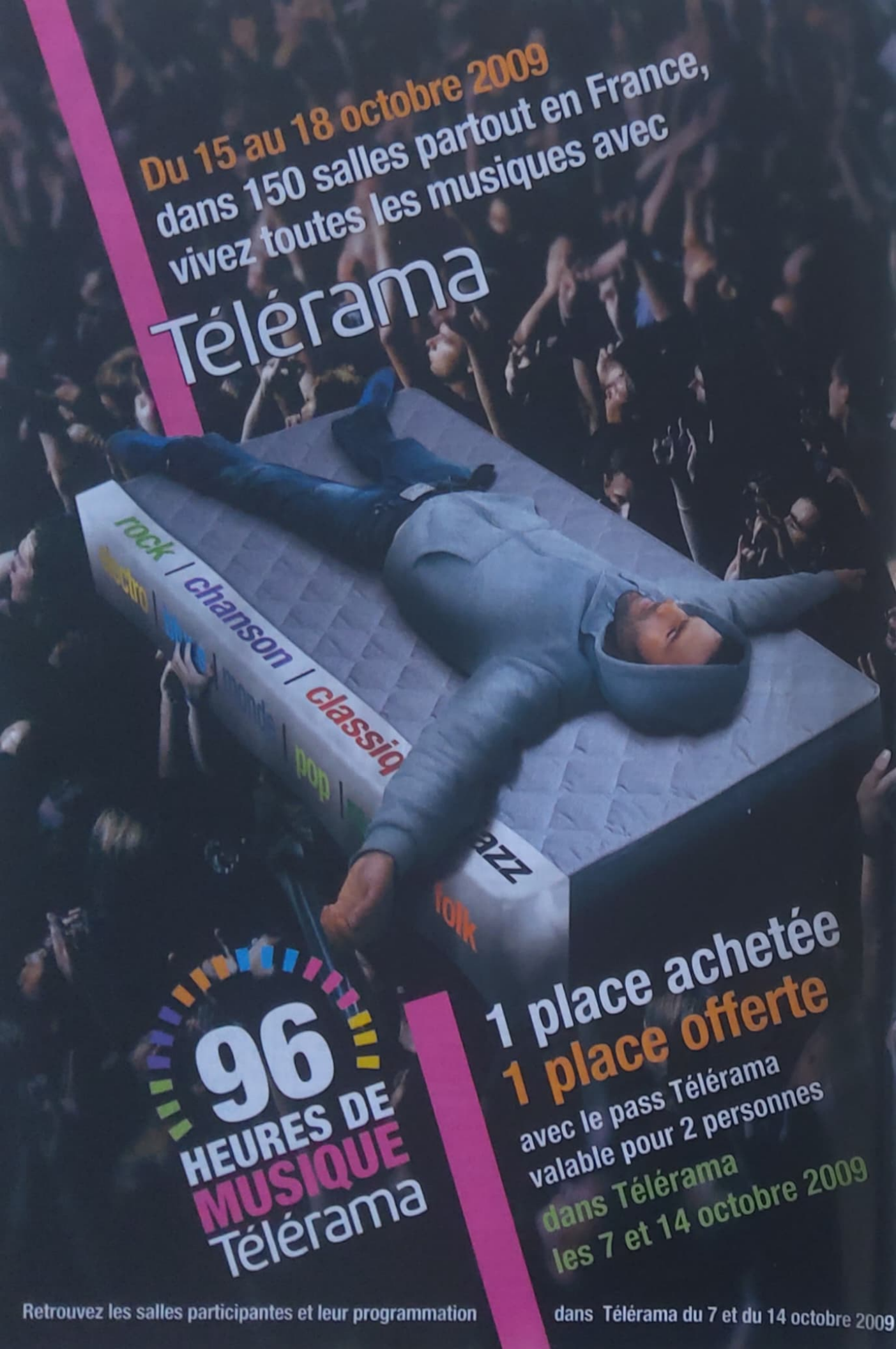
- ❒ Vente matériel d'occasion
- ❒ Vente disques d'occasion
- ❒ Vidéo
- ❒ Stages
- ❒ Cours de musique
- ❒ Studios d'enregistrement
- ❒ Studios de répétition
- ❒ Associations
- ❒ Demandes d'emploi
- ❒ Réalisation/ production/promotion
- ❒ Offres d'emploi
- ❒ Divers
- ❒ Messages musiciens*

(GRATUITS)

*Sous réserve de disponibilité.

Bulletin d'insertion à retourner à : ROCK&FOLK - Service Petites Annonces - 12, rue Mozart - 92587 Clichy Cedex
❒ Je joins mon règlement à l'ordre des EDITIONS LARIVIÈRE par : ❒ CCP PARIS N° 1 159 15A020 ❒ chèque bancaire ❒ mandat lettre ❒ CB

NOM ET PRÉNOM DU TITULAIRE : .....
ADRESSE : ..... CODE POSTAL : .....
VILLE : ..... SIGNATURE :
N° DE CARTE : ❒❒❒❒ ❒❒❒❒ ❒❒❒❒ ❒❒❒❒ EXPIRE LE : ❒❒❒❒ CLÉ (3 derniers chiffres au dos de la carte) : ❒❒❒


Du 15 au 18 octobre 2009
dans 150 salles partout en France,
vivez toutes les musiques avec
Télérama
rock | chanson | classiq
pop
96
HEURES DE
MUSIQUE
Télérama
1 place achetée
1 place offerte
avec le pass Télérama
valable pour 2 personnes
dans Télérama
les 7 et 14 octobre 2009
Retrouvez les salles participantes et leur programmation
dans Télérama du 7 et du 14 octobre 2009

Charts

PAR YASMINE ADUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	REBA	"Keep On Loving You"	Starstruck
02	George Strait	"Twang"	MCA
03	Third Eye Blind	"Ursa Major"	Mega Collider
04	Kings Of Leon	"Only By The Night"	RCA
05	Black Eyed Peas	"The E.N.D."	Interscope
06	Neil Diamond	"Hot August Night/ NYC"	Columbia
07	(various artists)	"Hannah Montana : The Movie"	Walt Disney
08	Taylor Swift	"Fearless"	Big Machine
09	Daughtry	"Leave This Town"	RCA
10	(various artists)	"Now 31"	EMI

Classement au 5 septembre 2009

VIRGIN MEGASTORE

Top Pop - Rock

Août 2009

01	MICHAEL JACKSON	"Collection Box Set"	Sony Music
02	Michael Jackson	"Number Ones"	Sony Music
03	Michael Jackson	"Thriller : 25th Anniversary"	Sony Music
04	Michael Jackson	"The Essential Michael Jackson"	Sony Music
05	Charlie Winston	"Hobo"	Wagram
06	Seal	"Soul"	Warner
07	Michael Jackson	"Bad"	Sony Music
08	Moby	"Wait For Me"	Warner
09	Gossip	"Music For Men"	Sony Music
10	Jason Mraz	"We Sing, We Dance, We Steal Things"	Warner
11	Michael Jackson	"Dangerous"	Sony Music
12	Michael Jackson	"History"	Sony Music
13	Michael Jackson	"Thriller"	Sony Music
14	Green Day	"21st Guns Century Breakdown"	Warner
15	Michael Jackson	"King Of Pop : The French Fan's..."	Sony Music
16	Michael Jackson	"Blood On The Dance Floor... HiStory"	Sony Music
17	Dead Weather	"Horehound"	Sony Music
18	Abba	"18 Hits"	Universal
19	Amy Winehouse	"Back To Black"	Universal
20	Caravan Palace	"Caravan Palace"	Wagram

VIRGIN MEGASTORE

Top Imports

Août 2009

01	PRINCE	"Lotusflow3r"
02	MGMT	"Time To Pretend EP"
03	Demi Lovato	"Here We Go Again"
04	Joe Cocker	"With A Little Help From My Friends"
05	Plastiscines	"About Love"
06	John Mayer	"Where The Light Is : Live In Los Angeles "
07	Cheap Trick	"The Latest"
08	King Crimson	"In The Court Of The King Crimson"
09	George Strait	"Twang"
10	(various artists)	"Fillmore The Last Days"

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	ARCTIC MONKEYS	"Humbug"	Domino Recordings
02	David Guetta	"One Love"	Positiva
03	Calvin Harris	"Ready For The Weekend"	Columbia
04	Black Eyed Peas	"The E.N.D."	Interscope
05	Tinchy Stryder	"Catch 22"	4th & Broadway
06	Paolo Nutini	"Sunny Side Up"	Warner
07	Beyonce	"I Am Sasha Fierce"	Columbia
08	Michael Jackson	"The Essential"	Epic
09	James Morrison	"Songs For You Truths For Me"	Polydor
10	Florence & The Machine	"Lungs"	Island

Classement au 30 août 2009

COLLEGE RADIO US

(source Billboard)

01	LINKIN PARK	"New Divide"	Machine Shop
02	Pearl Jam	"The Fixer"	Monkey
03	Shinedown	"Sound Of Madness"	Atlantic
04	Kings Of Leon	"Use Somebody"	RCA
05	Alice In Chains	"Check My Brain"	Virgin
06	Chevelle	"Jars"	Epic
07	Silversun Pickups	"Panic Switch"	Dangerbird
08	Nickelback	"Burn It To The Ground"	Roadrunner
09	Green Day	"21 Guns"	Reprise
10	Cavo	"Champagne"	Reprise

Classement au 5 septembre 2009

STARTER 30

Top Pop Rock

Août 2009

01	MELODY GARDOT	"My One And Only Thrill"	Universal
02	Michael Jackson	"The Essential Michael Jackson"	Sony Music
03	Cœur De Pirate	"Cœur De Pirate"	Universal
04	Michael Jackson	"Thriller"	Sony Music
05	Black Eyed Peas	"The E.N.D."	Universal
06	Seal	"Soul"	Warner
07	Green Day	"21st Guns Century Breakdown"	Warner
08	Gossip	"Music For Men"	Sony Music
09	Caravan Palace	"Caravan Palace"	Wagram
10	Jason Mraz	"We Sing, We Dance, We Steal Things"	Warner
11	Arctic Monkeys	"Humbug"	Plus
12	Michael Jackson	"Bad"	Sony Music
13	Michael Jackson	"King Of Pop : The French Fan's..."	Sony Music
14	Christophe Willem	"Caféine"	Sony Music
15	U2	"No Line On The Horizon"	Universal
16	Michael Jackson	"Dangerous"	Sony Music
17	Alain Bashung	"Bleu Pétrole"	Universal
18	Sean Paul	"Imperial Blaze"	Warner
19	Moby	"Wait For Me"	Warner
20	Olivia Ruiz	"Miss Météores"	Universal
21	(various artists)	"BOF Twilight"	Summit
22	Placebo	"Battle For The Sun"	Plus
23	Revolver	"Music For A While"	EMI
24	Milow	"Milow"	Sony Music
25	Dead Weather	"Horehound"	Sony Music
26	Pink	"Funhouse"	Sony Music
27	Taylor Swift	"Fearless"	Universal
28	Michael Jackson	"Blood On The Dance Floor... HiStory"	Sony Music
29	Booba	"Autopsie/ Vol.3"	Warner
30	Izla	"Izla"	Universal

Pimp cuisine

PAR CHLOE DES LYSSES

Tête de Nègre Miles Davis

On ne dit plus *nègre* de nos jours. *Homme de couleur* sied mieux à la novlangue envahissante. On ne dit plus *aveugle* mais *mal voyant*. Cela n'aide personne mais donne bonne conscience aux imbéciles. Lesquels feraient mieux d'écouter Miles Davis et de se taire. Pour ce Nègre-là, *"la véritable musique est le silence et toutes les notes ne font qu'encadrer ce silence"*.
A bon entendeur...

Ingrédients

POUR LE BISCUIT
3 blancs d'oeufs, 120 g de sucre, 20 g de farine, 40 g de beurre, 40 g d'amandes en poudre

POUR LA CREME
20 cl de crème fleurette, 50 g de beurre, 150 g de chocolat noir, 75 g de paillettes de chocolat

Méthode

Biscuit : mélanger dans une terrine la farine, la poudre d'amandes et le sucre (en garder 2 cuillerées à soupe). Faire fondre le beurre. Monter les blancs d'oeufs en neige. A mi-parcours, ajouter les 2 cuillerées à soupe de sucre. Continuer à fouetter jusqu'à les rendre bien fermes. Verser le mélange sucre/amandes sur les blancs et mariez délicatement. Ajouter le beurre fondu. Répartir la préparation dans 6 petits ramequins beurrés et farinés et les faire cuire 15 à 20 minutes au four préchauffé à 170° C (Th 5/6).
Crème : porter à ébullition la crème fleurette. Hors du feu, ajouter le chocolat coupé en petits morceaux. Attendre 2 mn et lisser à la spatule. Lorsque le mélange est tiède, incorporer en fouettant le beurre en morceaux : la crème doit devenir souple et onctueuse. Placer au réfrigérateur pendant 30 mn. Couper chaque biscuit en deux, étaler un peu de crème sur l'une des faces et recouvrir avec le second morceau. Napper les biscuits avec le reste de la crème (réchauffée si besoin) et saupoudrer de paillettes de chocolat. Garder la tête de nègre au frais jusqu'au moment de servir.

Playlist Alain de Greef

"WALKIN' "
Dans un monde idéal, il faudrait aller marcher un peu avant l'apéritif et les ripailles.

"STRAIGHT NO CHASER"
Tout est dans le titre : sec, le bourbon, et pas de bière à côté pour en diluer l'effet.

"SO WHAT ?"
Maintenant la question essentielle : qu'y a-t-il au menu ?

"BITCHES BREW"
Là ça commence moyen, un brouet de salopes, pourvu qu'il ait des super pouvoirs magiques de la mort qui tue...

"IN A SILENT WAY"
Le silence s'installe pendant le plat principal, en attendant le dessert.

"SHHH PEACEFULL"
Cette fois-ci, faut se taire absolument, il arrive.

"PRINCE OF DARKNESS"
Le prince des ténèbres est là, cette belle tête de nègre : du pur génie, on en redemande jusqu'à en crever. (Je sais qu'on ne dit plus *tête de nègre*, on dit *meringue au chocolat*, mais je conchie les politiquement corrects)

" 'ROUND ABOUT MIDNIGHT"
'Tain, ça passe à une vitesse, va falloir que j'y aille, moi.

"BYE BYE BLACKBIRD"
On se reverra bel oiseau noir. Bientôt...

Extrait du livre " The Pimp Cook Book" Editions Glénat

THE BEATLES™

Photo : © Apple Corps Ltd

COMME VOUS NE LES AVEZ JAMAIS ENTENDUS !

L'INTÉGRALITÉ DU CATALOGUE DES BEATLES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN VERSION REMASTERISÉE DISPONIBLE LE 9 SEPTEMBRE 2009

Nouveau packaging Digipack, visuel du disque original, photos inédites, nouvelles notes de pochettes, mini-documentaires vidéo sur l'enregistrement de chacun des albums (Quicktime V.O. non sous-titrée)

Apple

EMI

www.thebeatles.com

PARTENARIAT RTL

Imagine
DESPERADOS
Original
by ROCK·FOLK
BIÈRE · BEER · BIER
BIRRA · CERVEZA
TEQUILA
FRANCE
Rock & Folk imagine Desperados Origin
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATIO
DUPRENEOMMANSCAILLETT H Entreprise RCS Nanterre 414842062